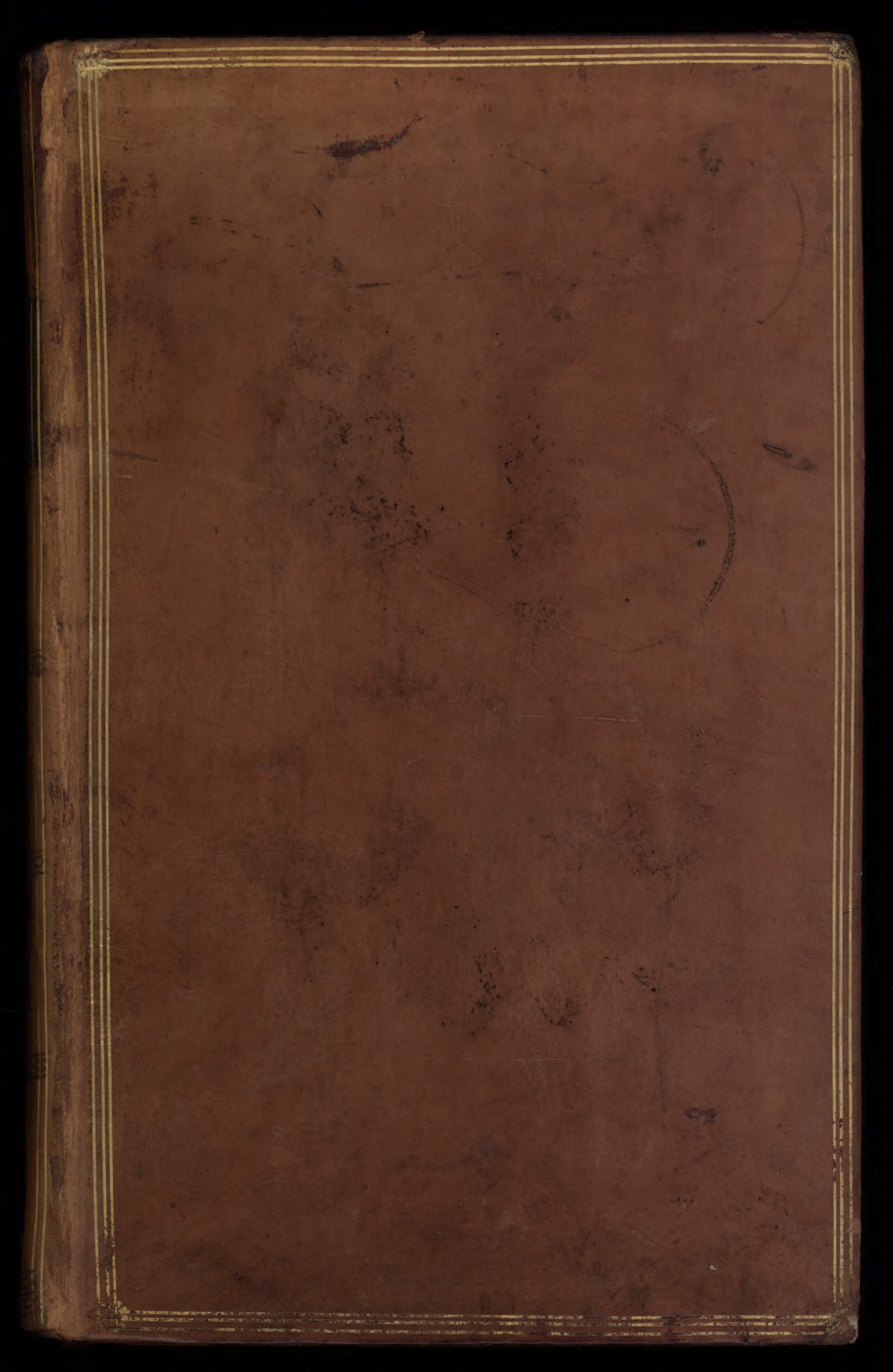
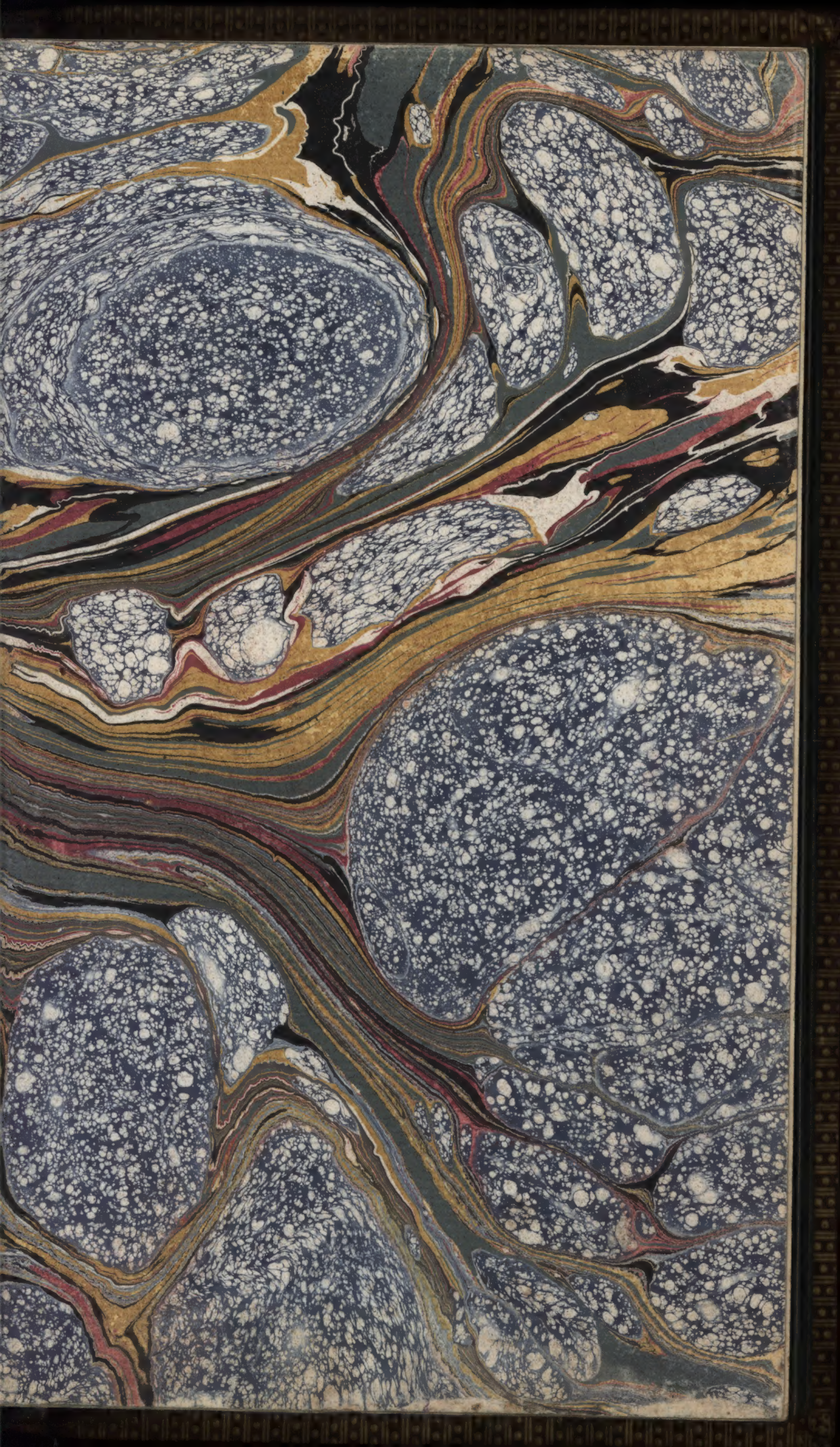
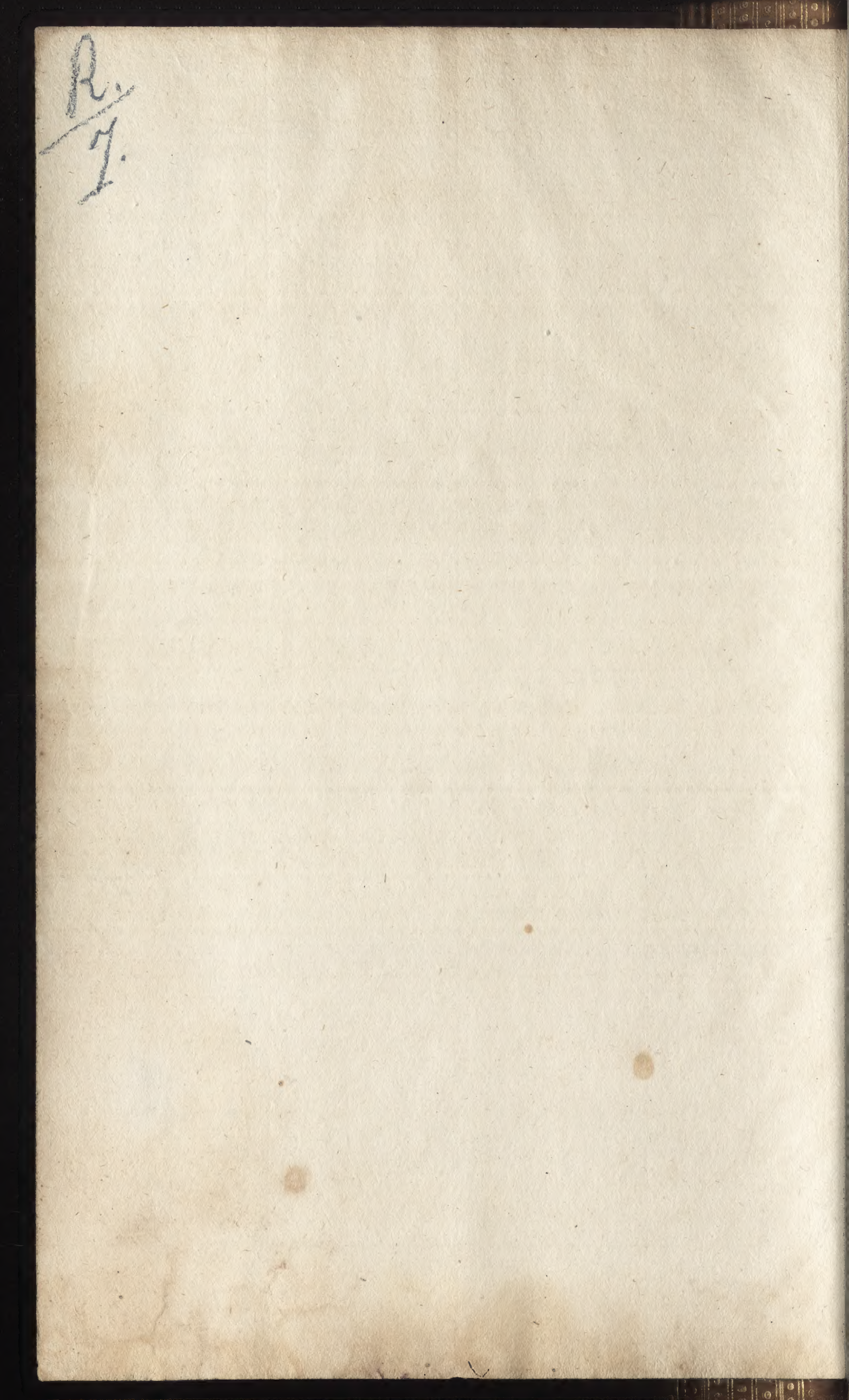



Mr. A. G-du Plessis.
EX·LIB·P·DE·LA·MORANDIÈRE




R.
7.

VOYAGE
DE
HENRI SWINBURNE
EN ESPAGNE.

VOYAGE
DE
HENRI SWINBURNE
EN ESPAGNE,
en 1775 et 1776,

TRADUIT DE L'ANGLOIS.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ

M. DCC. LXXXVII.

PRÉFACE.

La plupart des voyageurs qui font la faveur au public de lui donner leurs observations sur les pays étrangers tâchent d'adoucir l'amertume de la critique en déclarant qu'ils n'avoient pas eu d'abord l'intention de se faire imprimer, mais qu'ils y ont été déterminés par les sollicitations importunes de leurs amis. Cette excuse réussit rarement; car quand quelque défaut essentiel excite l'indignation du lecteur, il porte un jugement aussi sévere sur celui qui n'est entré qu'involontairement dans la carriere littéraire, que sur celui qui y marche le plus hardiment et de son plein gré. C'est pourquoi je serai très franc, et je dirai que, lorsque je partis pour l'Espagne, mon intention étoit de publier les remarques que je pourrois faire sur ce royaume. J'avois un violent desir de suivre un chemin qui n'auroit point encore été foulé par les voyageurs, afin de pouvoir connoître quelle confiance on pouvoit accorder aux relations qu'ils avoient déja données. Dans le plan de mon voyage, une recherche exacte du sol, de la culture, du gouvernement, du commerce et des mœurs de ce royaume, devoit être mon principal objet; mais celui qui

me parut être le plus à ma portée, et sur-tout le plus convenable à mon goût, fut l'étude des antiquités qu'elle renferme, et sur-tout de celles qui sont du temps des Mores. Sur ce point mes yeux et mon travail constant étoient suffisants pour me rendre capable de rassembler des matériaux assez intéressants pour les offrir au public.

Les voyages d'Espagne qui ont paru jusqu'à présent sont ou vieux ou oubliés, et par conséquent peu propres, à plusieurs égards, à donner une juste idée de son état actuel; ou bien ce sont seulement des relations des courses de leurs auteurs dans quelques provinces, où ils n'ont eu ni le temps ni les occasions de se procurer beaucoup de renseignements.

N'étant pas gêné par le temps, étant chargé de lettres et de toutes les choses nécessaires pour rendre mon voyage commode et instructif, et ayant aussi une connoissance suffisante de la langue, j'avois quelque raison de penser que je pourrois exécuter mon projet agréablement pour moi et utilement pour le public. Je laisse au jugement du lecteur vrai et impartial à décider jusqu'à quel point j'ai réussi. Au moins suis-je en droit d'attendre de l'indulgence pour avoir enrichi quelque peu le magasin général des connoissances topographiques, qui a été si considérablement

augmenté depuis quelque temps par des relations accumulées de toutes les parties du globe. La seule espece de mérite sur laquelle j'insiste est un attachement constant à la vérité je : puis au moins assurer que j'ai fait tous mes efforts pour qu'elle ne pût m'échapper. Il sera peut-être possible de m'accuser de plusieurs erreurs, parcequ'un étranger est souvent exposé à recevoir des relations pleines de partialité de la part des habitants du pays, qui ont un intérêt direct à cacher les défauts de leur patrie et à exagérer ses avantages; mais on ne m'accusera jamais d'avoir méchamment altéré le vrai, parceque je suis aussi libre de préjugés de toute espece, que quelque homme que ce puisse être.

Plusieurs des choses qui étoient dans mes lettres particulieres n'étoient pas faites pour paroître en public; car mille petites miseres qui peuvent remplir agréablement une lettre écrite à un ami deviennent tout-à-fait ridicules et déplacées lorsqu'elles sont imprimées. Les additions que l'on y a faites portent principalement sur l'histoire, le commerce et la littérature; remarques que j'ai toutes tirées des auteurs espagnols les plus estimés, de quelques manuscrits, et de plusieurs livres des bibliotheques publiques. J'ai été très aidé dans ces recherches par le révérend

M. R. Wasdilove, chapelain de l'ambassade d'Angleterre. J'espere qu'il voudra bien me pardonner cette légere marque de ma reconnoissance.

Je me suis très étendu sur tout ce qui concerne l'histoire et l'architecture des Mores, parceque j'ai cru que ces sujets n'étoient point usés. J'espere pouvoir être assez heureux pour donner aux curieux une idée satisfaisante de leur maniere de bâtir, de distribuer et d'orner leurs édifices publics. L'Alhambra de Grenade est une chose unique; et la maniere dont il est conservé fournit les moyens d'étudier tous les détails de leurs dessins et de leurs ornements.

Afin de ne pas trop multiplier les notes et les renvois dans le corps de l'ouvrage, j'ai pensé qu'il seroit plus convenable de donner au commencement une table chronologique des rois d'Espagne; une autre des poids, des monnoies et des mesures; et aussi un itinéraire de notre route, ainsi que le nombre des heures qu'il faut employer pour aller d'un gîte à l'autre.

ITINÉRAIRE.

Noms.	Auberges.	Heu. de chem.
Perpignan.	A Notre-Dame. Mauvaise.	
Boulou.	Au Dauphin. Passable.	4
Junquiera.	A la maison de ville.	3
Figuera.	A S. Joseph. Mauvaise maison françoise.	3 et d.
Coldoriol.	Maison isolée, mauvaise.	3 et d.
Girona.	A la fontaine d'or.	4
Mayorquien.	Mauvaise.	4 1 q.
San-Salony.	Mauvaise.	6 et d
Rincon.	Maison isolée.	6
Barcelona.	A la fontaine d'or.	4 et d.
Cipreret.	Maison isolée, propre.	4 et d.
Villafranca.	Mauvaise.	5
Figuereta.	Seule.	5 et d.
Tarragona.	Mauvaise.	3 et d.
Reus.		3
Hospitalet.	Seule ; point de logement.	5
Venta del Platero.	Seule ; la plus mauvaise qu'il y ait en Espagne.	3 3 q.
Venta don Ramon	Passable, nouvelle.	4 et d.
Tortosa.	A Saint Joseph. Nouvelle.	3
Ildecona.	Pauvre.	5
Benecarlo.		3
Torre-blanca.		6 et d
Castillon.	A S. François. Bonne.	7
Nule.	Bonne.	3 et d.
Morviedro.	Propre.	4
Valencia.	A S. André. Pas des meilleures.	4 et d
Alzira.	Françoise, propre.	6 et d
San-Felipe.	Françoise, nouvelle.	3 3 q.
Mojente.		4 et d.
Fuente de là Xiguera.	Bonne.	3

Noms.	Auberges.	Heu. de chem.
Villena.		4
Monforte.		6 1 q.
Alicante.	A S. François. Agréable.	4
Elche.	Mauvaise.	4 et d.
Orihuela.	Passable.	5 3 q.
Murcia.	Passable.	4 et d.
Venta San-Pedro.	Rien.	5 3 q.
Carthagena.	A l'aigle d'or. Excellente.	2 et d.
Fuente del Alamo.	Mauvaise.	4 1 q.
Totana.	Propre.	6
Lorca.	Passable.	4
Puerto Horniera.	Très mauvaise.	3 3 q.
Velez el Rubio.		6
Xirivel.		3 et d.
Cuellar.		5
Baca.		4 1 q.
Venta del Golpe.	Pitoyable.	6 1 q.
Guadix.		3 1 q.
Isnallos.	Passable.	11 3 q.
Granada.	Au soleil. Il y en a une meilleure.	6 3 q.
Loja.		10
Antequera.	A la couronne. Propre.	11
Venta de Almoyna.		3
Malaga.	Café.	3
Venta de la Campania.		3
Antequera.		3
Pedrera.		11
Ossuna.	Bonne.	3 3 q.
Puebla.		3 3 q.
Arajal.	Bonne.	4 3 q.
Molares.	Très mauvaise.	4 1 q.
Cabecas.		6
Venta del Biscayno.	Bonne.	3
Xerès.	A Arroyo, bonne.	6 3 q.
Port-Sainte-Marie.	Aux trois empereurs. Italienne.	3 1 q.
Cadiz.	Au cheval blanc. Italienne.	2

TABLE

Des poids, mesures et monnoies.

POIDS DE CATALOGNE.

12 onces font	1 livre pesant.
26 livres	1 arrobe.
4 arrobes	1 quintal.
120 livres	100 livres d'Amsterdam.
125 livres	1 quintal, ou cent pesant anglois.

POIDS DE CASTILLE.

1 quintal contient	100 livres, ou 4 arrobes.
1 arrobe	25 livres.
1 demi-arrobe	12 livres 8 onces.
1 quart d'arrobe	6 livres 4 onces.
1 demi-quart d'arrobe	3 livres 2 onces.
Une livre contient	16 onces.
Une demi-livre	8 onces.
1 quarteron	4 onces.
1 demi-quarteron	2 onces.
Une once	4 quarta.
1 quarta contient	2 demi-quarta.
1 demi-quarta	2 adarmes.
1 adarme	2 demi-adarmes.

La livre pesant de Catalogne et de Valence n'est que de 12 onces; mais l'once est plus forte.

MESURES.

12 pouces font	1 pied de Castille.
3 pieds de Castille	1 vare.
1648 vares	1 mille.
7680 vares	une lieue.

Le vare est d'environ 33 pouces anglois; ainsi 1920 vares font un mille d'Angleterre de 1760 verges.

MONNOIES.

IDÉALES.

Réal de vellon fait	un demi-réal de plata, ou 8 quartos et 2 marav.
Écu de vellon	10 réaux de vellon.
Ducat de vellon	11 réaux 1 maravedi.
Ducat de plata nouveau	16 réaux 17 maravedis.
Ducat de plata ancien	20 réaux 25 maravedis $\frac{15}{17}$.
Doublon d'or de Cabuaposa	14 9

Le réal de vellon ou de cuivre vaut 8 quartos et 2 maravedis, ou 17 ochavos.

DE CUIVRE.

Maravédi, la plus petite monnoie.

Ochavo fait	2 maravedis.
Quarto	4
Dos quartos	8

D'ARGENT.

Demi-réal de plata vaut	1 r. de vellon.	
Le réal de plata	2 idem.	
Le réal de 2, nommé pesetta, ou pistrine,	4 idem.	
Le réal de 4 sevillano	8 idem.	
Le réal de 8 sevillano	16 idem.	
Le réal columnario	1	8 mar.
Le réal de plata columnario	2	17 mar.
Le réal de deux columnario	5	
Le réal de 4, ou quadruple,	10	
Le réal de 8, ou octuple,	20	

D'OR.

Veinteno, pesa dura, ou piastre forte,	20 r. de vellon.	
Écu d'or neuf	37	17 mar.
Écu d'or ancien	37	22
Doublon de 2 nouveau, ou pistole,	75	
Doublon de 2 ancien	75	10
Doublon de 4 nouveau	150	
Doublon de 4 ancien	150	20
Doublon de 8 nouveau, ou quadruple,	300	
Doublon de 8 ancien	301	6

TABLE DES MATIERES.

ERRATA.

Page 62, au milieu de la page; *mettez* LETTRE VI.
Pag. 66, idem; *mettez* LETTRE VII.
Pag. 117, ligne 15; à la place de *Castillon della Llana*, lisez *Castellon della Plana.*
Pag. 179 et 180; lisez *Baza* au lieu de *Baça.*
Pag. 263, lig. 7; lisez *el Canuela*, à la place de l'*Escaruela.*
Pag. 298, lig. 18; lisez *Veger*, au lieu de *Vegel.*
Pag. 346, lig. 7; lisez *Moncloa*, au lieu de *Monclova.*

Noms.	Auberges.	Heu. de chem.
Chiesana.	Bonne.	4
Cortijos.		14
San-Roque.		12
Gibraltar.		1 et d.
San-Roque.		1 et d.
Cara del Duque.		12
Chiesana.		14
Cadiz.		4
Puerto.		3 q.
Xerès.		3
V. Biscayno.		7
V. Alcantirella.		6 3 q.
V. Oran.	Propre.	2
Sevilla.	A la reine. Italienne.	5 3 q.
Carmona.	Bonne.	7 et d.
V. Monclova.		5 et d.
Eccija.	A S. Augustin.	4
Carlotta.	Nouvelle, bonne.	4
Cordova.	Italienne.	5
Carpio.		6
Aldea.		5
Anduxar.		5
V. Rombla.		4
Carolina.	Nouvelle, excellente.	7 1 q.
V. Miranda.		3
Viso.		6
Santa-Cruz.		3 1 q.
Val de Pennas.	Nouvelle, bonne, bon vin.	3 et d.
Mançanarès.		5
Villa Harta.		5 3 q.
Puerto la Piche.		2 et d.
Consuegra.		3 et d.
Mora.	Bonne.	6
Toledo.	Au sang de Jésus-Christ. Propre.	6 3 q.
Illescas.		6 3 q.
Getafe.		4 3 q.

Noms.	Auberges.	Heu. de chem.
Madrid.	A Saint Sébastien. Italienne.	4
Aranjuès.	Italienne, bonne.	4
Madrid.		4
Escurial.		4 et d.
V. S. Catalina.		4
Saint-Ildephonse.		9
Segovia.	Bonne.	2
Santa Maria.		5 3 q.
Villa S. Cruz.		5 et d.
Hornillo.		4 1 q.
Valladolid.	Bonne.	5 1 q.
V. Trigeros.		4
Torquemada.		7
Villa Rodrigo.		5
Burgos.	Bonne.	9 1 q.
Torrès.	Misérable endroit.	3 et d.
Birviesca.		5 et d.
Pancorvo.	Passable.	5 et d.
V. S. Gaëtan.	Excellente.	7
Victoria.	Bonne.	2
Montdragon.	Sale.	6 et d.
Vergara.	Bonne.	2 et d.
Tolosa.		9 1 q.
Hernani.	Bonne.	3 3 q.
Passage.		6
Saint-Jean-de-Luz.	Bonne.	4
Bayonne.	A Saint Étienne.	

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES ROIS D'ESPAGNE.

Invasion des Carthaginois — 239 ans avant Jésus-Christ.
Conquête des Romains — 206
Conquête des Goths — 409 ans après Jésus-Christ.
Invasion des Sarrasins — 712

ROIS

des Asturies et de Léon.	de Castille.	d'Aragon.	de Navarre.	de Portugal.	des Sarrasins.
718 Pelage. 737 Favita. 739 Alfonse. 758 Froila. 768 Aurelio. 774 Silo. 783 Mauregat. 788 Bermude. 791 Alfonse II.					755 Abdoulrahman. 788 Hissem. 795 Hachem.
845 Ramire. 851 Ordonno. 862 Alfonse III.			Garcias Ximenès. 880 Fortun.		822 Abdoulrahman. 853 Mahomet. 886 Almundar. 888 Abdallah.
910 Garcias. 913 Ordonno II. 923 Froila II. Alfonse IV. 927 Ramire II. 952 Ordonno III. 956 Sanche. 967 Ramire III. 985 Bermude II. 999 Alfonse V.			905 Sanche. 925 Garcias II. 970 Sanche Abarca. 994 Garcias III.		912 Abdoulrahman. 961 Alhacan. 976 Hissem.
027 Bermude III. 037 Sanche II. Ferdinand Ier de Castille. 067 Sanche III. 073 Alfonse VI.	1037 Ferdinand. 1067 Sanche II. 1073 Alfonse VI.	1035 Ramire. 1063 Sanche. 1094 Pierre.	1000 Sanche III. 1035 Garcias IV. 1054 Sanche IV. 1076 Sanche V. 1094 Pierre.		1014 Destruction du royaume de Cordoue.

SUITE DES ROIS D'ESPAGNE.

des Asturies et de Léon.	de Castille.	d'Aragon.	de Navarre.	de Portugal.	des Sarrasins.
1109 Urraque. Alfonse VII. 1126 Alfonse VIII. 1157 Ferdinand II. 1188 Alfonse IX.	1109 Alfonse VII. 1126 Alfonse VIII. 1157 Sanche III. 1158 Alfonse IX.	1104 Alfonse. 1134 Ramire II. 1137 Pétronille. Raymond de Barcelone. 1162 Alfonse II. 1196 Pierre II.	1104 Alfonse. 1134 Garcias V. 1150 Sanche VI. 1194 Sanche VII.	1109 Henri. 1112 Thérese. 1128 Alfonse. 1182 Sanche.	
	1214 Henri. 1217 Berengela. S. Ferdinand III. 1252 Alfonse X. 1284 Sanche IV. 1295 Ferdinand IV.	1213 Jacques. 1276 Pierre III. 1285 Alfonse III. 1291 Jacques II.	1234 Thibault. 1253 Thibault II. 1270 Henri. 1274 Jeanne.	1212 Alfonse II. 1223 Sanche II. 1248 Alfonse III. 1279 Denys.	1236 Mahomet. 1273 Muley.
	1312 Alfonse XI. 1350 Pierre. 1369 Henri II. 1379 Jean. 1390 Henri III.	1327 Alfonse IV. 1336 Pierre IV. 1387 Jean. 1395 Martin.	1304 Louis. 1316 Philippe. 1322 Charles. 1328 Jeanne II. 1349 Charles II. 1387 Charles III.	1325 Alfonse IV. 1357 Pierre. 1367 Ferdinand. 1383 Jean.	1302 Mahomet. 1310 Nazar. 1315 Ismaël. 1326 Mahomet. 1333 Juzaf. 1354 Lago. 1374 Mahomet. 1379 Mahomet. 1392 Juzaf. 1396 Balba.
	1404 Jean II. 1450 Henri IV. 1474 Isabelle. Ferdinand V.	1412 Ferdinand. 1416 Alfonse V. 1458 Jean II. 1459 Ferdinand II.	1425 Blanche. 1441 Jean. 1479 Éléonore. François. 1483 Catherine. Jean.	1423 Édouard. 1438 Alfonse V. 1481 Jean II. 1495 Emmanuel.	1408 Juzaf. 1423 Élézar. 1427 Zagair. 1432 Juzaf. 1445 Ben Osmin. 1453 Ismaël. 1475 Abilhussan. 1485 Abouabdallah. 1492 Ferdinand et Isabelle.
	1504 Jean. Philippe. 1506 Charles. 1556 Philippe II. 1598 Philippe III.		1516 Henri. 1555 Jean III. Antoine. 1572 Henri.	1521 Jean III. 1557 Sébastien. 1578 Henri. 1580 Philippe. 1598 Philippe II.	
	1621 Philippe IV. 1665 Charles II.			1621 Philippe III. 1640 Jean IV. 1646 Alfonse VI. 1683 Pierre II.	
	1700 Philippe V. 1724 Louis. 1726 Philippe V. 1746 Ferdinand VI. 1759 Charles III.			1706 Jean V. 1750 Joseph. 1777 Marie. Pierre.	

VOYAGE
EN ESPAGNE.

LETTRE PREMIERE.

Perpignan, le 23 octobre 1775.

Nous espérons, mon ami, pouvoir nous mettre en route demain pour l'Espagne. Cependant nous avons encore beaucoup de difficultés à surmonter avant de pouvoir entreprendre ce voyage; les mulets et les chevaux sont très rares et très chers. On nous a dit que les routes avoient été gâtées par les dernieres pluies, qui ont été fort abondantes.

Enfin après avoir souffert mille retardements, nous quittâmes Toulouse dimanche vers une heure; et, ayant voyagé toute la nuit, nous arrivâmes à Narbonne le lendemain à midi. Nous parcourûmes cette petite ville, et examinâmes les inscriptions anciennes qui existent encore dans le palais archiépiscopal; puis nous pensâmes qu'il étoit plus utile pour nous de quitter cette ville, parcequ'en allant coucher à *Sigean*, nous pourrions arriver plutôt à *Perpignan*, et

que, par ce moyen, nous aurions plus de temps à nous pour chercher de bonnes mules et pour préparer toutes les autres choses nécessaires à notre voyage.

Je ne crois pas qu'il y aït sur la terre de pays plus stérile que celui qui se trouve entre *Narbonne* et *Rivesalte*. Ce dernier lieu est fameux par ses excellents vins muscats. Cependant, malgré la stérilité de ce canton, je suis persuadé que vous préféreriez ses montagnes nues, exposées au vent et sans culture, à des champs plus fertiles; car, parmi les pierres et dans les fentes des rochers, on trouve un grand nombre de plantes aromatiques de différentes especes, sur lesquelles les yeux d'un botaniste, tel que vous, s'arrêteroient avec délices. Je ne doute point que l'excellence du miel de Narbonne ne soit due à cette abondance de fleurs odoriférantes dont les abeilles se nourrissent, et dont elles enlevent le parfum.

La baie de Leucate et les plaines qui s'étendent depuis la mer jusqu'au pied des monts Pyrénées, forment un aspect imposant qui ressemble beaucoup à celui que présente le golfe de Naples.

Perpignan est une très vilaine ville, située sur la lisiere d'une plaine étendue, qui, étant passa-

blement garnie de plantations d'oliviers, offre, du haut des remparts, un coup-d'œil assez agréable. Les champs sont entourés d'aloès très hauts à fleurs jaunes.

LETTRE II.

De San-Salony, le 27 octobre 1775.

J'ai appris que la poste de Barcelone doit passer ici demain, et je saisis cette occasion de vous écrire, de crainte que quelque accident ne me retarde et ne m'empêche de vous donner de mes nouvelles.

Depuis le 24, jour où nous avons quitté Perpignan, nous avons toujours eu un temps très favorable, un beau ciel bien clair, et un soleil très chaud. A Perpignan nous trouvâmes une telle disette de mules, que nous fûmes obligés de céder aux demandes exorbitantes qui nous furent faites par un voiturier françois et deux danseurs de corde italiens, qui exigerent de nous vingt louis d'or pour nous fournir dix chevaux qui doivent nous conduire jusqu'à Barcelone. Un de ces danseurs nous servit de postillon, et mena notre voiture. Comme il manquoit un cheval de selle, mon laquais fut obligé d'aller avec le second danseur dans une détestable chaise à deux roues : mais tout est bon lorsqu'il

s'agit de quitter Perpignan. C'est la plus désagréable ville que je connoisse, quant au local; et pour un voyageur curieux, la plus dépourvue d'intérêt et d'instruction.

Les pluies énormes qui sont tombées depuis un mois ont tellement fait déborder les torrents, qu'ils ont gâté les routes dans plus d'un endroit. Cette circonstance rendit notre voyage très désagréable dès qu'il fut nuit, et fut cause que nous arrivâmes très tard au *Boulou,* petit village situé près des montagnes qui séparent le Roussillon de la Catalogne. Nous n'y trouvâmes qu'une bien médiocre auberge : mais au moyen des lits, du cuisinier, et des provisions dont nous nous étions pourvus, nous soupâmes et dormîmes très bien dans notre petite chaumiere; et le lendemain matin nous reprîmes notre route, en formant la caravanne la plus burlesque qui soit jamais sortie d'hôtellerie depuis celle du *Destin et de la Rancune* (*a*). Plusieurs de ces charlatans forains qui alloient à la foire de *Girone* s'étoient joints à nous. Notre compagnie composoit le centre; notre avant-garde étoit formée par un tambour, un tambour de basque et un joueur de musette; l'arriere-garde consistoit en un chameau chargé

(*a*) Personnages du roman comique de Scarron.

de cinq singes ou guenons, escortés par deux hommes qui portoient le portrait du chameau : ces hommes et trois PORTE-BALLES, que nous rencontrâmes bientôt après, venoient de Milan. A peu de distance de l'auberge nous passâmes le *Tech*, torrent fort large, et qui devient dangereux après les pluies. Il avoit été si gonflé par les dernieres inondations, qu'il avoit causé un grand dommage à tout ce pays. A quelques milles plus loin, nous trouvâmes la chaîne de montagnes qui sépare la France de l'Espagne : elles ne sont pas d'une hauteur très considérable.

Le chemin qui traverse le passage de ces montagnes est un magnifique ouvrage, et fait honneur à l'ingénieur qui en a donné le plan. Il est maintenant très large; on a fait sauter une partie des rochers, on en a applani d'autres, et on a élevé des ponts sur tous ces creux qui formoient autrefois les plus dangereux précipices. Trente hommes et autant de bœufs suffisoient à peine pour soutenir et pour tirer une voiture de tous ces mauvais pas; et maintenant quatre chevaux peuvent pour la traîner avec la plus grande facilité.

Précisément aux confins de la France (*a*), et

(*a*) A ce terme on ne peut plus avoir les mêmes opi-

dans la partie la plus élevée de ce passage, est bâti le fort de Bellegarde sur le plateau d'une montagne circulaire, d'où la vue s'étend sans bornes sur les deux royaumes. Un officier invalide a un logement au bas de cette montagne : il est chargé d'examiner et de signer les passeports.

Lorsque nous fûmes arrivés à *Jonquieres*, premiere ville d'Espagne, nous trouvâmes un commis de la douane, qui fit mine de vouloir examiner tout notre bagage; mais au moyen de quelque argent nous mîmes bientôt fin à sa recherche (*a*). Très près de cette place, il y eut,

---

nions ni les mêmes goûts. Dans l'espace d'une demilieue l'observateur rencontre une autre langue, d'autres mœurs, des usages différents. Rien n'est plus propre à exciter dans un voyageur des réflexions, souvent aussi tristes qu'intéressantes, que le passage d'un royaume dans un autre. La verge du gouvernement, qui frappe du centre jusqu'aux extrémités, met souvent d'un homme à un autre homme plus de différence que le sol et le climat n'en produisent dans les plantes, les arbres et les cailloux.

(Voyage en Espagne en 1777 et 1778.)

(*a*) Il est bon de savoir que le tabac rapé, la mousseline, tout ce qui est coton, sont des objets d'une prohibition absolue, et dont la contrebande est rigoureuse-

en 920, une sanglante bataille entre les Chrétiens et les Maures : les premiers y furent taillés en pieces (*a*). C'étoit autrefois une ville considérable, occupée par une colonie de Massiliens, ou habitants de Marseille. Elle devint ensuite un siege épiscopal ; mais maintenant ce n'est plus qu'un misérable village qui ne subsiste que de ce que les voyageurs y dépensent, et du produit que les habitants tirent du liege, dont il me paroît qu'ils font un commerce avantageux. Les montagnes d'alentour sont couvertes de cette espece d'arbres ; ils sont pour la plupart d'une

---

ment punie. On ne se délivre ou préserve des commis qu'à force d'argent.

(Voyage en Espagne en 1777 et 1778.)

(*a*) Don Garcie, roi de Léon, étant mort en 913, après un regne de trois ans, don Ordogno, son frere, roi de Galice, devint roi de Léon en février 914. Il fit la guerre à Abdérame III, roi de Cordoue, et remporta en 916, sur les bords du *Duero*, la fameuse victoire de *Gormas*, qui fut suivie d'une treve de trois ans, après l'expiration de laquelle Abdérame marcha vers la Navarre. Don Sanche, roi de ce pays, demanda du secours à Ordogno, son neveu, qui lui mena ses troupes d'élite, et livra bataille à Abdérame dans le val de *Junquiero* en 921 (et non pas en 920.) Il ne fut pas heureux comme à *Gormas ;* car son armée fut mise en déroute, et non pas taillée en

très grande hauteur (*a*), et fort vieux. Leurs tiges, dépouillées depuis peu de leur écorce, étoient d'un rouge très foncé. Dans ce canton, on ne peut enlever leur écorce plus d'une fois dans l'espace de sept à huit ans; mais dans le midi de l'Espagne on les dépouille tous les cinq ans.

De là à *Figuera,* qui est une très vilaine ville,

---

pieces, comme le dit le voyageur anglois. La preuve en est que, pendant qu'Abdérame ravageoit le Languedoc jusqu'aux portes de Toulouse, Ordogno rassembla ses troupes et fit un dégât considérable sur les terres de Cordoue. Les Navarrois, s'étant emparés des gorges des Pyrénées, taillerent en pieces l'armée mahométane à son retour, lui enleverent tout le butin qu'elle avoit fait en France, et recouvrerent toutes les places qui leur avoient été enlevées. (Note du traducteur.)

(*a*) Il est extraordinaire que les lieges d'Espagne soient aussi hauts que le dit l'auteur; car ordinairement, et partout où j'en ai vu, ils ne sont que de moyenne hauteur. Cet arbre a un tronc qui jette beaucoup de rameaux, et son écorce est épaisse, fort légere, et spongieuse. Si l'on n'a pas le soin de la détacher du tronc, elle se fend et s'en sépare, étant chassée par une autre écorce qui se forme dessous, et qui est d'un rouge fort vif. Ses glands et ses feuilles ressemblent beaucoup à ceux du chêne verd; et il lui faut un terrain sablonneux, ou des lieux incultes et des landes.

et très irréguliere, le pays s'embellit à chaque pas; les montagnes sont couvertes d'arbres toujours verds : les champs nouvellement cultivés sont divisés par des haies d'aloès, d'aubépine et de grenadiers sauvages. Les habitants sont bien habillés, et ont bonne mine : les femmes sont beaucoup plus jolies que les Françoises leurs voisines, qui habitent l'autre côté des Pyrénées.

On ne fait ordinairement la premiere récolte du liege que quand l'arbre a douze ou quinze ans; plutôt, ce seroit lui faire courir risque de périr. Alors on fait une fente depuis le haut jusqu'en bas du tronc, et on arrache aisément l'écorce.

Cette opération se renouvelle tous les six ou huit ans, et ainsi de suite pendant plus de cent cinquante ans, sans que l'arbre en éprouve aucun tort. L'écorce des vieux est la meilleure; et ce n'est guere qu'à la troisieme récolte qu'elle commence à être bonne.

Dès qu'elle est coupée, on la trempe dans l'eau pour l'amollir, puis on la met sur des charbons embrasés, et on la charge de pierres pour la redresser et l'applatir.

On connoît l'usage qu'on en fait en France et dans presque tous les pays du monde; mais dans certains cantons de l'Espagne et de la Suede, on en couvre les maisons.

Le *noir d'Espagne* est fait avec du liege calciné dans des pots couverts, afin de le réduire en une cendre noire et fort légere.

(Note du traducteur.)

Ferdinand VI commença à bâtir une énorme forteresse au-dessus de *Figuera*, et elle auroit pu contenir douze mille hommes : mais elle est bien éloignée d'être finie ; et si elle l'étoit, il seroit bien difficile d'imaginer à quoi elle pourroit être utile.

Notre voyage de là à Girone fut très agréable ; nous traversâmes un pays bien distribué et bien varié à travers des plaines très fertiles, et de charmantes petites collines couronnées par des chênes verds et des pins. La vue se prolonge sur des plantations d'oliviers, qui descendent jusqu'au bord de la mer. De petites tours, minces et légeres, que l'on découvre sur les sommets des rocs, et les pointes blanchâtres de clochers qui s'élevent au-dessus des arbres, animent extrêmement ce charmant paysage.

Dans chaque village nous trouvâmes les paysans occupés à faire des cordes, des corbeilles et des souliers, en se servant pour cela d'une espece de petit jonc ou roseau appellé *esparto*.

Girone, où nous couchâmes la derniere nuit, est une grande ville (*a*) extrêmement propre, et percée de quelques belles rues, mais peu habitée, et presque par-tout fort sombre et fort triste.

(*a*) Bâtie au confluent de l'Onhar et du Ter.

Ses églises sont plus obscures que des cavernes. La cathédrale est très grande, mais d'un style gothique, et si prodigieusement obscure au fond, que, sans la clarté de deux tristes lampes, nous n'aurions pu découvrir que l'autel ainsi que ses ornements sont d'argent massif.

La route que nous avons parcourue le matin est très montagneuse; mais la sécheresse extrême qu'il fait depuis long-temps, a empêché qu'elle ne fût aussi mauvaise qu'elle l'est ordinairement. Tout est au mieux, dit *Pangloss :* si nous avions quitté *Bagneres* au temps que nous avions fixé, nous aurions trouvé ces mêmes chemins gâtés par les pluies extrêmes, et probablement nous aurions été retenus pendant plusieurs jours par le débordement des torrents. La plus grande partie de notre route aujourd'hui a été à travers les déserts les plus sauvages dont on puisse se former l'idée. On n'y voit que montagnes sur montagnes couvertes de pins. Une riviere sablonneuse coule dans les fonds : elle serpente à travers les étroites vallées et les détours de ces bois, dont les arbres élevés semblent menacer les voyageurs. Sans quelques marques légeres, tracées sur le sable, on soupçonneroit à peine que des hommes ont porté leurs pas dans ces lieux sauvages. Le château d'*Hostalrie*, forteresse

moderne, commande l'issue de ce désert, et domine sur les tourelles et les murs d'un village qui est situé d'une maniere effrayante, absolument sur le bord d'un précipice.

Le matin, en quittant Girone, nous éprouvâmes un accident qui nous fit bien rire : mon laquais, qui voyageoit dans la mauvaise chaise avec le saltimbanque, fut tiré du profond sommeil où il étoit tombé, par le bruit que fit le plancher de la chaise qui se brisa, et qui les fit tomber tous deux dans la riviere de *Ter;* tellement qu'ils furent obligés de marcher dans l'eau, quoique toujours dans la chaise, et forcés d'en suivre le mouvement (c'est bien ce qui peut s'appeller littéralement se promener en voiture) jusqu'à ce qu'on eut pu parvenir à arrêter leurs chevaux.

Quoique ce fût un vendredi, et par conséquent un jour maigre, les paysans nous apporterent des perdrix pour notre souper. Ils paroissent très accoutumés à voir manger de la viande les jours de jeûne : cependant la fille de l'auberge, apparemment dans le dessein d'expier cette irrégularité, plaça devant nous sur la table une petite image de la Vierge, très bien habillée, espérant sans doute que nous agirions libéralement avec elle.

La maniere dont boivent les habitants de ce pays est très singuliere : ils ont le bras étendu ; et tenant une large bouteille de verre à grand fond et à long goulot, ils laissent tomber la liqueur sur leur langue. A ce que je pus voir, leur habileté dans cet exercice provient de leur grande habitude ; car ils boivent souvent et beaucoup : mais, malgré cela, je n'ai jamais vu de Catalan ivre.

LETTRE III.

De Barcelone, le 31 octobre 1775.

Notre journée du 28 fut, quant aux chemins, beaucoup plus fâcheuse que toutes les autres : les routes de traverse dans le comté de Sussex ne sont pas plus mauvaises. Le pas appellé *el Purgatorio* pensa devenir un véritable enfer pour nous ; car nous eûmes, durant quelque temps, la crainte que nos voitures ne restassent enchâssées entre les rochers. Les divers aspects, des deux côtés du chemin, sont délicieux pour la plupart ; rien ne peut être plus agréable aux yeux que la vue de ces clochers gothiques qui s'élevent audessus du verd sombre que produisent les forêts de sapins, les ruines hardies de la *Rocca*, et les champs riches et fertiles qui garnissent les bords du *Besos*. Mais les passages sont si mauvais, les

routes si coupées, si profondes et si dangereuses, qu'il ne nous étoit pas possible de jouir pleinement des beautés qui nous entouroient.

Nous arrivâmes dans cette ville peu de moments avant qu'on en fermât les portes. A tout prendre, ces quatre jours de notre route, quoique nous ayant procuré quelques circonstances fâcheuses, n'ont point été désagréables. Le temps étoit charmant, notre santé excellente, et notre courage à toute épreuve : ce sont de grands moyens pour faire supporter aisément tous les petits obstacles et toutes les petites contradictions auxquels une entreprise comme la nôtre pouvoit nous exposer. L'obstination de nos cochers, qui voulurent absolument nous mener par la route qui est dans l'intérieur des terres, nous priva du plaisir de voir les villes et les jardins d'orangers qui se trouvent le long de la côte.

Nous avons rendu les visites nécessaires à tous ceux qui commandent ici. Le gouverneur de la place se nomme *Velasco;* il est frere de ce don Louis qui fut tué à la surprise du *Castel Moro.* Il me paroît bien étrange que le roi ait accordé le titre de *Conde del Asalto* à son frere ; il me semble qu'il auroit été beaucoup plus juste de l'accorder au général anglois qui commandoit l'attaque.

Notre premier amusement fut d'aller à la comédie. J'ai bien regretté que toutes ces absurdes fanfaronnades dont les pieces espagnoles étoient remplies, aient été presque entièrement supprimées. A leur place, la stupidité semble avoir établi son trône sur ce théâtre. J'étois extrêmement ennuyé, et j'aurois bien mieux aimé voir Arlequin portant des reliques à la procession, des saints, des diables engagés dans un combat dont le succès étoit très douteux, et sur-tout Lucifer jouant le rôle d'un prieur de couvent, comme ils faisoient autrefois dans leurs *loas* et dans leurs *autos sacramentales* (*a*).

Je crains bien que nous ne soyons venus ici un siecle trop tôt ou un siecle trop tard, et que

---

(*a*) Les *autos* et les *mysterios* sont défendus sur les théâtres de Madrid; mais ils sont très souvent représentés sur tous les autres théâtres du royaume, et même sur ceux des marionnettes, dans les maisons de campagne royales. Un de mes amis, l'année derniere, vit à *San-Lucar* une représentation intitulée, *La Conversion de santa Barbara*. Un moine voulant lui prouver le mystere de la sainte Trinité, forma trois plis avec le pan de son habit, puis il les laissa tomber, en lui disant: Ces trois plis, appartenant à un même morceau de drap, sont l'image des trois personnes en Dieu.

(Note de l'auteur.)

le moule ancien dans lequel se fondoit le caractere espagnol, qui du moins étoit piquant par son originalité, ne soit totalement usé, sans qu'il ait acquis pour cela le poli ou de la France ou de l'Angleterre, ce qui le rendroit bien moins intéressant.

Cependant les Espagnols font des progrès très rapides dans cette province. Barcelone est une ville où l'on s'occupe beaucoup de commerce, et les Catalans paroissent fort industrieux.

La salle de comédie est belle, et très bien éclairée. La premiere piece que nous vîmes représenter étoit une tragédie, dans laquelle, parmi les personnages dramatiques, il n'y avoit point de femmes; mais pour rendre cette représentation ridicule, les actrices s'habillerent en hommes, et jouerent cette tragédie, sans permettre à aucun acteur de paroître parmi elles. Leur déclamation fut traînante et très ampoulée; les souffleurs, car il y en avoit dans plusieurs coins du théâtre, lisoient tout haut, vers par vers, ce que les acteurs ne faisoient que répéter après eux, y ajoutant seulement une finale fort aigre, ou un grand mouvement du bras. Entre le premier et le second acte, on chanta une *seguidilla* aussi *grossièrement et aussi ridiculement* qu'il est pos-

sible. Cependant, de temps en temps, nous entendîmes quelques inflexions très touchantes, et bien faites pour flatter l'oreille. Après le second acte, nous eûmes pour farce une attaque faite contre les actrices par les acteurs qui étoient dans un coin des loges du fond. Les plaisanteries furent rendues, de part et d'autre, avec beaucoup de vivacité, et causerent une grande gaieté parmi les auditeurs; mais autant que je pus entendre et juger, ce n'étoit que de bien plats jeux de mots.

Avant que je continue de vous donner de nouveaux détails sur l'état actuel de ce pays, vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre plusieurs choses relatives à son histoire particuliere.

L'histoire des premiers habitants de la Catalogne, et celle de la fondation de Barcelone, est, ainsi que le reste des commencements de l'histoire d'Espagne, enveloppée dans un tel nuage de fables, que l'on ne peut rien découvrir de satisfaisant relativement à ces temps obscurs. Les Massiliens (*a*) paroissent y avoir fait un grand commerce, et avoir formé des liaisons intimes avec cette province. *Amilcar Barca* passe pour

---

(*a*) Les anciens Marseillois.

avoir fondé *Barcino*, maintenant Barcelone (*a*) : mais les Carthaginois ne la garderent pas longtemps ; car nous savons que leurs limites étoient fixées à l'Ebre, même dès la fin de la premiere guerre punique. Après la chûte de leur république, les Romains tournerent toute leur attention du côté de *Taraco*, et négligerent *Barcino*, quoiqu'ils y eussent établi une colonie sous le nom de *Faventia*.

Dans le cinquieme siecle les barbares du nord de l'Europe ayant étendu leurs conquêtes jusqu'à cette péninsule qui forme aujourd'hui l'Espagne et le Portugal, la partagerent aux différentes nations dont étoient composées leurs armées victorieuses. La Catalogne devint, en 414, le partage d'*Ataulphe,* roi des Goths. Elle demeura sous leur domination jusqu'à l'an 714 qu'elle fut obligée de se soumettre au joug des Sarrasins, lesquels, sous le commandement d'*Abdallahcis,* se rendirent maîtres de toute la côte, jusqu'aux pieds des Pyrénées. *Taraco,* qui avoit changé son nom en celui de *Taragone*, n'étant plus alors qu'un amas de ruines, Barcelone devint peu à peu la capitale de la province. Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne,

(*a*) Deux cents cinquante ans avant Jésus-Christ.

la prit sur les Maures en 800. Depuis cette époque, les empereurs, qui étoient en même temps rois de France, gouvernerent la Catalogne, en y établissant des comtes ou des vice-rois amovibles, jusqu'à ce que ce gouvernement fût rendu héréditaire dans la famille de *Wilfred le Chevelu* (*a*). Il est encore incertain parmi les savants si ce fut l'effet d'une concession de Charles le Chauve, ou d'une usurpation. Sa postérité le conserva pendant plusieurs générations. Wilfred,

---

(*a*) J'ignore (1) quelles sont les sources où l'auteur a puisé ce trait d'histoire. Je n'ai vu nulle part que Wilfred ou plutôt Hunfrìd, comte de Barcelone, fût assez bien avec Charles le Chauve pour en obtenir des concessions. En 863 le comte s'empara de Toulouse, quoique Charles l'eût donnée à Raimond, qui avoit pris le titre de comte de Toulouse. Il fut bientôt forcé de lui restituer cette ville. En 872 il fut tué dans une émeute, au milieu de Barcelone : il s'y étoit rendu pour justifier sa conduite auprès de Charles le Chauve, qui y étoit alors, sur les plaintes formées par le comte Salomon, qui fut son suc-

(*a*) Dans les annales de Catalogne, en espagnol. — Charles le Chauve ne devint empereur qu'en 875. — Ainsi l'empereur en question devoit être Louis. — Mais il se peut très bien que l'auteur espagnol dont j'ai tiré cette anecdote assez triviale ait confondu les Charles et les Wilfreds, et d'ailleurs les armoiries n'étoient guere connues avant les croisades.

(Réponse de M. Swinburne.)

ayant été grièvement blessé dans une bataille donnée contre les Normands, reçut une visite de l'empereur, qui, ayant trempé son doigt dans le sang qui couloit de sa blessure, s'en servit pour écrire quatre lignes au bas du bouclier doré de Wifred, et lui dit : *Comte; que ceci soit désormais vos armes.* Quatre palettes de gueules sur un champ d'or composerent, depuis ce temps, l'écusson de Catalogne, ensuite celui d'Aragon, lorsque Raimond V épousa Pétronille, fille unique et héritiere de Ramire, second roi d'Aragon. Leur fils Alphonse hérita de cette couronne en 1162. La maison d'Aragon manquant d'héritiers mâles dans la personne de Martin, les *cortes* ou états généraux choisirent Ferdinand de Castille, dont le petit-fils Ferdinand, dit le Catholique, par son mariage avec Isabelle de Castille, et par la conquête de Grenade, réunit tous les royaumes d'Espagne en une puissante et formidable monarchie, laquelle échut à la maison d'Autriche dans la personne de Charles-Quint son petit-fils.

---

cesseur dans le gouvernement de Barcelone. Ce gouvernement ne fut donc pas rendu héréditaire sous Charles le Chauve dans la famille de Wilfred ou Hunfrid.

Ce fut en 880, sous le regne de Louis III et Carloman ses petits-fils (Charles le Chauve étant mort en 877, et

Le caractere bouillant des Catalans, et leur enthousiasme pour la liberté, a rendu souvent leur pays le siege de la guerre civile et du carnage. Les rebellions ont été plus fréquentes ici que dans tout autre pays de l'Europe. Les plus remarquables furent premièrement sous Ferdinand V, lorsque les paysans prirent les armes pour se délivrer de l'oppression des nobles. Deuxièmement, sous Philippe IV, dans le temps que les Portugais secouerent le joug de l'Espagne : l'issue de cette guerre ne fut pas aussi favorable aux Catalans, ils ne purent établir leur indépendance ; car, après avoir passé douze ans sous la protection de la France, ils furent enfin réduits à l'obéissance par don Juan d'Autriche. Troisièmement enfin pendant la guerre de la succession. Les François et les Espagnols prétendent que ce fut l'époque de leur plus fameuse révolte : mais, dans le langage républicain, on pourroit dire que ce fut alors qu'ils firent les plus puissants efforts pour se soustraire à leurs chaînes, et pour devenir une nation libre. Ils s'atta-

---

Louis II, dit le Begue, son fils, en 879), que Wilfred II, dit *le Belliqueux*, obtint des rois de France le comté de Barcelone à foi et hommage pour lui et pour ses descendants.

(Note du traducteur.)

cherent au parti de l'archiduc Charles, dont la monnoie a encore cours dans cette province. En 1706, Philippe V assiégea Barcelone; mais il fut obligé d'en lever le siege à l'approche de la flotte angloise : et depuis, quoiqu'indignement abandonnés par l'Angleterre à la paix d'Utrecht, et ensuite par l'empereur, les Catalans persisterent dans leur révolte; mais ne pouvant plus compter désormais sur la protection d'aucune puissance étrangere, ils résolurent de se soutenir par eux-mêmes, et de se former en république.

En 1714, Louis XIV envoya, sous les ordres du duc de Berwick, une puissante armée pour réduire Barcelone. Les tranchées furent ouvertes dans le mois de juillet, et les travaux continués avec la plus grande vigueur pendant soixante et un jours. Une flotte françoise, bloquant le port, empêchoit qu'aucun secours ou vivres ne pussent y arriver. Néanmoins, malgré l'affreuse famine qui régnoit dans la ville, malgré le feu terrible des batteries des ennemis, et malgré le découragement des troupes, qui demandoient une capitulation, les habitants, poussés par le désespoir, rejetterent toute espece d'accommodement, et semblerent déterminés à s'enterrer sous les ruines de leur propre ville. Les moines mêmes, animés par l'esprit d'enthousiasme, couroient

dans toutes les rues, exhortant leurs compatriotes à mourir en gens de cœur plutôt que de vivre pour devenir les esclaves méprisables d'un despote. Les femmes et les enfants, aussi courageux que leurs défenseurs, partageoient avec eux tous les travaux nécessaires à la défense de la place.

Après avoir soutenu quatre sanglants assauts, et après avoir disputé la breche pied à pied, ils furent à la fin chassés de dessus les remparts, et d'un retranchement qu'ils avoient élevé derriere les murs. Alors ils furent obligés de fuir, et de se réfugier dans la nouvelle partie de la ville, où ils firent une espece de capitulation. Leurs personnes n'éprouverent aucun mal; mais leurs privileges furent abolis, et de fortes taxes leur furent imposées pour *enrichir* leurs vainqueurs. Depuis cette époque la Catalogne a supporté le joug avec une patience morne, excepté lorsque l'on voulut, il y a quelques années, faire adopter dans cette province, comme dans toutes les autres du royaume d'Espagne, la maniere de recruter par *Quintas* (*a*), c'est-à-dire au sort. Les

---

(*a*) Il faut *quintar*. C'est tirer un cinquieme de quelque chose, et spécialement des hommes, lorsqu'on leve la milice, et que l'on fait tirer au sort les soldats de cinq en cinq par châtiment. *Quintum quemque sorte legere.*

(Note du traducteur.)

Catalans, pour qui un tel réglement étoit nouveau, et par conséquent odieux, furent sur le point de reprendre les armes. Mais quelques uns des séditieux ayant été tués par le canon de la citadelle, la sédition fut éteinte dans la capitale; et le roi ayant abandonné son projet pour le moment, le reste de la principauté fut bientôt pacifié. Cependant il n'est pas permis aux gens du peuple de porter aucune espece d'armes; et la plus sévere discipline est observée à Barcelone.

LETTRE IV.

A Barcelone, le 3 novembre 1775.

CETTE ville est bien agréable à habiter; l'air y est aussi pur et beaucoup plus doux qu'à Montpellier, dont la température est si vantée. On y a de petits pois toute l'année, excepté dans la canicule. La situation en est délicieuse; son aspect, soit du côté de la mer, soit du côté de la terre, est également pittoresque. Une grande étendue de plaines fertiles, terminée par un amphithéâtre de montagnes, la garantit du côté de l'ouest; la montagne de Montjouy la préserve, du côté du midi, des vents très mals-ains qui soufflent sur les marais qui sont à l'embouchure du *Lobregat;* du côté du nord, les terres,

s'avançant dans la mer, forment une superbe baie; et elle est terminée, du côté de l'est, par la Méditerranée. Les environs présentent la plus riche culture, et sont parsemés de villages, de maisons de campagne, et de jardins.

La forme de Barcelone est presque circulaire. L'ancienne ville romaine est située sur le point le plus élevé qui se trouve au centre de la nouvelle ville. Les anciens murs sont encore visibles dans plusieurs endroits; mais la mer s'est beaucoup retirée de l'*entrée du port*. Une des principales églises gothiques, et un quartier tout entier de la ville, sont bâtis sur des sables qui étoient autrefois au milieu du port. Les immenses amas de sable, qui avoient été entraînés dans la mer par les rivieres, mais qui ont été rejettés dans le port par les vents et les courants, le combleront probablement tout-à-fait, à moins que l'on n'emploie la plus grande diligence et le plus grand soin à empêcher qu'ils ne deviennent impossibles à déblayer. Le vent du midi y en apporte sans cesse de nouveaux; et un vaisseau chargé trouve déja la barre de ce port dangereuse à passer. Il y a quelques années que des aventuriers hollandois et anglois proposerent de faire passer la riviere dans le port au moyen d'un canal, pourvu que le gouvernement voulût leur accorder une

importation libre pendant l'espace de dix années ; par ce moyen le port se seroit trouvé débarrassé de ces bancs de sable : mais ce commerce auroit pu porter un coup funeste aux manufactures naissantes de cette province, et ce motif le fit rejetter. Le port est très beau, le môle est tout entier de pierres de taille : c'est un chef-d'œuvre pour la solidité et pour la commodité. Au-dessus est une plate-forme qui sert de passage aux voitures : au-dessous il y a de vastes magasins, avec un large quai, qui s'étend depuis les portes de la ville jusqu'au fanal. Ce quai fut fait par l'ordre du dernier marquis *de la Mina*, capitaine général de cette province. Sa mémoire y est en bien plus grande vénération qu'à la cour de Madrid. Il gouverna la Catalogne pendant plusieurs années, plutôt comme un souverain indépendant, que comme un sujet revêtu d'une autorité précaire. Barcelone lui a de grandes obligations ; il nettoya et embellit ses rues, construisit des édifices utiles, et augmenta beaucoup son commerce et ses manufactures, sans ajouter de grands frais aux dépenses ordinaires de la province. Il avoit de grands moyens et de grandes ressources dans l'esprit, et ménageoit l'argent bien plus que la plus grande partie des gouverneurs ne peuvent le faire, ou peut-être ne

le veulent. Sur la langue de terre qui s'avance dans la mer, et qui forme le port, il fit abattre plusieurs huttes de pêcheurs, et y fit commencer, en 1752, les bâtiments de Barcelonette : c'est une ville réguliere, consistant à-peu-près en deux mille maisons de brique, en un corps de casernes pour un régiment, et en une église, dans laquelle ses cendres sont déposées sous un monument sans goût, avec cette ridicule épitaphe (*a*). Comme le terrain fut accordé *gratis*, les maisons furent bientôt toutes élevées sur un plan régulier : elles sont composées d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage ayant trois fenêtres de face, et d'un fronton au-dessus. Il y a à-peu-près vingt rues dans la totalité de la ville, et elle contient environ dix mille habitants. Le phare, placé tout au bout du môle, est une petite tour légere, près de laquelle les vaisseaux s'arrêtent lorsqu'ils font quarantaine. L'ancien phare étoit placé beaucoup plus près de la terre, mais il fut emporté par un effroyable ouragan.

D. O. M.

(*a*) Hîc Gusmannorum jacet epitome exc. dom. marchio de *la Mina*, dux, princeps, summus imperator, præses, in acie fulmen, in aula flamen. Obiit, heu! homo; at non abiit heros, cui inscriptio, Virtus omnis. Die 30 jan. anno 1768.

Un autre embellissement fait par le marquis *de la Mina* est le rempart ou la grande promenade sur les murs qui parcourent toute l'étendue du port. Il est construit sur des arcades, avec de grands magasins au-dessous : il y a une route très large pour les voitures, et un sentier pour les gens de pied; il est au niveau du premier étage des maisons qui sont dans les rues voisines. Dans les belles soirées d'été, c'est une très agréable promenade que de suivre ce rempart jusqu'à l'arsenal, qui est situé à l'angle de la ville, du côté du sud-est. On est maintenant très occupé à y élever de nouvelles fortifications, pour prévenir une surprise en cas de révolte. La derniere expédition contre Alger a tellement épuisé les magasins, qu'on peut à peine y trouver un canon, ou même un clou. L'endroit où travaillent les ouvriers a été bâti sur un plan magnifique; mais on en fait bien peu d'usage à présent.

A cet angle le rempart joint le *Rambla :* c'est une rue longue et irréguliere qu'on a commencé à niveler et à élargir dans l'intention de planter une allée d'arbres dans le milieu. Les dames s'y promenent en pompe dans leurs carrosses : elles font quelquefois le tour de la ville sur les murs, lesquels sont de briques, et ont été dernièrement réparés et agrandis. La promenade est

charmante; on découvre, de l'un et de l'autre côté, le plus joli pays possible, rempli de charmants petits jardins et d'orangeries. A la porte du côté du nord, on descend dans une énorme place quarrée, qui est devant la citadelle, précisément à l'endroit où la grande breche fut faite lorsque cette ville fut assiégée par le duc de Berwick. La citadelle a six bons bastions : ils ont été construits plutôt pour inspirer de la crainte aux habitants, que pour les défendre des puissances ennemies. Cette citadelle, située dans un fond, est extrêmement humide, très mal-saine, et remplie de *mosquitos* ou cousins. Le major de cette forteresse doit sa place à une singuliere circonstance. Lorsque le roi actuel arriva à Madrid, en 1759, on donna un magnifique combat de taureaux pour célébrer cet heureux événement. Comme il est nécessaire que, dans de telles occasions, ceux qui combattent à cheval soient gentilshommes, les directeurs de ce spectacle étoient bien embarrassés, lorsque cet homme, qui étoit un pauvre officier, mourant de faim, se présenta pour remplir cet office, quoiqu'ignorant absolument comment il falloit combattre les taureaux, et ne sachant pas trop bien monter à cheval : mais par son extrême résolution, ou plutôt par une faveur particuliere de la fortune, il de-

meura ferme sur la selle, joua son rôle avec tant de bonheur, et satisfit si bien le public, qu'on lui accorda pour récompense une pension et une majorité.

Les rues de Barcelone sont étroites, mais bien pavées; un égout couvert, dans le milieu de chaque rue, emporte les immondices et les eaux de pluie : la nuit elles sont assez bien éclairées; mais les lanternes sont éteintes long-temps avant le point du jour. Les maisons sont très hautes, et sans ornement : un quartier particulier est assigné à chaque espece de commerce.

Les édifices principaux sont la cathédrale, *santa Maria*, le palais du général, et la bourse. L'architecture de la cathédrale est gothique, mais légere; et les ornements des cloîtres sont d'une finesse inimitable. Les stalles des moines, dans le chœur, sont très proprement ciselées, et ornées d'écussons de princes et de grands seigneurs, parmi lesquels j'ai remarqué les armes de notre roi Henri VIII. Les arcades doubles, sous le clocher, sont admirées, et avec raison; car elles portent le poids entier de deux tours énormes. On montre, dans les cloîtres, une grande quantité d'especes d'oiseaux étrangers, qui y sont nourris sur des fonds qu'un chanoine très riche a légués à cette intention. Je ne pus

découvrir quel motif l'avoit porté à faire un legs aussi bizarre.

Santa Maria est bâtie aussi dans un style gothique.

Le palais est quarré et bas, sans avant-cours ni jardins, et n'a rien de remarquable qu'une superbe salle de bal.

Vis-à-vis la façade, du côté du midi, on bâtit maintenant, sur les ruines de l'ancienne habitation des comtes de Barcelone, une nouvelle bourse, sur un plan très étendu, mais d'une architecture bien lourde. L'architecte nous assura que la carcasse de ce bâtiment ne coûteroit pas plus de 300,000 livres, monnoie de Catalogne ; mais ou il nous en a imposé, ou il a assurément bien justifié la confiance qu'on lui a accordée, en construisant une telle masse de bâtiments avec une si petite somme. Ces travaux sont payés par des taxes imposées sur toutes les marchandises que l'on importe. Le conseil du commerce a institué, dans l'ancienne partie de ce bâtiment, que l'on a conservée, une académie de dessin, dans laquelle on éleve et l'on instruit dans cet art cinq cents jeunes garçons, en leur fournissant *gratis* tous les instruments nécessaires. Un maître, que l'on a fait venir de Paris, est le directeur de leurs études. Tous les mois des prix de

quinze ou vingt piastres sont distribués à ceux qui se distinguent le plus.

Les antiquités romaines de cette ville sont, premièrement, un pavé en mosaïque, dans lequel sont représentées deux grandes figures vertes de tritons, tenant une conque dans chaque main; entre eux il y a un cheval marin, et sur les côtés un serpent et un dauphin : l'opinion commune est que cette église étoit un temple d'Esculape; mais ces ornements semblent prouver clairement qu'ils appartenoient à quelque temple dédié à Neptune. Secondement, plusieurs voûtes et caves d'une construction romaine. Troisièmement, la maison de l'archidiacre, qui étoit autrefois le palais du préteur ou gouverneur romain : par la solidité des murs, et la régularité de l'ouvrage, je suis porté à croire ce que la tradition en dit; mais ce bâtiment ne mérite d'être remarqué ni par sa grandeur ni par son élégance : quelques médaillons et inscriptions fixés dans le mur, probablement au temps où il a été érigé, éloignent l'idée d'une antiquité aussi reculée. Quatrièmement, dans la cour, une très belle citerne, ou plutôt un sarcophage, qui sert maintenant d'abreuvoir aux mules; on l'appelle le cercueil du pere de Pompée : et ce peut-être le sien aussibien que celui d'un autre; car nous n'avons point

de preuves du contraire (*a*). Il y a un large bas-relief à l'entour, sur lequel sont des chasseurs, des chiens, et des bêtes fauves. Le personnage principal est à cheval, nu-tête, et en habit militaire. Les figures et les animaux sont du plus beau style. Enfin le monument entier est un superbe morceau d'antiquité. Cinquièmement, dans la maison appartenant à la famille de *Pinos*, laquelle fut presque entièrement détruite par les bombes durant le siege, il y a plusieurs bustes et médaillons excellents. Un *Augustus pater* avec une *corona radialis*, un petit Bacchus très élégant, une femme tenant un lapin supposée

(*a*) Pour que ce sarcophage eût été celui du pere du grand Pompée, il faudroit au moins qu'il fût mort et eût été enterré en Espagne, et nous sommes certains du contraire.

Ce Pompéius Strabon, ayant servi utilement dans la guerre des Marses, fut consul en 665 de Rome, quatre-vingt-neuf ans avant Jésus-Christ, et eut pour collegue Porcius Caton. Il fit la guerre à Cinna, et lui livra une sanglante bataille à la vue des murs de Rome. La peste se mit ensuite dans son armée, et il en mourut l'an 87. Quelques auteurs disent qu'il fut tué d'un coup de foudre. Velléius Paterculus assure que sa mort causa une grande joie à Rome, et que le peuple se vengea sur son corps des injures qu'il en avoit reçues. Il n'est pas possible qu'un cadavre mutilé de la sorte ait été transporté

représenter l'Espagne, la *provincia cunicularis*, sont les plus remarquables. Les propriétaires de

---

en Espagne dans un sarcophage de marbre bien sculpté.

Voici un tableau de la famille de Pompée :

CNEIUS POMPÉE.

SEXTUS POMPÉE.

CNEIUS POMPÉE, dit STRABON, dont nous venons de parler. Il avoit épousé LUCILIA.

SEXTUS POMPÉE, célebre orateur, poëte et philosophe.

CNEIUS POMPÉE, dit LE GRAND, né le 30 septembre 106 avant J. C. fut trois fois consul, et périt en Égypte en 48, âgé de cinquante-sept ans. Il avoit épousé 1° ANTISTIA, qu'il répudia; 2° EMILIA, fille de Scaurus; 3° MUTIA, fille de Scévola, qu'il répudia pour sa lubricité, quoique la seule de ses femmes dont il ait eu des enfants; 4° JULIE, fille de César; 5° CORNÉLIE, fille de Métellus Scipion.

POMPÉIA, épouse de Memmius, questeur de Pompée en Espagne contre Sertorius.

CNEIUS POMPÉE, marié à CLAUDIA, fille d'Appius, vaincu par César à la bataille de Munda en Espagne, près Algesiras, l'an 45 avant J. C. fut trouvé dans une caverne où il s'étoit caché, ses blessures l'empêchant de fuir. Sa tête fut portée à César.

SEXTUS POMPÉE, vaincu à la même bataille, s'enfuit, et se rendit maître de la Sicile. Forcé de s'en éloigner, il fut tué en Arménie par TITIUS, par ordre d'Antoine, en l'an 35 avant Jésus-Christ.

POMPÉIA épouse 1° Faustus Sylla, 2° Servilius Cœpion.

CNEIUS POMPÉE.

POMPÉIA, promise ou mariée par son pere à M. Marcellus.

CNEIUS POMPÉE, célebre par sa valeur, épousa ANTONIA, fille de l'empereur Claude, qui le fit ensuite assassiner.

(Note du traducteur.)

cette maison sont demeurés si constamment attachés à leurs principes politiques, qu'ils ont toujours habité dans une misérable maison très près de leur palais, qu'ils ont laissé tomber en ruines, comme un *memento* à leurs concitoyens, et comme un monument de leur courage et de leurs malheurs.

LETTRE V.

De Barcelone, le 10 novembre 1775.

HIER, il y eut *gala* pour la fête de S. Charles Borromée, patron du roi. Tous les officiers se rendirent chez le gouverneur, en grand uniforme. Le théâtre fut illuminé, et rempli par une foule de spectateurs fort bien habillés ; ce qui produisit un coup-d'œil des plus agréables. Le prix de l'entrée de la salle, qui est ordinairement d'une demi-piastrine, fut porté ce jour-là au double. Le parterre est divisé par bancs, qui sont loués à l'année, et chaque propriétaire en a la clef : les loges sont retenues pour la saison entiere : la galerie, qui est au-dessus, est remplie de femmes couvertes de voiles blancs ; et il n'est permis à aucun homme de se mêler parmi elles. Tout cela fait qu'un étranger est bien embarrassé de savoir où se placer.

On nous donna le *Cid Campeador* (*a*), tragédie historique : elle est écrite avec feu, et le caractere principal est plein de vigueur. Il me parut que les acteurs ayant suivi dans leur habillement les costumes espagnol et moresque, l'illusion étoit plus complete, et rendoit l'intention de l'auteur avec plus de vérité que cela n'arrive ordinairement. Une très jolie ballade nous fut chantée par une femme élégamment habillée dans le genre d'une *maja* ou *coquette :* ses cheveux étoient enveloppés d'un filet écarlate orné de glands ; elle avoit un mouchoir de gaze rayée, croisé sur sa poitrine, un riche corset, un tablier garni de fleurs, et un jupon de brocart. J'observai qu'il y avoit beaucoup d'ecclésiastiques dans le parterre.

(*a*) Le *grand*, le *vaillant*, le *courageux*. On a donné ce nom par excellence au célebre *Rodrigue Dias de Bivar*, plus connu en France sous celui de *Cid*. Il s'attacha à don Sanche, roi de Castille, et le suivit en Aragon en 1063. Il se signala à la bataille de *Grao*, dans laquelle fut tué don Ramir I[er], roi d'Aragon, et au siege de *Zamora*, où don Sanche fut tué par trahison. Il s'attacha ensuite à Alphonse VI, qui réunit la Castille au royaume de Léon. Il épousa en 1074 *Ximene Dias*, si intéressante dans la tragédie de Corneille. Alphonse lui ayant donné des sujets de mécontentement, il quitta la Castille, emmenant avec lui un grand nombre de ses

Je passai toute la matinée dans le cabinet d'histoire naturelle de M. Salvador. La partie botanique est la plus parfaite de sa collection, quoiqu'il possede beaucoup de choses très rares dans les autres branches de cette science.

Nous employâmes l'après-dîner à copier la liste des forces espagnoles, ainsi que leurs réglements. La courte notice que je vais vous en donner pourra peut-être vous intéresser, dans ce moment où nos politiques anglois semblent craindre cette nation, et parceque sa derniere entreprise contre les Algériens, quoique malheureuse, la rend encore le sujet ordinaire de leurs conversations.

Si nous devons croire les listes imprimées, l'armée espagnole consiste en plus de 130,000

---

amis et de ses parents. Il fit la guerre aux Maures, se maintint dans une forteresse appellée encore aujourd'hui la *Roche du Cid*, et après la mort d'*Hiaya*, roi de Tolede, se rendit maître de Valence, et y demeura jusqu'en 1099, qu'il mourut. Il laissa de *Chimene* une fille nommée *Christine*, qui épousa *Ramir* de Monçon, petit-fils de *Garcias IV*, roi de Navarre. *Ramir* et *Christine* eurent pour fils *Garcias V*, roi de Navarre, dont le seizieme descendant fut *Henri IV*, roi de France et de Navarre. La maison de France vient donc du *Cid* et de *Chimene*.

(Note du traducteur.)

hommes : mais l'effectif ne monte pas, à beaucoup près, à ce nombre ; et l'on doute même que celui des troupes réglées excede 50,000.

La maison du roi est composée, 1°. de trois troupes de gardes à cheval, choisis parmi les gentilshommes ; ces troupes sont nommées l'*espagnole*, l'*italienne*, et la *flamande* ; 2°. d'une compagnie de hallebardiers ; 3°. de six bataillons de gardes espagnoles ; 4°. de six bataillons de gardes wallones ; et 5°. d'une brigade de carabiniers.

Les troupes consistent en six régiments d'infanterie espagnole de deux bataillons, et vingt-sept d'un bataillon, deux italiens, trois irlandois, quatre wallons, et quatre suisses d'un bataillon ; un régiment d'artillerie de quatre bataillons, 6,712 soldats de marine, et une compagnie d'ingénieurs.

Chaque bataillon d'infanterie est composé d'une compagnie de grenadiers de soixante et six hommes, et huit compagnies de fusiliers de quatre-vingts hommes chacune, comprenant trois officiers. Leurs régiments sont tous habillés ou en blanc ou en bleu, excepté un régiment espagnol et trois irlandois, qui sont habillés en rouge.

La cavalerie est composée de quatorze régi-

ments, dont six sont en bleu, quatre en rouge, trois en blanc, et un en verd.

Il y a huit régiments de dragons, dont un bleu, un rouge, et six jaunes.

Un régiment de cavalerie ou de dragons est formé de quatre escadrons, chacun composé de trois compagnies. Dans chaque compagnie il y a trois officiers et quarante-cinq cavaliers ou dragons.

Indépendamment des troupes régulieres, on assemble une fois l'an quarante-trois régiments de milice et vingt compagnies de gardes de la ville. Le corps des invalides contient quarante-six compagnies en état de servir, et vingt-six hors de service. Les garnisons africaines et américaines ont aussi leur milice particuliere.

Les uniformes ne sont point agréables, et sont mal faits. Les soldats ont des habits d'une malpropreté révoltante ; et leurs cheveux noirs et gras sont rarement accommodés. Il n'y a pas bien long-temps encore qu'ils étoient habituellement en guenilles. Ils montoient ordinairement la garde avec la moitié d'un habit, et presque sans culottes ; mais maintenant ils sont mieux vêtus, et plus décemment habillés.

La paie d'un soldat est de cinq (*a*) *quartos* et

(*a*) Le *quarto* est une monnoie de cuivre qui vaut

demi, et on lui donne vingt-une onces de pain par jour. Après quinze ans de service on augmente sa paie de cinq *réaux* de *vellon* tous les mois : après vingt ans on lui donne neuf réaux ; et après vingt-cinq ans il peut se retirer, recevoir une *pesetta* par jour, et être habillé comme s'il étoit encore au service. S'il y demeure trente ans, le rang et la paie d'un officier subalterne lui sont accordés. A la fin de chaque quarantieme mois, il reçoit un nouvel uniforme, deux chemises, deux cols, une paire de souliers, deux paires de bas, un bonnet, et un chapeau.

On peut connoître, dès le premier coup-d'œil, par une marque particuliere qui le distingue, le rang de chaque officier. Un capitaine général est vêtu de bleu, brodé d'or sur les coutures, avec trois broderies sur les manches : un lieutenant général n'a rien sur les coutures; mais il a deux broderies sur les parements : un maréchal de camp n'en a qu'une : un brigadier porte des

---

quatre maràvedis ; ainsi la paie du soldat est de vingt-deux maravedis. Le *vellon* est ce que nous appellons *billon*. Ce mot vient de *vellore*, qui signifie *toison*, parceque les Romains qui mirent cette monnoie en usage avoient empreint dessus une toison de brebis.

(Note du traducteur.)

paremens rouges, et une seule bande de broderie en argent sur son habit.

Un colonel porte trois galons étroits sur son parement, de la couleur de son bouton uniforme; un lieutenant-colonel deux, et un major un. Le capitaine a deux épaulettes, le lieutenant en a une sur son épaule droite, et l'enseigne sur la gauche.

La paie d'un lieutenant est de deux *pesetta* (*a*) et demie par jour : celle d'un enseigne de deux. Comme chaque chose a triplé de prix depuis l'établissement de leur paie, elle est devenue insuffisante pour l'entretien des officiers. Dans les gardes, tous les officiers subalternes n'ont point d'appointement, et doivent vivre sur leur fortune particuliere jusqu'à ce qu'ils obtiennent une compagnie, ce qu'ils peuvent fort bien attendre pendant trente ans.

Sept mille hommes à-peu-près forment la garnison de Barcelone, parmi lesquels il y en a 4,200

(*a*) La *pesetta,* ou *réal de ados,* est un double *réal* de *plata*, monnoie d'argent effective, de la grandeur et de la forme de nos pieces de vingt-quatre sous : elles sont moins fortes, et valent toujours plus de vingt sous.

Le *réal* de *plata* ou de plate vaut seize quartos, ce qui fait soixante et quatre *maravedis.*

Le *réal* ou *réale* ordinaire vaut trente-quatre *mara-*

des gardes; le reste est composé de Suisses ou de dragons. Chaque corps a son quartier particulier, ce qui fait qu'ils ne se mêlent jamais les uns avec les autres.

La plus grande partie de ces troupes est revenue dernièrement de l'expédition d'Alger, où elles ont souffert de grandes fatigues, ce qui les a transportées de rage contre le comte *O-Reilly* leur général. Toutes les conversations roulent sur ce sujet, et il ne seroit pas sûr d'entreprendre sa justification. Leur maniere de le juger peut être dictée par la jalousie qu'ils éprouvent contre un étranger qui a fait une fortune si rapide, et qui a une si grande part dans la confiance de leur souverain. Il y a quelques mois que l'on vit à Valence une singuliere preuve de haine nationale. Quelques centaines d'enfants se rassemblerent; et ayant divisé leur nombre en deux armées, une de Chrétiens et une de Maures, ils choisirent parmi eux le fils d'un barbier françois, boiteux et difforme, pour représenter le comte *O-Reilly*,

---

vedis; mais cette monnoie n'est point effective, et est semblable à nos livres tournois ou à nos pistoles. On ne s'en sert que pour les comptes.

Le *réal* de cinquante est une monnoie d'argent effective, mais rare. Elle pese et vaut cinquante *réaux* d'argent double.

chef du parti espagnol. Les infideles obtinrent une victoire complete. Ils tinrent une cour martiale pour juger le général chrétien; il fut trouvé coupable de poltronnerie et de mauvaise conduite, et condamné à être fouetté : sentence qui fut exécutée avec une telle rigueur, que l'acteur infortuné expira sous les coups. C'est ainsi que l'on m'a raconté ce fait.

Les relations de cette expédition que les gazettes ont données ne sont point satisfaisantes; c'est pourquoi je me flatte de vous faire un présent agréable, en vous envoyant le journal suivant. Les notes ont été faites sur le lieu même par un officier bien instruit : ceci peut suffire pour assurer l'authenticité de la narration. J'en ai retranché les sarcasmes faits contre le général; car je ne puis m'empêcher d'en attribuer une partie à la passion et au ressentiment. Un spectateur impartial ne doit point adopter les opinions dictées visiblement, ou par l'envie, ou par le mauvais succès.

Le *réal* de huit est aussi une monnoie d'argent effective, qui valoit et pesoit huit *réaux* d'argent monnoyé. Aujourd'hui il vaut dix-huit *réaux*, et vingt-huit *maravedis* de billon, qui font dix *réaux* d'argent double.

Le *réal* de quatre vaut la moitié du *réal* de huit.

(Note du traducteur.)

Journal de l'expédition espagnole contre Alger en 1775.

Le comte Alexandre O-Reilly est irlandois. Il commença par être sous-lieutenant dans le régiment d'Hibernie : il devint major de ce corps, lorsqu'il obtint la permission de servir pendant une campagne, en Allemagne, dans l'armée françoise. A son retour il fut élevé au rang de lieutenant-colonel; et bientôt après, le poste d'adjudant ou d'aide-major de l'exercice fut créé pour lui, en considération de ce qu'il avoit introduit l'exercice allemand dans nos armées. Dans la guerre du Portugal, on lui donna le commandement d'un corps de troupes légeres. Il fut fait brigadier avant la fin de la campagne, et bientôt après envoyé comme maréchal-de-camp pour rétablir les fortifications de la Havane, qui venoit d'être rendue à l'Espagne par le traité de Fontainebleau.

Sa commission étant finie, il revint de Cuba; et ayant été nommé inspecteur-général de l'infanterie espagnole, il forma un camp où le roi assista aux manœuvres. Le monarque fut si content de l'exécution, qu'il éleva l'inspecteur au rang de lieutenant-général, et l'envoya dans la nouvelle Orléans pour terminer les disputes qui

s'y étoient élevées, parceque les planteurs françois refusoient de se soumettre au gouvernement espagnol. C'est le comte O-Reilly qui a formé le projet de cette expédition : il vint à Carthagene pour la mettre à exécution, ayant été nommé commandant en chef de toutes les troupes assemblées dans ce port. Si elle réussit, il sera sûrement nommé aussitôt capitaine-général. Il est venu un ordre pour défendre tout propos sur cette expédition, dont la destination est encore un secret impénétrable. Le comte O-Reilly a sous son commandement 19,820 fantassins, et 1368 chevaux. *Castejon* lui amene 40 vaisseaux de roi de différentes grandeurs, et 346 vaisseaux de transport.

15 juin.

La procession de *corpus Christi* passa le long du môle de Carthagene, et la flotte reçut la bénédiction. Les vaisseaux, ornés de pavillons et de banderoles de différentes couleurs, saluerent le S. Sacrement d'une triple salve de toute leur artillerie. Nos généraux *O-Reilly* et *Ricardos* (*a*) vinrent à bord à cinq heures de l'après-dîner ; nous demeurâmes jusqu'au

---

(*a*) *Ricardos*, ou Richards, est de race angloise, et baronnet.

23 *juin*,

croyant chaque jour que nous mettrions à la voile, excepté le jour où nous partîmes. Nous avions eu si souvent le vent favorable, sans avoir fait le moindre mouvement pour mettre à la voile, que je commençois à douter de notre départ, qui cependant eut lieu dans la nuit du 22 au 23. Nous courûmes des bordées devant Carthagene, dans le plus grand désordre, jusqu'au

27 *juin*

que nous gouvernâmes au large ; et après deux jours des plus singulieres manœuvres possibles, par lesquelles la flotte fut séparée en cent divisions, chacun prenant différents chemins, nous commençâmes alors à soupçonner que nous étions destinés pour Alger.

30 *juin*.

A dix heures du matin nous nous trouvâmes en vue du cap *Cercelli*, à quinze lieues ouest d'Alger. Toute notre flotte dispersée se rassembla dans la nuit, et vogua vers la terre, entre le cap *Tenez* et le cap *Cercelli*, où nous demeurâmes en panne le reste de la nuit. Nous vîmes des feux sur le haut des montagnes et le long de la côte ; signaux donnés sans doute pour répandre l'alarme.

Premier juillet.

A trois heures du matin l'amiral tira un coup de canon pour nous avertir de continuer notre course; et à neuf heures nous étions environ à six lieues de *Bocmeo*. A onze heures nous doublâmes le cap *Pescado,* et un peu avant midi nous ouvrîmes la baie d'Alger : nous y vîmes nos vaisseaux de guerre, et ceux dont la tempête nous avoit éloignés, qui étoient à l'ancre. A une heure nous distinguâmes la ville avec une lunette d'approche. Bientôt les Algériens tirerent quelques coups de la ville et des châteaux, et arborerent plusieurs pavillons rouges. Nous mouillâmes par vingt-cinq brasses. Le reste de la flotte arriva bientôt, et forma le plus beau et le plus formidable coup-d'œil possible. Mais je dois avouer cependant que les fortifications d'Alger et l'aspect dangereux de la côte n'inspiroient guere moins d'effroi. Nous étions persuadés que nous avions découvert un camp considérable à l'est de la riviere *Inrac;* et vers les neuf heures du soir nous fûmes confirmés dans notre opinion par la lueur de plusieurs feux, lesquels, en moins d'un quart-d'heure, s'étendirent en longueur, et firent paroître tous les sommets des montagnes en flammes. Le calme profond qui régnoit alors, et la douce harmonie de deux clarinettes dont on

jouoit à bord d'un vaisseau voisin du nôtre, me firent passer l'heure la plus délicieuse, et oublier que ce calme et cette harmonie si douce seroient bientôt changés en scenes d'horreurs. Jusqu'à minuit nous entendîmes un feu continuel de mousqueterie : on nous dit que c'étoit la méthode ordinaire des Maures de faire passer le mot. J'appris alors que nos vaisseaux de guerre étoient arrivés le soir précédent; que nos généraux, déguisés en mariniers, avoient été reconnoître la côté, et qu'à leur retour ils avoient tenu un conseil de guerre.

2 *juillet.*

A sept heures le général envoya chercher les capitaines des transports, pour retirer d'eux un papier cacheté qu'ils avoient reçu à Carthagene, et qu'ils ne devoient point ouvrir, à moins qu'ils ne fussent séparés par la tempête.

A cinq heures du soir il donna des ordres pour que le débarquement se fît le lendemain matin ; mais la mer étant devenue très grosse à huit heures, l'expédition fut différée. Nos commandants avoient ordre de ne point envoyer chercher de cartouches avant le lendemain : on devoit en délivrer soixante à chaque soldat, lesquelles, avec vingt-deux qu'ils avoient reçues en Espagne, une pioche, un havresac pour les pro-

visions, une bouteille d'étain pour mettre du vinaigre et de l'eau, indépendamment de leurs armes, devenoient un fardeau impossible à soutenir dans une saison aussi chaude.

3 juillet.

Un vent frais d'est-nord-est souffla pendant tout le jour, et troubla si fort la mer, qu'il empêcha notre débarquement la nuit suivante, comme le général l'avoit projetté. Nous découvrîmes quelques nouveaux camps de Maures, un particulièrement à l'orient d'Alger, lequel ne pouvoit nous être nuisible, ni d'aucun secours à ceux que nous avions dessein d'attaquer; ce qui nous persuada qu'ils avoient une grande quantité de troupes, puisqu'ils établissoient des postes de tous les côtés.

4 juillet.

A midi, on vint nous dire que nos compagnies alloient passer à bord d'un autre vaisseau; mais nous ne sûmes qu'à trois heures sur lequel nous devions monter : alors on nous dit que cinq galiotes devoient prendre chacune cinquante de nos hommes, et que le surplus devoit passer à bord d'autres vaisseaux, dont les capitaines reçurent ordre d'envoyer aussitôt leurs chaloupes pour les chercher. Les cartouches, n'ayant pas été délivrées, causerent un délai de deux heures,

qui se passerent en grande confusion. Cette affaire étant à la fin terminée, nous nous rendîmes à bord des galiotes, où nous eûmes bientôt un vif sentiment de toutes les miseres qui nous attendoient. Les ordres du jour étoient que les officiers et les soldats emporteroient avec eux des provisions pour quatre jours, et qu'à huit heures du soir ils partiroient des vaisseaux, afin d'être en état de débarquer le matin suivant sur la plage du golfe de la *mauvaise femme*, qui est à cinq lieues à l'ouest d'Alger. Nos généraux avoient si souvent vanté l'abondance dont nous devions jouir dès que nous serions débarqués, que nous attendions avec la plus grande impatience l'ordre pour le débarquement, le considérant comme le seul moyen de terminer nos souffrances, qui s'augmentoient à toute heure à bord des galiotes; car nous n'y avions qu'une petite quantité de mauvais biscuit, du fromage et du vin; nourriture aussi désagréable que mal-saine : ajoutez à cela le terrible inconvénient de n'avoir point de place pour se coucher, ni même pour se lever de dessus le banc où nous nous étions d'abord assis. Un calme plat régna toute la nuit; la brise manqua, et notre débarquement fut encore une fois différé : ce qui fut cause que les officiers et les troupes passerent une cruelle nuit.

5 juillet.

Nous reçûmes des ordres de nous conformer à ceux que nous avions déja reçus le 2 pour la maniere d'exécuter notre débarquement, lequel ne devoit plus être tenté au golfe de la *mauvaise femme*, où nous aurions en effet couru grand risque de périr : le nom seul dénote les dangers que nous y aurions rencontrés. Un vent frais et piquant venant de l'est souffla tout le jour, ce qui causa un nouveau retard, et fit essuyer aux soldats une seconde nuit encore plus fatigante.

6 juillet.

Le plan étant changé, on nous ordonna à huit heures de passer dans la galiote qui devoit être placée à l'aile gauche, et d'emmener avec nous à bord cent hommes. Mais, par un arrangement extraordinaire, nos cent hommes furent pris dans deux compagnies au lieu de l'être dans une seule. A dix heures nous vîmes quelques vaisseaux de guerre sortant de la ligne de bataille, et cherchant à approcher de terre. La lenteur de leurs mouvements étoit sans doute réglée par le desir qu'ils avoient d'attaquer trois forts sur la côte, dont il étoit nécessaire d'éteindre le feu avant de tenter le débarquement. Mais pour quelle raison avoit-on différé pendant tant de jours ?

Nous avions reçu ordre de débarquer depuis le 2; ce qui auroit été exécuté si le temps eût été favorable, quoiqu'on n'eût encore pris aucune précaution ni préparé aucun radeau pour l'artillerie. En effet, depuis ils ont toujours été occupés à raccommoder quelques radeaux pour les mettre en état.

A midi la plus petite des deux frégates toscanes s'avança à la demi-portée du canon d'un fort qui tiroit sur elle; après l'avoir examiné, elle revira, et vint se ranger à côté du vaisseau amiral.

A trois heures et demie passées, le Saint-Joseph gouverna vers la terre, et arriva à la portée de trois batteries qui commençoient à le canonner. Il riposta; mais leur feu devenant plus violent, l'Orient fut envoyé pour attirer à lui le feu d'un fort qui l'incommodoit beaucoup par la hanche de tribord. Ce combat dura jusqu'à huit heures, sans qu'aucun des deux partis en éprouvât beaucoup de dommage. Il y eut quatre hommes tués à bord du Saint-Joseph, et quelques uns de blessés, parmi lesquels étoit le capitaine, qui reçut une légere contusion d'un éclat de bois. Quelques canons du fort furent démontés. Les galiotes remorquerent les deux vaisseaux qui avoient été pris de calme. Pendant cette action la frégate toscane mit encore sous voile, et vint

très près du rivage, en vue de canonner quelques patrouilles de Maures, et un fort qui étoit sur la gauche à quelque distance : un vaisseau de guerre espagnol et une frégate avoient déja été attaquer ce fort; mais ils s'étoient placés prudemment à l'abri de tout danger. Leur précaution servit d'exemple aux autres: et sa majesté catholique peut en toute sureté confier à de si vaillants capitaines le soin de ses vaisseaux; elle peut être bien assurée qu'ils les rameneront dans ses ports, bien entiers, et sans avoir été touchés. A sept heures nous découvrîmes trois barques algériennes, et à-peu-près douze chaloupes portant de gros canons, qui se dirigeoient sur le Saint-Joseph. La demi-galere de don *Antonio Barcelo* fut sous voile en un instant pour leur donner chasse; elle fut suivie par cinq de nos galiotes : la chasse dura jusqu'à huit heures et demie. Alors les ennemis se retirerent sous le canon d'Alger. La galiote sur laquelle j'étois étoit une de celles qui avoient été envoyées pour remorquer une galiote à bombes jusqu'au vaisseau amiral; mais la brise fut si forte, que nous ne pûmes arriver jusqu'à elle, et que nous fûmes obligés d'abandonner l'entreprise, et de venir nous ranger à côté de l'amiral pour attendre nos ordres.

7 juillet.

A quatre heures nous vîmes plusieurs chaloupes remplies de troupes, qui alloient et venoient sous la pouppe de l'amiral. Le major des gardes-wallones, que je vis sur le tillac, m'appella et me dit que le débarquement étoit retardé jusqu'au lendemain, et qu'il prendroit soin d'avoir des bateaux pour embarquer nos cent hommes. Les pauvres soldats étoient tout à fait découragés par la misere de leur situation. En effet, il faut avouer que de les laisser quatre jours et quatre nuits sur un banc, exposés aux violentes chaleurs et aux brouillards mal-sains des côtes d'Afrique, et de ne leur donner autre chose à manger que du mauvais pain et du fromage, c'étoit les préparer bien mal à une entreprise qui demandoit beaucoup de force corporelle et beaucoup de vigueur d'esprit. Leurs officiers n'étoient guere mieux partagés. Le maître de notre barque fit tout ce qu'il put pour adoucir nos miseres; mais ce petit bâtiment étoit si prodigieusement exigu, et si incommode, que nous fûmes obligés de coucher sur les planches. Quant à sa cuisine, elle étoit si dégoûtante, que, même dans notre misérable situation, nous ne pûmes avaler qu'un peu de soupe.

A neuf heures j'allai à bord du vaisseau où

étoit le général O-Reilly; j'y appris que l'attaque avoit été différée, parceque plusieurs détachements n'avoient pas été exacts à l'heure qu'on leur avoit assignée. En conséquence, il ordonna que toutes les barques, les grenadiers et les bataillons destinés au premier embarquement, fussent rendus près du vaisseau amiral bien exactement à huit heures du soir, afin d'être en état de partir à la pointe du jour, aussitôt que le signal seroit donné; les galiotes à bombes étoient prêtes, et les autres galiotes avoient ordre de se ranger derriere elles à dix heures précises. Nos commandants paroissoient avoir eu l'intention de bombarder Alger; mais ce dessein ne fut point suivi, et je n'en ai pas appris la raison. Jusqu'à dix heures les bateaux continuerent de ramer jusqu'au rendez-vous, tandis que le reste de la flotte s'approchoit des batteries qu'elle devoit canonner, afin de protéger notre débarquement. Notre inaction pendant ce jour entier donna le temps aux Maures de réparer le dommage du jour précédent, et de remettre leurs forts en bon état. Les chaloupes que le major nous avoit promises ne paroissoient point encore; notre patron nous dit que nous aurions la sienne: mais elle ne pouvoit débarquer à la fois qu'un petit nombre d'hommes.

8 *juillet.*

A trois heures et demie les vaisseaux de guerre commencerent l'attaque, mais avec une telle prudence, qu'ils étoient tout à fait hors d'inquiétude que les boulets des ennemis pussent les atteindre. Les deux frégates toscanes et le chebec commandé par Barcelo, s'approchant trop près de terre, détruisirent la belle uniformité de la ligne très éloignée de tout danger, que formoient les vaisseaux de guerre et les frégates, dont le feu étoit parfaitement soutenu, mais malheureusement d'aucune utilité, en raison de la prodigieuse distance où ils étoient de l'ennemi. A quatre heures et demie l'amiral donna le signal du débarquement. Sept galiotes s'avancerent pour balayer le rivage; elles étoient suivies de sept divisions de chaloupes, chaque division portant une brigade de soldats qui devoient, aussitôt après être débarqués, se former en bataille sur six de profondeur. Mais les barques furent toutes en désordre, parcequ'elles n'avoient point été séparées, ni disposées convenablement avant qu'elles quittassent le lieu du rendez-vous. Ce désordre, qui pouvoit nous causer une déroute totale, auroit pu être facilement prévenu, si l'on nous avoit pourvus de bateaux propres à une telle opération. Heureusement nous ne

rencontrâmes aucun obstacle : le moindre nous auroit été bien fatal. Nous débarquâmes au nombre de huit mille hommes, sur la rive est d'Alger. Les barques nous quitterent pour aller chercher la seconde division ; mais elle n'arriva qu'une heure après nous, et alors même il n'y eut qu'une partie des troupes qui put gagner le rivage. Les grenadiers de l'armée se formerent en premiere ligne, et marcherent en avant ; mais plusieurs des soldats, et presque tous leurs officiers, furent tués ou blessés avant qu'ils eussent fait cent pas. Ceux qui étoient auprès d'eux s'avancerent pour les soutenir, sans avoir le temps de former leurs rangs ; ce qui ne pouvoit être autrement, d'après la maniere dont on les avoit embarqués et dont ils avoient débarqué. Quelques compagnies ne purent venir à bout de se rassembler, ayant débarqué en différents endroits et par pelotons. L'infanterie légere, pendant ce temps, fut taillée en pieces. L'inégalité du terrain que nous occupions faisoit que chaque tas de sable devenoit un petit parapet, de derriere lequel les Africains faisoient sur nous un feu de peloton à mesure qu'ils se retiroient vers le pied des montagnes, éloignées de six cents pas de la mer, où ils se cacherent dans les bois et les jardins.

Le général commanda alors à l'aile gauche d'avancer ; il étoit six heures. Son projet étoit de la faire marcher jusqu'au sommet de la montagne (la droite devant rester sur le rivage), et de former une colonne qui devoit avancer environ une lieue pour aller attaquer le château de Charles-Quint, qui commande la ville entiere. La prise de ce fort auroit assuré la conquête d'Alger. Tandis que notre aile gauche marchoit avec une intrépidité qu'il étoit difficile d'attendre dans une position si dangereuse, quelques bataillons du centre étant un peu plus avancés que les autres, se formerent en ordre de bataille, et, avec les gardes espagnoles, firent si bien feu à droite, qu'ils nous défendirent de la cavalerie du bey de *Mascara.* Ce corps fut bientôt dispersé par leur feu et par celui du chébec d'Antonio Barcelo; mais le bey de Constantina, qui commandoit un détachement considérable de cavalerie sur notre gauche, saisit cette occasion de conduire un troupeau de chameaux vers la tête des gardes wallones. Par cette attaque inattendue, il espéroit attirer leur attention, tandis qu'il détachoit un corps de 15,000 chevaux pour leur couper toute communication avec la mer, dont nous étions maintenant fort éloignés. Notre corps de réserve se tournant sur la gauche se forma pour remplir

l'espace entre la mer et la colonne des Wallons, qui étoient occupés à se mettre en bataille pour repousser les ennemis qui les attaquoient de derriere les chameaux. Mais la plus grande fermeté nous auroit été peu utile, et n'auroit pu nous empêcher d'être rompus et taillés en pieces (car notre ligne étoit trop foible pour résister à l'impétuosité d'un tel corps de cavalerie), si M. Acton, chef d'escadre toscan, n'avoit coupé ses cables, et laissé ses vaisseaux s'approcher du rivage, précisément lorsque l'ennemi venoit sur nous au grand galop. Le feu continuel de ses canons chargés à mitraille, non seulement les arrêta dans leur course, mais encore les obligea de se retirer avec beaucoup de perte.

Délivrés de ce danger, nous nous retirâmes vers la mer, mais dans un désordre que devoit nécessairement produire la disette où nous étions de chefs expérimentés, et nous fûmes malheureusement obligés d'abandonner à la furie des barbares les infortunés soldats qui ne pouvoient nous suivre.

Notre général avoit été occupé pendant les deux dernieres heures à former un retranchement avec des fascines, des sacs à terre, et des chevaux de frise. Nous continuâmes l'ouvrage; et pour couvrir notre front et nos flancs, nous

plaçâmes quelques canons de huit et douze livres de balles, qui nous avoient été fort utiles dans la matinée pour toutes nos opérations. Nous demeurâmes ainsi pendant la meilleure partie du jour, à-peu-près rassurés contre les attaques de la cavalerie moresque, mais point du tout à l'abri des balles de leurs carabines, qui, portant au moins un tiers plus loin que nos fusils, nous tuerent plus de quatre cents hommes dans l'espece de camp que nous avions formé. Je vis notre général à cheval, allant et venant pour encourager les soldats, qui, étendus sur les sables brûlants, ne paroissoient point du tout occupés des dangers qui les environnoient, mais seulement du desir de procurer un peu de repos à leurs membres fatigués.

A dix heures les Maures avoient fini une batterie à la droite de notre camp; nous avions si peu de place, et nous étions tellement resserrés, que chaque coup portoit. Le général *O-Reilly*, ayant demandé un état des morts et des blessés, assembla un conseil de guerre, dans lequel il fut décidé qu'à quatre heures nous nous rembarquerions; ce qu'il étoit nécessaire de faire promptement, parceque l'ennemi élevoit une autre batterie devant notre front, sous laquelle il nous falloit passer, si nous persistions dans notre en-

treprise. Les Algériens, faute d'habileté et d'expérience, nous laisserent exécuter notre projet sans nous troubler. A trois heures du matin la derniere division de l'armée se rembarqua, laissant derriere elle quatorze pieces de campagne, deux obusiers, quelques caisses de munitions, et notre camp, que les ennemis vinrent occuper au moment que les grenadiers de l'arriere-garde s'éloignerent du rivage. Nous laissâmes sur le champ de bataille treize cents hommes, et nous en amenâmes trois mille grièvement blessés. Comme malheureusement il n'y avoit d'hôpitaux que pour quatre cents hommes, les chaloupes qui avoient débarqué notre régiment furent employées à recevoir les blessés. Ceci occasionna le plus grand désordre dans nos bataillons, qui s'embarquerent comme ils purent dans les premieres chaloupes ou tartanes qu'ils rencontrerent. Ils demeurerent dans cette confusion plus de vingt-quatre heures, occupés, comme plusieurs des autres régiments, à rassembler leurs compagnies qui étoient séparées.

Aussitôt que les Maures furent entrés dans notre camp, ils couperent les têtes à tous ceux des nôtres qui avoient été tués, et les emporterent dans des sacs, pour demander la récompense qui leur avoit été promise par le dey pour chaque

tête de chrétien. Après cela ils rassemblerent et firent un tas des corps morts sur les fascines des retranchements, et mirent le feu à ce monceau, que nous vîmes brûler pendant deux jours et deux nuits.

10 *et* 11 *juillet.*

Tout fut en confusion : nous ne pûmes avoir d'eau, quoique dans la flotte il y eût des vaisseaux qui en fussent chargés.

12 *juillet.*

A six heures du matin le signal fut donné pour appareiller. Bientôt après la plus grande partie de la flotte mit sous voile.

20 *août.*

Nous débarquâmes à Barcelone.

Barcelone, le 11 novembre 1775.

Nous retarderons de quelques jours notre départ de cette ville, afin de donner aux chemins le temps de sécher. Il y a eu dernièrement une suite de mauvais temps qui n'est pas ordinaire : il a fait pendant plusieurs jours des éclairs et du tonnerre, et il y a eu beaucoup de pluie. Nous n'avons pas eu le temps de nous ennuyer ; car toutes nos connoissances, à l'envi l'une de l'autre, nous ont comblés de politesses, l'intendant sur-tout ; il nous a facilité l'accès de l'arsenal, des

magasins, etc., quoique dans cette ville militaire on soit en général très circonspect, et qu'on fasse rarement voir toutes ces choses aux étrangers.

Hier nous saisîmes l'instant d'un rayon de soleil pour accompagner le consul à sa maison de campagne dans la *Playa*. La chaleur humide de ce jour produisit une quantité d'insectes dont nous fûmes presque dévorés. Je crois que la grande quantité de ces animaux doit rendre les étés très fâcheux dans ce délicieux pays. Cependant il faut convenir que c'est un bien beau climat; car, malgré le vilain temps qu'il a fait, l'air a toujours été doux et balsamique. Cette plaine abonde en jardins et en vergers remplis d'orangers et d'autres excellents fruits. Peu d'endroits sur la surface du globe surpassent celui-ci en fertilité. Cependant on nous promet bien d'autres merveilles aux environs de Valence et de Grenade.

Dans l'après-dîner le temps devint superbe, ce qui, j'espere, nous annonce un changement total et avantageux : nous l'employâmes à aller à cheval jusqu'à *Saria,* couvent de capucins, situé sur les montagnes. La ville et le port de Barcelone, vus de cet endroit, paroissent très beaux, et, ainsi rassemblés, forment le paysage le plus délicieux. Le jardin sur la pente de la montagne

est vraiment *romantick* (*a*). Les promenades sont ombragées et abritées par des arbres toujours verds et parfumés : des ruisseaux d'une eau très claire se précipitent de tous les côtés, de la maniere la plus agreste, ou jaillissent des yeux d'une petite Magdeleine, ou des stigmates d'un saint François. Comme les Romains avoient plusieurs maisons sur ces hauteurs, nous pouvons présumer que ces limpides courants étoient alors disposés de maniere à jaillir du sein des Graces, ou à tomber goutte à goutte du carquois de l'Amour. Ne soyez pas surpris que, dans le mois de novembre, je me félicite autant de trouver des promenades où il y a beaucoup d'ombre; car je puis vous assurer que les rayons du soleil sont très chauds, et que nous jouissons avec délices de l'ombre des bosquets et de la fraîcheur que donnent ces eaux courantes.

Nous revînmes à la ville par un chemin creux, dont les bords sont garnis de figuiers des Indes, et d'aloès : les papillons étoient alors aussi vifs qu'au milieu du printemps. Dans les petits hameaux les femmes étoient très occupées à faire des dentelles noires, dont quelques unes, d'une

(*a*) A de grandes beautés, d'un genre naturel et champêtre.

espece la plus commune, proviennent de la feuille d'aloès filée. Ces dentelles sont curieuses, mais peu utiles; car, en les lavant, elles deviennent très mucilagineuses.

Nous passâmes par le couvent de Jésus, appartenant aux cordeliers ou moines gris (*a*). Le duc de Berwick le rasa en 1714, pour les punir de leur zele à soutenir la révolte des Catalans. Leur habitation actuelle est petite. Ils ont une magnifique source d'eau, et un jardin très étendu, entouré d'un mur bordé de citronniers. Tout près de ce jardin est le *campo santo*, où sont enterrés ceux qui moururent dans la derniere peste. Il sert maintenant de jardin fleuriste, et contient plusieurs plantes curieuses, parmi lesquelles est l'*aroma*, espece de *mimosa* ou arbre à éponge, portant une fleur ronde et jaune, qui a une légere odeur de musc, auquel ils attribuent plusieurs qualités singulieres. Si l'on mâche la graine dans une chambre, l'haleine la remplit d'une odeur qu'on ne peut supporter, et change en noir tout ce qui étoit peint en blanc.

Notre soirée fut terminée par un bal, où nous eûmes pour la premiere fois le plaisir de voir

(*a*) En Espagne les cordeliers sont vêtus d'un drap presque bleu-céleste.

danser le *fandango*. Cette danse est singuliere, et assez agréable quand les danseurs exécutent avec précision et agilité tous les différents pas, les différents tours de bras, et claquements des doigts. Mais elle surpasse en indécence toutes les danses que j'ai jamais vues : elle est composée de mouvements, de tortillements de corps, et de positions de membres, tels qu'aucun œil modeste ne peut en soutenir la vue. Une bonne danseuse de *fandango* doit rester cinq minutes dans la même place, se repliant de même qu'un ver qui a été coupé en deux.

Si le jour est beau, nous irons demain au haut de la montagne, pour voir le château qui y est situé.

Barcelone, le 12 novembre 1775.

J'ARRIVE dans ce moment de la forteresse de Mont-Joui, où la pureté du jour et la beauté de la vue m'ont causé une satisfaction bien réelle, mais cependant bien au-dessous de celle que je viens d'éprouver en trouvant une lettre de vous sur ma table. Je ne connois pas le livre dont vous me parlez, et n'ai même jamais entendu parler de M. T. jusqu'à présent. D'après ce que vous m'en dites, il n'a pas voyagé dans cette partie de l'Espagne. C'est pourquoi mes lettres pourront avoir

quelque chose de nouveau pour vous, peut-être même relativement aux provinces qu'il a parcourues. La différence de nos inclinations, de nos études et de nos recherches pourra fournir à ma correspondance future un fonds de variété assez considérable pour vous la rendre agréable et intéressante, quoique vous ayez lu son voyage. Je suis sûr au moins que je ne serai pas plagiaire; car il est très probable que ce livre ne se trouvera pas sur mon chemin d'ici à quelque temps.

Mont-Joui est probablement une corruption de *Mons Jovis* ou *Mons Judaïcus :* c'est une montagne isolée, au sud-ouest de Barcelone. Elle est placée très heureusement pour la ville ; car elle intercepte et dissipe les exhalaisons putrides que le soleil pompe sur les étangs qui sont auprès du *Llobregat*, lesquelles sont quelquefois assez fortes pour affecter violemment les sentinelles en faction. Sa base a une grande étendue. On y fait d'abondantes récoltes de froment, du côté du nord et de l'est, et on les vend à un très haut prix pour servir de semailles, la qualité en étant très bonne. On recueille au sud-est une grande quantité d'un vin fort; mais on dit qu'on le mêle avec de la chaux et des copeaux de bois d'acajou pour lui donner du

corps et de la couleur. Le côté de la montagne qui fait face à la mer est déja par sa nature, et sera bientôt par l'art, un précipice insurmontable. La route pour gagner le sommet est très escarpée. Environ à moitié chemin on trouve l'ancienne sépulture des Juifs, où plusieurs larges pierres chargées d'inscriptions hébraïques sont encore dispersées dans les champs.

Tout l'ancien château est détruit, et de grands ouvrages modernes sont construits sur ses fondations, vers la crête de la montagne. La vue domine sur la côte, sur la plaine et sur le port. Il n'y a pas une maison dans Barcelone que les yeux ne puissent distinguer. On travaille à grands frais à disposer les glacis, de maniere qu'on ne puisse en approcher sans être exposé au canon de la place. Tous les ouvrages sont de pierre, et multipliés jusqu'à l'extravagance. L'Espagne n'a pas assez d'hommes pour fournir des garnisons suffisantes à des forteresses d'une aussi vaste étendue. Le corps de la place est à l'épreuve de la bombe, et très bien construit. Deux escaliers de pierre, avec une balustrade de fer qui seroit assez belle pour un palais, conduisent en bas au quartier voûté qui sert de logement pour les soldats; et ces logements ont quatre cents pas de long. Un des principaux bastions

est creusé, et forme une cîterne capable de contenir 70,000 pieds cubes d'eau, desquels seulement on laisse entrer une très petite portion à la fois dans un puits, pour empêcher qu'aucun traître ne puisse empoisonner le réservoir. Au-dessus des quartiers des soldats, il y a une grande terrasse autour d'une cour, avec des tourelles à chaque angle. Sur le centre de la ligne du midi est la tour des signaux : dès qu'un vaisseau paroît, on suspend une corbeille ; s'il y en a deux ou plus, on l'éleve davantage; si c'est un vaisseau de guerre espagnol, on hisse un pavillon.

Ce château coûte déja, depuis quinze ans, des sommes immenses, et probablement ne sera pas encore fini de quinze autres années, quoiqu'il y ait plus de trois cents ouvriers employés à continuer les travaux. Chaque nouvel ingénieur change quelque chose au plan de son prédécesseur; ce qui occasionne une perte de temps et d'argent difficile à croire.

Indépendamment de l'inconvénient d'exiger une garnison aussi considérable, il me paroît que la situation est trop élevée pour incommoder l'ennemi qui camperoit dans la plaine.

LETTRE VIII.

De Barcelone, le 17 novembre 1775.

J'AVOIS cru qu'à cette date je serois arrivé dans le royaume de Valence; mais les mauvais chemins, par la route de la montagne, nous ayant déterminés à prendre la nouvelle route qu'on a faite le long de la côte, nous louâmes mercredi dernier des mules pour aller au *Mont-Serrat*, qui n'est point sur la route d'en bas, ce qui a retardé notre départ de quelques jours.

Pendant cinq ou six milles le chemin est construit avec une magnificence égale aux plus belles routes de France, mais après cela ce n'est plus qu'un chemin ordinaire d'Espagne. Cependant quoiqu'il soit rude pour les voitures, il est très agréable pour ceux qui vont à cheval. Tout le pays, en remontant le *Llobregat*, est bien cultivé, mais sujet à de fréquentes inondations, qui occasionnent de cruels dégâts. A mesure que l'on approche de la montagne, le nombre des vignobles diminue, et celui des plantations d'oliviers augmente.

A *Martorel*, grande ville où l'on fabrique beaucoup de dentelles noires, il y a un pont très élevé, dont les arches sont gothiques, quoiqu'il ait été construit en 1768, ainsi que l'apprend son

inscription. Pour le construire on s'est servi des ruines d'un ancien pont qui avoit été renversé par le temps ou par quelque tremblement de terre, et qui avoit subsisté 1987 ans, ayant été bâti par ordre d'Annibal l'an 219 avant Jésus-Christ, 535 de Rome. Au bout de ce pont, du côté du nord, est un arc de triomphe qui sert de porte, et que l'on dit avoir été élevé par ce grand homme en l'honneur de son pere Amilcar. Il est presque entier, bien proportionné, et simple, sans aucune espece d'ornement, excepté un filet ou deux taillés dans la pierre. Le revêtement, qui étoit en pierre, est presque entièrement tombé.

Après dîner nous continuâmes notre route, en passant par *Espalangera.* C'est un long village rempli de manufactures de draps et de dentelles. A peu près à trois heures, nous arrivâmes au pied de la montagne de *Mont-Serrat* (*a*), une des plus singulieres du monde par sa situation, sa forme, et sa composition. Elle est isolée, dominant sur un pays très montagneux, et ressem-

---

(*a*) *Monte Serrado* veut dire *montagne sciée;* et les armes de l'abbaye sont la vierge Marie, assise au pied d'un roc à moitié scié.

blant à un amas de rocailles ou de fleches gothiques. Sa hauteur est d'environ 3,300 pieds.

Nous montâmes par le chemin le plus escarpé, mais aussi le plus court; car la route destinée pour les voitures, tournant autour de la montagne, emploie la moitié de la journée. Après deux heures d'une marche ennuyeuse, de l'est à l'ouest, par un sentier très étroit, taillé dans des ravins et des précipices, nous atteignîmes le point le plus élevé de ce chemin, et tournâmes autour de la pointe la plus orientale de la montagne, près l'hermitage de Saint Michel, maintenant abandonné.

Là, nous commençâmes à appercevoir le couvent, placé dans un enfoncement de la montagne. Il sembleroit que d'énormes torrents, ou quelques violentes convulsions de la nature, auroient fait éclater le côté est du Mont-Serrat, et formé dans les crevasses une plate-forme assez spacieuse pour bâtir le monastere. Le *Llobregat* rugit au fond; et des murs perpendiculaires formés par le roc même, et qui sont d'une prodigieuse hauteur, s'élevent depuis cette riviere jusqu'à-peu-près aux deux tiers de la montagne. Au-dessus de ces masses de pierres blanches, on trouve la petite portion de terrain uni habitée par les moines. Très près de l'abbaye, et dans quelques

parties de ces rochers suspendus, d'énormes rocs s'élevent en demi-cercle à une hauteur étonnante. Leur sommet forme des cônes aigus, des piliers, des tuyaux et d'autres figures bizarres, blanches et pelées; mais ses interstices sont remplis de bois, d'arbres verds, et de différents arbrisseaux. Des quinze hermitages quelques uns sont placés au milieu des bois; d'autres sont posés sur la pointe des rocs, et dans des cavités taillées aux sommets des plus hautes de ces pyramides. Cet aspect est non seulement très étonnant, mais rien ne peut lui être comparé. Ces rocs sont composés de pierres calcaires de différentes couleurs, et liés ensemble par un sable et une terre calcaire jaune; dans quelques endroits elle consiste en pierres de taille et en quartz blanc, mêlés avec de la pierre de touche. On pourroit peut-être présumer avec raison que le feu a été le principal agent de la formation de cette montagne isolée.

Comme nous avions apporté une lettre pour l'abbé, qui est très poli et assez instruit, nous fûmes logés et régalés dans le couvent. Il m'est impossible de faire l'éloge de son cuisinier, et nous fîmes bien des grimaces avant que de pouvoir nous accoutumer à la soupe au safran, et aux ragoûts remplis d'épices. Après dîner un

plat de carvi (*a*) et une soucoupe de vin furent passés de main en main, ce qui me rappella le régal que le juge de paix *Shallow* donne à sir *John Falstaff* dans son verger.

Cette maison est une des quarante-cinq de la congrégation espagnole de l'ordre de S. Benoît. Ils tiennent le chapitre général de l'ordre tous les quatre ans à Valladolid ; là, les députés nomment les abbés et les autres dignitaires pour les quatre années suivantes. Dans ce monastere ils élisent alternativement pour abbé un Catalan et un Castillan. Leurs possessions sont d'une grande étendue, et consistent en neuf villages qui sont au sud de la montagne; mais dernièrement le roi a diminué leurs revenus d'environ 6,000 liv. par an, en s'appropriant les maisons les plus considérables de chaque village, plusieurs desquelles, compris leurs dîmes, rapportent bien deux cents piastres de revenu. Leur fondation originaire, en 866, ne leur donna rien que la montagne ; mais ils doivent à de nouvelles donations et à leur économie l'accroissement consi-

(*a*) Le carvi est une plante dont les fleurs, qui sont blanches, naissent sur des ombelles soutenues au sommet. A ces fleurs succedent des graines qui ont l'odeur du fenouil, de l'anis et du cumin. C'est une des quatre

dérable des terres qu'ils ont en propriété. Ils sont tenus de nourrir et de loger pendant trois jours tous les pélerins qui viennent pour rendre leurs hommages à la Vierge. Ce qu'ils sont obligés de donner consiste en un morceau de pain pour déjeûner, un autre plus gros avec du bouillon pour dîner, et du pain pour souper. Il y a environ trois ans que le roi leur proposa de les soustraire à cette obligation d'hospitalité, à condition que le couvent donneroit une somme fixe pour fonder une maison de pauvres à Barcelone. Les principaux de l'abbaye étoient portés à accepter cette proposition : mais tous les autres moines s'y opposerent vivement, un tel projet étant contraire aux intérêts de l'image miraculeuse; elle fut même tellement blessée de cette proposition, qu'elle disparut avec colere de dessus l'autel. Peu de temps après on la découvrit dans la cave, où elle avoit été originairement trouvée, et d'où elle ne voulut point sortir, jusqu'à ce que le projet de l'innovation prétendue fut annullé. On trouva qu'il étoit avanta-

---

semences chaudes, et elle entre dans la composition du rossolis, ou eau des sept graines. On en met au dessert dans le vin, pour le rendre plus fort.

(Note du traducteur.)

geux de fermer les yeux sur ce tour de passe-passe, pour ne point alarmer le peuple, trop peu éclairé pour appercevoir d'aussi grossieres impostures.

Les moines profès sont au nombre de soixante et seize; les freres lais, de vingt-huit; et les enfants de chœur, de vingt-cinq. Indépendamment de cela, il y a un médecin, un chirurgien et des domestiques.

Ayant déjeûné de très bonne heure, un moine allemand vint nous prendre pour nous montrer l'église. Elle est très sombre, et les dorures en sont fort salies et noircies par la fumée de quatre-vingt-cinq lampes d'argent de différentes formes et grandeurs. Elles sont suspendues autour de la corniche du sanctuaire : différents dévots ont légué des fonds pour les fournir d'huile.

Le chœur, qui est derriere le maître-autel, est orné de la vie du Christ, sculptée en bois. Une galerie tourne autour de chaque côté de la nef, pour la commodité des moines. Une large grille de fer sépare l'église de la chapelle de la Vierge, où se conserve son image dans une niche sur l'autel, devant laquelle brûlent 4 cierges dans de grands chandeliers d'argent, qui lui ont été donnés par le duc de *Medina-Cœli.* Dans la sacristie, et dans les passages qui y conduisent, il y a des armoires et

des buffets remplis de reliques et d'ornements en or, en argent, et en pierres précieuses. On nous montra, comme ce qu'il y avoit de plus remarquable, deux couronnes, l'une pour la Vierge, l'autre pour son fils, et toutes deux d'une valeur inestimable; quelques bagues de diamants fort grandes; un excellent camée, représentant la tête de Méduse; des empereurs romains en albâtre; l'épée de S. Ignace, et le coffre qui contient les cendres d'un frere fameux, nommé Jean Guerin, dont ils racontent la même histoire que celle que nous avons dans le Spectateur, d'un santon turc et de la fille d'un sultan. Elles different cependant par la circonstance suivante. L'anachorete catalan se repentit de son crime, et marcha pendant sept ans à quatre pattes, ainsi qu'une bête fauve. Le comte de Barcelone, dont il avoit violé et assassiné la fille, prit le sauvage à la chasse dans des filets, et l'amena avec lui à la ville, pour le montrer comme une curiosité. Mais voyez quelle merveille! le fils du comte, âgé seulement d'un mois, se mit à parler très haut, et ordonna à ce pénitent de se relever, parceque ses péchés lui étoient pardonnés. Le bon prince lui pardonna aussi; et chacun d'eux alloit se mettre en quête pour trouver le corps de la princesse, lorsqu'à leur grand étonnement

ils la trouverent rendue à la vie, par l'intercession de la vierge Marie, aussi belle et aussi jeune que jamais. Il n'est point dit qu'elle recouvra sa virginité : c'est un miracle qu'aucun saint du calendrier n'a jamais essayé. La princesse se plut si fort sur cette montagne, qu'elle y fonda un monastere, dans lequel elle finit ses jours portant l'habit de religieuse.

La quantité d'*ex voto* offerts à cette statue miraculeuse est immense; et, comme on ne peut les refuser, les tablettes sont chargées des plus bizarres *ex voto* possibles, c'est-à-dire de jambes d'argent, de doigts, de seins, de boucles d'oreilles, de montres, de chaises à deux roues, de charrettes, de bateaux, et beaucoup d'autres choses aussi ridicules. De la sacristie nous allâmes aux *camarinès.* Ce sont de petites chambres derriere le maître autel, qui sont tapissées de peintures, dont plusieurs sont très bonnes. Une porte épaisse, couverte de feuilles d'argent, ayant été ouverte, on nous ordonna de nous pencher en avant, et de baiser la main de *nuestra senora.* Elle est à demi usée par les ardents baisers de ceux qui lui apportent leurs vœux; mais nous ne pourrions pas assurer si elle est de marbre ou d'argent, car elle est peinte en noir. La figure de la Vierge est régulièrement belle, mais la couleur est celle d'une Négresse.

Après avoir examiné les différents travaux qu'on fait dans ce couvent, pour y bâtir une aile nouvelle, et pour faire sauter une grande partie des rocs afin d'agrandir le jardin, nous nous mîmes en route pour visiter les hermitages, et nous prîmes le plus court chemin, par le fond d'un précipice entre deux énormes masses de rochers, où, dans les temps de pluie, les eaux se précipitent en torrents furieux. Nous comptâmes six cents degrés, ou especes de degrés si informes et si perpendiculaires, que d'en bas nous ne soupçonnâmes pas même leur existence. Une rampe et quelques sieges placés là pour laisser reprendre haleine aux curieux nous mirent à même de venir à bout de cette escalade. Bientôt après nous arrivâmes, à travers une forêt d'arbres verds, à une plate-forme très étroite, où demeure le premier hermite. Sa cellule, sa cuisine, sa chapelle, et ses jardins, sont d'une propreté admirable, et construits sur plusieurs plates-formes tout à fait sur les pointes des précipices. La vue de cet endroit est très sauvage, et, dans une belle matinée bien claire, doit être extrêmement agréable. L'hermite est un vieil homme, simple et joyeux; et quarante années de retraite ont entièrement effacé de son esprit toute idée mondaine.

Les hermites portent tous des habits bruns et une longue barbe. Leur maniere de vivre est très misérable, et leurs petites pensions très bornées. Ils se levent à deux heures du matin, sonnent leur cloche et prient jusqu'au temps où ils vont à la messe à l'hermitage appellé la paroisse ; on la dit régulièrement au point du jour. Quelques uns d'eux emploient plus de deux heures à des cendre jusqu'à cette église.

Le couvent leur fournit du pain, du vin, du sel, de l'huile, et chaque année une paire de souliers, une paire de bas, et vingt-cinq réaux par mois pour leurs autres nécessités. Deux hommes sont payés pour les assister chacun à leur tour dans leur travail. Une mule leur apporte leurs provisions deux fois la semaine, et suivant les circonstances on l'envoie à Barcelone pour avoir du poisson salé ou autres choses qu'ils achetent en se cotisant. Ils obtiennent quelques secours du couvent, en retour des fleurs et des légumes qu'ils y envoient en présent. Ils ne mangent jamais de viande, et ne causent point les uns avec les autres. Leur noviciat est très sévere; car il faut qu'ils aient accompli six mois de service dans l'infirmerie de l'abbaye, une année parmi les novices, et six autres années de différentes épreuves, avant qu'on leur permette de

monter à un hermitage; ce qu'ils ne peuvent obtenir que par le consentement unanime du chapitre. Ils font tous les mêmes vœux que les moines, et de plus celui de ne jamais quitter la montagne; mais il n'est permis à aucun d'eux d'entrer dans les ordres. Leur premiere habitation est toujours la plus éloignée du couvent, et ils descendent, suivant les vacances qui arrivent, dans les cellules moins éloignées.

Après avoir laissé un petit présent sur la fenêtre de la chapelle, nous continuâmes notre promenade. Par-tout où les sentiers tournants sont unis, rien ne peut être plus agréable que de s'égarer dans ces bois touffus et dans ces charmants déserts qui remplissent les espaces entre les rocs. Il est impossible de donner une juste idée des vues imposantes et des aspects sauvages des différents sites de la montagne. Un peintre ou un botaniste pourroient long-temps s'y promener de tous les côtés, avec autant de plaisir que d'utilité.

On y voit presque tous les arbres verds qui sont en Europe, et outre cela une grande variété de plantes. L'apothicaire de la maison a une liste de quatre cents trente-sept especes de plantes, et quarante d'arbres. Ce qu'il y a de plus dur à supporter, c'est la disette de bonne eau; car, hors

une source à la paroisse et une autre au couvent, on ne peut avoir que de l'eau de cîterne, qui est très mauvaise : c'est un grand inconvénient dans l'été. On voit par là combien on doit compter sur les descriptions fleuries que j'ai lues des agréables ruisseaux et des magnifiques cascades qui tombent de tous les côtés de ces rocs escarpés : l'eau est si rare, qu'on ne voit jamais sur cette montagne, ni loup, ni ours, ni autre bête sauvage.

Le second hermitage où nous allâmes est bâti sur une pointe de roc, au-dessus d'un précipice qui descend presque jusqu'au lit de la riviere. Peu s'en fallut que la tête ne me tournât en regardant en bas. Cet aspect est d'une majesté inexprimable, et s'étend sur les parties nord-est de cette province; elles sont très montagneuses et très pelées, bornées par les montagnes du Roussillon. Les véritables Pyrénées sont seulement apperçus par quelques intervalles de cette chaîne de montagnes. *Manreza*, où *Ignace de Loyola* fit sa premiere retraite spirituelle, est la principale ville que l'on découvre. Dans un jour clair, on nous assura que de là on pouvoit découvrir *Majorque*, qui est à cent quatre-vingts milles de distance. Sur le roc rond qui est suspendu sur la cellule de l'hermite, étoit ancien-

nement un château avec des cîternes et des ponts-levis, et ce château servoit de retraite à des voleurs : ils sortoient de cette forteresse pour mettre au pillage les vallées voisines. En roulant des pierres en bas, ils tenoient les moines dans des alarmes perpétuelles, et les obligeoient à leur faire porter toutes les provisions dont ils avoient besoin : à la fin quelques miquelets gravirent les rocs d'arbre en arbre, comme des écureuils, surprirent le fort, et détruisirent ce repaire de brigands. En commémoration de cet événement, l'hermitage est dédié à S. Dimas : c'est un saint dont je présume que vous n'avez jamais entendu parler, car c'est le bon larron de l'évangile.

La cellule la plus prochaine où nous allâmes est la *Trinitade*. On permet aux moines d'y passer tour-à-tour quelques jours dans l'été, par maniere de récréation. L'hermite a plusieurs bonnes chambres, et on lui donne un garçon pour le servir. Il nous donna un verre d'excellent vin de *Silges*, et une prise de tabac admirable, cultivé dans son propre jardin. Les officiers de la douane ont étendu leur tyrannie, même jusqu'à cette solitude, et ont envoyé des ordres pour que le tabac n'y fût plus cultivé.

Après avoir grimpé à un ou deux autres her-

mitages, notre curiosité fut plus que satisfaite; car la vue est presque par-tout la même : toute la différence consiste dans le plus ou le moins d'étendue. Nous descendîmes par un autre sentier, qui nous conduisit à la demeure du vicaire; c'est un moine, qui pendant quatre ans se charge de la direction des hermites.

Après avoir encore descendu un peu plus bas, nous arrivâmes à *santa Cecilia.* C'est l'église paroissiale, où tous les matins les silencieux habitants de cette Thébaïde se rassemblent pour entendre la messe et célébrer le service divin; c'est là qu'ils se confessent et communient deux fois la semaine.

A-peu-près vers les onze heures, nous nous rendîmes à l'abbaye pour y dîner; et après avoir reçu les présents ordinaires de croix bénites et de médailles saintes, nous montâmes sur nos mules, et vînmes coucher à *Martorel.* Nous arrivâmes de bonne heure à Barcelone, où nous avons toujours été occupés depuis à tout disposer pour notre départ.

LETTRE IX.

Barcelone, le 18 novembre 1775.

Toutes nos affaires sont disposées de maniere à pouvoir nous mettre en route pour Va-

lence demain l'après-dîner. Nous avons fait marché avec un muletier pour nous fournir de mules au prix de quinze réaux de vellon par jour pour chaque mule, à condition que nous serons débarrassés de toute autre dépense que ce puisse être. Si nous nous séparons de lui à Valence, nous devons lui payer huit jours pour son retour, dix si c'est à Alicante, trente à Cadix, quinze à Madrid, et trente à Lisbonne. Nous avons aussi loué un miquelet complètement habillé et équipé pour nous suivre. Vous voyez que nous avons bien pris nos précautions pour ce long voyage, qui, j'espere, nous produira quelques heures agréables, et pourra compenser par là l'embarras et la fatigue que nous prévoyons devoir être souvent notre partage. Je crois que vous ne serez pas fâché d'apprendre que je suis sur le point de quitter la Catalogne; elle a fait depuis long-temps le sujet de mes lettres, et vous les a peut-être rendues bien ennuyeuses. Cependant j'implore encore votre indulgence pour celle-ci, dans laquelle je vais tâcher de rassembler toutes les remarques que j'ai faites sur le caractere de ce peuple, ainsi que tous les renseignements importants que mes amis m'ont communiqués sur ce sujet.

La Catalogne, dans presque toute son étendue, est très montagneuse. La nature du pays paroît

avoir une grande influence sur celle des habitants : ils sont robustes, actifs, industrieux, et de moyenne taille : ils ont la peau brune et les traits prononcés ; leurs membres sont bien attachés : ils sont endurcis aux plus grandes fatigues, tant par l'éducation que par l'habitude. On trouve parmi eux très peu de boiteux ou de bossus, et presque point de mendiants. Leurs *mocos*, ou conducteurs de mules, sont d'excellents piétons. Quelques uns d'eux ont été de Barcelone à Madrid et en sont revenus en neuf jours, ce qui fait par la grande route plus de six cents milles.

La perte de toutes leurs immunités, la honteuse prohibition des armes, qui va même jusqu'à celle d'un couteau, et les énormes taxes auxquelles ils ont été condamnés, tout cela n'a pas été suffisant pour abattre leur esprit d'indépendance, qui se manifeste fortement à la moindre vexation que leur fait éprouver un pouvoir arbitraire. Mais depuis peu d'années plusieurs de leurs anciens privileges leur ont été rendus ; et cette province est actuellement une des plus florissantes de l'Espagne. Leurs taxes sont encore très fortes ; les commerçants sont imposés à raison des affaires qu'ils sont censés pouvoir faire dans le cours de l'année, sans que l'on consulte ni leur perte ni leur gain. La maniere de perce-

voir les revenus est singuliere : l'intendant (*a*) a un certain nombre de clercs ou d'éleves payés par le roi ; ces jeunes gens sont envoyés dans les villages pour recevoir les taxes : ils font durer cette opération autant qu'ils le peuvent ; car leurs profits et ceux de leurs maîtres s'augmentent à chaque délai, parceque les communautés sont obligées de les nourrir, de les loger, et de leur donner deux *pesos* par jour. Quand les habitants d'un village montrent de la lenteur ou de la mauvaise volonté à payer, le trésorier donne ordre à un officier de se rendre sur le lieu avec ses soldats pour y recevoir sa paie, celle de son régiment, et pour vivre à discrétion chez ces pauvres malheureux, jusqu'à ce qu'ils se soient entièrement acquittés. Dans le nombre des défenses, il faut remarquer celle des chapeaux rabattus, des souliers blancs, et des grands manteaux bruns. Il n'y a pas bien long-temps encore qu'on n'osoit porter sur soi aucune espece de couteau ; mais dans chaque cabaret il y en avoit un attaché à la table par une chaîne, pour l'utilité de tous

---

(*a*) C'est celui qui a l'administration des finances, et qui, indépendamment de forts émoluments et de profits très secrets, a le tiers de toutes les saisies faites sur les marchandises de contrebande.

ceux qui étoient autour. Le bon ordre maintenu par la police et par la vigilance des alguazils supplée les armes défensives, et l'on entend rarement parler de vols ou de meurtres. On peut marcher à toute heure sans armes dans les rues de Barcelone sans courir le moindre risque, pourvu qu'on ait une lumiere. Sans cette précaution on seroit exposé à être mené en prison par la patrouille.

Les *minonès*, ou alguazils, sont des gens de confiance, de probité, et d'un courage reconnu. Leur habillement est le même que celui de ces miquelets ou montagnards qui harcelerent si cruellement les armées françoises dans les guerres du commencement de ce siecle. Ils portent leurs cheveux dans un filet, et ont un chapeau avec un large bord d'argent, applati sur la tête comme le sont ceux des matelots anglois; un mouchoir noué très lâche autour du cou; une veste très courte, et rayée. Ils ont par-dessus un justaucorps rouge, avec de larges boutons d'argent, qui pendent tout autour; une espece d'écharpe bleue, bordée avec des rubans de fil jaune, qui tourne plusieurs fois autour de leur ceinture; ils portent dedans leur couteau, leur mouchoir, etc. Sur ce justaucorps ils ont deux baudriers croisés, l'un pour porter les munitions, et l'autre leur

large épée et leurs pistolets. De dessus l'épaule gauche tombe un grand manteau bleu, brodé en fil blanc. Leurs culottes sont rayées de bleu et de blanc; leurs bas roulés au-dessous du genou, et les jarretieres attachées avec une boucle énorme, et un paquet de rubans noirs qui tombe seulement jusqu'à la cheville du pied, où ils attachent plusieurs tours de tresses bleues très serrées, pour tenir bien fermes leurs sandales, qui sont faites avec de la ficelle, et qui couvrent à peine leur orteil.

L'habit ordinaire d'un matelot catalan ou d'un muletier est brun; et la marque qui les distingue en Espagne est un bonnet de laine rouge, tombant en avant, ainsi que celui des anciens Phrygiens. Les bourgeois et les artisans portent des chapeaux et des manteaux noirs, avec un habit court jetté négligemment sur les épaules.

L'habillement des femmes consiste en une jupe de soie noire sur un petit panier, et en souliers sans talons : leurs épaules sont nues : elles ont un voile noir, qui est tenu bien roide par des fils d'archal, et qui forme un cercle aux deux côtés de la tête.

Les Catalans sont excellents dans l'infanterie légere, quand on les emploie comme enfants perdus, ou pour un coup de main : mais, quoi-

que braves et infatigables, ils ne peuvent se soumettre à la sévérité de la discipline militaire, à moins que ce ne soit dans leurs propres régiments nationaux. Ils ne peuvent non plus supporter patiemment la pensée d'être domestiques dans leur pays ; ils aiment bien mieux le parcourir avec une balle de mercerie sur les épaules, que d'être les premiers parmi les domestiques dans une famille catalane : mais, lorsqu'ils sont éloignés de chez eux, ils deviennent d'excellents serviteurs. La plupart des grandes maisons de Madrid ont des Catalans à la tête de leurs affaires. Ils sont en général les muletiers et les conducteurs de caleches de l'Espagne : on en rencontre dans toutes les provinces de ce royaume. Leur honnêteté, leur exactitude, et leur sobriété, leur donnent un juste titre à la confiance des voyageurs ; et l'amour qu'ils ont pour le gain leur fait supporter aisément toutes les fatigues. Lorsqu'on leur parle honnêtement, on les trouve toujours dociles ; mais ils ne peuvent supporter d'être maltraités, ni de s'entendre dire des injures.

Ceux qui restent chez eux pour cultiver la terre sont extrêmement industrieux. Leur moisson se fait ordinairement en mai, ou tout au commencement de juin : mais comme les bleds sont

sujets à la rouille et à la nielle (*a*), ils se sont adonnés particulièrement à la culture des vignes, qu'ils plantent même jusques sur les sommets de leurs plus raboteuses montagnes. Dans plusieurs endroits ils ont porté des terres pour pouvoir y mettre de jeunes plants; et dans d'autres ils en ont transporté, par le moyen de cordes, depuis le sommet du roc jusqu'en bas, plutôt que de souffrir qu'aucune portion de bonne terre pût rester inutile. Leurs vendanges sont ordinairement très abondantes. Cet automne il y a eu une si prodigieuse quantité de raisins dans la vallée de *Talarn,* qui est voisine de *Pallas,* que des vignobles entiers n'ont point été vendangés, parcequ'on manquoit de futailles pour faire le vin, ou pour le contenir. On afficha un avis sur la porte de l'église, par lequel on permit à chacun d'en prendre la quantité qu'il lui plairoit, à condition qu'il paieroit une petite redevance au propriétaire. Le meilleur vin rouge de Catalogne se fait à *Mataro*, au nord de Barcelone; et le meilleur vin blanc à *Silges,* qui est situé entre cette ville et celle de Tarragone.

(*a*) La nielle dont il s'agit ici est une maladie formée par une espece de moisissure.

La disette de bled est quelquefois très grande, parceque cette province n'en produit pas pour plus de cinq mois. Sans l'importation qui se fait de l'Amérique, de la Sicile, et du nord de l'Europe, elle courroit grand risque d'être affamée. On importe annuellement de 4 à 600,000 sacs de froment, contenant huit boisseaux chacun. Le Canada seul a envoyé cette année 80,000 de ces sacs. Il y a des fours publics, où les boulangers sont tenus de cuire chaque jour mille boisseaux, ou plus, de pain de fleur de farine, à un prix fixé; et dans le cas où les autres boulangers refuseroient de travailler, ils seroient obligés de fournir de pain toute la ville.

Le nombre des habitants de Barcelone est d'environ 150,000 ames, et celui de Barcelonette de 10,000. Mais quoique le commerce et la population se soient accrus considérablement en peu d'années, je crois cependant qu'il y a quelque exagération dans ce calcul.

Les principaux objets d'exportation consistent en vins, en eau-de-vie, en sel et en huile, qui, pour la plupart, sont emportés par des vaisseaux étrangers, et vendus dans les petits ports ou rades qui sont le long de la côte.

Il y a dans les montagnes des mines de plomb, de fer, et de charbon de terre; mais elles sont

mal exploitées, et ne rendent que bien peu. Les manufactures sont d'une plus grande importance: Barcelone fournit à l'Espagne la plus grande partie de l'habillement et de l'armement des troupes. Cette branche de commerce est conduite avec beaucoup d'intelligence : on y peut équiper complètement en une semaine un bataillon de six cents hommes.

On fait ici un grand commerce de mouchoirs de soie, de bas, d'étoffes de laine de différentes qualités, de dentelles de fil et de soie, et d'armes à feu. Les canons de fusil de Barcelone sont estimés, et coûtent depuis quatre jusqu'à vingt guinées : cinq sont leur valeur réelle; tout ce que l'on paie de plus est ou pour la fantaisie ou pour l'ornement. Cependant les canons de fusil qu'on fait à Madrid sont les meilleurs, ainsi que ceux de Biscaye : ceux de Barcelone ne tiennent que le troisieme rang ; ils sont faits avec les vieux fers de mules. Il y a ici plusieurs manufactures de toiles peintes; mais elles n'ont pas encore acquis beaucoup de perfection, soit pour l'élégance du dessin ou pour la beauté des couleurs.

Le commerce d'importation consiste, indépendamment du bled, en 80,000 quintaux de morues de Terre-Neuve, qui paient trois *pezzettas* de droits par quintal, et se vendent une gui-

née l'un dans l'autre : en feves de Hollande pour le peuple, et en une espece de feves inférieures, venant d'Afrique, que l'on donne aux mules : en congres salés, de Cornouaille et de Bretagne, que l'on vend quatorze ou quinze schellings le quintal ; c'est une nourriture mal-saine et échauffante, on l'accommode avec de l'ail et des épices : et aussi en plusieurs marchandises angloises en balle, et en d'autres articles de pays étrangers, de nécessité ou de luxe. Les loyers des maisons et la nourriture sont chers ; les vivres assez mauvais ; le poisson est mollasse et insipide ; la viande est sans suc : mais les légumes sont excellents, principalement les broccolis et les choux-fleurs. Je crois que la viande et le poisson sont bien meilleurs en été que dans cette saison-ci.

La dévotion des Catalans me paroît être à-peu-près la même que celle de leurs voisins les habitants des provinces méridionales de France. On m'a dit que nous la trouverions plus ardente à mesure que nous avancerions en Esp agne ; mais malgré cela ils ont des pratiques de religion fort étranges, et un culte local. Une des plus bizarres a lieu le premier novembre, veille des morts ; ils courent ce jour-là de maison en maison en mangeant des châtaignes, parcequ'ils croient qu'à

chaque châtaigne, qu'ils avalent avec beaucoup de foi et d'onction, ils délivrent une ame du purgatoire.

L'affluence des étrangers, l'accroissement du commerce, et la protection accordée aux beaux arts, commencent à étendre les connoissances de ce peuple, qui, depuis quelque temps, a fait de grands progrès en bon sens et en philosophie. Il n'y a plus maintenant ici qu'une ou deux églises au plus dans chaque ville qui aient le privilege de protéger les malfaiteurs, les meurtriers exceptés toutefois. L'inquisition est devenue fort douce (*a*) : si quelqu'un scandalise par sa conduite, ou se permet des discours imprudents, il est mandé par le saint office, et réprimandé en particulier ; s'il ne change pas, on l'envoie en prison. Les chefs de maisons répondent une fois chaque année des sentiments de leur famille, ainsi que de ceux de tous leurs gens, sans quoi ils seroient obligés de quitter le pays : mais les familles des étrangers protestants ne sont point questionnées. En évitant de parler sur la religion, et avec un peu de prudence, on peut vivre en Catalogne comme l'on veut.

(*a*) Depuis mon voyage le roi a permis à l'inquisition de reprendre des forces, dont elle s'est servie pour écraser le comte Olavidès et plusieurs autres.

Chaque Juif qui débarque en Espagne doit se déclarer tel à l'inquisition, qui immédiatement établit un familier pour le suivre pendant tout le temps qu'il demeure à terre; il est obligé de lui payer une pistole par jour. S'il négligeoit de faire sa déposition, il seroit exposé à être arrêté. Néanmoins quelques personnes dignes de foi m'ont assuré qu'un Juif peut voyager incognito de Perpignan à Lisbonne, et peut, étant recommandé de l'un à l'autre, coucher toutes les nuits dans la maison d'un autre Juif. On peut aussi être certain, par-tout où l'on voit une maison extraordinairement ornée d'images, de reliques, et de lampes, dont le propriétaire sur-tout est connu pour être le plus grand dévot de la paroisse, que lui et toute sa maison sont Israélites, au moins dans le fond du cœur.

Si un étranger desire acquérir des connoissances sur l'Espagne, sur les mœurs et les inclinations de ses habitants, il doit aller plus loin que la Catalogne; car on m'a dit que cette province avoit si peu de ressemblance avec le reste du royaume, qu'il ne recueilleroit aucune connoissance certaine sur ces objets. Il est très ordinaire en ce pays d'entendre parler du voyage d'Espagne comme on parleroit de celui de France. Son langage n'est pas entendu des Espagnols,

parceque c'est un dialecte de l'ancienne langue limousine, qui ressemble beaucoup au gascon.

Je ne puis mieux terminer cette esquisse du caractere des Catalans modernes, qu'en donnant l'épitaphe de ceux de leurs compatriotes qui servirent sous *Sertorius*, lesquels, après le meurtre de ce grand homme, dédaignant d'obéir à un autre général, se sacrifierent à ses mânes. Elle est tirée des annales de Catalogne (*a*).

Hîc multæ quæ se manibus
Q. Sertorii turmæ, et Terræ
Mortalium omnium parenti,
Devovere, dum, eo sublato,
Superesse tæderet, et fortiter
Pugnando invicem cecidere,
Morte ad præsens optatâ jacent.
Valete, posteri.

(*a*) Ici reposent les os de plusieurs cohortes de soldats qui se dévouerent aux mânes de Q. Sertorius, et à la Terre, leur mere commune, se souciant très peu de lui survivre : en combattant vaillamment l'un contre l'autre, ils tomberent, et trouverent la mort qu'ils avoient desirée. Adieu, postérité.

LETTRE X.

A Reus, le 24 novembre 1775.

Nous quittâmes Barcelone dimanche dernier, 19 du mois. Nos premieres journées furent très courtes. La route est bonne; mais elle a été commencée avec trop de magnificence pour pouvoir être continuée bien long-temps de même. Le pont sur le *Llobregat* est superbe; mais malheureusement il est placé de maniere que les voyageurs ne peuvent jamais l'appercevoir dans une direction oblique.

Nous arrêtâmes à *Cipreret*, petite maison très propre, située au milieu des déserts de ce pays montagneux. Il y a quelques pins à l'entour; mais ils ne sont pas assez rassemblés pour former un bocage, encore moins un bois. Nous vîmes ici pour la premiere fois une véritable cuisine espagnole, c'est-à-dire un foyer élevé au-dessus du niveau du plancher, surmonté d'un large tuyau, autour duquel un cercle de muletiers entassés se chauffoit devant un petit tas de cendres.

Le matin suivant nous traversâmes un défilé, ou gorge très profonde, au-dessus de laquelle on avoit intention de faire passer la grande route en droite ligne, au moyen d'un pont à trois rangs d'arches l'une sur l'autre. Si on l'avoit placé un

peu plus vers la gauche, la descente auroit été moins considérable, et une seule arche auroit suffi. Ce grand ouvrage n'a pas été exécuté, et me paroît maintenant totalement abandonné. On seroit tenté de croire que ce qu'on s'est contenté d'y bâtir n'a été fait que pour l'amusement des antiquaires futurs, et point du tout pour l'utilité de la génération présente, qui supporte tout le poids de cette dépense sans recueillir aucune utilité d'une entreprise si mal calculée. Ce passage, dans son état actuel, est fort dangereux. Plus on avance, et plus la route devient mauvaise. Elle traverse une grande forêt de pins, que les rocs et les ravins rendent presque impossible à passer en carrosse, du moins sans y éprouver quelque accident. D'après le grand nombre de ponts qu'il seroit nécessaire de faire dans ces montagnes escarpées, et l'obstination avec laquelle les ingénieurs, dont les profits s'augmentent par les délais et les difficultés, persistent à continuer la route droite à travers ces rochers et ces torrents, cet ouvrage avance si lentement, qu'avant que le second mille soit fini, le premier sera détruit, faute d'avoir été réparé.

Le pays, au pied de la montagne, est fertile et peuplé. Aux environs de *Villa Franca de Panadez*, le sol est d'une légèreté remarquable.

Les laboureurs ramassent avec des pelles les chaumes, les mauvaises herbes, et le dessus des sillons, pour en former de petits tas qu'ils brûlent : ils en répandent les cendres sur le sol, et les mêlent avec la terre, en se servant d'une charrue qui n'est guere plus considérable qu'un grand couteau attaché à un bâton, qui en égratigne seulement la surface. Dans ce pays on fait sortir le bled de l'épi par le moyen de chevaux et de mules, que l'on fait marcher sur ces grains, qui sont placés sur une pierre ou sur une aire de stuc.

Le soir, nous passâmes aux flambeaux sous un arc de triomphe construit par les Romains. Comme notre auberge n'en étoit éloignée que d'un mille, j'y retournai le lendemain matin pour l'examiner. Cet arc est presque entier. Ses proportions sont élégantes, et ses ornements fort simples. La porte est très haute. L'entablement est supporté de chaque côté par deux pilastres cannelés, d'ordre corinthien. Je ne pus lire de l'inscription que ces mots, *ex test.* que *Flores*, dans son *Espagnae Fagrada*, prouve avoir été une partie de *EX Testamento L. Licinii L. F. Sergii Surae consecratum.*

Ce Licinius fut trois fois consul sous Trajan; il fut fameux aussi par ses richesses extraordi-

naires. Aucune conjecture raisonnable ne nous apprend le motif qui lui fit ordonner par son testament d'ériger ce monument, ni pour quel usage il fut construit. Quelques personnes pensent qu'il servoit d'entrée au *Campus Tarragonensis*, et qu'il y avoit un mur, qui prenant depuis la mer, laquelle étoit éloignée d'environ un mille vers le sud-est, passoit à travers les plantations d'oliviers, et continuoit jusqu'au pied des montagnes. A la vérité on voit encore quelques restes de murs dans cette direction, mais je ne prétends pas assurer qu'ils soient d'une si ancienne date.

Le jour suivant fut le plus délicieux de notre voyage : le soleil parut dans toute sa splendeur; la mer étoit calme et unie; la vue varioit à chaque pas que nous faisions. Quelquefois le long du rivage, au milieu d'une belle plaine, les têtes touffues des *caroubiers* et les feuilles brillantes des arbustes, contrastant avec le verd pâle des oliviers, donnoient à ce paysage l'aspect d'un jour d'été. D'autres fois, d'agréables petites collines, d'où notre vue s'étendoit sur des baies et des promontoires sans nombre, étoient couronnées par des tours et des fortifications antiques. La petite riviere *Gaya* distribue ses eaux dans toutes les parties de la vallée, à

travers des canaux de pierre; ce qui donne de la vigueur à toutes ces productions, qui sans cela seroient brûlées par la sécheresse. Les jeunes plants d'oliviers y sont entourés de petites caisses de jonc, pour les élever et les garantir jusqu'à ce qu'ils puissent être à l'abri des chevres et d'autres ennemis de ce genre. Comme nous descendions de la montagne de Bara vers la mer, *Tarragone* s'offrit à notre vue, et nous parut être une forteresse ruinée, bâtie sur un plateau avançant dans la mer. Un peu plus loin, nous tournâmes à droite, dans un bois de pins et d'arbrisseaux, et nous allâmes visiter un monument que la tradition a fait nommer le tombeau des Scipions. Cela n'est pas impossible, puisque le pere et l'oncle de Scipion l'Africain furent tués tous deux en Espagne.

Ce bâtiment est petit; car il a environ dix-neuf pieds quarrés sur vingt-huit de hauteur. Dans la façade vers la mer, il y a deux statues de guerriers, représentés dans une attitude mélancolique, qui sont grossièrement sculptées. Dans la pierre même du sépulcre, qui est presque tout-à-fait détruite par l'air acide de la mer, l'inscription est si prodigieusement effacée, qu'il est bien difficile d'en tirer quelque chose. Voici ce que j'en ai pu déchiffrer :

orn.. te.. eaque... L... o.. unus... ver.. bustus.. L. S... negl... vi... va.. FL. Bus... sibi... perpetuo remanere.

Je crois que ce monument a été érigé par quelque prêtre, pour lui et pour sa famille ; car on peut interpréter de cette maniere les fragments de la derniere ligne. Quelques uns croient que le premier mot de la premiere ligne fait partie du mot *Cornelius,* nom commun à la famille des Scipions. Le faîte du monument, qui probablement se terminoit en forme pyramidale, est tout-à-fait tombé (*a*). Après avoir quitté les sables du rivage, où plusieurs troupes de pêcheurs étoient occupées à tirer à terre leurs filets, nous montâmes le rocher dépouillé de Tarragone : il ne produit rien que des palmiers nains. Cet arbre croît parmi les pierres à la hauteur d'un ou deux pieds : ses feuilles sont dures, pointues, et étendues comme les bâtons d'un éventail ; elles ressemblent beaucoup à celles du palmier qui porte les dattes. Ce petit arbre produit aussi du fruit ; et la moëlle insipide de ses racines est le mets favori des paysans. On fait de très bons balais et de bonnes cordes avec ses feuilles, qui sont aussi

(*a*) Le tombeau de Theron, à Girgenti en Sicile, ressemble beaucoup à celui-là.

fort propres à engraisser les bestiaux. Tarragone est une ville très médiocre, qui couvre seulement une petite portion de l'ancienne enceinte du temps des Romains : elle est mal bâtie, crottée et dépeuplée. Plusieurs antiquités y ont été trouvées : on peut encore les voir dans la ville, et presque tout autour des murailles. Il y reste quelques vestiges du palais d'Auguste et du grand cirque; une arcade ou deux de l'amphithéâtre, et quelques degrés taillés dans le roc, existent encore, et sont suspendus au-dessus de la mer. Environ à trois milles de la ville on trouve *Puente de Ferreria*, ancien aqueduc, que nous n'allâmes point voir, parceque nous ne fûmes avertis qu'il étoit là qu'après avoir été trop loin pour retourner sur nos pas. Le P. Flores l'a fait graver. La cathédrale, dédiée à sainte Thecle, est fort vilaine; mais la nouvelle chapelle, faite en l'honneur de cette même patrone, est très belle. L'intérieur est revêtu de marbre jaune et brun, tiré de carrieres qui sont au centre même de la ville, et orné de feuillages blancs et de bas-reliefs. L'architecture est, dit-on, trop lourde; mais je ne suis pas de cet avis, et je trouve que le tout est d'un effet très agréable.

Dans le temps des guerres sous le regne de la reine *Anne,* les Anglois étoient en possession de

ce poste, et comptoient bien le garder et le fortifier, en le faisant entourer par la riviere *Francolis;* c'est pourquoi ils éleverent des ouvrages avancés, et des redoutes, dont on voit encore les ruines : mais s'étant emparés de Minorque et de Gibraltar, ils renoncerent au projet d'établir une garnison à Tarragone.

De cette ville nous descendîmes dans le *Campo Tarragonès.* Cette plaine a environ neuf milles de diametre, et c'est un des pays les plus fertiles de l'Europe : il n'y a pas dans toute son étendue une petite partie de terre qui ne soit cultivée. L'abondance et l'excellence de ses productions ont engagé toutes les maisons étrangeres qui sont fixées à Barcelone, à établir des agents et des facteurs à *Reus,* ville principale, qui est à-peu-près dans le centre de cette plaine.

Nos amis nous ont comblés de politesses, et nous ont fait passer plusieurs jours dans les fêtes et les amusements. Il faut cependant avouer que le mauvais état de la voiture dans laquelle nos domestiques voyageoient n'a pas peu contribué à la facilité avec laquelle nous avons cédé à leurs prieres ; car, cent pas à-peu-près avant que nous arrivassions à cette ville, les fleches de cette voiture s'étoient rompues, ce qui a fait qu'excepté le train de derriere, et une partie des soupentes,

rien n'est demeuré entier de la voiture, que nous avions achetée chez Pascal, rue Guénégaud, à Paris.

Depuis trois jours un vent de nord très violent n'a pas cessé de souffler; la gelée est très piquante, la glace fort épaisse : mais aucune espece de végétation ne paroît en être affectée, et le soleil brille et brûle chaque jour.

Reus s'accroît journellement en étendue et en population. Le nombre de ses habitants s'est augmenté, depuis quinze ans, de plus des deux tiers : il monte maintenant à vingt mille ames. Les fauxbourgs sont déja deux fois plus grands que n'étoit l'ancienne ville. On a commencé à bâtir un très joli théâtre, et on vient d'engager une troupe de comédiens.

Des vins et des eaux-de-vie forment les objets de commerce les plus importants de *Reus*. Quant aux vins, les meilleurs à boire sont récoltés sur les montagnes, et appartiennent aux chartreux. Ceux de la plaine ne sont bons qu'à être brûlés. Les exportations annuelles sont d'environ vingt mille muids d'eau-de-vie, très pâle à la vérité; mais après qu'on l'a mêlée avec celle de Guernesey et de Hollande, elle prend une couleur propre à être mise en vente dans nos marchés. Il y en a de quatre différents degrés de force;

savoir, la commune, l'huileuse, la Hollande, et la spiritueuse. La commune écume dans le verre en la versant, et reste dans cet état : l'huileuse est celle qui dépose quelques gouttes d'huile dans le fond du verre. Cinq muids de vin en font un d'eau-de-vie forte; et quatre, un de foible. Les droits du roi sont de dix *pezzettas* par *pipe* sur celles de premiere qualité, et de douze sur les médiocres. Les droits de ville reviennent à trois sous, et ces deux especes de droits sont payées par celui qui les exporte. Cette branche de commerce emploie environ mille alambics dans le *Campo,* et la ville seule en occupe cent cinquante. Tout cela est porté à *Salo* dans des charrettes, moyennant un petit écu par muid : c'est une rade ouverte, mais sûre, qui est à cinq milles de là. On y laisse tous les barils sur le rivage, jusqu'à ce qu'il plaise aux matelots catalans de les mettre à flot pour les transporter dans leurs vaisseaux. Comme ils sont payés par année, ils travaillent seulement quand il leur plaît, et lorsque le temps leur semble favorable. Les noisettes forment aussi un article d'exportation. Plus de soixante mille boisseaux recueillis dans les bois situés au pied des montagnes, du côté de l'ouest, ont été exportés l'année derniere. Tout présente ici l'image du commerce; mais cela se fait aux dé-

pens des villages de l'intérieur des terres, dont plusieurs sont presque dépourvus d'habitants.

LETTRE XI.

De Nules, le 29 novembre 1775.

Vous ne trouverez point sur les cartes de géographie ordinaires le nom de la ville d'où je date cette lettre, quoiqu'elle soit considérable, fermée de murs et de tours à la moresque, et avec deux superbes fauxbourgs. C'est tout ce que je peux vous en dire, car nous y sommes arrivés la nuit, au clair de la lune. Je suis maintenant excédé de la chaleur. Je viens de m'asseoir auprès de la fenêtre, pour tâcher de respirer; mais je crains bien que les sons aigus d'une malheureuse guitare ne m'en chassent bientôt. Nous avons été parfaitement heureux quant au temps, pas une goutte de pluie depuis Perpignan jusqu'ici; et demain nous devons arriver à Valence.

Samedi dernier nous prîmes congé de nos amis, et nous quittâmes *Reus*, chargés de provisions de toute espece. La route qui traverse la plaine est mauvaise, et remplie de creux. Nous trouvâmes la vue bornée de tous les côtés par des bois de caroubiers et d'oliviers, jusqu'à l'endroit où nous arrivâmes aux landes qui bordent le rivage de la mer, près d'une tour ruinée,

appellée la *Casa Hierma*. Dans l'après-dînée, après avoir traversé un passage rempli de rocs, nous arrivâmes près du fort de *Balaguerre*, qui a été construit dernièrement pour commander le défilé et la côte. Nous voyageâmes toute l'après-midi au milieu de montagnes élevées et couvertes d'arbrisseaux. Comme on ne découvre rien autre chose de là que la mer et quelques tours de garde placées comme des fanaux le long du rivage, on ne jouit que de bien peu de variété. La route est la plus rude et la plus pénible possible pour les voitures. L'approche de la nuit, et le danger de s'aventurer par l'obscurité dans des chemins si mauvais et si rompus, nous obligerent de nous arrêter à la *Venta del Platero*. Cette chaumiere est si prodigieusement pauvre, que j'imaginai qu'un dessin exact de son extérieur offriroit une curiosité réelle. Nous logeâmes dans une partie du rez-de-chaussée, dont le reste étoit occupé par les mules et les cochons. Nos domestiques dormirent dans les voitures. Un étang derriere la maison, qui se trouvoit au-dessus du niveau de notre rez-de-chaussée, rendoit notre appartement si humide, que le lendemain matin on auroit pu tordre nos habits. Graces à la salubrité du climat, nous n'en ressentîmes aucun mauvais effet. Plusieurs troupes de pêcheurs, qui por-

toient leur poisson pour le vendre dans ces chaumieres éparpillées, frapperent toute la nuit à la porte de notre cour ; ce qui rappella vivement à mon esprit le souvenir des châteaux enchantés de don Quichotte. Aussitôt qu'il fut jour, nous quittâmes notre auberge, et nous trouvâmes le pays stérile de plus en plus. La roideur et le raboteux des descentes rendent les chemins excessivement cahoteux et dangereux. Nos chaises craquoient et sembloient se briser. Pour nous, nous allâmes à pied ou à cheval tout le temps que dura ce mauvais chemin. Les torrents qui se précipitent des sommets des montagnes voisines, après les grosses pluies, ont emporté les ponts et les chaussées, et découvert la route jusqu'au roc. Nous passâmes à travers *Parillo*, petit village qui est le lieu ordinaire où l'on s'arrête pour dîner : il paroît, par les ruines que l'on y trouve, que ce lieu a été jadis plus considérable qu'il ne l'est maintenant.

Nous sortîmes bientôt après de ce désert, qui a au moins dix lieues de long. Dans quelques endroits il produit des caroubiers et des oliviers qui, lorsque les broussailles sont coupées, et que l'on a remué la terre autour de leurs racines, donnent d'excellents fruits. Un petit coude que la route fait vers l'ouest nous laissa apper-

cevoir l'embouchure de l'Ebre, qui paroît s'épuiser avant d'arriver à la mer, parcequ'il forme différents canaux dans l'espace d'environ cent mille arpents de plat pays. Ces terres sont très susceptibles d'amélioration ; et le ministere a maintenant adopté un plan pour les dessécher et distribuer avec intelligence les eaux surabondantes, afin de faciliter la culture. Il y a deux bons havres à l'embouchure de ce fleuve, qui est navigable jusqu'à Tortose pour des vaisseaux de cinquante tonneaux; mais les petites barques remontent beaucoup plus haut, et même jusques dans le royaume d'Aragon. Les eaux de l'Ebre, quoique bourbeuses, forment la boisson ordinaire des habitants de ses bords. Le limon qu'il dépose lors des inondations est estimé aussi utile aux terres qu'il couvre, que celui du Nil l'est à l'Égypte. La vallée riche et étroite qui embellit ses bords est semée en bleds, et plantée en mûriers. Un amphithéâtre de montagnes sombres et froides ferme cette vallée du côté de l'ouest. Le fleuve s'est creusé un lit par une étroite ouverture dans la vaste chaîne de ces rocs.

Précisément comme nous entrions à Tortose, nous en rencontrâmes l'évêque habillé de la maniere la plus simple. Ses cheveux droits et noirs étoient coupés fort près de ses oreilles, et

couverts par un grand chapeau relevé de chaque côté en forme de bateau. Le corps des évêques de ce royaume mene une vie très exemplaire; ils sont absolument retirés du monde, et emploient la plus grande partie de leurs revenus à nourrir les pauvres, à bâtir et à doter des églises, des couvents et des hôpitaux : ils dépensent fort peu de chose pour eux. Leur charité, quoique très louable quant à l'intention, est certainement très préjudiciable au bien public, parcequ'elle encourage la mendicité et la paresse. En effet, qui voudroit travailler dans un pays où l'on est sûr de trouver chaque jour, aux portes d'un monastere ou d'un palais, un bon dîner, indépendant du hasard des aumônes publiques, et où la douceur du climat rend les vêtements et les logements, des objets de luxe plutôt que de premiere nécessité? Il seroit peut-être plus avantageux pour l'Espagne que ces prélats fussent aussi prodigues que le sont ceux de France, parceque les richesses seroient répandues parmi des gens industrieux et honnêtes, et ne seroient pas prodiguées pour soutenir l'existence de paresseux, et souvent même de débauchés. Malgré un si bon exemple, le clergé d'un ordre inférieur, et les moines surtout (un ou deux ordres exceptés cependant), sont bien connus pour la dissolution et le

relâchement de leur morale. L'évêché de Tortose vaut environ trente mille piastres par an.

Un peu plus loin nous trouvâmes une manufacture de réglisse, dirigée par un Anglois. La plante croît en grande abondance dans toutes les terres basses, près de la riviere ; il emploie plus de cent personnes pour la cueillir, et quinze environ pour travailler constamment dans les moulins. Il paie une certaine somme aux propriétaires de ces terres : néanmoins leur jalousie contre lui est telle, que dernièrement ils n'ont pas voulu lui permettre d'arracher un seul bâton, quoique la perte en rejaillisse sur eux-mêmes, parceque l'extraction de cette racine rendroit les terres presque propres à la culture. Cette conspiration, faite contre lui, l'obligea d'envoyer en Aragon pour chercher de la réglisse ; ce qui lui occasionna une grande augmentation de dépense. On trouve beaucoup de cette plante dans les environs de *Villa-Nova*, et dans d'autres endroits, le long de la côte. Quatre cents tonnes de racines en font cinquante de tablettes, qui, en Angleterre, se vendent environ trois livres sterlings quinze schellings par cent pesant. Il espere cette année en exporter environ cette quantité.

Tortose est une vilaine ville, située sur la pente d'une montagne, au nord de l'Ebre, sur

lequel on a construit un pont de bateaux. Son commerce en soie et en bled est en très mauvais état. Nous achetâmes de quelques religieuses les gants de soie les plus fins que j'aie jamais vus, faits de ce qu'ils appellent la fleur de soie.

Nous traversâmes la riche vallée de *Garena*, dans laquelle les oliviers deviennent d'une grosseur prodigieuse, parceque leurs grosses branches n'y sont point élaguées aussi près qu'elles le sont en France. Ses habitants portent les vêtements qui sont en usage dans le royaume de Valence : ils different totalement de ceux de Catalogne. Ils ont un énorme chapeau rabattu, leurs cheveux coupés, point de filet sur leur tête, un justaucorps brun et court, une veste et des culottes de matelots blanches, leurs bas attachés sous le genou, et des sandales de ficelle.

Lorsque nous eûmes passé la *Cenia*, ruisseau assez considérable en hiver, mais qui est à sec en été, nous entrâmes dans le royaume de Valence; et après avoir traversé une grande étendue de bruyeres, nous arrivâmes sur le rivage de la mer, qui est agréablement planté d'oliviers, de mûriers, de figuiers et d'*algarrobos*. Nous trouvâmes le sol rougeâtre et fertile. Les vignobles sont agréablement arrangés en lignes droites, et sans échalas, dans le territoire de *Benicarlo*, petit

endroit qui ne subsiste que par le commerce du vin. Huit mille pipes d'un vin fort rouge et fort doux, que l'on achete dans ce pays environ cinq guinées la pipe, sont embarquées chaque année dans cette rade pour la Hollande, l'Allemagne, et Bordeaux ; on y mêle ce vin avec du *claret* de la seconde espece, pour lui donner de la couleur et du corps. Le vin destiné pour Bordeaux est transporté le long de la côte jusqu'à Cette, sur des barques espagnoles, qui sont exemptes de tous droits d'exportation. D'après les craintes que l'on a des corsaires moresques et des hasards du mauvais temps, les matelots ont pour habitude de mettre à l'ancre chaque nuit, de maniere que le voyage dure au moins un mois. Une société de mariniers conduit ces tonneaux à flot depuis *Benicarlo* jusqu'au navire ; et pendant tout le temps qu'ils les ont à leur charge, ils sont responsables de toutes les pertes qu'ils peuvent supporter, soit par le temps, soit par de mauvaises manœuvres. On exporte aussi une grande quantité de vin de *Vinaros*, ville voisine un peu au nord. Mais la qualité en est très inférieure à celle des vins de *Benicarlo* et de *Peniscola*, ville et fort situés au midi de *Benicarlo*, sur un rocher qui avance dans la mer. Ce fut là que le fameux antipape *Pierre de Lune* se réfugia.

Cette plaine souffre beaucoup, à cause de la rareté de l'eau. La vendange est souvent diminuée par l'excessive chaleur, qui desseche toutes les sources. Il a été question une fois de creuser un canal pour y conduire les eaux de l'Ebre, afin d'arroser ce pays; mais ce projet s'est évanoui, ainsi que plusieurs autres proposés pour l'amélioration des différentes parties de l'Espagne. Par tout où l'on peut se procurer de l'eau de puits par le moyen d'une roue tournée par une mule, les légumes sont excellents pendant toute l'année. Dans le printemps, la luzerne peut être coupée une fois toutes les semaines, et dans l'hiver tous les quinze jours. On la mêle avec les feves douces du caroubier, pour servir de pâture aux mules. Les comestibles sont très rares; car on ne tue dans ce canton aucune espece de bétail bon à manger, excepté le chevreau. Le lait de chevre est très abondant au mois de mai; mais les paysans des montagnes voisines vivent, la plus grande partie de l'année, de glands de chênes verds, qu'ils font rôtir. Ils trouvent cet aliment extrêmement savoureux et agréable; mais il est fort peu nourrissant. Les gentilshommes propriétaires des vignobles habitent dans des villages situés sur les montagnes; ils sont pauvres, et toujours embarrassés pour avoir

de l'argent, malgré le débit prompt et sûr de leur vin. Sur toutes les côtes voisines, la mer abonde en une espece de poisson appellé le requin.

Après avoir quitté *Benicarlo*, nous trouvâmes une route très pierreuse, tantôt bordant le rivage, et tantôt passant sur des montagnes escarpées. Peu de vallées surpassent en beauté celle de *Marga :* c'est une grande et magnifique plaine, ornée d'arbres, de villages et de villes. La mer forme pardevant une baie très pittoresque ; parderriere, les montagnes s'élevent et présentent un vaste demi-cercle. Les caroubiers et les oliviers y sont fort vieux et fort touffus. Le sol y est profond, et les terres très fertiles, parcequ'elles sont bien arrosées. Nous dînâmes à *Castillon della Llana*, la plus grande et la plus belle ville de notre route. Les femmes y sont très laides, et se rendent encore plus désagréables, en frisant leurs cheveux tout autour de leur front, et en les tortillant sur le haut de la tête sur une sale et vilaine aiguille à tête de cuivre. *Villa-Real* est une autre grande ville près du *Mijarès,* riviere dont la couleur est verte, et qui coule dans une grande plaine.

Au moment où nous entrâmes dans le royaume de Valence, nous commençâmes à sentir un changement très marqué dans le climat. Les jours

y sont d'une chaleur incommode, les nuits douces et agréables; elles ressemblent beaucoup aux soirées de nos beaux jours d'été. Je me promene chaque jour une heure ou deux, le matin de bonne heure, et le soir fort tard, pour jouir de la douceur du petit vent frais qui souffle alors, et pour contempler à loisir les aspects enchanteurs que l'on trouve sur les bords de la paisible mer méditerranée : les criques, les baies sans nombre, et les promontoires hardis qui s'avancent dans la mer, et qui ont chacun des tours élégantes, dont les formes et les dimensions sont toutes différentes, ainsi que les vallées garnies d'arbres verds, et les rocs menaçants qui les dominent, forment des aspects imposants, qui sont bien rares à rencontrer, et qui ne peuvent être nulle part plus beaux qu'ici : aucune des descriptions que je pourrois en faire n'en donneroit l'idée qu'ils méritent. Mais comme tous les plaisirs de ce monde sont mêlés de peines et de chagrins, ces côtes charmantes ne sont point à l'abri des malheurs; car dernièrement encore elles étoient infestées par des corsaires barbaresques, qui enlevoient fréquemment les barques qui étoient à l'ancre, et emmenoient avec eux des familles entieres de ces petits villages : mais à présent don *Barcelo* fait une garde si exacte, qu'ils paroissent bien

plus rarement dans ces mers. La disette d'eau est aussi un autre malheur qu'on y éprouve fortement tous les étés. Parmi les lits innombrables de rivieres et de torrents que nous avons traversés entre Barcelone et *Nules*, il n'y en a que six qui aient de l'eau, le *Llobregat*, le *Gaya*, le *Francolis*, l'*Ebro*, le *Cenia*, et le *Mijarès*. Deux de ceux-ci sont à sec dans les grandes chaleurs. Dans tous ces environs-ci ce sont les petits canaux qui descendent de la montagne, qui fournissent aux terres la plus grande abondance d'eau.

Toutes ces nuits dernieres nous avons entendu le peuple chanter sous nos fenêtres des chansons d'un genre triste, au son d'une guitare qu'ils frappoient avec leurs ongles, sans avoir aucune notion d'harmonie, mais seulement en maniere d'accompagnement, tantôt doux, tantôt fort, mais toujours d'une maniere grossiere et monotone. Je ne puis mieux comparer leur musique qu'au bruit que l'on fait sur une poële à frire, quand on veut appeller un essaim de mouches à miel.

LETTRE XII.

De Valence, le 30 novembre 1775.

PLUSIEURS des jours derniers, ainsi que celui-ci, ont eu des matinées délicieuses : le soleil est

sorti du sein de la mer, tout resplendissant de lumiere; et l'air a été parfumé des exhalaisons émanées des aloès, parceque les rayons du soleil pompoient la rosée que l'aurore avoit déposée sur leurs feuilles.

Nous jouîmes de dessus une hauteur d'une superbe vue de la vallée d'*Almenara;* elle est entourée de hautes montagnes, et ornée de six jolies villes, qui s'élevent du milieu d'une forêt mêlée de verds clairs et de verds sombres, et variée d'une multitude infinie de teintes. La longue file de tours qui sont sur la montagne de *Morviedro* (jadis la trop fidele Sagonte) s'avance vers la mer, rompt la ligne que forme la chaîne des montagnes qui suivent parallèlement la côte, et sépare la vallée d'*Almenara* de celle de Valence.

Nous fîmes halte à *Morviedro*, pour voir les ruines d'une ville si célebre, et pour dessiner ce qu'il y avoit de plus remarquable. La ville actuelle est très considérable, et me paroît être située dans le même endroit que l'ancienne ville romaine; mais très probablement la Sagonte qui fut détruite par Annibal étoit construite sur la montagne. Il me paroît évident que les Romains avoient aussi une forteresse sur le sommet de cette montagne; les larges pierres et la maçonnerie réguliere que

l'on y voit, et sur laquelle les Sarrasins éleverent dans la suite un château, me portent à le croire. A-peu-près à la moitié de la hauteur du rocher, on trouve les ruines du théâtre; elles sont suffisamment conservées pour donner une idée assez juste de sa forme et de sa distribution. C'est un demi-cercle parfait, d'environ quatre-vingt-deux pieds de diametre hors d'œuvre : la longueur de l'orchestre, ou le diametre intérieur, en a vingt-quatre. Les sieges pour les spectateurs, les escaliers, les passages de communication, les vomitoires, les portiques en arcade, peuvent être aisément tracés. La partie du fond est encore appuyée contre la montagne; et quelques unes des galeries sont taillées dans le roc. Deux murs, formant un angle, servent à détourner les eaux de pluies, qui coulent en bas des rochers qui sont derriere. Comme les spectateurs faisoient face au nord et à l'est, et qu'ils étoient à l'abri de l'ouest et du midi, rien ne pouvoit être plus délicieux dans ce climat qu'un tel lieu d'amusement, ouvert à chaque brise, agréable, salubre, et défendu de tous les vents qui auroient pu leur apporter ou de la chaleur ou des vapeurs nuisibles.

On dit que neuf mille personnes pouvoient assister, sans être gênées, aux représentations

données sur ce théâtre. Je passai quelque temps à dessiner le profil de l'état actuel des ruines ; mais, malgré toute mon attention, je trouvai que c'étoit une tâche très difficile à remplir. Cet amas de décombres, de portiques rompus, de voûtes, et de restes de murs, m'offroit une telle confusion, que mon œil pouvoit à peine distinguer la forme et la situation de chaque objet. Le silence qui regne dans ces augustes ruines, qui résonnoient autrefois des applaudissements donnés par les proconsuls et par les citoyens romains, n'est interrompu maintenant que par les *sequadillas* de quelques cordiers qui ont accommodé un hangar en paille près du théâtre : ils filent leurs ouvrages à travers le *proscenium*, sans égard pour ces murs qui les entourent (*a*).

(*a*) Dans les lettres latines de *Em. Marti*, doyen d'Alicante, écrites vers l'année 1720, il y a une dissertation longue et savante sur ce théâtre. Il en donne les dimensions suivantes : le périmetre du demi-cercle, cinq cents soixante et quatre palmes ; le diametre, trois cents trente ; le diametre de l'orchestre, quatre-vingt-quatorze ; la hauteur depuis l'orchestre jusqu'au sommet du plus haut mur qui est encore existant, cent quarante-quatre et demi ; la largeur du portique supérieur, quinze et demi ; la hauteur, douze trois quarts ; la distance depuis le *pulpitum* jusqu'à l'orchestre, douze ; la hauteur du *pulpi-*

En quittant le théâtre nous grimpâmes jusqu'au sommet de la montagne, qui a environ un demi-mille de longueur, mais n'en a pas la dixieme partie en largeur. Le sommet est très étroit, et couvert de ruines et de bastions moresques. Les seules antiquités que nous y trouvâmes furent quelques inscriptions fort peu intéressantes, deux statues mutilées, les vestiges du plancher d'un temple, et quelques arches romaines sur de grandes cîternes. Une des inscriptions est placée sens dessus dessous sur une porte. Les fortifications divisent la montagne en plusieurs cours avec de doubles et triples murs élevés sur d'énormes masses de rocs, et composés d'assises régulieres, ouvrage des Romains. Ce qui marque les restes de l'architecture militaire

---

tum, six un quart; la distance depuis l'orchestre jusqu'à la scene, vingt-huit; la largeur du *proscenium*, douze; la largeur du *pulpitum*, seize et demi. Le *palme* dont il se sert est d'environ neuf pouces anglois. Il ajoute qu'une grande partie de ce théâtre est encore entiere, et que nous le verrions dans un état beaucoup plus parfait, si les mains des barbares habitants de *Morviedro* l'avoient autant épargné que le temps l'avoit fait; car ils avoient détruit à dessein cet ancien monument, en enlevant toutes les pierres du revêtement pour servir à la construction de plusieurs couvents. Il n'y a pas de doute que leur inten-

moresque, c'est 1°. un mur bâti par le moyen de formes quarrées de bois, dans lesquelles est coulé un mortier composé de petits cailloux mêlés avec un fort ciment, que l'on laisse quelque temps pour durcir; après on en retire les planches : les marques seules en restent, et donnent aux murs l'apparence d'une maçonnerie réguliere : 2°. des créneaux placés perpendiculairement sur le mur, n'avançant point, et n'ayant point de bord rond, ainsi qu'ils en ont dans les châteaux normands et gothiques, dont les creux qui étoient derriere les créneaux servoient à jetter des combustibles et des pierres à travers, quand l'ennemi approchoit pour les escalader : et 3°. une porte ayant la forme d'une arche, non pas en pointe comme celles que nous appellons gothiques, ni en demi-cercle comme celles que nous appellons grecques, mais dont les parties reposant sur les impostes, et s'avançant l'une vers l'autre, forment la figure d'un fer à cheval. Quelquefois, mais rarement à la vérité, les Maures employoient des pierres d'une énorme grandeur, et de la taille la plus réguliere. On trouve quelques unes de leurs

---

tion ne fût de le démolir entièrement, si la dureté du ciment ne les en eût dégoûtés. *Marti* extorqua des magistrats un décret public qui infligeoit des peines séveres

arcades pointues comme celles de l'architecture gothique ; mais j'imagine qu'elles sont des derniers temps de l'empire des Maures en Espagne.

Nous fûmes amplement dédommagés du peu d'antiquités que nous trouvâmes dans le château, par la vue, qui étoit si étonnamment imposante, que je n'ose pas vous en détailler toutes les beautés, de peur que vous ne me trouviez trop facile à m'enthousiasmer, ou trop peu capable de communiquer aux autres les sensations qui sont excitées en moi. Je ne puis m'avouer coupable de cette derniere accusation ; car je crois qu'aucune plume ne pourroit donner une juste idée de cette vue, et que peu de peintres posséderoient jamais un pinceau assez riche et une maniere assez brillante pour être au ton d'un sujet aussi beau. La vallée d'*Almenara*, qui est au nord, est si délicieuse, que, dans toute autre position, elle auroit attiré toute notre attention ; mais nous négligeâmes bientôt ses beautés. Nous ne jettâmes non plus qu'un coup-d'œil rapide sur l'immense étendue de mer que nous avions sous les yeux du côté de l'est, et où les rayons

---

pour tous ceux qui y nuiroient de quelque maniere que ce pût être.

(Note de l'auteur.)

du soleil se jouoient dans leur plus grande force; mais nous arrêtâmes notre vue sur la plaine, presque sans bornes, de Valence, que l'on découvre vers le midi. Elle a quatre lieues de large depuis la mer jusqu'au pied des montagnes, dans sa plus grande largeur : elle a cinq fois cette étendue en longueur, et elle se perd dans une chaîne de montagnes éloignées. Le verd jaunâtre des mûriers, le verd pâle des oliviers, qui étoient plantés régulièrement dans des champs de bled d'un verd brillant, leur régularité interrompue de temps en temps par de grands quarrés de terre d'*algarrobos* d'une couleur sombre, un grand nombre de villages et de couvents répandus dans cette vaste étendue, la ville de Valence éloignée d'environ douze milles, les fleches de ses clochers, enfin tous ces différents objets réunis formoient le paysage le plus ravissant qu'il soit possible d'imaginer. Le jour étoit si clair, l'air si pur, qu'ils ajoutoient encore un charme infini à la beauté de cet aspect. Annibal est un des héros que j'aime le plus; mais je ne puis cependant lui pardonner d'avoir si maltraité un si charmant séjour. S'il étoit venu sur ces montagnes dans un jour pareil à celui-ci, la douceur de l'air et la beauté de la vue auroient sûrement adouci la dureté de son cœur, et l'auroient rendu susceptible de pitié et de pardon.

De là à Valence c'est un jardin continuel rempli d'arbres plantés si près l'un de l'autre, que la vue ne peut s'étendre, de quelque côté que ce soit. On rencontre tous les cent pas des villages et des monasteres, et une telle quantité de peuple sur la route, que je n'en vis jamais autant nulle part, excepté dans les environs de Londres. Toutes les terres sont divisées en petits compartiments par des canaux remplis d'eau, qui sont l'ouvrage des Maures. Ils entendoient parfaitement l'art d'arroser les terres. L'état de ruine dans lequel ces canaux sont maintenant, prouve l'indolence et l'infériorité des propriétaires actuels : et même le peu de connoissances qu'ils ont encore en agriculture n'est qu'un reste de ce qu'ils ont appris des Arabes, leurs maîtres en cet art.

Toutes nos idées agréables furent un peu troublées par la vue de plusieurs centaines de femmes assises au soleil dans les villages, et occupées à ôter à leurs maris et à leurs enfants la vermine qui les dévoroit. Quand une jeune femme se prête à rendre ce service à un homme, on suppose que les dernieres faveurs lui ont été accordées, ou au moins qu'il peut espérer de les obtenir, s'il les demande.

Valence est située dans un pays si plat et si

boisé, que nous étions dans les fauxbourgs avant que nous nous crussions près d'y arriver. Après avoir fait la moitié du tour des murs, nous allâmes à une auberge sur la route d'Alicante, parcequ'il étoit tard, et que nous ne nous souciions pas d'être retenus aux portes de la ville par les commis de la douane.

LETTRE XIII.

De Valence, le 3 décembre 1775.

La premiere matinée que nous passâmes ici fut fort singuliere : nous nous empressâmes d'aller visiter l'intendant de cette province, à qui nous apportâmes une lettre de recommandation de son confrere l'intendant de Catalogne. Ce vieil usurier, dont la figure ressemble à celle de l'apothicaire aux jambes crochues dans le Mariage à la mode d'*Hogarth*, nous reçut très impoliment, prit notre lettre, et la jetta sur la table, sans nous dire un mot, et sans nous offrir un siege. Après avoir attendu quelque temps, nous nous regardâmes les uns les autres, et nous nous mîmes à rire. Alors l'intendant leva les yeux sur nous, et me demanda si nous n'étions pas Catalans. Non, lui dis-je, nous sommes des Anglois qui voyageons. Cette réponse produisit un effet merveilleux. « Oh! oh! vous venez d'un

« bien meilleur pays ! dit-il. Puis-je vous être bon « à quelque chose ? Apportez donc des chaises à « ces messieurs. Voudriez-vous prendre quel- « ques rafraîchissements » ? Puis il nous ôta son chapeau avec beaucoup d'égard, et nous fit un profond salut. Nous le priâmes de nous accorder la seule chose à laquelle il pouvoit nous être utile, qui étoit de nous défendre de la visite des commis, qui, sans toucher à nos bagages, nous harceloient à toutes les portes, pour avoir de l'argent pour boire, ou pour acheter du tabac. Le caractere de cet intendant est très peu respecté; et en effet il ne mérite guere ni l'amour ni l'estime des habitants de Valence, si les traits qu'ils en rapportent sont vrais. On raconte beaucoup d'histoires de son avarice et de la dureté de son cœur ; mais une seule suffira pour le faire connoître. Il n'y a pas bien long-temps qu'il fut obligé de garder le lit, parcequ'il étoit fort malade : alors on donna des ordres positifs pour qu'il ne fût troublé par aucune requête, ni par aucune des choses relatives à sa place. Il arriva pendant ce temps qu'un homme qui avoit été pris pour contrebande, et retenu en prison pendant quelques semaines, fut reconnu pour innocent de ce dont on l'avoit accusé. Un des magistrats crut que, pour une chose aussi juste

que celle de remettre un honnête homme en liberté, et de le rendre à sa famille indigente, malheureuse, et dont toute l'existence dépendoit de son commerce et de son industrie, il pouvoit essayer d'enfreindre l'ordre donné par l'intendant : en conséquence il entra chez lui, et lui présenta le papier qu'il étoit nécessaire qu'il signât avant que le geolier mît le prisonnier en liberté. Aussitôt que ce vieux vilain sut le sujet de sa visite, il se mit dans la plus violente colere, et refusa obstinément de signer. Dans le même moment une autre personne, voyant la porte ouverte, saisit l'occasion de lui présenter un ordre pour emprisonner un homme qu'on avoit découvert faisant la contrebande : l'intendant n'eut pas plutôt entendu sa demande, qu'il prit une plume, et signa avec le plus grand plaisir, mais en même temps persista à ne pas vouloir signer la premiere requête.

Nous quittons Valence demain, car nous sommes extrêmement ennuyés de ce séjour : le climat est doux et agréable ; mais cependant il y a dans l'air quelque chose qui affoiblit et énerve. Tout ce qu'on y mange est insipide, et sans substance : les légumes, le vin et la viande, paroissent être des productions artificielles, forcées, et produites par des arrosements continuels, et à

force de couches. Cela me rappella l'idée de l'isle frivole de l'abbé Coyer, dans laquelle toutes choses étoient si foibles, et avoient si peu de consistance, qu'elles n'étoient presque que l'ombre de ce qu'elles sont dans d'autres pays.

Les légumes, quoiqu'ayant la plus belle apparence possible, ne sentent que l'eau. On nous assura que cette qualité aqueuse infecte aussi le corps des habitants de Valence, qu'ils sont grands et de bonne mine, mais mous et sans vigueur. Nous n'avons jamais apperçu de femme travaillant dans les champs: ce qui peut venir toutefois de ce qu'elles sont occupées dans les maisons, ou bien d'un reste de l'ancienne jalousie des Maures; car le peuple actuel conserve beaucoup de leurs mœurs et de leurs usages. Les fermiers n'accordent pas encore aujourd'hui à leurs femmes la permission de se mettre avec eux à table; mais ils les obligent à rester debout derriere eux. Les Castillans et les Catalans ont un souverain mépris pour les habitants de Valence, et les distinguent par plusieurs noms injurieux, dictés par un sentiment d'antipathie nationale. On dit que ce peuple tient plus de la grossièreté et de la rudesse des anciens Espagnols, et qu'ils ont moins acquis de la politesse des nations étrangeres, que tout le reste de l'Espagne. Ils se prome-

nent avec dignité toute la journée ; ils ont leurs cheveux en filets ou *rezedillas*, d'énormes chapeaux, et des manteaux d'un brun foncé, qui donnent à la foule qui est dans la rue l'apparence d'un enterrement. Ils connoissent fort peu les plaisirs de la société, quoique la salubrité du climat et des raisons d'économie aient porté plusieurs familles considérables à y établir leur résidence. Ils dépensent bizarrement leurs grands revenus. Leur principale dépense consiste en valets, mules et équipages. Cette ville est grande, et presque circulaire. Ses murailles, qui sont très hautes, ont encore des tours dans quelques parties seulement ; car dans tout le reste de l'enceinte elles ont été démolies. Une route spacieuse et belle regne tout autour. Les deux fauxbourgs sont considérables. Plusieurs ponts larges et grossièrement bâtis traversent le lit où la riviere devroit couler : mais soit que cela provienne de la sécheresse ou de la quantité de saignées qu'on lui a faites pour arroser les terres, il y a à peine assez d'eau dans le *Guadalaviar* pour laver un mouchoir ; mais ses débordements sont très redoutables. Le capitaine général demeure au fauxbourg, dans un palais gothique et d'architecture grossiere, à l'entrée de l'*Alameda*, qui est une longue allée double de peupliers, de cy-

près et de palmiers, où les jours de grandes fêtes les personnes opulentes vont prendre l'air dans leurs voitures. Environ à un mille plus bas, on trouve le *Grao*, ou port de Valence, qui, à proprement parler, n'est qu'une rade ouverte, la jettée ayant été emportée par une tempête. Le grand chemin, couvert de poussiere, qui va de ce port à la ville, sert de promenade publique. Pour la commodité des personnes qui n'ont point d'équipages, il y a des cabriolets à un cheval qui les attendent à toute heure aux portes de la ville. Cette voiture est fort incommode, et exposée à toutes les injures du temps; mais les chevaux sont excellents, et vont comme le vent. Le conducteur s'assied de côté aux pieds de celui qui est dans la chaise; et pendant tout le temps il parle à ses chevaux, et les frappe sur la croupe. Ayant eu besoin un jour de prendre un carrosse pour nous promener dans les environs, le garçon d'écurie nous offrit ses services, et en moins d'un quart-d'heure il nous amena un carrosse attelé de quatre mules superbes, avec deux postillons et un laquais en brillante livrée. Nous découvrîmes qu'ils appartenoient à une comtesse, qui, ainsi que le reste de la noblesse, permet à son cocher de faire sortir son équipage quand elle ne s'en sert point.

Les rues de Valence sont étroites et mal alignées. Comme elles ne sont pas pavées, dans les temps de sécheresse elles sont remplies de poussiere, et dans les temps humides on y enfonce dans la boue. La raison qu'on allegue pour cette négligence scandaleuse, est que, par ce moyen, on a une bien plus grande quantité d'engrais; ce qui, dans une étendue de terrain aussi remplie de jardins, est d'une valeur inestimable. Les mauvaises odeurs qui en proviennent de tous côtés, sont nombreuses et suffocantes. A cet égard, aussi-bien qu'à plusieurs autres, ce pays ressemble beaucoup à la Lombardie.

Les maisons sont sales, mal construites, et menacent ruine. La plupart des églises sont chargées d'ornements ridicules, tant au dehors qu'au dedans. La plus agréable architecture que j'y aie vue, est celle de l'église des *Escuelas pias,* et celle de *Nuestra Sennora de los Desamparados*; toutes les deux sont en rotonde. Dans la multitude des édifices saints, il y en a quelques uns de très beaux, à certains égards : par exemple, l'un peut plaire à l'œil par la beauté de ses proportions et de ses dimensions, un autre par la richesse de ses marbres et de ses peintures ; mais un juge éclairé sera dégoûté de chacun d'eux par les amas de guirlandes, de pyramides, de fron-

tons, et de corniches monstrueuses. Tout cela est d'un goût trop gothique et trop mesquin, et devroit être relégué à la foire pour parer les loges des charlatans ou les théâtres des marionnettes. Quelques églises ont des dômes; mais la plus grande partie n'ont que des tours hautes et minces, ornées de toutes sortes de pilastres et de devises bizarres. Tout cela est peint et doré avec une profusion incroyable. Les Espagnols entendent parfaitement la maniere de dorer. La pureté de leur or et la sécheresse du climat conservent leurs ouvrages pendant plusieurs années dans leur premier lustre. Le couvent des moines franciscains a quelque chose de grand et d'agréable : la cour est double, et coupée par une aile d'une architecture légere, ornée d'un portique ouvert et de fontaines jettant de l'eau dans les deux parties de cette cour.

La cathédrale est une grande masse d'un style gothique. L'archevêché est un des meilleurs d'Espagne : on dit qu'il rapporte environ quarante mille livres sterlings, qui sont perçues par deux receveurs. Les revenus de celui de Tolede sont beaucoup plus considérables, mais plus embarrassants à recueillir, et plus précaires, étant perçus en nature et exigeant un grand nombre de baillis et d'employés. L'archevêque actuel de

Valence est le fils d'un paysan, ainsi que l'étoit son prédécesseur. La passion dominante de ces deux prélats a été de bâtir des couvents. Le dernier mort a fait élever et a fondé richement une magnifique habitation de franciscains, qui sont les champions de l'immaculée conception de la vierge Marie. Son successeur, dont les dogmes sont diamétralement opposés à ceux de l'ancien évêque, en a fait autant pour les peres des *écoles pies*.

Les prêtres, les religieuses, et les moines de différents ordres, abondent en cette ville. Il y a quelques couvents qui contiennent plus de cent moines, tous richement pourvus. Parmi les bâtiments profanes, dont plusieurs sont assez bien décorés par une architecture peinte, ainsi qu'il est souvent d'usage en Italie, les palais de *Dosaguas* et de *Jura real* méritent le plus d'être remarqués, le premier par ses statues et ses peintures à fresque, et le dernier par l'élégante simplicité de sa façade.

La *Lonja,* ou bourse, est une salle dans un genre gothique fort noble. Elle fut bâtie vers la fin du quinzieme siecle, avec toute la magnificence et la richesse dont ce genre est susceptible.

La douane, où l'intendant et les autres officiers sont logés, est un édifice considérable nou-

vellement bâti; mais ce n'est qu'une masse grossiere de briques et de pierres.

Ce royaume et cette ville furent conquis par les Maures sous *Abdallah-ciz*. Ils la reperdirent en 1094, lorsque le fameux *Cid Ruy Diaz de Vivar,* profitant de la confusion et de la guerre civile qui s'étoit allumée à Valence après la mort du sultan *Hiaya,* la prit d'assaut, après s'être mis à la tête d'une troupe choisie de vaillants chevaliers. Ce fut le dernier exploit de ce héros, qui avoit été si long-temps la terreur des Musulmans. Peu d'années après sa mort le roi de Castille, trouvant Valence trop éloignée de ses autres possessions pour pouvoir être secourue à temps en cas d'une attaque imprévue, jugea qu'il étoit convenable d'en retirer ses troupes, et de laisser les Maures s'en emparer de nouveau; mais elle fut encore reprise sur ces derniers par Jacques I[er], roi d'Aragon, en 1238, et réunie pour toujours à cette couronne, dont elle a depuis suivi la destinée dans toutes les révolutions qu'elle a éprouvées. Au commencement du regne de Charles-Quint, cette province fut déchirée par des disputes et des guerres civiles entre la noblesse et le peuple.

Depuis l'avénement de la maison de Bourbon, Valence a été considérablement agrandie;

car la porte par laquelle le Cid fit son entrée triomphale est aujourd'hui presque au centre de la ville.

On fait monter à près de cent mille le nombre de ses habitants : mais, pour parler plus exactement d'après le dernier dénombrement authentique qui fut fait en 1768, et qui a été calculé sur le pied de quatre personnes par *vecino,* ou chef de famille, les vingt mille *vecinos,* qui composent la population de la ville, font quatre-vingts mille ames.

La population générale du royaume de Valence monte à 179,221 *vecinos*, qui donnent 716,884 ames qui habitent 570 villes ou villages. Ce sont les manufactures de soie qui causent cette population, qu'on peut regarder comme considérable, lorsqu'on la compare à celle des autres provinces d'Espagne. Cet article a produit cette année un million de livres pesant; mais année commune elle rend 900,000 livres, qui valent chacune un doublon sur les lieux. La récolte de la soie a été très abondante cette saison-ci. Le gouvernement a prohibé l'exportation de la soie écrue de Valence, afin d'en former une provision suffisante pour donner de l'ouvrage aux manufactures dans les mauvaises années ; car il est arrivé quelquefois que les ouvriers ont

manqué d'occupation, faute de matériaux. Comme on n'est pas si strict à l'égard des soies de Murcie, qui sont d'une qualité inférieure, on m'a dit qu'on avoit trouvé moyen d'exporter celles de Valence sous cette dénomination. Les grandes pépinieres de mûriers que l'on voit dans cette plaine, sont produites par la graine que l'on recueille en frottant une corde de *sparto* sur des tas du fruit de cet arbre, que l'on rassemble lorsqu'ils sont mûrs : on enterre ensuite cette corde à deux pouces en terre. Quand les jeunes plants commencent à pousser, on les arrache, et on les transplante. Ces arbres, qui sont tous de l'espece des mûriers blancs, sont arrangés par rangs dans les champs; on les élague tous les deux ans. Dans le royaume de Murcie on fait cette opération tous les trois ans, et jamais dans celui de Grenade. La soie de cette derniere province est estimée la meilleure de toutes, et les arbres sont tous des mûriers noirs.

Le fruit exporté de Valence dans le nord de l'Europe est estimé, année commune, à 2,000,000 de *pesos*, qui font environ 334,000 liv. sterlings.

La récolte annuelle de chanvre peut être estimée 300,000 *pesos*, à trois *pesos* par *arrobe* : 140,000 charges de riz, à dix *pesos* par charge, font un 1,400,000 *pesos*.

La vendange de 1767 produisit 4,309,000 mesures de vin, qui, à trois réaux par mesure, font environ 861,133 *pesos*.

On récolte beaucoup de coton dans cette province; mais les cotonniers ne s'élevent qu'à la hauteur de trois pieds au plus: ils ressemblent beaucoup aux framboisiers. Dans les bonnes années, on en recueille 450,000 *arrobes*, ce qui vaut 1,350,000 *pesos*, et dans les années médiocres 285,600 *arrobes*.

Malgré toute cette abondance, il n'y a rien de plus misérable que les paysans de Valence; ils ne se procurent qu'avec peine assez de nourriture pour empêcher leur famille de mourir de faim.

Nous passâmes la soirée d'hier à la comédie, ce qui ne nous donna pas une grande idée du goût ni de la politesse des spectateurs. La salle est basse, noire et mal-propre; les acteurs sont du dernier mauvais, et le parterre est rempli d'hommes en manteaux et en bonnets de nuit: ils soufflerent hors de leurs *cigarros*, une si grande quantité de bouffées de tabac, qu'ils remplirent la salle de fumée, et nous forcerent enfin de faire une retraite précipitée.

LETTRE XIV.

D'Alicante, le 8 décembre 1775.

Nous partîmes de bonne heure lundi matin, sans regretter les riches jardins et le beau ciel de Valence, qui feroit une retraite admirable pour nos compatriotes attaqués de la consomption, si l'arrivée en cette ville, soit par mer ou par terre, étoit moins difficile. Nous voyageâmes tout ce jour-là au milieu d'une plaine aussi fertile que la nature et de fréquents arrosements peuvent la rendre. A quelques milles de distance de la ville, le sol est rouge et sablonneux. Près de l'*Albufera*, lac d'environ quatre lieues de long, le sol est fort peu profond. Ce lac communique avec la mer, mais seulement quand on ouvre les écluses pour laisser entrer un supplément d'eau dans le temps de la sécheresse, ou pour donner passage à la surcharge de celles que les inondations y causent pendant l'hiver. Sur ses bords, il y a des chaudieres pour faire du sel. Il fournit la ville de poisson et d'oiseaux de riviere. Une fois ou deux dans l'année, tous les chasseurs du pays se rassemblent dans des bateaux sur ce lac, et font un dégât prodigieux parmi l'énorme foule d'oiseaux qui couvre sa surface. Quelquefois ils y trouvent de

cette espece d'oiseaux connus sous le nom de flamants.

Avant notre arrivée à *Alzira*, qui est une grande ville dans une isle formée par le *Xucar*, riviere profonde et bourbeuse, nous trouvâmes une grande étendue de pays étonnamment fertile. Les pois et les feves, dans les champs, sont très hauts et en pleines fleurs. Les laboureurs se servent d'une charrue faite en pelle, avec laquelle ils retournent la terre, même jusqu'aux racines des oliviers, afin qu'ils puissent profiter de l'humidité de la saison. Nous fûmes arrêtés plusieurs fois par de nombreux troupeaux de mules portant du bled à Valence. Leurs conducteurs ont l'aspect le plus sauvage, et sont tous habillés en cuir; leurs larges ceinturons sont liés tout à l'entour de leur corps avec sept boucles.

Dans l'après-dînée, à l'entrée d'un pays plus montagneux, nous vînmes jusqu'à une riziere qui est maintenant en chaume. Voici le procédé de cette culture. Dans l'hiver, on laboure une piece de terre, et on la seme avec des feves, qui sont en pleines fleurs vers mars; alors on la laboure une seconde fois, pour en former un engrais; ensuite on inonde le champ à environ quatre pouces de profondeur, après quoi on donne encore un troisieme labour, et puis on seme le riz.

Au bout de quinze jours il est déja sorti de terre de plus de cinq pouces; alors on l'arrache, on le lie en bottes d'un pied de diametre, et on le porte à une autre terre bien préparée, et couverte d'eau à la profondeur de quatre pouces. Alors chaque planteur pique ses plants par rangées dans la terre imbibée, à un pied de distance l'un de l'autre. Chaque tige doit produire de dix à vingt-quatre fois celle qui a été plantée. Elles croissent si près l'une de l'autre, que les épis peuvent se toucher. Quand elles sont mûres, on les rassemble en gerbes, et on les envoie dans un moulin à eau, dont la meule inférieure est couverte de liege : par ce moyen la paille est séparée du grain sans qu'il soit broyé. Le riz du royaume de Valence est plus jaune que celui du Levant; il est aussi beaucoup plus sain, et se conserve plus long-temps.

Nous entrâmes dans les montagnes, et vînmes coucher à *Xativa*, qui étoit jadis une forteresse considérable : Philippe V la détruisit, et ordonna qu'elle fût rebâtie, et qu'elle portât le nom de Saint-Philippe. Ce monstre de Rodrigue Borgia, qui fut ensuite pape sous le nom d'Alexandre VI, étoit né dans cette ville. Les fermiers des environs ont une race de chevaux vigoureux et de belle forme.

En sortant de Saint-Philippe nous suivîmes des vallées tournoyantes, entre des chaînes de montagnes hautes et exposées au vent. Sur la droite, nous trouvâmes le château de *Montesa*, chef-lieu de l'ordre militaire de *Montesa*, institué en 1317 par Jacques II, roi d'Aragon, après qu'il eut chassé les Maures jusqu'au territoire de Grenade. Toutes les possessions que les Templiers avoient dans cette province furent données à ce nouvel ordre, dans lequel il n'y avoit que les gens nés au royaume de Valence qui pouvoient être admis. Ils portent une croix rouge unie; il y a treize commanderies appartenant à la fondation de l'ordre. Leurs revenus annuels, selon les livres du roi, où ils sont portés à un prix très bas, montent à 404,112 réaux de vellon. En 1748, un tremblement de terre renversa le château et tous les bâtiments voisins, et ensevelit sous ses ruines la plus grande partie des chapelains, des domestiques, et tout ce qui tenoit à la congrégation. Le reste fut envoyé à Valence, où on construisit une nouvelle église pour leur usage.

Nous ne fîmes rien autre chose tout le jour que de marcher à travers des plantations d'oliviers, des forêts de pins, et des montagnes de craie toutes pelées, en suivant le cours d'un petit

ruisseau jusqu'à sa source, que l'on trouve au milieu d'une ville sur les confins de la Castille. Toutes les olives que j'avois vues jusqu'ici étoient de la plus petite espece.

Le matin suivant la gelée fut très piquante sur ces montagnes hautes et arides. Nous vîmes beaucoup de terres à bled, mais point d'arbres. Les fermes y sont éparpillées de côté et d'autre, à-peu-près comme dans les parties de l'Angleterre où les champs ne sont pas fermés de haies.

Précisément au moment où nous entrions dans *Villena*, une figure petite, ronde et courte, ayant un de ces bonnets bruns appellés *monteros*, avec un justaucorps, des culottes et une veste jaunes, fixa mon attention; il étoit impossible de représenter mieux *Sancho Pança*. Nous étions précisément alors dans un canton de la patrie de cet écuyer, ce qui me persuada que Cervantes l'avoit peint d'après nature, après avoir fait plusieurs voyages dans la Manche. Tous les habitants de cette ville portent le même genre d'habit, qui est assez élégant. Le château de *Villena* est grand, bien situé, et a été fort autrefois. Je n'avois jamais vu un pays si rempli de tours ruinées que l'est celui qui sert de limites au royaume de Valence et à celui de Castille. Il n'y a pas un

village qui n'ait sa *rocca* perchée sur le sommet de quelque précipice presque inaccessible, mais il n'y en a point d'aussi singuliere que celle de *Sax.* Les montagnes ne forment point de chaînes, le pays est ouvert; mais du côté d'*Elda* la plaine s'embellit extrêmement. Nous traversâmes une suite d'étangs et de caves dans lesquelles les habitants de cette ville conservent leur provision de glace pour la consommation de l'été. Comme il y avoit une gelée légere à la surface de l'eau, ils étoient très occupés à l'emporter le plus promptement possible, craignant qu'un dégel soudain ne les en privât.

Avant que d'arriver à la plaine de Montfort, nous fûmes obligés de faire un vilain petit bout de chemin à travers un rang de montagnes escarpées, composées de marne. Nous y trouvâmes la maniere de saluer et d'accoster tout à fait différente. Jusqu'alors les paysans nous saluoient ordinairement en passant en nous disant, *Dios guarde usted*, Dieu vous préserve : mais ici ils vous saluent vingt pas avant de vous approcher, et crient aussi haut qu'ils peuvent, *Ave, Maria purissima;* à quoi ils s'attendent que vous répondrez, *Sin peccado concibeda*, ou bien *Deo gratias.* Nous passâmes très tard dans l'après-dînée à travers un grand établissement de pourvoyeurs de

poisson salé. Leurs charrettes formoient un cercle extérieur; leurs bœufs un autre plus petit, à l'entour d'un grand feu. Quelques uns de ces hommes étoient occupés à faire la cuisine, d'autres à travailler à leurs cordages; mais la plus grande partie étoit étendue et endormie. La lune donnoit une lumiere brillante; tout étoit doux et tranquille. J'enviai extrêmement les agréables sensations de ces gens-là.

Notre route de ce matin étoit très mauvaise, le pays abominable, n'offrant rien qu'une terre blanche, argilleuse, en poussiere, et sans un seul arbre. Dans les années pluvieuses, la récolte de bled y est extrêmement abondante. Quoique le froid de ce jour fût aigre, nous étions presque suffoqués par des flots de poussiere.

Nous sommes arrivés de fort bonne heure, et nous logeons dans une auberge qui est sur le bord de la mer. Les vagues battent agréablement les murs qui sont sous nos fenêtres: la rade ainsi que le port forme une superbe étendue de vue devant nous.

Je commence à craindre que mes lettres, au lieu d'acquérir de la vigueur et de la grace à mesure que nous avançons dans ce royaume, n'aient contracté depuis quelque temps bien de l'ennui. Fasse le ciel que l'air énervant que

l'on respire à Valence ne se communique pas à ma plume ! il faut que je la secoue fortement, pour tâcher de lui donner plus d'intérêt, et de vous procurer par là plus d'amusement.

LETTRE XV.

D'Alicante, le 11 décembre 1775.

Nous avons été reçus avec la politesse ordinaire par les Anglois qui sont résidants ici, et dont l'hospitalité ne connoît point de bornes, quand quelques uns de leurs compatriotes voyageurs paroissent avoir quelque droit d'y prétendre. Le comptoir, qui consiste en cinq maisons, est d'une élégance que nous ne devions pas nous attendre à trouver ailleurs que dans une capitale. Toutes les circonstances de notre réception ont été agréables, plus qu'il n'est possible de l'exprimer. Après avoir reconnu comme nous le devions toutes les obligations que nous avons eues aux habitants, vous devez supposer que je vais me répandre en louanges sur cette ville, et que j'en diminuerai tous les défauts : mais vous conviendrez bientôt que vous vous trompez infiniment ; car j'avoue qu'il n'y a ni bâtiment ni rue qui mérite d'être remarqué. Quoiqu'en général les maisons soient bâties avec solidité, en toits plats, couverts d'une espece de ciment,

leurs murs sont enduits, et aussi blancs que le sol du pays d'alentour, ce qui fatigue extrêmement les yeux quand le soleil luit, et cela arrive presque tous les jours de l'année ; alors la poussiere vole en tourbillons : mais quand il pleut, il n'y a pas de possibilité de marcher sans bottes dans les rues, celle de *calle major* étant la seule pavée qu'il y ait dans la ville.

Dans les mois chauds, c'est une véritable fournaise, sa forme étant la plus favorable possible pour recevoir les rayons du soleil et les rassembler comme dans un foyer. La montagne qui est derriere repousse les vents qui, venant du nord et de l'est, pourroient rafraîchir l'atmosphere ; mais je crois cependant que les brises qui s'élevent de la mer peuvent de temps en temps donner quelque fraîcheur. Dans un temps doux d'hiver, tel que celui que nous avons eu ici, il est impossible de n'être pas ravi de la douceur du climat et de la beauté de la situation du port d'Alicante. Il est au milieu d'une langue de terre étroite qui avance beaucoup dans la mer, et a presque la forme d'un demi-cercle, dans le centre duquel les vaisseaux mouillent avec la plus grande sûreté. Une montagne toute de rochers s'éleve directement derriere la ville : le château, situé sur son sommet, est fortifié à la moderne,

et s'étend bien loin par-delà les limites de l'ancienne forteresse, dont on a fait sauter une partie, ainsi qu'un fragment du roc. Dans la guerre contre les confédérés, sous le regne de notre reine Anne, la garnison angloise refusa de capituler, quoique les François leur eussent donné avis que la mine étoit prête à sauter. Un puits qui communiquoit avec elle donna passage à l'air, et empêcha le reste de la montagne d'être enlevé par l'explosion. Cependant la plus grande partie des officiers sauta, et le reste des soldats de la garnison fut si étourdi de cette secousse, qu'ils demeurerent sans mouvement pendant plusieurs heures.

Derriere la montagne sur laquelle est bâti le château, il y a une plaine de plusieurs lieues en circonférence, appellée *las huertas,* ou les jardins d'Alicante; ils bordent le rivage de la mer, et sont entourés de trois côtés par de très hautes montagnes : c'est une belle vallée garnie de villages, de maisons de campagne, de fermes, et de plantations d'arbres fruitiers de toute espece, serrés fort près les uns des autres; mais dans le temps des chaleurs l'air y est très mal-sain, et très peu de ses habitants peuvent se garantir des fievres. C'est dans cet endroit que l'on fait les

vins fins et délicats d'Alicante (*a*). Parmi le grand nombre de propriétaires de vignobles, il n'y en a que deux qui aient coutume de garder leur vin jusqu'à un certain degré de vieillesse. Comme son mérite augmente à proportion de son ancienneté, le haut prix auquel on le vend dédommage amplement du temps qu'on a été sans le vendre. On fait environ cinq mille tonnes de l'espece la plus commune, dont la plus grande partie est destinée pour les marchands de Bordeaux.

L'eau est le grand agent et le premier mobile de toutes les productions de ce pays : tout languiroit et seroit bientôt brûlé, s'il n'y en avoit pas une grande quantité. L'abondance de pluie assure une pleine récolte et une copieuse vendange. Par tout où l'on trouve une source, les gens du roi s'en saisissent, et assignent à chaque propriétaire une heure pour pouvoir conduire cette eau sur sa terre. Elle est de si grande nécessité, que quelquefois on a payé jusqu'à une guinée une heure d'extraordinaire.

La factorerie angloise importe toute espece de marchandises en balles, du bled, et de la mo-

(*a*) Le nom *tent*, qu'on donne en Angleterre à un vin d'Alicante, n'est qu'une corruption de *tinto*, vin rouge.

rue de Terre-Neuve. Les articles d'exportation sont le vin et la soude. La plante qui produit cette derniere croît en grande quantité le long de la côte, et principalement auprès de Carthagene. Comme probablement j'acquerrai plus de connoissances sur sa nature, je n'entrerai dans aucun détail là-dessus à présent. Les marchands emploient ici des agents pour faire leur commerce; ils ont très peu de connoissance de la qualité et des particularités des différentes sortes de soude qu'ils embarquent. On l'importe en bateaux exempts de tous droits; ensuite on l'emballe dans des nattes de jonc, qui contiennent environ six cents livres pesant chacune, et valent à-peu-près trois ou quatre dollars par quintal : mais comme cette année a donné une récolte très abondante, il n'ira pas à plus de deux dollars et demi.

Nous avons été toute la matinée fort inquiets du valet de chambre de M. T. G., que l'on ne fait que de retrouver, après l'avoir cherché de tous les côtés : il avoit été enfermé, depuis le point du jour jusqu'au dîner, dans la sacristie de la grande église, frisant et accommodant la perruque blonde de la statue de la Vierge, qui doit être portée demain dans la ville en procession solemnelle.

Nous avons ici un opéra italien fort mauvais ; mais, tel mauvais qu'il soit, il y a toujours dans la musique italienne, quoique mal exécutée, quelque chose de doux et d'agréable pour des oreilles comme les nôtres, qui ont été long-temps fatiguées par les miaulements de la musique françoise et le bourdonnement des sequedilles espagnoles. Nous fûmes sur le point d'être privés de cet amusement par la rare sagesse du clergé, qui attribuoit le manque de pluie à l'influence de ce divertissement profane : mais, heureusement pour les pauvres histrions et pour nous, il tomba une violente ondée, précisément au moment où on alloit donner un ordre pour défendre les autres représentations; et, comme la pluie continua de tomber, l'église ne s'occupa plus de l'opéra.

D'Alicante on voit, à neuf milles de distance du côté du sud, l'isle de *Saint-Polo,* où le comte d'Aranda a établi une colonie de Génois et d'autres peuples, qui habitoient anciennement une isle sur les côtes d'Afrique. La régence de Tunis détruisit leur établissement, et les emmena en esclavage. L'Espagne les racheta, leur accorda une *pistreni* par jour, et les envoya dans cette isle stérile pour y former une nouvelle ville. Comme elle ne fournit aucune espece de productions, on est obligé de leur envoyer du conti-

nent tout ce qui leur est nécessaire pour la vie; et si les administrateurs négligeoient de les pourvoir d'avance de ce qui est nécessaire pour leur subsistance en cas de tempête, ils périroient inévitablement de faim et de soif.

LETTRE XVI.

De Carthagene, le 15 décembre 1775.

Pour continuer le journal de notre voyage, je dois vous dire que nous quittâmes Alicante le 12, et que nous emportâmes avec nous quelques bouteilles du meilleur vin de *tent*. Nous espérons, à notre retour, pouvoir vous présenter une collection des meilleurs vins d'Espagne. Voyageant comme nous faisons, avec un chariot chargé de tant de choses, quelques bouteilles de plus ou de moins ne nous causeront pas grand embarras; car nous sommes obligés de porter non seulement nos lits, mais aussi du pain, du vin, de la viande, de l'huile et du sel, pour nous servir pendant notre route, quand nous allons d'une grande ville à une autre. Nous trouvons rarement autre chose dans les auberges que les murs tout nuds, et quelquefois des œufs qu'on nous vend à un prix déraisonnable. Si par hasard nous rencontrons quelque chaise à moitié brisée, nous nous estimons parfaitement heureux. Néanmoins

il est étonnant combien il en coûte pour voyager dans ce pays : on demande autant pour le logement et pour le *ruido de la casa* (le bruit que l'on fait) qu'on pourroit demander pour un bon souper et un beau logement dans les meilleures auberges de presque tous les autres pays de l'Europe.

Comme notre santé et notre gaieté se soutiennent à merveille, nous nous consolons aisément de tous ces petits désagréments. En effet, nous ne les considérerons pas plus long-temps sous ce point de vue. La douceur du climat obvie à toutes les incommodités qui pourroient provenir d'un manque total de vitres ou de papier sur les fenêtres, ou d'une porte ou d'un volet qui ne fermeroient pas assez pour préserver du vent et de la pluie.

Aussitôt que nous arrivons à un de ces greniers appellés *ventas* ou cabarets, notre premier soin est d'établir nos lits. La cuisine est ordinairement au bout de la maison; et l'endroit qui renferme les mules est placé sur le derriere : l'appartement des maîtres, qui n'en est séparé que par une cloison, donne sur la rue, avec un trou ou deux pour laisser entrer la lumiere; ces trous sont traversés par deux ou trois barres de fer, qui sont très inutiles, car un pygmée ne sau-

roit y passer. Notre cuisinier prend son poste auprès du foyer pour réchauffer notre bouillon, que nous portons tout fait dans une marmite derriere notre chaise ; et quand il peut se procurer des fourneaux, du charbon, et qu'il peut avoir ses coudées franches, il nous fait un hachis, ou quelque plat semblable. Quelquefois nous sommes assez heureux pour avoir la facilité de mettre la broche, ou de griller quelques tranches de viande ; mais nous ne pouvons jouir de ce luxe tout au plus qu'une ou deux fois la semaine.

Tandis qu'on prépare notre repas, nous lisons, nous dessinons, ou nous écrivons à la clarté d'une grande lampe de cuivre. Lorsque notre souper est fini, on place une bouteille de vin devant nous ; alors nous causons pendant une heure pour donner aux domestiques le temps de souper; puis nous nous couchons bien chaudement, jusqu'à ce que le point du jour nous rappelle à notre tâche ordinaire, qui est de faire quatre ou cinq lieues avant dîner, et à-peu-près trois dans l'après-midi. Le bruit continuel des sonnettes que portent les mules nous étoit bien désagréable dans le commencement ; mais nous sommes maintenant si bien accoutumés à ce carillon, que je crois qu'à notre retour en France nous aurons bien de la peine à nous endormir, n'entendant plus ce bruit.

Nous arrêtâmes à *Elche,* grande ville appartenant au duc d'*Arcos :* elle est bâtie sur la lisiere d'un bois, ou plutôt d'une forêt de palmiers, dont les dattes pendoient de tous côtés en grappes. La beauté de ces fruits, qui sont couleur d'orange, et les hommes qui se balançoient sur des cordes de jonc pour les cueillir, formoient un spectacle curieux et agréable. Ces palmiers sont vieux et très hauts. On dit que leur nombre excede celui de 200,000. Plusieurs de ces arbres ont leurs branches rassemblées en pointe et liées ensemble : elles sont couvertes avec des nattes pour empêcher le vent et le soleil de les pénétrer. Par la suite des temps ces branches deviennent tout-à-fait blanches ; alors on les coupe, et on en charge des vaisseaux, qui les portent d'Alicante à Gênes et dans d'autres villes d'Italie, parcequ'on les y fait servir dans les grandes processions du dimanche des rameaux ; espece de commerce d'un genre singulier (*a*).

Les environs de cette ville sont très riants, ainsi que ceux d'*Orihuela :* ils doivent leur fertilité à l'abondance et à la bonne distribution des eaux. Dans les années de sécheresse, les champs

---

(*a*) On en envoie une grande quantité à Madrid et aux autres villes d'Espagne.

qui n'ont pas de source ou d'aqueduc pour leur fournir un arrosement continuel, ne produisent rien. Voici un proverbe espagnol en faveur de la derniere ville dont nous avons parlé : *Si llove, ay trigo en Orihuela; y si no llove, ay trigo en Orihuela.* Cela veut dire : *S'il pleut, il y a une grande abondance de froment à Orihuela; et s'il ne pleut pas, il y a encore une grande abondance de froment à Orihuela.* En effet, nous y trouvâmes le pain excellent; et ce canton a la réputation de produire le meilleur bled d'Espagne. Il y a un évêché assez grand et assez passablement bâti au pied d'une chaîne de rochers pelés, et près de la naissance d'une très fertile *vega* ou vallée. Il y a auprès des avenues de poivriers du Pérou, ou *schinus molle,* qui sont chargés de paquets de fruits d'une belle couleur rose. Les gens du pays les appellent *tyravientos*, qui chassent les vents, parceque probablement ils ont cette propriété médicale. Nous continuâmes notre route le long de la lisiere de ces rochers, jusques dans la célebre vallée de Murcie, bien supérieure, par la variété et la richesse de sa culture, aux plaines que nous avons parcourues jusqu'ici. Quoique nous fussions dans le cœur de l'hiver, le coup-d'œil général étoit d'un verd brillant, produit par le jeune bled, le lin, la lu-

zerne, les plantes légumineuses, et les bois d'orangers. Comme cette vallée n'est pas trop étendue, et qu'elle est très agréablement bornée des deux côtés par des montagnes, l'insipide uniformité qui rassasie les yeux dans les pays plats, quoique bien cultivés, ne s'y fait point sentir.

La ville de Murcie n'est ni grande ni belle. La *Segura*, qui est une riviere fangeuse, la sépare en deux parties inégales; et quoiqu'elle ne contribue en rien à son embellissement, elle a le mérite de procurer, par le moyen de ses eaux, la surprenante fertilité de la plaine qui l'environne. Plus de cent petits canaux portent ses eaux dans les différents champs; et, malgré la force du soleil, elle leur conserve une végétation fraîche et pleine de sucs.

Les promenades qui environnent la ville sont très peu de chose; les rues sont tellement remplies d'une eau noire et stagnante, qu'on a de la peine à y passer. La seule chose que nous y ayons vue qui mérite quelque attention, est la cathédrale; c'est cependant un édifice vaste et lourd.

Autour d'une partie de cette église regne une chaîne taillée dans la pierre, et dont le travail est très facile. Quoique le clocher ne soit pas achevé, il est très haut, et doit, je présume, offrir des

échantillons des cinq ordres d'architecture. On peut aller à cheval jusqu'au sommet, par un chemin qui va en serpentant jusqu'au haut. On découvre de là toute la ville et le pays d'alentour: mais, dans la saison où nous étions, le paysage ne paroît pas dans toute sa beauté; et la trop grande proximité des montagnes, qui sont noires et pelées, les rend désagréables à la vue. Les noms et les drapeaux des Juifs que l'inquisition a fait brûler en cette ville sont placés dans la cathédrale, comme autant de trophées qu'on auroit pris en un jour de bataille sur un ennemi formidable.

De Murcie nous coupâmes droit au travers de la vallée, et nous entrâmes dans la chaîne des montagnes qui sont au sud de la ville, où nous ne trouvâmes d'autre route que le lit d'un torrent rempli de pierres. On auroit peine à s'en figurer une plus mauvaise. Les hauteurs escarpées et nues qui nous renfermoient des deux côtés offroient un coup-d'œil très désagréable.

En sortant de cette gorge, nous montâmes sur une hauteur d'une terre grasse, composée de marne, d'où nous découvrîmes devant nous une plaine immense où l'on ne voit pas un seul arbre; une chaîne de montagnes la sépare du rivage de la mer. Nos muletiers nous montrerent une ou-

verture dans ces montagnes, par laquelle nous distinguâmes l'isle d'*Escombrera*, qui ferme le port de Carthagene. Les isles qui sont en grand nombre sur la gauche, ont l'air d'avoir été détachées de la montagne par quelque tremblement de terre furieux, et d'avoir été précipitées dans la mer. La plus grande partie de la plaine produit de la soude.

Nous dînâmes à la porte du plus méchant cabaret (*venta*), où nous ne trouvâmes qu'un homme qui y avoit été envoyé par les magistrats de Carthagene pour servir les voyageurs, l'aubergiste et toute sa famille ayant été conduits en prison, parcequ'une femme avoit été dernièrement assassinée et jettée dans un étang derriere leur maison, et qu'on les soupçonnoit d'être au moins complices de ce crime.

Nous arrivâmes de fort bonne heure à Carthagene, car l'histoire du meurtre dont nous venons de parler avoit fait une profonde impression sur nos muletiers, de sorte qu'ils traverserent légèrement la plaine, afin de pouvoir arriver avant la nuit. Nous logeons à l'aigle d'or, auberge tenue par un François : c'est la meilleure, et le meilleur cuisinier que nous ayons rencontré depuis que nous sommes en Espagne.

LETTRE XVII.

De Carthagene, le 17 décembre 1775.

Je suis à présent dans une très mauvaise disposition pour écrire; car nous revenons précisément dans ce moment de l'arsenal, où tous nos sentiments d'humanité ont été violemment exercés. Je ne vous communiquerai certainement que le moins possible les désagréables sensations que la vue de tant de malheureux, et qui sont nos semblables, a excitées dans mon ame. Je ne m'appesantirai sur ce sujet qu'autant qu'il me sera nécessaire pour vous mettre bien au fait de la vérité.

Une lettre de Barcelone nous procura un ordre du gouverneur pour voir les chantiers et les magasins de ce port, qui est un des plus considérables de l'Espagne.

L'arsenal est un quarré spacieux, au sud-ouest de la ville, au bas des montagnes. Quarante pieces de canon en défendent l'approche du côté de la mer; mais il est sans défense du côté de la terre. Nous vîmes seulement un vaisseau de soixante et dix canons sur le chantier, et une autre carcasse pourrie et abattue sur le côté pour être réparée, qui paroissoit peu mériter le temps et la dépense qu'on y employoit. M. Turner, Anglois,

est le principal constructeur. Les bois de construction sont placés dans des étangs derriere une longue rangée de magasins, vis-à-vis desquels les vaisseaux de guerre sont amarrés dans un bassin rempli d'eau, chacun d'eux devant la porte de son magasin, qui contenoit, disoit-on, toutes les choses nécessaires pour équiper complètement un vaisseau de guerre; mais d'après le léger coup-d'œil que j'y donnai en les traversant, je puis affirmer qu'il n'y a pas à présent dans tout l'arsenal une quantité suffisante de chaque article pour équiper une frégate. La nouvelle corderie et les forges dans lesquelles on perce de nouvelles lumieres aux vieux canons, sont établies sur un grand plan; mais il n'y a d'activité nulle part.

Le gouvernement de cet arsenal est maintenant dans les mains des officiers de la marine. Il a été ôté dernièrement aux intendants civils. En tout la construction de ces chantiers et leur administration actuelle ont été et sont encore conduites avec la plus grande prodigalité, soit que cela vienne des énormes demandes faites pour la derniere expédition, ou par la négligence des administrateurs. Il y a maintenant une si petite quantité d'armes et d'agrès, que si ce n'étoit à cause de sa célébrité, une minute suffiroit à un

voyageur curieux pour l'examiner. Cependant les Espagnols en sont très jaloux, et paroissent inquiets lorsque les étrangers les visitent : peut-être cela provient-il de la honte qu'ils éprouvent de ce qu'ils sont si mal pourvus. Il nous fut impossible de leur persuader que nous voyagions seulement pour notre plaisir, et sans avoir aucune mauvaise intention contre eux.

Les vaisseaux sont abattus dans un grand chantier sec, où ils seroient inondés par les eaux qui viennent de derriere, et par des sources qui filtrent dans ce sol marécageux, s'il n'y avoit plusieurs machines à feu qui vont continuellement, ainsi qu'une grande pompe que les criminels espagnols et les esclaves barbaresques font aller sans interruption. Ils sont au nombre de huit cents Espagnols, et de six cents Barbaresques. La plus grande partie de ces malheureux est employée à ce travail seize heures sur vingt-quatre : chaque reprise est de quatre heures. Quelques uns cependant ne travaillent que douze heures, et la plus grande partie des Maures huit seulement. C'est le plus rude travail qu'il y ait au monde. On met dix hommes à chaque pompe, de maniere qu'il y en a environ cent d'employés dans une chambre au rez-de-chaussée, et environ autant dans une espece de cachot au-dessous,

Dans l'été, il se passe à peine un jour sans que quelques uns d'eux meurent à leur besogne ; et même, dans cette saison froide, nous en avons rencontré tous les jours qu'on portoit à l'hôpital. Le désespoir qui les saisit est si violent, que quand ils peuvent attraper quelques armes, souvent ils les plongent dans leur propre sein ou dans celui des personnes qui se trouvent auprès d'eux ; ce qui produit le même effet pour eux, puisque la peine de mort qui s'ensuit leur procure une prompte délivrance de tous leurs maux. Pendant que nous étions occupés à les regarder, un vilain petit garde, sale et crotté, frappa sur la tête un Maure fort grand et d'une belle figure, parcequ'il avoit laissé sa pompe pour nous demander quelque chose. Celui-ci jetta un regard d'indignation sur ce tyran, et reprit sa tâche sans dire un seul mot. En quittant ce séjour de douleur, nous rencontrâmes plusieurs troupes de galériens qui alloient pour relever les autres, ou pour chercher des provisions. Les Maures avoient une *M* sur leurs vêtements, et la troupe entiere présentoit une image vivante des maux et du désespoir. Le roi leur accorde une pistrine par jour : mais je crains bien que ceux qui les perçoivent pour eux ne s'en emparent et ne les en privent ; car nous les vîmes faire leur dîner

d'un morceau de pain noir, et de feves communes bouillies dans de l'eau salée. Nous revînmes fort tristes de ce spectacle de douleur. La seule réflexion qui diminua notre compassion fut l'atrocité des crimes qui ont conduit ces chrétiens à la chaîne. Il n'y en a aucun qui n'ait mérité la mort au moins cinquante fois. Parmi ces criminels, nous vîmes un enfant de quinze ans qui a été condamné parcequ'il avoit assassiné son pere et sa mere. Des meurtres, des sacrileges, ou d'autres crimes atroces, ont été commis par tous ceux qui sont condamnés pour la vie à ce châtiment. La sévérité exercée sur les captifs maures ne s'accorde pas si bien avec les principes d'humanité , ni avec la doctrine douce du christianisme ; le droit de représailles ne me paroît pas être une raison suffisante.

Depuis que j'ai écrit ce que vous venez de lire, nous avons fait une partie agréable qui nous a aidés à dissiper les impressions mélancoliques de la matinée. Le gouverneur nous donna la permission de prendre un bateau et de faire le tour du port. Quelques personnes de notre connoissance eurent la bonté de nous accompagner, de nous nommer chaque endroit particulier, et de nous expliquer l'objet de chaque ouvrage de fortification.

Le port de Carthagene est le plus beau et le plus sûr que j'aie jamais vu; la nature lui a donné la forme d'un cœur. L'isle d'*Escombrera* en ferme l'entrée, et le met à l'abri de la violence des vents et des vagues. Des montagnes hautes et absolument nues s'élevent à pic du bord de la mer, à l'est et à l'ouest. Au nord, une chaîne de montagnes basses et étroites, sur laquelle la ville est bâtie, cache la vue de l'intérieur des terres. Nous passâmes d'abord devant l'arsenal, et au bas des montagnes qui sont à droite. C'est la position la meilleure et la plus profonde de toute la baie; la plus grande flotte peut y mouiller en sûreté, hors de la vue de tous les vaisseaux qui pourroient être devant le port, ou même dans la partie étroite de l'entrée. Il y a à présent deux frégates et quatre chébecs. Comme nous passions le long du Saint-Joseph, vaisseau commandant, il tira un coup de canon; le timonnier nous informa que c'étoit le signal pour appareiller et mettre sous voiles, parcequ'ils avoient reçu des ordres de la cour pour quitter Carthagene dans cette même journée. Comme nous desirions apprendre quelque chose de la méthode et de l'habileté des marins espagnols, nous priâmes notre patron (lequel, ayant été long-temps employé au service des marchands anglois, a con-

tracté l'habitude de se regarder lui-même comme un Anglois) de se tenir en panne, et de rester le long du Saint-Joseph, afin que nous eussions le plaisir de voir ces vaisseaux de guerre se mettre en marche. Le vieux matelot se mit à rire de tout son cœur, et nous dit que nous n'étions pas à Portsmouth, et que ces vaisseaux n'étoient pas des vaisseaux de guerre anglois; alors il ordonna à ses mariniers de ramer, en nous assurant qu'ils ne seroient pas prêts à partir avant deux ou trois jours, et que le coup de canon n'avoit été tiré que pour obéir aux ordres qui venoient d'arriver.

En approchant de l'ouverture du port, nous quittâmes le calme; nous avions vogué toujours sur une eau fort tranquille, et nous fûmes alors ballottés avec une grande violence. L'air devenoit froid, et le temps noir et menaçant vers la pleine mer; ce qui fit que nous traversâmes directement le passage, afin de retourner à la ville par le côté est de la baie. Cette entrée est beaucoup plus large que je n'imaginois. Les forts, qui sont bâtis sur les rochers de chaque promontoire, semblent être trop éloignés du milieu pour causer aucun dommage à un vaisseau qui entreprendroit de forcer le passage: mais, sans un pilote habile, je crois qu'un étranger paieroit cher

sa témérité; car précisément au centre de la passe, dans la direction de l'entrée du port et de la porte du môle, il y a un banc de rochers qui n'est qu'à cinq pieds de profondeur, sans avoir aucun brisant ni aucune agitation qui le dénote. Il y a beaucoup moins d'eau au côté est de ce port qu'à l'ouest, et le mouillage est léger et sablonneux. Les vaisseaux ont été souvent chassés sur leurs ancres, et brisés contre les rochers par la violence des vents du sud-ouest. Cependant on m'a assuré qu'avec de bons cables il n'y auroit point de danger à craindre. Dans toutes les autres parties du port, les eaux ne sont jamais agitées par les vents ni par les marées : elles sont si tranquilles, que, pendant le séjour qu'y firent plusieurs centaines de vaisseaux destinés pour l'expédition d'Alger, elles devinrent absolument putrides et infectes par toutes les ordures que l'on jettoit des vaisseaux. Au moment où nous débarquions sur la misérable plate-forme qu'on nomme le môle, nous eûmes occasion de connoître l'endroit précis où sont les rochers. Un vaisseau marchand anglois, venant à toutes voiles vent arriere, mais malheureusement sans pilote, toucha sur l'écueil, et ne put s'en tirer sans beaucoup de dommage.

Nous sommes prêts à aller à la comédie, où

nous ne devons pas espérer de voir de décorations, car c'est un jour ouvrable. Les acteurs viennent de derriere un rideau rouge qui pend sur le théâtre, et jamais ils ne s'en éloignent, parcequ'il y a derriere ce rideau une file de souffleurs dont les ombres et les mouvements ressemblent beaucoup à cette espece de représentation appellée *les Ombres italiennes* (*a*). Quoiqu'il y ait ici trois régiments en garnison, sans compter les ingénieurs et les officiers de la marine, il est difficile d'imaginer rien de plus ennuyeux que cette ville; car, excepté cette mauvaise comédie et le café, il n'y a d'ailleurs pas le moindre mouvement ni le plus petit amusement. Carthagene est grande; mais elle n'a que très peu de belles rues, et encore moins d'édifices grands et remarquables. L'hôpital est un grand bâtiment quarré, avec deux cours au milieu : il a trois étages du côté de la mer, et seulement un du côté de la terre. Le plan et l'architecture sont bons; mais la pierre est si molle et si friable, que l'air de la mer la ronge, et en a déja détruit plus de la moitié. Probablement il se passera bien du temps avant que l'on y fasse des réparations.

Un peu plus loin vers l'est, au bas de la pro-

(*a*) On les appelle *chinoises* en France.

menade où l'on va pendant les soirées d'été, il y a une petite église érigée en l'honneur de saint Jacques, patron de l'Espagne. On croit pieusement que ce fut en ce lieu qu'il débarqua lorsqu'il vint de la Palestine pour convertir ce royaume.

LETTRE XVIII.

De Carthagene, le 18 décembre 1775.

J'AI employé toute la matinée à parcourir les champs qui sont autour de la ville pour chercher des échantillons des diverses plantes qui produisent la vraie et la fausse soude (*barilla*); mais comme la saison n'est pas favorable à mes recherches, je n'en ai pu trouver que de deux especes. M. *Jacques Macdonnell*, jeune homme qui s'est établi ici depuis quelque temps pour suivre cette espece de commerce, a eu la bonté de me fournir quelques notes à ce sujet, qui contiennent le résultat de plusieurs observations faites sur l'état végétable de ces plantes, et sur les différentes manieres de les cultiver et de les préparer pour les vendre. Ce que je vais vous dire sera la substance de ces notes.

Il y a quatre plantes qui, dans les premiers moments de leur croissance, ont une si prodigieuse ressemblance l'une avec l'autre, qu'il n'y

a que les fermiers et quelques observateurs très exacts qui puissent les distinguer. Ces quatre plantes sont la *barilla*, la *gazul* (ou, comme quelques uns l'appellent, *algazul*), la *soza*, et la *salicornia* ou *salicor*. On réduit toutes ces différentes especes en cendres ; mais on les applique à différents usages, parcequ'elles ont différentes propriétés. Quelques fermiers frippons mêlent plus ou moins des trois dernieres avec la premiere ; et il faut avoir une connoissance parfaite de la couleur, du goût et de l'odeur des cendres pour pouvoir découvrir la tromperie.

La premiere, la *barilla*, est semée chaque année ; sa plus grande croissance est de quatre pouces : chaque racine produit une grande quantité de petites tiges, lesquelles sont encore subdivisées en rejettons plus petits, qui ressemblent extrêmement au fenouil marin : tout cela ensemble forme un buisson large et touffu. La couleur est d'un verd brillant : quand la plante devient plus mûre, ce brillant s'éteint, et se change en un verd sombre mêlé de brun.

La seconde, nommée la *gazul*, a la plus grande affinité avec la *barilla*, tant par sa qualité que par sa forme. Sa principale différence consiste en ce qu'elle croît sur une terre plus seche et plus salée : conséquemment elle contient plus de sels,

Elle ne s'éleve pas à plus de deux pouces, et s'étend en petites touffes : ses rejettons sont beaucoup plus plats et plus charnus que ceux de la *barilla,* et ressemblent encore plus au fenouil marin. On ne la seme que tous les trois, quatre ou cinq ans, selon la nature du sol.

La troisieme, appellée la *soza,* quand elle est parvenue à la même hauteur que la *gazul,* a la même forme qu'elle ; mais au bout de quelque temps elle devient plus grande, parceque le sol qui lui est plus favorable est un marais salant : on l'y trouve en larges touffes de rejettons, ayant trois fois la grosseur de la *barilla.* Elle est d'un verd plus brillant, qu'elle conserve jusqu'à la fin.

La quatrieme, nommée *salicor,* a une tige d'une couleur verte, tirant sur le rouge, qui devient par degrés la couleur de toute la plante : elle croît toute droite dès le commencement, et ressemble beaucoup à un buisson de romarin. Le sol qui lui est le plus favorable est sur le penchant des montagnes près des marais salants, ou bien sur les bords des petits canaux que les cultivateurs creusent pour pouvoir arroser leurs champs. Avant qu'elle ait acquis toute sa croissance, elle ressemble beaucoup à la *barilla,* telle qu'elle est dans les années où la terre a été fumée

avant que d'être semée. Dans ces années la *barilla,* quoique cela ne soit pas de sa nature, a une teinte rouge ; et lorsqu'elle est brûlée elle est beaucoup moins bonne que dans les autres années, parcequ'elle est plus amere et plus imprégnée de sels qu'elle ne devroit l'être. Elle produit une odeur désagréable si on l'approche du nez, et une ampoule si on l'applique sur la langue pendant quelques minutes. Les trois autres especes produisent toujours ce même effet. La *barilla* contient moins de sel que les autres ; quand elle est brûlée, elle forme une masse qui ressemble à une pierre spongieuse, et elle a une légere teinte de bleu.

La *gazul,* après avoir été brûlée, ressemble autant à la *barilla* par son extérieur, qu'elle le fait pendant sa croissance par sa forme végétale; mais si elle est rompue, on trouve que l'intérieur est d'un bleu plus fort et plus brillant. La *soza* et la *salicor* sont beaucoup plus foncées, et presque noires en dedans : elles sont plus compactes, et ne sont presque point spongieuses.

Toutes ces cendres contiennent un fort alkali; mais la *barilla* fournit le meilleur et le plus pur, quoiqu'en moindre quantité : ainsi elle est la plus propre à faire du verre et à blanchir la toile. On emploie les autres à faire du savon. Chacune

d'elles pourroit servir à blanchir la toile ; mais toutes les autres, excepté la *barilla*, la brûleroient. Une récolte abondante de cette derniere appauvrit tellement la terre, qu'elle ne peut produire deux récoltes successives de bonne *barilla*, parcequ'elle se trouve trop épuisée. Pour remédier à cet inconvénient, les fermiers riches mettent de l'engrais sur leurs champs, et les laissent reposer pendant une saison, après quoi on les ensemence de nouveau, sans danger, parceque les herbes qui ont poussé pendant l'année de repos corrigent les pernicieux effets de l'engrais. On se procure ainsi une succession de récoltes en cultivant et en laissant reposer alternativement les différentes parties d'une ferme. Mais les fermiers pauvres ne sauroient suivre la même méthode, parcequ'ils manquent de capitaux, ce qui les oblige d'ensemencer leurs terres immédiatement après y avoir mis l'engrais. Néanmoins elles leur fournissent de quoi subsister médiocrement, malgré le bas prix et le peu de qualité de la *barilla*.

Les procédés dont on se sert pour faire la *barilla* sont les mêmes que ceux qu'on emploie dans le nord de l'Angleterre pour brûler les plantes marines appellées *kelp*. Aussitôt que la plante de la *barilla* est mûre, on l'arrache, on la

met en tas, et ensuite on la brûle ; les sucs salins coulent dans un trou qu'on fait dans la terre pour les recevoir, où ils se consolident en blocs noirs vitrifiés : on les y laisse quinze jours pour se refroidir. Un acre de terre peut produire environ une tonne de *barilla*. On m'a dit qu'il y a ici une espece de scarabée, ou cerf-volant, qui s'introduit dans les racines de cette plante, y dépose ses œufs, dont les renards sont si friands, qu'ils creusent la terre, et arrachent la plante pour arriver jusqu'à l'endroit où ils trouvent leur mets favori. Pour satisfaire ce goût, ils dévasteroient en une nuit une plantation entiere, si les paysans ne faisoient une garde exacte, et ne se servoient de fusils pour les détruire ou pour les chasser. Néanmoins je n'ose compter assez sur ce qu'on m'en a appris pour en garantir l'authenticité.

Près de Carthagene il y a un endroit appellé *Almazaron*, d'où l'on tire une belle terre rouge nommée *almagra :* on s'en sert dans les manufactures de Saint-Ildefonse pour polir les glaces ; et à Séville on la mêle avec le tabac pour lui donner de la couleur, pour fixer sa volatilité, et pour lui communiquer cette finesse qui fait le principal mérite du tabac d'Espagne.

LETTRE XIX.

D'Isnallos, le 24 décembre 1775,
à sept heures du soir.

Nous arrivons dans le moment à ce triste village ruiné, dont les murs sont de terre, après avoir passé la journée la plus cruelle de tout notre voyage, obligés d'aller de nuit, notre voiture de voyage rompue, et chacun de nous éprouvant des douleurs par tout le corps. Nous avons été quatorze heures en route, sans dételer. J'ai fait plusieurs milles à pied aujourd'hui; ce qui a extrêmement fatigué mes jambes, mais au moins a empêché que ma tête ne le fût autant qu'elle l'auroit été si j'avois été enfermé dans ma chaise de poste pendant tout ce temps-là, et sur-tout au milieu de tous les passages dangereux et de tous les précipices effroyables que nous avons rencontrés aujourd'hui. J'ai été très aise d'apprendre que, d'ici à Cadix, la route est presque unie, et que, s'il ne pleut pas, elle ne sera pas très mauvaise; mais s'il venoit à pleuvoir beaucoup, je crois que nous courrions grand risque de rester embourbés dans les terres grasses de l'Andalousie. Le cuisinier est maintenant occupé à nous faire un plat de quelque chose de chaud pour ranimer notre courage qui s'affoiblit beaucoup.

J'espere que, par son moyen, la jouissance d'une bonne bouteille de vin, ainsi que celle d'une chambre assez propre, nous serons bientôt en état de chasser de notre esprit le souvenir de nos fatigues et de nos souffrances.

Nous quittâmes Carthagene le 19, et voyageâmes pendant deux jours à travers la plaine, jusqu'à l'endroit où la double chaîne de montagnes qui forment la vallée se réunit. La premiere partie de cette plaine est dépouillée de bois, mais est bien cultivée. Les deux autres parties forment un désert aussi parfait qu'il est possible d'en rencontrer dans les sables de l'Afrique. On ne trouve dans toute cette étendue, ni buisson, ni arbre, ni maisons. Les montagnes sont aussi nues que l'est la plaine. Le manque d'eau, qui cause aussi le manque d'habitants, rend raison de cette prodigieuse stérilité; car le sol semble être de lui-même très propre au labourage. Nous dînâmes un jour à *Lorca,* grande ville au pied des montagnes; je n'y vis rien de remarquable que l'habillement d'une Bohémienne, fille de l'aubergiste. Ses cheveux étoient attachés en cadenettes, avec un paquet de ruban écarlate; de grands pendants tomboient de ses oreilles; elle portoit sur sa poitrine une charge de reliques et de *médailles bénites;* les manches de sa

robe étoient liées ensemble par un long ruban bleu qui traînoit jusqu'à terre. Je ne pus obtenir d'elle de m'expliquer quel étoit l'usage de cette derniere partie de sa parure.

Le 21 de ce mois la scene changea, mais ne s'embellit pas. Le lit d'un torrent à sec nous servit de grand chemin pendant la moitié du jour; et pendant l'autre moitié nous ne vîmes que des montagnes nues et escarpées. Ce fut le premier jour de mauvais temps que nous ayons eu depuis notre départ de France. Nous éprouvâmes pendant toute la journée un ouragan très fort; la pluie fut considérable, et accompagnée d'un vent très aigre.

Le matin suivant ramena le soleil et la chaleur naturelle à ce climat. Nous trouvâmes encore des montagnes toutes pelées, et désagréables, excepté pendant un mille ou deux que nous traversâmes un pays plus uni, assez bien cultivé, et planté de grandes masses de chênes verds, précisément de la même maniere que le sont quelques uns de nos parcs anglois. Nous vîmes ce jour-là plusieurs vautours chassant leur proie; mais ils ne vinrent jamais à la portée de nos fusils. Je ne puis vous donner aucune notion sur ce qui concerne la ville de *Baça*, parceque nous y entrâmes à nuit close, et que nous la quittâmes

avant le point du jour. Elle est située dans un fond, entourée de hautes montagnes, dont nous trouvâmes, le matin suivant, les passages très difficiles et très effrayants. Nous ne vîmes aucun endroit agréable sur ces hauteurs, excepté quelques pauvres restes de forêts de chênes verds. Nous dînâmes à une *venta*, ou cabaret, auprès de quelques montagnes, où l'on nous dit que des mines d'or avoient été exploitées anciennement, mais qu'elles étoient depuis long-temps perdues et oubliées. Le petit ruisseau qui coule au bas de ces montagnes roule une assez grande quantité de particules métalliques, qui, à l'œil, paroissent être du plomb et du cuivre. On trouve aussi dans ce torrent beaucoup de gypse ou plâtre.

Hier après dîner nous ne trouvâmes que des montées et des descentes extrêmement rapides, et que les pluies continuelles de la nuit avoient rendues très glissantes et très penibles. *Guadix*, siege épiscopal, est située exactement comme *Baça*, dans une très étroite vallée formée par la riviere. Les montagnes d'argille qui l'entourent de tous côtés sont les plus extraordinaires possibles : elles sont très hautes, et rongées par les eaux en masses brisées, ressemblant

tantôt à des pyramides, à des tours, ou à des rocs de formes singulieres. Des villages entiers sont creusés dans ces masses. Les fenêtres de ces logements sont semblables à celles des colombiers, ou plutôt ressemblent à des trous faits par des martinets (*a*). Le passage à travers ces montagnes est véritablement singulier et digne de remarque : il tourne pendant un demi-mille entre deux énormes murs très raboteux, formés de terre, sans le moindre mélange de roc ou de gravier.

La *Cuosta Yerma,* que nous montâmes le lendemain avec la plus grande peine, est peut-être pour les voitures la route la plus difficile qu'il y ait au monde. Toutes nos mules attelées ensemble étoient à peine capables de sortir nos chaises de ces passages étroits, ou de les faire monter sur la partie presque perpendiculaire de cette abominable montagne. Après que nous fûmes heureusement délivrés des craintes bien fondées que nous avions eues de passer le jour entier, et peut-être la nuit, à faire des efforts inutiles pour nous tirer de là, nous voyageâmes le long d'un pays élevé, mais uni, et tournant tout autour des montagnes de Grenade. Le vent étoit très fort;

(*a*) Hirondelles de la petite espece.

mais l'air étoit doux et agréable, quoique nous vissions la neige sur les sommets de cette haute chaîne de montagnes, qui ont été nommées, à cause des neiges qui les couvrent, *Sierra nevada.*

De Grenade, le 25 décembre.

Après avoir établi ce matin notre bagage sur une charrette, nous descendîmes dans la vallée, et traversâmes des bruyeres et de petites parties de forêts; nous découvrîmes ensuite la ville et la plaine de Grenade. Cette plaine est belle au-delà de toute expression, même dans ses habits d'hiver: que ne doit-elle donc pas être, parée de toutes les brillantes couleurs du printemps! Ne vous attendez pas à en recevoir aucuns détails d'ici à quelques jours, parceque mon intention est de rassembler toutes les notes qui me seront données, de feuilleter tous mes livres, et de tout examiner, avant que de risquer de vous décrire cette ville, ses palais et ses environs.

LETTRE XX.

De Grenade, le . . . .

Le royaume de Grenade, qui a été long-temps possédé par les Maures, étoit composé de cette portion de l'Espagne qui forme la partie sud de

cette péninsule. Dans les temps les plus florissants il n'avoit pas plus de soixante et dix lieues de long de l'est à l'ouest, et vingt-cinq de large du nord au midi. Les historiens se sont donné beaucoup de peine pour prouver que, bientôt après la conquête que les Maures firent de l'Espagne, il eut ses souverains particuliers; mais il est plus probable qu'il ne forma pas un état séparé pendant tout le temps que les califes d'Orient conserverent quelque autorité en Europe. La foiblesse des autres puissances mahométanes, qui ne pouvoient fournir aucun secours contre leur commun ennemi, la réunion des royaumes chrétiens sous un ou deux chefs, et, plus que tout cela, leurs discordes civiles et leurs haines mortelles, avoient, long-temps avant son entiere destruction, réduit ce royaume de Grenade à bien peu de chose de plus que sa ville capitale et les montagnes d'*Alpuxaras*.

Les antiquaires de Grenade, *Pedraza* à leur tête, assurent que Grenade étoit autrefois une colonie de Phéniciens, connue par les Romains sous le nom d'*Illiberis*. Ils alleguent, en faveur de leur systême, que les murs de ses plus anciennes enceintes, qui furent après appellées *Alcaçaba*, sont d'une maçonnerie différente de celle des Romains et des Sarrasins, mais très

semblable à quelques restes d'antiquité qui sont universellement reconnus pour être l'ouvrage des Phéniciens. Le lieu où cette maniere de bâtir se fait le plus remarquer, est la *Hetna roman* : c'est une tour dont les pierres sont très longues et très étroites, et placées régulièrement sur un lit de ciment de même épaisseur que les pierres. Je crois qu'il est inutile d'essayer à découvrir quels sont les fondateurs de cette ville; une analyse des volumes publiés sur ces matieres chimériques dédommageroit peu du temps que l'on perdroit à écrire ou à lire un telle dissertation.

Une autre recherche qui n'a pas laissé d'amuser MM. les savants profondément instruits des étymologies, c'est la date et l'origine du nom de Grenade. Quelques écrivains le font dériver du mot *Nata*, qu'ils supposent avoir été le nom de la fille du comte Julien (*a*), et du mot *gar*, qui veut dire *cave*, parcequ'elle se retira

---

(*a*) C'est une opinion généralement reçue, quoiqu'elle ne soit pas suffisamment prouvée par des témoins authentiques, que Rodrigue, dernier roi des Goths, viola la fille du comte Julien, gouverneur d'Afrique. Le pere, furieux d'un tel affront, fit un traité avec les Sarrasins, et les engagea à traverser le détroit et à envahir l'Espagne. *Musa*, lieutenant du calife Walid, envoya Tarif avec quelques troupes pour éprouver sa force. Comme il

dans une cave après la bataille de *Xerès;* d'autres prétendent que ce mot vient de l'abondance des grains, *grano ;* d'autres, de *Nata,* dieu des Aborigenes ; d'autres enfin, avec plus de probabilité, attribuent l'origine de ce nom à l'agrément et à la fertilité de ses environs, provenant d'un mot phénicien qui signifie fertile et agréable. Les Romains exprimoient la même signification par le titre *municipium florentinum illiberitanum.* Les Arabes l'appelloient *Roman;* les Juifs *Rimmon.* Il y a aussi des auteurs qui font venir son nom d'une grenade que l'on avoit apportée d'Afrique, et dont la premiere fut plantée près de ce palais.

Plusieurs assurent que le nom de cette ville vient de la ressemblance de sa position avec la grenade lorsqu'elle est mûre. Les deux montagnes représentent l'écorce fendue; et la foule de maisons qui se trouvent au milieu de la vallée,

---

eut d'abord quelques succès, on envoya à Tarif un renfort considérable ; il attaqua les Goths près de *Xerès de la Frontera.* Les Goths furent défaits, le roi fut tué, et leur empire détruit en 712. *Musa* et ses successeurs acheverent de conquérir toute l'Espagne, excepté les montagnes d'*Oviedo*, dans lesquelles *Pélage* forma dans la suite une principauté qui devint la tige de tous les autres royaumes d'Espagne.

les grains de ce fruit. Cette opinion est assez générale, et semble adoptée par la nation; elle a pris pour armes une grenade ouverte, qu'elle place sur toutes les portes et sur tous les poteaux, dans les rues et dans les promenades publiques.

La ville de Grenade est bâtie sur deux montagnes, au pied de la *Sierra nevada*, où deux petites rivieres joignent leurs eaux. L'une d'elles, qui s'appelle le *Dauro*, charrie quelquefois de l'or; l'autre, nommée le *Xénille*, entraîne de l'argent vierge : mais il me fut impossible de me procurer aucun échantillon ni de l'un ni de l'autre, parceque le gouvernement a prononcé des peines séveres contre tous ceux qui chercheroient des mines et des minéraux. L'ancien palais de l'*Alhambra* et *la Torre vermeja* couronnent le double sommet de la montagne qui est entre les rivieres. L'autre montagne, au nord du *Dauro*, est terminée par l'*Albaycin* et l'*Alcaçaba*. Le reste de la ville se prolonge en demi-cercle sur les bords de la plaine. La *vega*, ou plaine, a huit lieues de long et quatre de large. Un amphithéâtre de charmantes collines borne l'horizon de tous les côtés, excepté vers celui de la *Sierra nevada* et du nord-ouest, où elle est terminée par le sommet pelé de la *Sierra Elvira*, ou *Sierra de*

los Infantes. Cette montagne fut nommée ainsi, à cause de la mort des princes de Castille Pierre et Jean, qui y périrent d'un excès de chaleur et de soif dans une bataille donnée contre les Maures en 1319. Le pays des environs de Grenade est si attrayant, la situation si frappante, la salubrité de l'air si universellement reconnue, que les Sarrasins victorieux furent bientôt tentés de porter leurs armes de ce côté. Tarif s'en empara en 715, la quatre-vingt-quinzieme année de l'hégire (*a*). Tout le temps que l'Espagne demeura assujettie aux vice-rois des califes de la famille des *Ommiades*, Grenade ne paroît pas avoir souffert de grandes révolutions, quoique de temps en temps quelque ambitieux gouverneur tâchât de se rendre indépendant. Le premier qui y réussit et qui rendit la couronne héréditaire dans sa famille, fut *Mehemet Alhamar*, gouverneur de *Arjorne*. Il commença son regne en 1236.

1236. *Mehemet Alhamar.*

Ce premier roi devint tributaire de saint Ferdinand, roi de Castille, et lui paya une moitié de tous ses revenus; ce qui monta à cent soixante et

(*a*) La fuite de Mahomet arriva la nuit du 15 juillet de l'année 622.

dix mille pieces d'or. Il donna aussi des secours à ce prince pour faire la conquête de Séville.

1273. Son fils *Muleï Mehemet Abdalla* fut le second roi. On dit que c'est lui qui a commencé l'*Alhambra.*

1302. *Mehemet Abenal Hamar* l'aveugle, fils de *Muleï*, fut détrôné et assassiné par son frere. Il aimoit beaucoup à bâtir. Un des plus magnifiques monuments qu'il a laissés, et bien digne d'être admiré par la postérité, est la grande mosquée, renfermée dans l'*Alhambra.* Sa forme est la plus élégante possible. Les mosaïques de l'intérieur sont ornées de devises ingénieuses, sculptées et soutenues sur de hauts piliers, avec des bases et des chapiteaux d'argent. Il dota cette pieuse fondation des revenus provenant des bains qu'il avoit bâtis vis-à-vis de cette mosquée, et aussi avec l'argent des tributs qui étoient payés par les Chrétiens et par les Juifs. Il acheta aussi des terres, et les afferma au profit de cette mosquée.

1310. *Nazer Aba Algueinseh* assassina son frere, et fut ensuite chassé et banni par le fils de sa sœur.

1315. *Ismaël ben Phéragi Abulgualid* fut assassiné par l'alcade d'Algeziras, à qui il avoit enlevé de force une très belle esclave.

1326. *Mehemet Abuabdallah*, son fils, lui succéda. Il fut assassiné par ses propres domestiques (*a*), et eut son fils pour successeur.

1333. *Juzaf Abuhagiugi.* En 1340, ce roi et Abihassan, roi de Maroc, furent défaits par Alphonse XI, dans la fameuse bataille de Salado. Depuis ce temps la puissance de Grenade diminua de jour en jour, et elle tomba enfin en décadence. La suite non interrompue de fâcheux événements qui accompagnerent le regne de ce malheureux prince lui attira à la fin la haine universelle de ses sujets, dont un d'eux l'assassina dans une rue.

1354. Son successeur fut *Mehemet Lago*, frere cadet de *Phéragi*. Il fut détrôné par son cousin *Mehemet Ismaël ben Alhamar.* Don Pedre, roi de Castille, ayant toujours été intimement lié avec *Lago*, soutint vivement ce prince exilé, et

---

(*a*) Dans une sortie que les Chrétiens firent pendant le siege de *Baëça*, ce roi de Grenade jetta sa lance, enrichie de pierres précieuses, sur un soldat espagnol, qui, se sentant grièvement blessé, parvint à se retirer dans la ville, ayant toujours cette arme enfoncée dans son corps. Les Maures vouloient se précipiter en foule pour recouvrer la lance; mais Mehemet les empêcha de courir après ce malheureux blessé, et voulut qu'il gardât cette lance et s'en servît pour payer sa guérison.

forma plusieurs entreprises pour le rétablir. *Ben Alhamar*, n'osant se confier dans ses propres forces, et sollicité d'ailleurs par son conseil, pensa qu'il étoit plus sûr pour lui de se soumettre, et d'acheter l'amitié de Pedre à quelque prix que ce fût : en conséquence il demanda un sauf-conduit, et se rendit à la cour de Séville, où il se jetta aux pieds du monarque espagnol, et lui offrit en présent les immenses trésors qu'il avoit apportés avec lui.

Le roi le reçut d'abord avec beaucoup d'égards et une cordialité apparente; mais bientôt après il ordonna que le monarque et trente personnes des plus considérables de sa suite fussent promenés sur des ânes autour de la ville, et conduits ensuite dans les champs de *Tablada*, où, s'il faut ajouter foi à ce que disent quelques historiens espagnols, don Pedre lui-même perça le malheureux Mehemet d'un coup de lance. Sa mort étant connue à Grenade, Lago reprit, sans opposition, les rênes du gouvernement, et mourut tranquillement en 1379.

1379. Son fils *Mehemet Abouhadjad* fut un des meilleurs rois qui gouvernerent le royaume de Grenade. Il préféra les solides avantages de la paix à tout l'éclat de la gloire militaire. Sous sa sage administration son royaume recouvra peu-

à-peu sa force et sa splendeur. Le commerce et l'agriculture lui rendirent une nouvelle vie, et y répandirent l'abondance. Son attention pour les objets les plus importants du gouvernement ne l'empêcha point de se montrer le zélé protecteur des beaux arts. Il embellit Grenade et *Guadix* de plusieurs magnifiques édifices. Son affection pour cette derniere ville étoit si remarquable, qu'il fut surnommé par son peuple *Mehemet de Guadix*. Il fut assez adroit pour maintenir une paix durable avec la Castille; et à sa mort il laissa à son fils une succession florissante et paisible.

1392. *Juzaf Abiabdallah* fut empoisonné par une chemise pleine de venin que le sultan de Fez lui avoit envoyée en présent.

1396. *Mehemet Balba*, second fils de Juzaf, s'empara de la couronne au préjudice de son frere aîné. Il passa sa vie dans une suite continuelle de malheurs. Ses guerres avec la Castille furent toujours désastreuses. Sa mort fut causée aussi par un vêtement empoisonné. Aussitôt qu'il sut qu'il n'avoit plus d'espoir de vivre, il dépêcha un officier au fort de *Salobrena* pour tuer son frere Juzaf, de peur que le parti de ce prince n'empêchât son fils de lui succéder. L'alcade trouva le prince jouant aux échecs avec un *alfaqui*, ou prêtre. Juzaf lui demanda deux heures

de délai; mais elles lui furent refusées. Enfin l'officier lui permit, quoiqu'avec grande répugnance, de finir sa partie. Avant qu'elle fût terminée, il arriva un nouveau messager qui apporta la nouvelle de la mort de Mehemet, et de l'élection unanime de Juzaf à la couronne.

1408. *Juzaf Abul Haxex*. La soumission la plus humiliante et ses efforts redoublés ne purent, pendant long-temps, lui procurer la paix avec les Chrétiens. Le régent de Castille, don Ferdinand, étoit absolument résolu de chasser d'Espagne la race entiere des Sarrasins. Mais Ferdinand ayant été élu roi d'Aragon, et se trouvant assez occupé par les affaires de son nouveau royaume, abandonna toutes pensées de conquête sur les Maures, et écouta enfin les propositions du roi de Grenade. On convint d'abord d'une treve, et la paix fut ensuite conclue; ce qui donna à Juzaf la facilité de réparer ses pertes. Il passa la fin de ses jours dans la tranquillité, et l'employa uniquement à gagner l'affection de son peuple par une étude constante, et forma le plan d'une administration équitable. Depuis le moment que Juzaf monta sur le trône, on ne le vit jamais donner le moindre signe de ressentiment contre les grands qui avoient favorisé son frere en le dépouillant du droit que sa naissance lui avoit

donné, et en le privant de sa liberté : au contraire, il accorda de grands honneurs et des graces à plusieurs d'entre eux, et leur donna des emplois de confiance dans différents genres. Quelques uns de ceux qui étoient de son parti blâmerent sa douceur, et tâcherent de le porter à détruire plusieurs de ces nobles; mais Juzaf leur fit toujours cette même réponse : *Voudriez-vous que, par ma cruauté, je leur fournisse une juste excuse pour avoir préféré mon frere à moi?* Il éleva les fils de Mehemet dans son palais, et les traita, à tous égards, comme ses propres enfants.

1423. Son fils aîné, *Mehemet el Azari*, ou *le gaucher*, lui succéda. Il est beaucoup plus connu par les étranges vicissitudes de sa fortune, que par aucun exploit fameux. Sa tyrannie et sa négligence encouragerent son cousin germain,

1427. *Mehemet el Zugair*, ou *le petit*, à prendre les armes contre lui, et à le chasser du royaume; mais deux ans après, *el Azari*, aidé des rois de Castille et de Tunis, reprit Grenade, fit *el Zugair* prisonnier, et le fit mourir de la maniere la plus cruelle et la plus ignominieuse.

1429. *El Azari*, ainsi rétabli sur le trône, ne changea rien pour cela à sa maniere d'agir; ce qui fut cause qu'après avoir été défait plusieurs

fois dans une guerre sanglante qu'il soutint contre les Chrétiens, il fut détrôné une seconde fois; et le petit-fils de ce Mehemet tué à Séville fut élu à sa place.

1432. *Juzaf Aben Almaralnayar* annonçoit un regne bon et juste, lorsque sa mort, qui arriva le sixieme mois de son regne, fit évanouir ce doux espoir, et *Mehemet el Azari* fut encore une fois proclamé roi. Le peuple de Grenade s'étoit si fort accoutumé à changer souvent de maître, et d'ailleurs il étoit si amateur de la nouveauté, que dans la suite il ne fut plus possible à aucun prince d'être établi sur le trône d'une maniere stable. En conséquence, *el Azari*, qui avoit toujours été le jouet de la fortune, fut pour la troisieme et derniere fois privé de son sceptre, et enfermé par son neveu dans une prison étroite.

1445. *Mehemet ben Osmin*, surnommé *le Débonnaire*, au commencement de son regne fit la guerre aux Chrétiens avec un grand succès; mais dans l'année 1452 sa bonne fortune l'abandonna, et il n'éprouva plus que des traverses et des malheurs. Le roi de Castille lui suscita pour concurrent Ismaël, son cousin germain, qui, après avoir été reçu dans la capitale par un parti dont il s'étoit sagement assuré, surprit Mehemet, et le fit conduire dans le même cachot où

leur oncle commun avoit déja langui pendant huit ans. Telle fut la fin de ces deux princes, qui, ainsi que des marionnettes dont on se sert pour représenter sur un théâtre pendant quelque temps, sont ensuite jettées au rebut, et oubliées à jamais.

1453. *Ismaël* se trouva ainsi paisible possesseur d'une couronne qui avoit si souvent changé de maître, et qui avoit été si mutilée et si dépecée par une lóngue suite de mauvaises fortunes, que tout observateur sage et judicieux pouvoit annoncer avec certitude que le terme de sa ruine totale étoit très prochain. Les Chrétiens avoient depuis si long-temps dévasté par le feu et par la flamme les riches plaines de Grenade, que leur fertilité, source de trésors, étoit presque perdue sans retour à l'avénement de ce prince.

Pour réparer ce malheur autant qu'il étoit possible, il ordonna qu'on défrichât de grandes parties de forêts, et que les hauteurs qui sont derriere Grenade fussent applanies et converties en terres labourables et en jardins. On apporta même des terres de la *vega*, ou plaine, afin de rendre les montagnes plus fertiles; et, par le moyen d'aqueducs et de conduits, on tira une grande abondance d'eau du *Dauro*, afin d'arroser ces hauteurs, qui étoient naturellement stériles et

brûlées par le soleil. Ces améliorations soutinrent les habitants de Grenade, après que leurs implacables ennemis eurent non seulement brûlé les moissons dans leurs plaines, mais même détruit leurs fermes, abattu leurs arbres fruitiers, arraché leurs vignes, et changé un des plus délicieux pays de la terre en un véritable désert. Mais les Maures, s'étant engagés à payer un tribut annuel de 12,000 ducats, et de délivrer chaque année six cents captifs chrétiens, ou, en cas qu'il n'y en eût point, à racheter un nombre égal de Maures (condition presque incroyable, et qui, plus que toute autre chose, prouve le misérable état de ce royaume), obtinrent à la fin une paix, ou plutôt une treve, qui ne s'étendit même pas jusqu'à cette partie du royaume qui est près de *Jaen*.

1475. *Muley Mehemet Abil Hassan* succéda à son pere *Ismaël*, et fut assez imprudent pour s'engager dans une guerre contre la Castille, qui fut terminée par la ruine totale des Musulmans en Espagne.

La premiere conquête importante des Espagnols fut la prise d'*Alhama*, ville fameuse par ses bains magnifiques. Les princes maures avoient l'habitude de s'y retirer fréquemment, autant pour leur santé, que pour leurs plaisirs. En

1484 *Abil Hassan* ayant répudié sa femme *Ayxa*, et choisi pour partager son lit *Fatima*, esclave grecque, surnommée, à cause de sa beauté, *Zoraya*, ou l'étoile du matin, la sultane disgraciée s'échappa de l'*Alhambra*, et suscita une rébelbellion en faveur de son fils *Abouabdoullah*. Le vieux roi fut forcé de s'enfuir, et de se réfugier à Malaga, près de son frere *el Zagal*, qui s'acquit bientôt une grande gloire par une victoire qu'il remporta sur le grand maître de S. Jacques. Vers le même temps le jeune roi fut mis en déroute, et fait prisonnier à *Lucena* par les Castillans. Il fut le premier prince arabe qui fut fait captif par les Chrétiens. Hassan fut rétabli; mais Ferdinand d'Aragon, mari d'Isabelle de Castille, remit le fils en liberté, afin de fomenter leurs dissentions, et de se faciliter par là la conquête de leurs états. *El Zagal* chercha bientôt querelle au vieux roi, et l'envoya en exil, où il mourut peu de temps après, dans la misere et le désespoir.

Le jeune *Abouabdoullah* devenoit alors le souverain légitime; mais son oncle, qui s'étoit déja débarrassé d'un de ses rivaux, tâcha de se débarrasser aussi de l'autre, en le faisant assassiner. Le complot fut découvert, le parti du neveu prévalut; et *el Zagal*, plutôt que de se sou-

mettre à son parent, de qui il ne pouvoit espérer grace, s'en alla trouver Ferdinand, et lui remit toutes ses possessions. Le monarque espagnol somma aussitôt *Abouabdoullah* de remplir les conditions du traité d'après lequel il avoit obtenu sa liberté. Ces conditions étoient de lui remettre Grenade aussitôt qu'*Almeria, Guadix* et *Baça*, seroient dans les mains des Espagnols, et ces clauses étoient alors remplies. Il n'étoit pas naturel de penser que le prince maure consentiroit aisément à sa ruine totale; c'est pourquoi Ferdinand, qui avoit prévu son refus, mit le siege devant Grenade. Après neuf mois d'un blocus pour le succès duquel il avoit construit une nouvelle ville nommée *Santa-Fé*, il obligea le roi maure de se rendre. Ferdinand et Isabelle firent leur entrée triomphante le 2 janvier 1492. *Abouabdoullah* étant sur le chemin de *Purchena*, lieu fixé pour sa résidence, s'arrêta sur la montagne de *Padul*, afin de considérer pour la derniere fois sa bien aimée ville de Grenade. La vue de cette ville et de son palais, auxquels il disoit alors un éternel adieu, fit évanouir tout le courage qu'il avoit montré jusqu'à ce moment; il répandit un déluge de larmes, et, dans l'amertume de son ame, il lui échappa les plaintes les plus ameres sur la dureté de sa destinée. La sultane

Ayxa, sa mere, lui reprocha sa foiblesse en lui disant: « Tu fais bien de pleurer comme une « femme sur la perte d'un royaume que tu n'as « pas su défendre, et pour lequel tu n'as pas « voulu mourir en homme ». Ce prince fut le dernier roi maure qui régna en Espagne. Cet empire y avoit duré sept cents quatre-vingt-deux ans.

Les familles mauresques qui demeurerent à Grenade après la dissolution de cette monarchie furent continuellement molestées par des prêtres zélés et des princes bigots. Chaque article de la capitulation fut éludé à son tour, ou violé ouvertement; et les Maures furent réduits à l'alternative de renoncer à la religion de leurs ancêtres, ou d'abandonner leur pays natal. Le clergé espagnol, ne se contentant pas de l'apparence de la conversion dans ceux qui avoient embrassé la religion chrétienne, étoit très ardent à discerner le converti de bonne foi, de celui qui en faisoit semblant. Il les faisoit sans cesse espionner, encourageoit chaque accusation, et tourmentoit ces malheureux sur la plus petite différence qui se trouvoit dans leur habillement, et sur les plus petits détails de leur conduite. Persécutés ainsi, et poussés au dernier désespoir, les *Moriscos* (c'est ainsi qu'on les appelloit alors)

formerent une puissante conspiration, qui éclata la nuit de Noël de l'année 1568. Ils mirent à leur tête un jeune descendant de leurs anciens princes, nommé Ferdinand de *Valor*, nom qu'il changea en celui de *Mehemet Aben Humeya*, et prirent les armes dans la plus grande partie du royaume de Grenade. La révolte commença par la plus sanglante vengeance qu'ils prirent sur tous les Chrétiens, et particulièrement sur les prêtres qui tomberent entre leurs mains. Malgré les forces considérables qui furent envoyées contre eux, et plusieurs batailles furieuses livrées entre les Espagnols et les révoltés, et toujours au désavantage de ces derniers, la rébellion continua avec beaucoup de vigueur pendant deux ans. *Aben Humeya*, ayant marqué quelque desir de capituler, fut assassiné par ses propres officiers; et un capitaine intrépide, nommé *Abenaboo*, fut élu à sa place. Cette ombre de roi disparut bientôt, et subit le même destin que son prédécesseur. Après son assassinat les *Moriscos* se soumirent, furent dispersés dans toute l'Espagne, et on fit venir les plus pauvres habitants des deux Castilles pour occuper leurs terres.

Dans l'année 1610, Philippe III rendit un édit qui ordonnoit à chaque personne d'extraction mauresque, sans exception, de sortir de l'Es-

pagne. Quelque rigoureux et quelque extraordinaire que fût cet ordre, il fut, selon toute apparence, exécuté ponctuellement. Cependant, dans l'année 1724, l'inquisition découvrit et bannit quelques restes considérables de cette race infortunée.

LETTRE XXI.

Dryden a pris le fond de sa pièce de la Conquête de Grenade dans le roman composé sur les divisions des Zégris et des Abencerrages, qui étoient deux nobles familles moresques du royaume de Grenade. L'auteur de ce roman est Gilles Pérez. La ballade espagnole que l'on trouve dans *les restes de la poésie ancienne du docteur Percy*, est tirée de la même source. Comme cet auteur Pérez est généralement lu dans ce pays par toutes les différentes classes d'habitants, ses rêveries sont tenues pour des faits certains consacrés par la tradition; la plus grande partie des contes que répetent ceux qui font voir les palais ont été pris dans ses livres. En effet (*a*) Médina Conti,

(*a*) Conti, en vue de favoriser les prétentions de l'église à l'égard d'un procès considérable qu'elle avoit, fabriqua des actes et des inscriptions, qu'il enterra dans un coin de terre où il savoit bien que l'on devoit fouiller incessamment. En effet, ces inscriptions ayant été trou-

auteur du *Passeos de Grenada*, prétend avoir trouvé une relation manuscrite de ces temps, écrite en arabe, qui appuie le témoignage de Pérez. Mais ces écrivains sont tellement reconnus pour imposteurs, que l'on ajoute peu de foi à ce qu'ils avancent. Cependant il faut bien qu'il y ait quelques fondements à ces anecdotes ; et il est nécessaire d'en avoir une connoissance préliminaire pour entendre parfaitement la description de l'Alhambra : c'est pourquoi, comme je compte beaucoup sur votre patience, je vais entreprendre de vous donner un extrait de la derniere partie de cette histoire.

Dans le temps de Boabdil ou Abouabdoullah, dernier roi de Grenade, les *Alabeces*, les *Abencerrages*, les *Zégris*, et les *Gomeles*, étoient les familles les plus puissantes de cette ville : elles occupoient les plus grandes charges de la cour ; et quand on entendoit raconter quelque haut

---

vées, il en publia des gravures, et donna des explications de leurs caracteres inconnus, qui les rendoient des preuves authentiques, et les faisoient servir au triomphe du clergé. Son imposture fut découverte ; il est maintenant en prison, et je suppose qu'il a peu d'espoir de recouvrer jamais sa liberté. On dit qu'il est extrêmement savant, rempli d'esprit, et profondément instruit sur les antiquités de son pays. L'ambassadeur de Maroc, à son passage par Grenade, acheta de cet homme un bracelet de cuivre

fait d'armes, il étoit bien rare qu'il ne fût pas dû à la valeur de quelque chevalier d'une de ces quatre familles. Les Abencerrages sur-tout étoient au-dessus des autres : ils n'avoient d'égaux, ni en galanterie, ni en magnificence, ni en chevalerie. Il n'y en avoit point parmi eux de plus accompli et de plus distingué que *Albin Hamet:* il étoit à la tête de la liste des favoris du roi, et il le méritoit par sa grande valeur et sa profonde sagesse. Son pouvoir s'éleva à un tel degré, qu'il excita l'envie la plus violente dans le cœur des Zégris et des Gomeles, qui résolurent de le faire descendre de ce poste éminent. Après avoir concerté plusieurs plans pour sa destruction, ils choisirent (comme le plus efficace) celui qui avoit été proposé par un scélérat consommé de la famille des Zégris. Il saisit une occasion d'être seul avec le roi, dont le caractere étoit encore franc et peu soupçonneux; alors, prenant un air inquiet et chagrin, il fit observer au

de la sultane *Fatima*. Conti lui prouva, par des inscriptions arabes, et par plusieurs certificats, que ce bracelet étoit original, et qu'il avoit été trouvé parmi les ruines de l'Alhambra, ainsi que plusieurs autres trésors du dernier roi, qui les y avoit cachés, espérant un avenir plus heureux. Dans la suite on découvrit que ce fameux bracelet avoit été travaillé par *Medina* lui-même, et qu'il s'étoit servi, pour le faire, d'un ancien chandelier de cuivre.

prince que tous les gens sages trouvoient qu'il mettoit beaucoup de foiblesse dans sa conduite, en accordant une confiance sans bornes et livrant ainsi sa personne royale à des gens aussi traîtres que les Abencerrages, qui étoient connus pour méditer un projet de révolte générale, et dont le dessein étoit de priver *Abouabdoullah* de la couronne et de la vie. Il ajouta de plus, que lui et trois autres hommes dignes de foi avoient vu la reine avoir une conduite fort indécente avec *Albin Hamet Abencerrages* dans un des bosquets de cyprès des jardins du *Generalife*, et qu'ensuite Hamet étoit sorti de ce bosquet couronné d'une guirlande de roses.

Ces calomnies exciterent les fureurs de la jalousie dans l'ame du crédule monarque; et la destruction de la race entiere des Abencerrages fut résolue à cet instant. Les principaux de cette malheureuse famille reçurent ordre, sous différents prétextes, de se rendre l'un après l'autre auprès du roi dans la cour des lions; mais aussitôt que chacune de ces déplorables victimes avoit passé la fatale porte, les Zégris la saisissoient, la conduisoient à un large bassin d'albâtre qui étoit dans une des salles voisines de cette cour, et lui faisoient couper la tête. Trente-six des principaux de cette famille infortunée avoient

déja péri avant que la trahison eût été découverte; mais le page de l'un d'eux, ayant trouvé moyen d'entrer avec son maître dans le palais et d'en sortir sans être vu, publia cette sanglante exécution. La trahison une fois connue, tout Grenade fut bientôt sous les armes. Plusieurs combats épouvantables, qui causerent la mort des principaux chefs, mirent l'état sur le bord de sa ruine. Cependant ces tumultes destructeurs ayant été appaisés par la sagesse de *Musa,* frere naturel du roi, on tint un grand conseil, dans lequel *Abouabdoullah* déclara les raisons qui l'avoient porté à punir aussi sévèrement les Abencerrages; c'étoit leur conspiration et l'adultere de la reine. Il prononça alors la sentence qui la condamnoit à être brûlée vive, si elle ne pouvoit, avant trente jours, trouver quatre chevaliers qui consentissent à défendre sa cause contre ses quatre accusateurs. Les parents de la reine étoient tous prêts à tirer leur cimeterre dans la chambre du conseil, et à la délivrer du danger qui la menaçoit, lorsque leur fureur fut arrêtée par l'éloquence de *Musa,* qui leur observa qu'ils pourroient bien sauver la vie de cette princesse par la voie de la violence, mais qu'ils ne pourroient, par ce moyen, justifier son honneur aux yeux de ceux qui croiroient sa cause injuste si

elle refusoit de se soumettre à l'épreuve ordinaire : en conséquence la reine fut immédiatement enfermée dans la tour de *Comares*. Plusieurs guerriers de Grenade s'offrirent pour avoir l'honneur d'exposer leur vie en la défendant ; mais aucun d'eux ne fut assez heureux pour être choisi. Elle avoit conçu une si haute idée des Chrétiens, depuis la valeur qu'ils avoient montrée dans un tournoi qui avoit eu lieu depuis peu à Grenade, et la trahison des Zégris avoit imprimé dans son cœur une telle horreur pour les Maures, qu'elle se détermina à remettre le soin de sa défense entre les mains des chevaliers espagnols. Ne doutant pas de leur noble courage, elle dépêcha un courier de confiance, qui porta une lettre à *don Juan de Chacon*, seigneur de Carthagene, le suppliant d'épouser sa querelle en véritable chevalier, et d'amener avec lui trois braves guerriers pour la défendre au jour fixé. *Chacon* répondit qu'il attachoit un trop grand prix à cet honneur pour ne pas être ponctuel à se rendre à l'heure indiquée. Le jour fatal arriva, et tout Grenade étoit enseveli dans la plus grande douleur, en voyant que leur reine bien aimée avoit eu la négligence de ne nommer personne pour prendre sa défense. *Musa*, *Azarque* et *Almoradi*, qui étoient les juges du camp, la

presserent, mais en vain, d'accepter leurs épées ou celles de plusieurs autres guerriers qui desiroient prouver la justice de sa cause; mais la princesse, comptant sur la foi espagnole, persista dans son refus. Alors les juges la conduisirent au bas de l'Alhambra, dans une grande place, où on avoit dressé un échafaud tendu de noir, et s'y assirent sur un des côtés. A la vue de cette belle reine si malheureuse, la place retentit de cris et de lamentations. Ce fut avec beaucoup de difficultés que les spectateurs s'empêcherent d'attaquer ses ennemis, et de la sauver à force ouverte.

A peine les juges étoient assis, que vingt trompettes annoncerent l'approche des quatre accusateurs, qui s'avancerent armés de pied en cap, et montés sur les plus beaux coursiers de l'Andalousie : ils portoient sur leurs armures des vestes qui n'étoient point attachées ; ils avoient aussi des plumes et des ceintures d'une couleur basanée. Deux épées ensanglantées étoient peintes sur leurs boucliers, avec ces mots au-dessous : *Nous les tirons pour la vérité.* Tous leurs parents et leurs partisans les accompagnerent jusqu'à la lice. En vain la foule jettoit un œil d'impatience vers la porte par laquelle les champions de l'innocence persécutée devoient arriver : personne

ne parut depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi. Le courage de la reine commençoit à l'abandonner, lorsque quatre vaillants Maures se présenterent pour obtenir d'elle la permission de venger son innocence. Elle promit de remettre sa vie entre leurs mains, si les champions qu'elle attendoit n'étoient pas arrivés dans deux heures. Dans ce moment même on entendit un grand bruit, et quatre Turcs à cheval s'avancerent dans cette place, en faisant caracoler leurs chevaux. L'un d'eux s'adressa aux juges, en leur demandant la permission de parler à la reine : elle leur fut accordée. Ils mirent un genou en terre : le même Turc lui dit à très haute voix que lui et ses compagnons étoient Turcs, et qu'ils étoient venus en Espagne dans le dessein d'éprouver leurs forces contre les héros de l'armée de Ferdinand, mais qu'ayant été instruits de cette épreuve solemnelle, ils avoient changé de résolution, et qu'ils venoient d'arriver à Grenade pour consacrer à son service le premier essai de leurs armes en Espagne, et qu'ils espéroient qu'elle voudroit bien les agréer pour ses défenseurs. Pendant qu'il lui parloit, il laissa tomber sur ses genoux la lettre qu'elle avoit écrite à don Juan. Alors ne doutant pas que ces prétendus Turcs ne fussent le seigneur de Car-

thagene et ses compagnons (*a*), elle accepta leur proposition ; et les juges ayant solemnellement déclaré son choix, ils donnerent l'ordre de sonner la charge. L'attaque fut terrible, et le combat long-temps douteux. A la fin don Juan renversa *Mabandin Gomele*, et le duc tua *Aliamet Zégri ; Mahandon Gomele* tomba sous l'épée d'Aguilar ; et le dernier de tous, l'abominable traître *Mahomet Zégri*, fut mis hors de combat, et si fort affoibli par la perte de son sang, qu'il tomba aux pieds de Ferdinand, qui, mettant son genou sur le sein de l'infidele, et tenant la pointe de sa dague sur sa gorge, le somma de confesser la vérité s'il vouloit qu'il lui accordât la vie. « Il n'est « pas besoin d'une nouvelle blessure, répondit « Mahomet ; celles que j'ai reçues suffiront pour « délivrer le monde d'un monstre tel que moi. « Apprends donc que, pour me venger des Aben-« cerrages, j'ai inventé le mensonge qui a causé « leur ruine et la persécution de la reine, que je « déclare ici pure, innocente, sans tache et sans « reproche que ce puisse être : j'implore d'elle « mon pardon à mon dernier soupir ». Les juges descendirent pour recevoir la déposition du Zé-

(*a*) Le duc d'Arcos, don Alonzo d'Aguilar, et don Ferdinand de Cordova.

gri expirant. Elle fut ensuite annoncée au peuple, qui exprima sa joie par les plus bruyantes acclamations. Le jour se termina par des fêtes et des réjouissances. La reine fut reconduite en triomphe au palais, où le repentant Abouabdoullah tomba à ses pieds, et tâcha d'expier son crime par un déluge de larmes. Mais ce fut en vain, la reine fut inflexible ; elle se retira chez un de ses plus proches parents, et refusa d'avoir désormais aucun commerce avec lui. Les quatre chevaliers quitterent à l'instant Grenade, sans s'être découverts à d'autres qu'à la reine ; et bientôt après les amis nombreux des Abencerrages abandonnerent la ville, et, par leur émigration dans l'Afrique et dans la Castille, laisserent Abouabdoullah privé de bons officiers, et entièrement livré à la merci de ses ennemis, qui, dans le cours de quelques mois, lui ôterent sa couronne.

LETTRE XXII.

Nous avons fait connoissance avec une personne bien instruite des affaires de ce pays-ci, qui nous a communiqué ce qu'elle savoit sur l'état ancien et actuel de cette province ; et la comparaison qu'elle en a faite nous a fait soupirer plus d'une fois.

Tout le temps que Grenade a été gouvernée

par ses propres rois, excepté pendant les dernieres années, elle paroît avoir joui d'une plus grande prospérité que depuis qu'elle est devenue une des provinces de l'Espagne. Avant sa conquête, c'étoit un des royaumes les mieux peuplés et les plus opulents de l'univers. Son agriculture étoit arrivée au plus haut point de perfection, ses revenus et son commerce étoient immenses, les ouvrages publics étoient construits avec la plus grande magnificence; et sa population étoit portée à un tel point, qu'il seroit impossible à toute personne qui la considéreroit dans son état actuel, d'y ajouter foi. Les nombreuses ruines qui sont éparses sur les montagnes suffisent pour engager à croire que ces parties froides et stériles qui occupent plus des deux tiers de la province étoient anciennement couvertes de plantations d'arbres fruitiers, d'abondantes moissons, et d'imposantes forêts. Chaque Maure avoit une portion de terre qui lui étoit assignée, et qui lui suffisoit pour son habitation, pour l'entretien de sa famille, et pour la nourriture de son cheval; car chaque homme étoit obligé d'en entretenir un. Ces petits francs fiefs couvroient tout ce pays, avant que les continuelles incursions et les ravages des Chrétiens eussent chassé les Maures vers les villes, les mon-

tagnes d'un accès difficile, ou enfin vers les côtes de Barbarie. La seule ville de Grenade contenoit quatre-vingts mille familles, et mettoit fréquemment sur pied des armées de trente mille fantassins et de dix mille chevaux. Un auteur arabe dit que les rois entretenoient habituellement cent mille chevaux pour leur propre usage, et pour monter leur cavalerie en temps de guerre, et que plus d'une fois ils avoient fait passer en revue deux cents mille soldats qu'ils avoient levés à dessein de faire la guerre aux Castillans.

Une grande abondance de soie étoit produite dans la plaine, et les montagnes de derriere la ville fournissoient assez de bled pour sa consommation. Les riches mines de ces montagnes étoient ouvertes; et quoiqu'elles ne fussent pas exploitées avec la même habileté qu'emploient nos mineurs modernes, elles donnoient cependant une si grande quantité d'or et d'argent, que ces deux métaux étoient beaucoup plus communs à Grenade que dans aucun autre pays de l'Europe. Je ne puis vous donner une idée plus exacte de ce peuple qu'en traduisant un passage d'un manuscrit arabe de la bibliotheque de l'Escurial : il est intitulé histoire de Grenade, par *Abi Abdallah ben Alkalhibi Absaneni*, écrit dans l'année 778 de l'hégire, ce qui répond à

l'année 1378 de l'ere chrétienne. *Mahomet Lago* étoit alors pour la seconde fois roi de Grenade. Elle commence par une description de la ville et de ses environs, que voici :

« La ville de Grenade est entourée de jardins « très spacieux, dont les arbres sont plantés si « près l'un de l'autre, qu'ils ressemblent à des « haies, mais non pas assez cependant pour em-« pêcher d'appercevoir les belles tours de l'*Al-« hambra*, qui brillent ainsi que d'éclatantes « étoiles sur de vertes forêts. Cette plaine très « étendue produit une telle quantité de grains et « de légumes, qu'il n'y a que les revenus des « premieres familles du royaume qui puissent « égaler leur produit annuel. On a calculé que « chaque jardin rapportoit un produit net de « cinq cents pieces d'or (*aurei*), sur lesquelles « ils paient au roi trente *minae* (*a*). Au-delà de « ces jardins on trouve des champs d'une culture « très variée, et qui sont, dans toutes les saisons « de l'année, habillés de la plus riche verdure, et « chargés de productions végétales utiles, soit

(*a*) Je n'ai pu obtenir des interpretes arabes aucune relation satisfaisante sur la valeur de ces monnoies de Grenade. C'est pourquoi je les ai laissées comme je les ai trouvées dans la traduction latine de *Casire*.

« d'un genre, soit d'un autre. Par ce moyen on « est sûr d'obtenir une suite continuelle de ré- « coltes, et une forte recette annuelle causée par « les produits. On dit qu'elle monte à vingt mille « *aurei*. Près de ces champs on voit les magnifi- « ques fermes appartenant au domaine royal. « Cette vue est charmante par l'énorme quantité « de plantations d'arbres, et par la variété des « plantes. Ces terres occupent un espace de « vingt milles quarrés. Pour les faire valoir, ils ont « un grand nombre de bons laboureurs qui en- « tretiennent d'excellents animaux également « propres au *trait* et à la *charge*. Dans la plus « grande partie de ces fermes, il y a des châteaux, « des moulins et des mosquées. Le profit que « l'on en tire doit être grand, puisqu'il provient « d'une science consommée en agriculture, aidée « de la fertilité du sol et de la température du « climat. Plusieurs villes remarquables par le « nombre de leurs habitants et l'excellence de « leurs productions sont dispersées autour de ces « terres, qui appartiennent à la couronne. Les « plaines contiennent aussi de grandes parties « de prairies et de pâturages, des villages et des « hameaux remplis d'habitants, de maisons de « campagne, et de petites habitations apparte- « nant à une seule personne ou à deux ou trois

« associés. J'ai entendu nommer plus de trois « cents hameaux dans les environs de Grena- « de (*a*). »

Ensuite il rend compte du caractere des habitants :

« Les habitants de Grenade sont orthodoxes, « et de la secte des Molekites : ils ont une obéis- « sance aveugle pour les ordonnances de leurs « princes : ils sont très patients au travail, et « d'une libéralité extrême. Ils ont très bonne « mine, sont d'une taille moyenne, ont de petits « nez, de beaux teints et des cheveux noirs. « Leur maniere de parler est élégante ; mais ils « sont peut-être un peu trop prolixes dans leurs « discours. En dissertant et en disputant, ils sont « hautains et obstinés. La plupart de ces famil- « les tirent leur origine des maisons de Barba- « rie. Leur habillement est rayé, fait à la maniere « des Perses ou des Turcs, mais du plus grand « prix, soit de laine fine, de toile, de soie ou de « coton. Dans l'hiver ils portent l'*albornos,* ou le « manteau africain ; dans l'été une robe blanche, « large et volante. Les soldats d'extraction espa-

---

(*a*) De dessus les remparts de la ville on découvre cinquante colleges et lieux de dévotion, et plus de trois cents moulins à eau.

« gnole ont coutume de porter à la guerre une « cotte de maille fort courte, des casques légers, « et, pour leurs chevaux, des harnois arabes, un « bouclier de cuir, et une lance très mince. Ceux « qui sont nés en Afrique portent de très longs « bâtons qu'ils appellent *amras*, c'est-à-dire « bouts de cordes. Leurs demeures sont très lé- « gèrement construites. C'est une chose curieuse « d'assister à leurs fêtes : car alors les jeunes gens « s'assemblent dans une maison faite pour dan- « ser ; ils y chantent toutes sortes de balla- « des licencieuses. Les citoyens de Grenade « mangent pendant toute l'année d'excellent pain « de froment ; les pauvres et les laboureurs sont « quelquefois obligés, en hiver, de manger du « pain fait avec de l'orge, qui cependant est ex- « cellente dans son genre. Ils ont de toutes sortes « de fruits en abondance, et particulièrement « des raisins : la quantité qu'on en mange est « incroyable. Les vignobles des environs rappor- « tent quatorze mille *aurei*. Les provisions de « toute espece de fruits secs, tels que des figues, « des raisins, des prunes, etc. sont immenses. « Ils ont aussi le secret de conserver les raisins « sains et pleins de jus d'une année à l'autre.

« Leurs monnoies d'or et d'argent sont égale- « ment bonnes, et n'ont presque pas d'alliage.

« Les amusements et les récréations des ci« toyens sont en grand nombre, lorsqu'ils se re« tirent dans l'automne à leurs jolies maisons de « campagne, qui sont situées dans les fauxbourgs: « ils aiment prodigieusement à se parer avec des « ornements d'or et des pierres précieuses.

« Les femmes sont belles, mais en général « d'une taille au-dessous de la moyenne, si bien « qu'il est très rare d'en rencontrer une seule « grande. Elles sont très mignonnes, et attachent « un très grand prix à la longueur des cheveux. « Leurs dents sont aussi blanches que la neige, « et toute leur personne parfaitement douce et « suave, à cause de l'usage très abondant qu'elles « font des parfums les plus exquis. Elles ont une « démarche légere et agréable. Leur esprit est « pénétrant et plein de feu, leur conversation « fine et piquante. Dans ce siecle la vanité du « sexe a porté l'art de s'habiller avec élégance, « profusion et magnificence, à un tel excès, que « cela doit être regardé plutôt comme de la folie « que comme du luxe. »

Il n'y avoit point de maison à Grenade qui n'eût ses conduits d'eau, et dans chaque rue il y avoit des fontaines abondantes pour l'utilité publique. Enfin ils ne négligerent aucun des arts ni aucune des inventions qui pouvoient contribuer

à rendre leur existence aisée et voluptueuse. Je crois bien même que leur extrême urbanité et leurs raffinements en toutes choses contribuerent à accélérer leur ruine.

Vous avez vu jusqu'ici le côté brillant du tableau ; mais, hélas ! que vous le trouverez différent en le considérant dans son état actuel ! La gloire de Grenade s'est évanouie avec ses anciens habitants. Ses rues sont engorgées par la boue, ses aqueducs presque réduits en poussiere, ses forêts détruites, ses territoires dépeuplés, son commerce perdu ; en un mot, excepté les gens d'église et de loi, tout est dans un état déplorable.

Lors de l'expulsion des Maures, on permit à ceux qui étoient habiles dans les manufactures de soie, ou dans l'art de conduire les eaux et de les distribuer, de rester dans le royaume. Indépendamment de ceux-ci, il y en eut quelques autres encore assez heureux pour trouver de puissants protecteurs qui les empêcherent de partager le destin de leurs concitoyens. Dans l'année 1726, l'inquisition, du consentement du gouvernement, s'empara de trois cents soixante familles accusées d'être mahométanes en secret, et confisqua tous leurs biens, estimés à douze millions de piastres, somme immense dont il n'a-

jamais été rendu compte. Les ancêtres de ces peuples avoient pris à leur baptême le surnom de leur parrain, ce qui fut cause qu'ils porterent les mêmes noms que la plus grande partie des meilleures familles d'Espagne; espece de parenté qui leur fut d'un grand secours dans leur malheur, et sauva probablement leurs jours de la sévérité du saint office. Ils furent dispersés dans les différentes parties de l'Espagne les plus éloignées, où l'on assure que, comme ils étoient fort habiles, et qu'ils avoient beaucoup d'expérience dans le commerce, ils redevinrent bientôt riches, et acquirent sans doute assez de sagesse pour conserver leurs nouvelles possessions mieux qu'ils n'avoient fait les premieres. Ils furent les principaux marchands et les premiers capitalistes de Grenade. Ils avoient pour habitude d'acheter et de payer argent comptant toute la soie de la *vega*, et quelquefois d'en avancer la valeur aux propriétaires avant le temps de la récolte. Ils distribuoient cette soie écrue aux manufacturiers, à qui ils fournissoient de l'argent pour leur entretien; mais ils en étoient ensuite bien récompensés par le profit que leur procuroit la soie travaillée. Tous les ouvriers prospéroient par leur protection, et acquéroient une subsistance honnête pour eux et pour leur famille. Les proprié-

taires des terres éprouvoient l'agrément d'une vente prompte de leurs denrées, de maniere que le produit annuel des soies dans cette province, avant l'année 1726, alloit rarement au-dessous de deux millions six cents mille livres pesant, au lieu qu'à présent elle n'excede pas cent mille livres.

La côte de Grenade, depuis *Marbella* jusqu'à *Motril*, produisoit autrefois une énorme quantité de sucre, ce qui, excepté depuis trente ans, faisoit un article de commerce pour Madrid; mais tout celui qu'elle produit maintenant est consommé dans les environs pour faire des confitures. Les droits considérables qui ont été mis sur cette branche de commerce, et qui n'ont point été diminués, l'ont presque entièrement ruinée : il n'y a que trois moulins qui travaillent, encore sont-ils dans un mauvais état. A *Motril* et à *Toros*, proche Velez, les cannes de sucre ont crû jusqu'à la hauteur de neuf pieds ; elles étoient d'une grosseur proportionnée. On dit que les premiers plants furent portés de là aux Indes occidentales, et que le sucre est encore égal, pour la qualité et le grain, au meilleur que l'on y recueille.

Dans les montagnes il y a un village sur le *Dauro*, qui est encore à présent, à ce qu'on dit,

composé presque entièrement des descendants des Maures ; mais il n'est pas possible de savoir s'ils ont conservé quelque attachement pour les mœurs et la religion de leurs ancêtres, ou s'ils sont aussi bons chrétiens dans le cœur qu'ils paroissent l'être au dehors. Leurs visages ronds et pleins, leurs yeux petits et brillants, leurs nez courts, et leurs mentons alongés, les font facilement distinguer des Castillans qui se sont établis parmi eux. Ils sont extrêmement humbles ; leur langage est mielleux. Ils sont si attachés à l'argent, que ce n'est qu'avec bien de la peine que l'on peut les engager à acquitter les rentes et les impositions qu'ils ne peuvent s'empêcher de payer. S'il en faut croire notre *instructeur*, ces peuples et la race des chrétiens mosarabiques qui habitoient ce pays avant sa conquête, sont regardés comme une race d'hommes bien supérieure, tant pour le moral que pour l'industrie, aux descendants de ces vagabonds de Castille, dont on envoya une colonie à Grenade. On peut encore découvrir quelques vestiges des mœurs et des usages des Maures : par exemple, lorsqu'ils vont se baigner, à la fin d'une abondante moisson, ou lorsqu'ils reçoivent quelque bonne nouvelle, ils ont alors pour habitude de jetter les plus épouvantables cris.

LETTRE XXIII.

Après l'ennuyeux préambule de ces trois longues lettres, il est bien temps de vous conduire au palais de l'*Alhambra*. Cette ancienne forteresse, résidence des monarques mahométans de Grenade, tire son nom de la couleur rouge des matériaux avec lesquels elle fut originairement construite; car *Alhambra* signifie *maison rouge*. Le plus grand nombre de ses souverains prit un grand plaisir à ajouter de nouveaux bâtiments à ses anciennes tours, que l'on nomme maintenant *torres de la campana*, et à embellir ce qui avoit été fait auparavant. L'agrément de la situation et la salubrité de l'air engagerent l'empereur Charles V à commencer un magnifique édifice sur les ruines de l'ancien palais. On peut croire, d'après cela, que son projet étoit d'y fixer sa principale demeure; mais son esprit actif, ses guerres continuelles, et ses fréquentes absences d'Espagne, lui firent abandonner toute idée relative à Grenade, long-temps avant que son plan pût être exécuté. L'*Alhambra* est situé entre des rivieres sur une très haute montagne qui s'avance dans la plaine, et qui domine toute la ville. La route qui y conduit passe à travers une rue étroite appellée *Calle de los Gomeles*,

du nom d'une ancienne famille moresque. Ensuite on passe par une porte très massive, bâtie par l'empereur, qui conduit dans l'enceinte extérieure de l'*Alhambra;* puis on continue de monter par une avenue très roide plantée d'ormes, qui, se garnissant toujours de chaque côté, forment bientôt un bois coupé dans plusieurs sens différents par des routes négligées et sauvages, parmi lesquelles des ruisseaux d'une eau limpide, trouvant leur chemin obstrué par les décombres de leurs anciens canaux, se débordent et se répandent sur toute la route : une grande fontaine orne la plate-forme qui est presque au sommet de la montagne. Comme les eaux ont été détournées de leurs conduits, et qu'on a souffert pendant très long-temps qu'elles s'étendissent de côté et d'autre, elles ont dégradé la plus grande partie des sculptures et des embellissements, qui étoient de fort bon goût. Là, on tourne sur la gauche, et l'on passe sous les murs de l'enceinte intérieure : elle donne l'idée d'une ville ancienne ; elle est composée d'une longue suite de murs avec de hauts creneaux, interrompus à une distance réguliere par des tours élevées et quarrées, qui ont une ou deux fenêtres en arcades près de leurs toits; un talut rapide part du rez-de-chaussée, et descend dans un fossé sec.

Le bâtiment entier est construit avec des cailloux ronds et irréguliers, mêlés de ciment et de gravier. Quelques parties sont recouvertes et lissées avec un enduit épais en plâtre. Dans d'autres endroits on a placé du mortier entre les pierres pour les mettre de niveau, et la truelle y a formé des triangles, des demi-lunes, etc. En face de cet endroit on trouve la principale entrée du château : c'est une tour quarrée construite par le roi *Juzaf Abuhagiagi*, en 1348, ainsi que l'inscription nous l'apprend: elle est appellée la *porte du jugement*, parceque c'étoit là que la justice étoit sommairement administrée. On passe à travers plusieurs arcades, dont chacune forme plus d'un demi-cercle entier, et est soutenue par une petite *imposte*. (Les deux bouts de l'arc se terminent en fer à cheval). Sur la clef de l'arcade extérieure, il y a un bras sculpté qui est le symbole de la force et de la domination; sur celle de l'arcade suivante, il y a une clef relevée en bosse: ce sont les armes des Maures d'Andalousie. Plus haut le mur mitoyen est recouvert par une belle mosaïque bleue et or, dans le milieu de laquelle on a placé une image de la vierge Marie. Comme les voitures ne vont jamais par cette porte, le passage forme plusieurs détours remplis d'images, d'indulgences et d'autels. En sortant de ce

passage, on entre dans une rue étroite remplie à droite par de misérables baraques, et fermée à gauche par les murs du château, que l'on suppose avoir été bâtis par les Phéniciens. J'examinai l'ouvrage de très près, et trouvai qu'il consistoit en une couche de ciment, épaisse d'un ou deux pouces, sur lequel est posée une pierre de la même épaisseur, qui est travaillée en forme d'échiquier. Cette méthode réguliere est employée depuis le haut du mur jusqu'au bas. Cette ruelle aboutit dans une grande place quarrée, ou *plaza de los Algibes,* ainsi nommée à cause d'anciennes cîternes qui sont creusées dessous, et qui regnent d'un bout à l'autre ; elles sont continuellement fournies d'une eau courante. La vue dont on jouit de dessus le parapet est de toute beauté : elle s'étend sur la vallée du *Dauro*, sur l'*Albaycyn* et sur la *Vega*.

Positivement au sommet de la montagne, et dominant sur la ville, on trouve les tours du clocher : c'est un grouppe de bâtiments quarrés fort élevés, qui servent maintenant de prisons. Au bas de ces tours, vers le midi, sur une petite terrasse, on voit le jardin du gouverneur : c'est une charmante promenade remplie de beaux orangers, de cyprès et de haies de myrtes ; mais il est presque entièrement abandonné. La vue que l'on décou-

vre de là est incomparable. Deux grands vases, ornés de feuillages et de caracteres émaillés en bleu et or, sont les seuls ornements qui y soient restés : on les a tirés des voûtes qui sont sous l'appartement royal. A main droite de la *plaza de los Algibes,* on trouve une porte solitaire qui servoit autrefois d'entrée à quelques unes des cours extérieures, qui ont été détruites par Charles-Quint lorsqu'il entreprit de faire élever sur cette même place le superbe palais qui fait face aux *torres de la campana.* Cet édifice forme un quarré parfait de deux cents pieds espagnols : il porte des pilastres des deux ordres *dorique* et *ionique* sur une base rustique ; sa hauteur est de soixante et deux pieds, depuis la pointe de l'entablement jusqu'à terre. Devant trois de ces façades, il n'y a point de bâtiment ; mais la quatrieme, qui est vers le nord, est jointe et liée avec l'ancien palais des rois maures. Celui de Charles-Quint n'a jamais été fini, au grand regret des véritables amateurs des beaux arts ; car bien peu d'édifices méritent autant leur admiration. L'architecte qui l'a bâti s'appelloit *Alonzo Verruguette ;* il étoit de *Paredes de Navas*, près *Valladolid.* Il a prouvé, par cet ouvrage, qu'il avoit du génie, un grand style, et beaucoup d'élégance et de pureté de dessin. Tout ce qui a été fait en

Espagne depuis un siecle est bien loin de là. Les portes sont dessinées dans le plus grand genre ; les bas-reliefs, les figures, les festons, les médaillons, etc., sont d'une belle composition et d'une exécution parfaite. Les ornements des corniches, des fenêtres et des chapiteaux, sont d'une grande délicatesse, et concourent parfaitement à l'effet général. Sur les piédestaux des colonnes qui soutiennent l'entablement de la grande porte, il y a des reliefs en marbre de couleur foncée : à quelque distance, on pourroit croire qu'ils sont de bronze à cause de leur poli. La porte, du côté du midi, appellée *el Zanguenette,* me plut extrêmement, parceque j'y trouvai une simplicité élégante, et des ornements d'un goût nouveau pour moi. Le fronton est orné de rouleaux de papier, jettés avec la plus grande facilité, et sur lesquels est écrit *Plus outre.* C'étoit la devise de l'empereur Charles-Quint, qui ne manqua jamais de la placer dans tous les ouvrages publics qu'il entreprit. On passe à travers un vestibule oblong pour aller dans la cour qui forme le centre du palais. C'est un cercle parfait de cent quarante-quatre pieds de diametre, autour duquel regne une colonnade d'ordre dorique : elle est composée de trente-deux colonnes, soutenant une galerie haute qui a un égal nombre

de pilastres d'ordre ionique ; chacun d'eux est d'un seul bloc de marbre rougeâtre. La galerie a dix-neuf pieds de large : elle sert de communication à l'escalier et aux appartements projettés qui devoient être construits autour de la cour, tous de formes et de proportions différentes. Le toit de la galerie est presque tout-à-fait tombé en poussiere, et plusieurs des colonnes sont fort endommagées. Ces appartements n'eurent jamais d'autre couverture que le ciel ; et il n'y a que la température pure de ce climat qui ait pu préserver, pendant tant d'années, ce bel ouvrage de sa ruine totale. La magnificence, l'ensemble de cette masse, et sur-tout l'élégance de cette cour circulaire, me transporterent de plaisir à la premiere vue ; mais je puis vous assurer que mon admiration ne fit qu'augmenter chaque fois que j'y retournai.

Fort près de là, vers le nord, il y a un amas de bâtiments aussi vilains que confus, et qui ne paroissent pas faits pour former un ensemble. Les murs sont absolument dépouillés de toute espece d'ornement ; ils sont composés de gravier et de petits cailloux, et grossièrement barbouillés de plâtre : néanmoins c'étoit là la demeure des anciens rois de Grenade ; elle offre, sans contredit, l'intérieur de palais le plus cu-

rieux que l'on puisse trouver en Espagne, et peut-être même en Europe. Dans beaucoup d'autres pays on peut voir d'excellente architecture ancienne et moderne, ou bien conservée, ou tombée en ruines : mais rien de ce que l'on peut rencontrer ailleurs ne pourroit donner une notion juste de cet édifice; il n'y a que les décorations d'opéra ou les contes des génies, qui puissent en donner une juste idée. Je le considere donc comme étant le seul de son genre; c'est pourquoi je pense qu'il n'est pas nécessaire que je vous fasse aucune excuse sur les détails, peut-être arides, que je vais vous en donner.

En tournant le palais de l'empereur, vous trouvez dans un angle une porte unie et sans le moindre ornement. J'avoue qu'à ma premiere visite je fus saisi d'étonnement, lorsqu'ayant passé le seuil de cette porte je me trouvai soudainement transporté dans le pays des fées. La premiere chose que l'on voit est la cour appellée *Communa* ou *del Mesucar*, c'est-à-dire les bains publics. C'est un quarré long, avec un bassin profond au milieu, plein d'une eau limpide; deux escaliers de marbre conduisent au fond. Sur chaque côté il y a un parterre de fleurs et des allées d'orangers; tout autour de la cour regne un péristyle pavé de marbre. Les arcades sont

supportées par des piliers très légers, de proportion et de style tout à fait différents des ordres réguliers d'architecture. Les plafonds et les murs sont incrustés d'ouvrages ciselés en stuc, si délicats et si mêlés, que le dessinateur le plus patient seroit bien embarrassé d'en suivre le fil, à moins qu'il n'en connût le plan général; ce qui donneroit une grande facilité, car cette espece de travail est répétée fréquemment, et régulièrement de distance en distance. On l'a exécuté par le moyen de petits moules quarrés, appliqués successivement, et dont les différentes parties ont été jointes avec la plus grande délicatesse. Dans chaque division, il y a des sentences de différentes longueurs, écrites en langue arabe. Le plus grand nombre de ces sentences exprime l'idée suivante, *Il n'y a de conquérant que Dieu;* ou bien, *Obéissance et honneur à notre seigneur Abouabdoullah.* Les plafonds sont dorés, ou peints; et quoiqu'ils soient constamment exposés à l'air, le temps n'a point altéré la fraîcheur de leurs couleurs. La partie la plus basse des murs est en mosaïque, disposée d'une maniere bizarre en nœuds et en festons. Un travail d'un genre si nouveau pour moi, fait d'une maniere si exquise et si différente de tout ce que j'avois vu jusqu'alors, me causa les sensations les plus agréa-

bles; je puis vous assurer qu'elles redoublerent à chaque pas que je fis dans ce lieu magique. Les vestibules qui sont aux deux bouts ressemblent beaucoup plus à un ouvrage en rocaille, qu'à toute autre chose à quoi je puisse les comparer. Celui qui est à main droite conduit à une voûte octogone qui est sous le palais de l'empereur, et qui forme une galerie où l'on entend parfaitement ce qui se dit tout bas d'un bout à l'autre : elle sert de communication aux communs des deux maisons.

Vis-à-vis la porte de la *Communa*, par laquelle on entre, il y en a une autre qui conduit dans le *Quarto de los leones*, ou appartement des lions. C'est une cour oblongue, de cent pieds de longueur sur cinquante de largeur; elle est entourée par une colonnade qui a sept pieds de large sur chacun des côtés, et dix à chacun des bouts. Deux cabinets d'environ 15 pieds quarrés s'avancent dans la cour aux deux extrémités; elle est pavée avec des tuiles colorées. La colonnade est de marbre blanc; les murs sont revêtus, depuis terre jusqu'à la hauteur de cinq pieds, avec des tuiles bleues et jaunes, disposées en échiquier; au-dessus et au-dessous, il y a une bordure de petits écussons émaillés en bleu et or, portant sur la bande une devise qui

signifie qu'*il n'y a point d'autre conquérant que Dieu.* Les colonnes qui supportent le toit et la galerie sont de marbre blanc; elles sont extrêmement minces, et ornées d'une maniere fort bizarre. Elles ont neuf pieds de haut, en y comprenant la base et le chapiteau, et huit pouces et demi de diametre. Elles sont disposées très irrégulièrement: quelquefois elles sont seules, d'autres fois elles forment un grouppe de trois, mais le plus souvent elles sont accouplées. La largeur des arcades en fer à cheval qui sont sur ces colonnes est de quatre pieds deux pouces pour les grandes, et de trois pour les plus petites. Le plafond du cabinet est fait avec bien plus de soin et d'une maniere bien plus compliquée que celui de la *Communa:* le stuc qui y est appliqué sur les murs est d'une délicatesse inimitable; dans le plafond sur-tout, il est si artistement traité, qu'il faut le voir pour le croire. Les chapiteaux sont de différents dessins: chacun de ces dessins est répété plusieurs fois dans la circonférence de la cour; mais on n'a pas eu la plus petite attention à les placer régulièrement, ou vis-à-vis l'un de l'autre. Vous aurez une idée beaucoup plus claire de leur style, ainsi que de leurs dispositions, par mes dessins, que par toutes les descriptions que je pourrois vous en faire. Il

est impossible de trouver parmi cette variété de feuillages, de grotesques, et d'ornements singuliers, la plus petite représentation d'animaux vivants. Au-dessus de chaque arcade il y a un grand quarré en arabesques, entouré d'une bordure sur laquelle il y a des caracteres : ce sont presque toujours des citations tirées de l'Alcoran. Sur les piliers, il y a un autre quarré qui est orné du travail le plus délicieux en filigranes. Au dessus de tout cela il y a une bordure de bois, ou espece de corniche, autant enrichie de sculpture que le stuc qui couvre la partie inférieure. Un toit de tuiles rouges qui s'avance en saillie, couvre le tout; c'est la seule chose qui défigure cette superbe cour. Cette vilaine couverture est moderne; elle a été faite par l'ordre de M. Wall, le dernier premier ministre. Il a fait réparer entièrement l'Alhambra il y a quelques années. Du temps des anciens Maures, ce bâtiment étoit couvert de grandes tuiles peintes et vernissées, dont on voit encore quelques unes. Dans le milieu de la cour il y a douze lions fort mal faits; ils sont muselés; le devant de leurs corps est soigné et poli, mais la partie postérieure est grossièrement travaillée; ils portent sur leur dos un énorme bassin duquel s'éleve un plus petit. Quand les tuyaux étoient bien entretenus,

30

un grand volume d'eau en jaillissoit continuellement, et retomboit ensuite dans les bassins, passoit à travers les lions, sortoit de leur mufle, et tomboit dans un grand réservoir qui, au moyen de canaux, communiquoit avec les jets d'eau des appartements. Cette fontaine est de marbre blanc, ornée de plusieurs festons et de distiques arabes, dont voici la traduction :

Ne vois-tu pas que cette eau coule aussi abondamment que si c'étoit le Nil?

Ceci ressemble à une mer baignant ses rives, et menaçant du naufrage les matelots effrayés.

Cette eau coule abondamment pour donner à boire aux lions.

Dans les jours de bataille notre roi est terrible comme le lion.

Le Nil donne de la gloire au roi, et les hautes montagnes la proclament.

Ce jardin est fertile en délices, et Dieu prend soin qu'aucun animal nuisible n'en approche.

La belle princesse qui se promene couverte de perles dans ce jardin, en augmente si prodigieusement la beauté, que tu peux douter si ceci est une fontaine qui coule, ou si ce sont les larmes de ses adorateurs (*a*).

(*a*) Ce passage est très obscur dans la traduction latine.

En passant le long de la colonnade, vers le midi, on trouve une chambre ronde, qui étoit destinée pour les hommes lorsqu'ils alloient prendre le café ou le sorbet. La fontaine qui est dans le milieu rafraîchissoit en été l'appartement. La forme de cette piece, l'élégance de sa coupole, la délicieuse distribution de la lumiere qui vient d'en haut, et la maniere exquise avec laquelle le stuc est peint, surpassent toute description. Chacune des choses que ce lieu renferme inspire les idées les plus voluptueuses et les plus agréables. C'est néanmoins dans cette délicieuse retraite qu'on prétend qu'*Abouabdoullah* rassembla les Abencerrages, et fit couper leurs têtes, qui toutes tomberent dans cette fontaine. Notre guide, avec l'air de la persuasion la plus forte, nous montra des taches de leur sang sur des morceaux de marbre blanc. Ces taches ne sont autre chose que les marques rougeâtres causées par la filtration des eaux ferrugineuses dans la carriere d'où on les a tirés, ou produites par le long espace de temps que ces marbres ont été exposés à l'air. En continuant de se promener autour de cette cour, on arrive à deux chambres

---

J'ai tâché d'y donner un sens; mais c'est toujours une pensée bien embrouillée.

qui sont au fond. On suppose qu'elles servoient de tribunaux ou de chambres d'audience. Leurs plafonds représentent des traits historiques, peints avec beaucoup de force; mais il y a une grande roideur dans les figures et dans les attitudes. L'un de ces tableaux paroît être une cavalcade; l'autre, l'entrée de quelque princesse; et le troisieme, un divan. Je ne pus découvrir le temps où ces peintures ont été faites, ni les sujets qu'elles représentent; mais notre *cicerone* prétendit que c'étoit l'histoire de la reine condamnée au feu, et des quatre chevaliers chrétiens qui la sauverent. Si ce sont en effet des peintures de cette histoire, que l'on regarde comme douteuse, elles doivent avoir été faites du temps de l'empereur Charles-Quint, ou quelque temps auparavant: car on ne peut supposer qu'Abouabdoullah ait voulu perpétuer la mémoire d'un fait dans lequel il jouoit un rôle si foible et si méprisable; et, indépendamment de cela, l'anathême prononcé par l'Alcoran contre toutes les images de créatures vivantes, fait qu'il est presque impossible que ces peintures aient été antérieures à la conquête de Grenade. Cependant les lions de la grande fontaine peuvent donner lieu à de puissants arguments contre ma derniere raison. En effet, ils prouvent que les princes

de Grenade, aussi-bien que quelques uns des califes d'orient, qui firent frapper leur effigie sur leurs monnoies, se hasarderent de se mettre au dessus de la loi. En tout cas, si on peut prouver que l'antiquité de ces peintures remonte jusqu'au regne de Ferdinand, ou au moins jusqu'au commencement de celui de Charles-Quint, ce qui, je crois, ne seroit pas difficile à éclaircir, j'aurai beaucoup plus de respect pour l'autorité de Gilles Pérez que plusieurs personnes ne pensent qu'il le mérite. On peut difficilement supposer que les événements du regne d'Abouabdoullah aient été tellement oubliés sitôt après, qu'un peintre ait osé représenter un combat dont plusieurs habitants de Grenade qui vivoient encore alors auroient pu être spectateurs.

Vis-à-vis la *Sala de los Abencerrages*, on trouve l'entrée de la *Torre de las dos Hermanas*, ou la tour des deux sœurs, ainsi nommée à cause de deux superbes pieces de marbre posées, ainsi que des dalles, sur le plancher. Cette porte surpasse tout le reste par l'énorme abondance des ornements, et par la beauté de la vue que l'on découvre à travers une longue file d'appartements, à la fin desquels une multitude d'arcades se terminent en une grande fenêtre qui s'ouvre sur la campagne. Lorsque le soleil y brille, la va-

riété des teintes et des lumieres répandues sur ces pieces produit un coup-d'œil d'une richesse incomparable. J'ai employé beaucoup de temps à en faire un dessin exact pris de la fontaine; j'espere qu'il vous aidera à comprendre ce que ma narration ne pourroit vous expliquer qu'avec beaucoup de peine. La premiere salle est celle du concert ; c'étoit là que les femmes se plaçoient ; les musiciens exécutoient dans quatre tribunes placées au-dessus : il y a un jet d'eau dans le milieu. Je crois que le pavé de marbre peut être comparé à tout ce qui existe de plus beau, tant par la grandeur des dalles que pour l'uniformité de leurs couleurs. Les deux sœurs qui donnent le nom à cette salle, sont deux tables de marbre de quinze pieds sur sept et demi, sans pailles ni taches. Jusqu'à une certaine hauteur les murs sont en mosaïque ; ils sont divisés au-dessus en élégants compartiments de stuc, tous d'un même dessin, que l'on a suivi aussi dans plusieurs des salles et des galeries contiguës. Le plafond est travaillé en petites cases, ainsi que le sont nos colombiers. Pour préserver ce toit voûté, aussi-bien que quelques unes des coupoles principales, on a élevé les murs extérieurs des tours à dix pieds au-dessus de la pointe du dôme : ils soutiennent un autre plancher qui

couvre le tout, au moyen de quoi un temps humide, une chaleur ou un froid excessif, ne peuvent causer aucun dommage à ce bâtiment. De cette salle on passe autour du petit jardin de myrtes de *Lindaraxa*, qui conduit dans un bâtiment ajouté du côté de l'est par Charles-Quint. Les chambres sont petites et basses; on voit sur chaque poutre sa devise favorite *Plus outre*. Ceci conduit à une petite tour qui s'avance hors de l'alignement du mur du côté du nord : elle est appellée *el Tocador,* ou le cabinet de toilette de la sultane : c'est un petit cabinet quarré qui se trouve au milieu d'une galerie ouverte, de laquelle il reçoit le jour au moyen d'une porte et de trois fenêtres. La vue en est charmante. Dans un coin il y a une grande dalle de marbre toute remplie de trous, au travers desquels la fumée des parfums s'élevoit des fourneaux qui étoient dessous. On peut présumer que c'étoit là que la reine des Maures étoit accoutumée de se placer pour recevoir les fumigations et se parfumer. L'empereur a fait peindre dans cette petite chambre plusieurs sujets tirés de ses guerres, ainsi qu'une grande quantité d'arabesques qui paroissent être des copies ou du moins des imitations des loges du Vatican (*a*). Ce qui en reste prouve

(*a*) Ils ont été cruellement gâtés et effacés par les gens

qu'ils ont été faits par d'habiles artistes. Un long passage conduit de ce lieu dans la salle des ambassadeurs, qui est magnifiquement décorée par une grande quantité de mosaïques et de devises de tous les rois de Grenade. Cette longue et étroite antichambre donne à gauche dans la *Communa*, et à droite dans la grande salle d'audience, qui est dans la tour de *Comares*: C'est un superbe salon qui a trente-six pieds quarrés, trente-six de hauteur jusqu'à la corniche, et dix-huit depuis cet endroit jusqu'au centre de la coupole. Sur trois de ses côtés les murs ont quinze pieds d'épaisseur; sur l'autre ils en ont neuf seulement: les fenêtres les plus basses ont treize pieds de haut. La salle entiere est revêtue de mosaïques de différentes couleurs, qui représentent d'une maniere fort embrouillée des nœuds et des étoiles, etc. Il y a par-tout des sentences en arabe, dont voici les principales:

«Le conseil de Dieu et un prompt accroissement réjouissent les vrais croyants».

«Louanges à Dieu et à son vice-gérent Nazar(*a*)

---

du peuple, à qui on permet de temps en temps d'entrer dans ces appartements.

(*a*) *Nazar* est un titre de dignité qu'on suppose désigner le fameux émir *Moumelin Jacob Almanzar*.

« qui nous donna cet empire, et à notre roi « Abouabdoullah, à qui soient données paix, « élévation et gloire. »

« Il n'y a de Dieu que Dieu.

« Valeur, succès et longue durée à notre roi « Abulhaghagh, roi des Maures : que Dieu con- « duise ses états et éleve sa puissance !

« Louanges soient à Dieu ; car j'anime cette « demeure de princes de ma beauté et de ma « couronne. Je jette de profondes racines ; j'ai « des fontaines de l'eau la plus pure, et de beaux « appartements; mes habitants sont des seigneurs « d'une grande puissance. Puisse Dieu, qui guide « son peuple, me protéger ! car je suis les maxi- « mes des saints. Je suis orné ainsi par les mains « et les libéralités d'*Abulhaghagh:* c'est une lune « brillante qui répand sa lumiere sur la face du « ciel. »

Ces inscriptions et ce qui reste de plusieurs autres répandues dans le palais prouvent que c'est l'ouvrage d'*Abulhaghagh* ou d'*Abouab-doullah.*

Après avoir fini le tour des appartements d'en-haut, qui sont au même niveau que les communs du nouveau palais, on descend au rez-de-chaussée, qui consiste en chambres à coucher et en salles pour l'été : les escaliers dérobés, et

les passages qui conduisent de l'un à l'autre, sont sans nombre. La piece la plus remarquable des appartements d'en-bas est la chambre à coucher du roi; elle communiquoit, par le moyen d'une galerie, avec l'étage d'au-dessus : les lits étoient placés dans deux alcoves sur une estrade élevée de tuiles bleues et blanches. Mais comme tout cet endroit a été réparé par Philippe V, qui y passa quelque temps, je ne puis dire comment il étoit dans les temps anciens : il y avoit dans le milieu une fontaine qui couloit continuellement pour rafraîchir les appartements pendant les grandes chaleurs. Derriere l'alcove il y a de petites portes qui conduisent aux bains royaux. Ils consistent en un petit cabinet avec des cîternes de marbre pour baigner les enfants, en deux chambres pour de grandes personnes, et en voûtes faites pour contenir les fourneaux et les bouilloires qui fournissoient l'eau aux bains et les vapeurs aux étuves. Les baquets sont faits de grands morceaux de marbre blanc; les murs sont revêtus de carreaux de faïance de diverses couleurs. La lumiere n'y entre que par des ouvertures pratiquées dans le plafond, qui est en dôme.

Tout auprès il y a une galerie où l'on s'entend d'un bout à l'autre, en parlant bas. Il y a aussi

une espece de labyrinthe, que l'on suppose avoir été fait pour l'amusement des femmes et des enfants.

Un de ces passages, qui sert aux communications, est fermé par une forte grille de fer, et appellé la prison de la sultane. Mais il est plus probable que cette grille étoit placée pour empêcher que personne ne pût s'introduire dans le quartier des femmes.

Au dessous de la chambre du conseil, il y a un passage long et étroit, appellé le cabinet d'étude du roi; il y a plusieurs voûtes contiguës à ce passage, qui étoient le lieu de la sépulture de la famille royale. Dans l'année 1574, on ouvrit quatre de ces sépulcres; mais comme ils ne contenoient rien autre chose que des cendres et des os, on les referma sur le champ.

Je finirai cette description de l'*Alhambra* en observant combien chaque chose étoit admirablement disposée et calculée pour rendre ce palais la plus voluptueuse de toutes les retraites. Quelle abondance d'eau y avoit été conduite pour le rafraîchir pendant l'été! quelle agréable circulation d'air y avoit été pratiquée par l'adroite disposition des fenêtres et des portes! quel agréable ombrage y avoit été produit par des arbres aromatiques! quel magnifique point de vue y

avoit été ménagé sur les belles montagnes et les fertiles plaines des environs ! Il n'est pas surprenant que les Maures aient beaucoup regretté Grenade, et qu'ils offrent encore chaque vendredi des prieres à Dieu pour qu'ils puissent recouvrer cette ville, qu'ils regardent comme un paradis terrestre.

LETTRE XXIV.

De Grenade, le 30 décembre 1775.

Je crains bien qu'après la description de l'*Alhambra* celle du reste de cette ville ne vous paroisse bien peu intéressante.

L'*Alameda*, le long des bords du *Xenil*, est une promenade aussi agréable qu'il soit possible d'en trouver en Espagne ; mais la riviere a rarement assez d'eau pour embellir la vue et la rendre plus vivante en réfléchissant le paysage. La montagne s'éleve hardiment, et semble soutenir l'avenue par des bosquets d'orangers, des allées de cyprès, et beaucoup de maisons grouppées sur son sommet. Cette promenade et une autre située de l'autre côté de la riviere, sont les principaux endroits où se trouve la foule des gens de pied et celle des carrosses. La beauté de Grenade n'est nulle part aussi frappante que de ces

promenades. Les parties les plus éloignées de la montagne sont nues et creusées en cavernes, habitées par une espece d'êtres basanés et fort pauvres, qui les ont excavées dans la montagne, ou qui les ont trouvées toutes creusées par les anciens possesseurs de ce pays. Dans l'hiver ces grottes sont si chaudes, que l'on peut y dormir sans aucun vêtement, et sans couverture sur son lit; et dans l'été elles sont si fraîches, qu'il seroit dangereux pour beaucoup de personnes d'y entrer subitement.

Les environs de la ville sont charmants, même à présent. Tout le monde nous assure que dans l'été le séjour de Grenade est délicieux. L'air n'y est jamais ni trop chaud ni trop froid : il est rafraîchi par une infinité de ruisseaux, et parfumé par toutes les délicieuses odeurs que les vents frais y apportent de tous les jardins qui sont dispersés sur la pente des montagnes voisines. Rien n'est aussi agréable (dans les soirées d'une température douce dont nous jouissons ici, quoique nous soyons à Noël) que de se promener le long des hauteurs de l'*Alhambra* (*a*). Les femmes

---

(*a*) Le grand concours de monde assis sur le gazon, se reposant au soleil et se divertissant, les marchands de liqueurs, de gâteaux et d'autres friandises, qui crient leurs

s'y font voir avec leurs beaux habits des dimanches ; leurs jupons et leurs voiles sont de soie noire. Cet habillement leur sied à merveille. Il est vrai qu'à Grenade elles sont réellement jolies, de quelque maniere qu'elles soient habillées ; elles ont la carnation plus belle, la peau plus fine, et les joues colorées par une teinte bien plus brillante qu'aucune de celles que nous avions trouvées dans tout notre voyage le long de la côte. Probablement la distance qu'il y a de Grenade aux ports de mer a préservé cette ville de l'infection générale des effroyables maladies qui se manifestent avec tant de violence dans les villes commerçantes. L'étonnante pureté de l'air doit aussi contribuer à la fraîcheur de leur teint. Dans plusieurs maisons il y a un courant d'eau qui passe, dans de petits canaux qui ne sont point couverts, au travers des chambres à coucher, en hiver ainsi qu'en été, sans que cela produise le plus petit effet fâcheux. Les fruits et la viande de boucherie se conservent pendant des temps infinis dans l'*Alhambra*, sans se corrompre.

Les murs et les portes de la ville, à un très petit nombre près, sont démolis; ce qui fait qu'elle

---

marchandises au milieu de cette foule, lui donnent l'air d'une foire.

est ouverte de tous les côtés. La plupart des rues sont étroites et crottées.

Le *Rambla* est une rue longue et large , qui conduit à la grande promenade ; une église haute et quelques bâtiments publics lui donnent un air de grandeur qui n'est pas commun dans une ville espagnole. Les maisons sont petites, et sont pour la plupart de construction mauresque, ou au moins de mauvaises imitations de ce genre. Les maçons modernes ont pour habitude de décorer leurs murs avec de grossieres copies de mosaïques des Sarrasins. Je ne crois pas qu'il y ait à Grenade une seule maison qui n'ait sur sa porte ces mots écrits en gros caracteres rouges : *Ave*, *Maria purissima* , *sin peccadò concebida*. C'est le cri de guerre des moines franciscains ; ils sont les chefs du parti qui maintient que la conception de la vierge Marie s'est faite sans qu'elle ait participé à la tache du péché originel. C'est un dogme favori en Espagne, qui a été renforcé et confirmé par l'institution du nouvel ordre de chevalerie de *Carlos Tercero*, par les vœux des anciens ordres militaires, et par le serment que l'on fait prêter à tous les candidats qui veulent prendre des degrés : ils jurent, à leur réception, de défendre, de paroles et d'actions, la doctrine de l'immaculée conception. Les domi-

nicains sont les grands antagonistes des *conceptionnaires*.

La place du marché est spacieuse; mais les bâtiments qui sont autour sont extrêmement laids. Ils sont mauresques, et, depuis le haut jusqu'en bas, n'offrent rien autre chose que des rangées de grandes fenêtres, séparées par des pilastres étroits de briques. Les boucheries forment un bâtiment à part. Elles sont assez propres. Toute espece de viande que l'on y achete doit être pesée devant des magistrats commis à cet effet, avant que l'on permette à l'acheteur de la faire enlever. Un de nos domestiques fut hier mené en prison, parcequ'il ignoroit ce réglement. Un alguasil qui venoit derriere lui saisit son panier de provisions; il se vengea de ce procédé brusque en lui appliquant, avec une épaule de mouton, un soufflet qui le jetta par terre. Notre héros, plus fier de sa victoire que prudent, marchoit avec un air de triomphe, lorsqu'il fut pris par un détachement d'alguasils qui le mirent en prison, où il resta jusqu'au moment où notre banquier voulut bien aller chez les magistrats, et procura par là sa délivrance.

L'extérieur de l'église est peint dans le même goût que les théâtres; mais les intérieurs sont ornés avec une grande profusion de marbre, que

l'on tire des montagnes voisines. Le verd-brun, qui vient de la *Sierra nevada*, est celui qui a le plus de valeur. Des tables de ce marbre d'une dimension extraordinaire ont été dernièrement tirées de ses carrieres pour l'infant don Louis ; mais comme depuis ce temps les routes ont été entièrement gâtées par les torrents, les transports de ces blocs énormes, depuis les montagnes jusqu'à Madrid, occasionneront des peines et des dépenses considérables. Il y a aussi de beaux marbres bruns, et des albâtres variés de toutes sortes de teintes. Il y a une rue habitée par des artisans qui ne sont occupés qu'à faire, avec ces matériaux, de petites boîtes, des bracelets, des colliers et d'autres babioles, qu'ils vendent en détail à bon marché. Il est d'usage, dans les maisons des gens comme il faut, de travailler des échantillons de ces marbres, et de les suspendre dans les appartements comme ornements.

La cathédrale, qui passe chez les habitants de Grenade pour un superbe morceau d'architecture, est composée de trois églises. La premiere n'est qu'une église paroissiale, grossièrement construite ; la seconde est une grande chapelle érigée par Ferdinand V, précisément à l'époque, malheureuse pour les arts, où l'on abandonna la légèreté et les charmants caprices du goût arabe

pour faire place à une maniere de bâtir lourde et tout à fait ridicule, et quelques années avant que la magnificence, l'élégance et la pureté de l'architecture grecque fussent connues, goûtées et copiées. Cette chapelle est surchargée, tant en dedans qu'en dehors, du poids de ses propres ornements, qui n'ont aucunes proportions. Ferdinand et Isabelle sont enterrés devant l'autel, sous un grand monument de marbre chargé de figures et d'arabesques d'un assez bon style; ce qui prouve l'étonnante révolution que les arts ont subie depuis que cette chapelle a été construite. Les deux monarques catholiques reposent à côté l'un de l'autre. Très près d'eux, sur une tombe semblable à la leur, sont posées les effigies de Philippe-le-Bel d'Autriche, leur gendre, et de Jeanne, sa femme, leur fille. Sur la grande porte on voit l'emblême de la réunion des monarchies : c'est un faisceau de fleches liées ensemble, et pressé dans les serres d'une aigle à une seule tête.

De la chapelle on passe dans l'église principale : elle a été commencée sous le regne de Charles-Quint; mais elle n'est pas encore finie. Elle a l'avantage de recevoir une grande abondance de lumiere dans toutes ses parties; mais l'artiste, qui a essayé chaque ordre d'architec-

ture tant dans l'intérieur qu'à l'extérieur de l'église, les a combinés et disposés d'une maniere si lourde et si confuse, qu'ils ne produisent aucun des grands effets qui résultent des parties bien proportionnées d'un tout, quand elles sont placées dans une parfaite harmonie l'une avec l'autre, de maniere qu'elles puissent occuper les yeux d'un seul grand objet, et produire aux sens un repos et une satisfaction qui ne sont point dérangés par la prédominance irréguliere de quelques uns des membres qui les composent. Ici ils ont porté l'extravagance de l'imagination à un tel point, qu'à un des autels ils ont placé sens dessus dessous une rangée de colonnes torses, et ont fait poser le bout le plus mince sur la base. La grossièreté des formes répond à merveille à l'absurdité de l'idée. Le maître autel est isolé à la romaine; il est sous un dôme très élevé, qui pourroit avoir quelque droit à l'admiration des connoisseurs, si on avoit moins chargé de statues, de peintures et de festons, les arcades et les angles de la coupole. La partie qui entoure sa base, ainsi que la belle balustrade de fer et le pavé de marbre, font un très bel effet. Je n'ai pas vu un seul bon tableau sur aucun des autels; mais j'ai lu une ordonnance affichée sur une des ailes de la nef, qui fulminoit les peines

de la plus forte excommunication contre tous ceux qui n'y viendroient que pour s'amuser, ou qui causeroient avec quelque femme dans la chapelle. De peur que cet anathême ne fût pas suffisant pour retenir les gens oisifs ou les amoureux, la cour spirituelle y a ajouté une amende de quatre ducats pour chaque infraction.

L'église de S. Jean de Dieu, ainsi que plusieurs autres dans Grenade, sont richement décorées : mais je n'en ai vu aucune qui pût faire honneur à son architecte ; il me paroît que pas un d'eux n'a compris ni admiré les principes d'après lesquels *Verraguette* a construit le palais neuf dans l'*Alhambra.*

L'amphithéâtre pour les combats de taureaux est bâti en pierre, et passe pour un des plus beaux d'Espagne.

La cour de la chancellerie consiste en un bâtiment neuf, d'un style désagréable, lourd, et manquant d'ensemble. Il y a quelques médaillons et quelques piliers de beau marbre sur la façade. Cette cour de judicature (il n'y en a qu'une autre de la même espece dans le royaume, qui est établie à Valladolid) a dans son ressort plus de la moitié de l'Espagne ; car elle s'étend jusqu'aux environs de Madrid. On interjette appel à cette jurisdiction de toutes les audiences et

cours inférieures; et on appelle d'elle seulement au conseil de Castille. Avant que la condamnation ait été ratifiée ici, aucun des juges inférieurs n'est autorisé à faire exécuter une sentence de mort contre un criminel sous peine d'une amende de cinq cents maravédis; mais cette somme est si peu considérable, que, d'après la valeur actuelle de l'argent, je crois qu'elle ne seroit pas suffisante pour empêcher un officier de justice, qui en auroit la volonté, de faire punir sans délai un coupable.

Ce tribunal attire ici un essaim de gens de loi; ils absorbent toutes les richesses, et forment la seule classe qui vive avec un peu d'aisance et de luxe. Ils ont bientôt enlevé aux fermiers et aux artisans le peu d'argent qu'ils peuvent avoir amassé, en les engageant dans quelque espece de procès dont ils ne peuvent se débarrasser tant qu'il leur reste un sou pour payer les procureurs. Ceci et plusieurs autres genres d'oppression ont réduit Grenade à un état de grande pauvreté et de découragement. Le commerce n'est soutenu que très foiblement, il ne reçoit que peu d'encouragement et de protection. Les récoltes de la fertile *vega* diminuent chaque année, et la population décroît par degrés. La ville ne contient pas plus de 50,000 habitants, parmi

lesquels on peut en compter seulement 18,000 d'utiles. Le surplus est composé de gens de loi, de moines, d'enfants et de mendiants. Il y a au moins mille vagabonds robustes et bien constitués, qui ne vivent que d'aumônes et de ce que donnent les couvents. Nous en avons vu ce matin un régiment entier, sortant en très bon ordre des portes des chartreux, où ils avoient reçu chacun un morceau de pain et un plat de soupe. Plusieurs d'eux se sont rendus ensuite dans une boutique, où quelques personnes étoient publiquement occupées à jouer aux dez.

La salle de comédie differe, à quelques égards, de celles que nous avons vues jusqu'ici dans les autres parties de ce royaume. Les hommes occupent tout le bas, et les femmes sont placées très haut, dans une espece de galerie fort vilaine. Le feu que les hommes faisoient à chaque instant en frappant le briquet pour allumer leurs pipes (car ils étoient sans cesse occupés à fumer), étoit si vif, qu'ils ressembloient à des soldats occupés à faire l'exercice. On nous y donna un jour une farce bien extraordinaire, à laquelle il nous fut impossible de rien comprendre : c'étoit une suite de métamorphoses, et un changement continuel de costumes et de caracteres. A la fin un capucin arriva monté sur un âne. Après plu-

sieurs grimaces et bouffonneries, il assembla tous les autres acteurs par couple, et les unit par les liens d'un saint mariage.

LETTRE XXV.

De Grenade, le 1er janvier 1776.

Hier matin nous fîmes une petite course derriere l'Alhambra ; nous passâmes au bas de la *Puerta de los siete suelos*, qui étoit autrefois la grande entrée. Cette porte a été bouchée pendant bien long-temps, et les sept étages de voûtes, dont elle tire son nom, remplis de décombres. Peu après cette porte, les murs tournent vers le nord-est ; là les tours sont extrêmement hautes. Une partie de la montagne, qui est d'un gravier fort dur, a été coupée pour creuser un fossé sec devant ces tours. Une seule arcade le traverse et porte dans le palais une immense quantité d'eau. Le sentier qui est au bas de ce fond solitaire et triste, est raboteux et rompu par le ravage des eaux. Environ vers le milieu il y a une poterne très basse, à travers laquelle le roi et la cour passoient quand il leur plaisoit de se retirer au palais du printemps, qui est situé sur une montagne à droite.

Plus près du *Dauro* l'eau a crevé ses conduits et changé ses bords de gravier en un précipice

effroyable. Là nous descendîmes dans la charmante vallée du *Dauro*, où nous remarquâmes les restes d'un pont et d'une tour du temps des Maures, qui paroissent faits pour soutenir une galerie de communication entre l'*Alhambra* et l'*Albaycin*. De dessus un petit banc de gazon près de la riviere, la vue, quoique bornée, est belle plus qu'il n'est possible de le dire. D'abord on découvre dans le bas, d'où la cathédrale et les autres clochers s'élevent en groupe dans ce petit espace, un ruisseau peu considérable qui porte, en serpentant, ses eaux dans le milieu de la ville : ensuite, vers le midi, on voit les pentes des montagnes habillées de verdure, et couronnées par les tourelles de l'*Alhambra*, les bois en amphithéâtre, les jardins du *Generalife*, et les bords de la *Sierra del sol;* vers le nord, l'Albaycin, ainsi que d'innombrables jardins, des vergers, et des cavernes peuplées d'habitants.

Nous trouvâmes nos mules qui nous attendoient, et nous remontâmes la riviere. C'est une charmante promenade à faire à cheval; on passe au milieu de maisons de campagne, et de couvents situés d'une maniere *romantick*, de moulins, de chûtes d'eau, de jardins, de plantations d'arbres fruitiers, et de bosquets de noisettiers. Nous tournâmes du côté du midi; nous passâmes

par les ruines d'un petit aqueduc, et retournâmes sur la montagne, sur le sommet de laquelle on voit une suite de pierres entassées que l'on dit être les restes de l'ancienne *Illibéric.* Elles ressemblent davantage au mur d'un parc, ou à une ligne de circonvallation. Sur le côté qui regarde l'*Alhambra*, étoit autrefois le fort du Soleil, ou de Sainte-Hélene, au dessous duquel il y a trois canaux taillés dans le roc l'un sur l'autre. Ils servent à porter à la ville les eaux qui viennent des montagnes, des sources et de la riviere. Quelques grands réservoirs faits par les Maures, ou peut-être d'une origine plus ancienne, existent encore au bas, et sont très bien conservés. L'eau du plus grand de ces réservoirs est très limpide : on ne se souvient pas qu'il ait jamais été à sec. Les historiens rapportent une preuve très singuliere de l'abondance de ces sources, quoiqu'on ne voie aucune de celles qui sourdent dans le bassin. Dans le temps que don Juan d'Autriche conduisoit contre les Maures un corps de troupes de cinq mille hommes vers les montagnes d'*Apulaxaras*, dans la saison la plus chaude de l'année, il fit faire halte à ses troupes près de ce réservoir pour leur donner le temps d'étancher leur soif brûlante. Ils burent et gaspillerent autant d'eau qu'ils voulurent ; néanmoins on ne put

appercevoir la plus petite diminution dans la quantité contenue dans cet étang. Nous nous arrêtâmes au *Generalife.* C'étoit le lieu de la résidence du sultan dans les mois d'avril et de mai. Il appartient maintenant au comte de *Campotejar*, noble Génois de la famille des Grimaldi; il descend en ligne directe, par les femmes, de la famille royale de Grenade. Les restes de ce bâtiment méritent bien peu d'être examinés; car les plus magnifiques appartements et les ouvrages les mieux finis sont presque entièrement démolis. Le peu de chose qui existe encore, et qui mérite l'attention, c'est, premièrement, une double haie de myrtes qui ont plus de quinze pieds de hauteur, et une allée de cyprès d'une élévation et d'une grosseur prodigieuse (celui qui nous conduisoit nous montra un petit endroit solitaire, derriere ces cyprès, où l'on prétendoit que la sultane n'avoit rien refusé à *Abencerrage*); secondement, une grande abondance d'eau courante qui traverse toutes les petites cours. Mais on ne soigne ni ne répare plus les grands jets d'eau.

Ce jour étant celui de l'anniversaire de la reddition de Grenade sous le regne de Ferdinand et d'Isabelle, fut célébré comme un jour de grande fête. Deux ou trois foibles décharges des canons du palais annoncerent au peuple qu'elle alloit

commencer. Il se porta en foule vers la montagne, pour rendre au palais des Maures sa visite annuelle. Il est ouvert ce jour-là à tous ceux qui viennent et qui peuvent payer quelque argent au domestique du gouverneur. Il compte avec lui de ces petits profits, qui montent quelquefois à la somme de 500 *pezzettas*. Le gouverneur actuel occupe un petit coin du palais, dont l'empereur avoit fait sa chapelle. Par une petite fenêtre il examine et compte tous ceux qui passent le seuil du château, et calcule à-peu-près la somme à laquelle ils ont pu se taxer. Il vit tout à fait retiré dans ce palais, et il emploie les nombreuses heures de loisir dont il jouit, non en profondes spéculations ou en savantes recherches, mais à vuider autant de bouteilles que le seul bras qui lui reste (car il en a perdu un) peut lui fournir de force pour verser le vin et remplir son verre.

Nous entrâmes avec toute la foule dans l'*Alhambra*, pour prendre le dernier congé de cette charmante demeure, où nous avions passé tant d'heures délicieuses pendant notre séjour à Grenade.

LETTRE XXVI.

D'Antequera, le 8 janvier 1776.

Nous partîmes de Grenade le second jour de cette nouvelle année. Nous prîmes notre route par la *vega*, dans laquelle nous ne vîmes ni vignes ni mûriers, mais seulement des terres labourées, qui s'afferment près de la ville environ un *doblon* le *fanega* dans les terres hautes, et, dans les basses qui sont bien arrosées, à-peu-près un *doblon de à ocho*. Quelques pieces de terres qui sont plus propres pour la culture des melons d'eau, vont jusqu'à six doblons par an. Le *fanega* contient trente-un mille sept cents pieds quarrés. Une grande quantité d'eau fertilise ces plaines; mais, dans les temps de pluie, les routes sont presque impraticables. Nous allâmes dîner à la *Soto di Roma*, où nous avions déja fait une visite. C'étoit originairement une maison de chasse de Charles V; depuis elle fut habitée, dans quelques circonstances particulieres, par ses successeurs : elle est maintenant donnée à vie au lieutenant général Richard Wall, qui a été il y a quelques années premier ministre d'Espagne. Elle étoit tout-à-fait en ruines lorsqu'il vint l'habiter; il en a rebâti une partie, a fait raccommoder le reste, et l'a meublée et décorée absolument

dans le genre anglois, ce qui fait qu'elle ressemble beaucoup à nos maisons de campagne. Les eaux de quatre rivieres s'y réunissent, ce qui y cause de fréquentes inondations pendant l'hiver. En été l'air y est très mal-sain, parceque, dans cette saison, les bois et les fossés sont remplis de reptiles et d'insectes de toute espece. La forêt qui l'environne contient quatre mille arpents; Ferdinand le Catholique la réserva pour la couronne, lorsqu'il fit le partage de ce pays, qu'il avoit conquis, à ceux qui l'avoient suivi. Les ormes, les peupliers et les chênes, sont les especes d'arbres qui y croissent en plus grande quantité. On les coupe pour les réparations nécessaires à faire dans le château, et pour les arsenaux du roi. M. Wall, avec beaucoup de goût et de jugement, a fait des saignées dans la plus grande partie de ces bois afin de les dessécher; il y a ouvert de charmantes promenades; il a planté, dans les endroits dépouillés, des arbres utiles pour la charpente, et éclairci les anciens bois. C'est presque le seul endroit de l'Espagne où les faisans réussissent et se multiplient. Cette demeure champêtre est très agréable à habiter au commencement du printemps, à la fin de l'automne, et pendant l'hiver. M. Wall passe ordinairement à *Soto* depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de

mai ; alors il va à *Aranjuès* pour faire sa cour : il y reste un mois, après quoi il vient passer l'été à Grenade. Le roi lui a donné tous les revenus de ce domaine ; il les emploie à améliorer, à embellir cet endroit, et il y réussit parfaitement.

Ce fut avec le plus grand regret que nous prîmes congé de ce très aimable ministre (*a*). Nous continuâmes notre voyage vers *Loja*, grande ville sur le *Xenil*, où nous arrivâmes assez à temps pour éviter un terrible orage.

Le lendemain matin nous vîmes toutes les montagnes couvertes de neige. Cet orage gâta si prodigieusement le sol gras et épais, que ce ne fut qu'avec les efforts les plus pénibles que nos mules purent gravir ces montagnes escarpées. Le pays qui est entre *Loja* et *Antequera* est très montagneux, excepté une plaine fort étendue qui est dans le voisinage de cette derniere ville. Nous passâmes à travers plusieurs belles forêts de chênes verds.

Antequera est une grande ville, à l'extrémité de la plaine, située sur plusieurs petites collines qui sont dans un des enfoncements de ces montagnes.

(*a*) M. Wall est mort au commencement de l'année 1778.

Le 5 de ce mois nous louâmes un guide, et nous partîmes à cheval pour aller à Malaga. Nous prîmes par la route de la montagne; ce qui fait une course de sept heures seulement, au lieu que, pour faire la route d'en bas en voiture, il faut bien deux journées. A une petite lieue d'*Antequera* nous nous trouvâmes au pied de l'*Escaruela*, montagne composée de rocs presque perpendiculaires. Nous la montâmes en suivant un sentier tournant très dangereux. Il y a là un homme qui est employé seulement pour réparer ce qui est gâté par les pas des mules. Il habite une cabane, et vend de l'eau-de-vie aux voyageurs, qui ont très souvent besoin d'un cordial pour soutenir le froid pénétrant de ce climat. Après que nous eûmes gagné le sommet, nous traversâmes une plaine entourée de rochers couverts de broussailles; alors nous montâmes et descendîmes successivement pendant quelques heures dans cette chaîne de montagnes hautes et sauvages. Nous descendîmes ensuite jusqu'à des montagnes moins élevées, et bien cultivées. Les vignes y sont plantées par rangées, et n'ont point d'échalas. Une fois par an les bœufs en labourent les intervalles; on élague les rejettons aussi une fois chaque année: c'est à-peu-près là tout le soin qu'elles exigent. Ce sont les lisieres des vignobles

du haut pays qui produisent le vin que nous buvons en Angleterre, et qui est connu sous le nom de vin de la montagne.

Nous arrivâmes bientôt après à un pays encore plus bas, où nous trouvâmes les amandiers tout en fleurs, ainsi que les haies garnies de pervenche, de myrte, de souci, de chevrefeuille, de laurier-rose, et de plusieurs autres especes de plantes aussi en fleurs. Nous dînâmes avec de la viande froide, et nous nous assîmes à la porte d'une *venta* ou cabaret, pour être à l'ombre; car le soleil avoit trop de force pour pouvoir y rester assis sans en être garanti. Un mendiant errant ne fit aucune difficulté, quoique ce fût vendredi, d'accepter ce qui restoit de notre repas; mais, pour nous récompenser de notre politesse, il roula un peu de tabac haché dans un petit morceau de papier blanc, le mit dans sa bouche pour essayer si le rouleau étoit bien fait, puis il le présenta tout allumé à mon ami S. T. comme la plus grande marque de reconnoissance qu'il pût lui donner. Après dîner nous voyageâmes tantôt sur des montagnes, tantôt dans des vallées, en suivant des sentiers très étroits jusqu'à la *Playa* ou plaine de *Malaga*. Nous arrivâmes à cette ville à-peu-près à quatre heures, et nous y rencontrâmes notre Miquelet, que nous avions

dépêché de Grenade, par le chemin des montagnes, pour nous faire précéder par une lettre. Il avoit passé dans la *Sierra* une cruelle nuit pendant le terrible orage que nous avions essuyé, et il avoit été au moment d'être mis en prison lors de son arrivée en cette ville, parcequ'il étoit porteur de notre billet ; ce qui est absolument défendu en Espagne, à moins que l'on n'en ait obtenu la permission de la poste aux lettres.

Malaga est bâtie précisément à un des bouts de la plaine, qui est tout-à-fait dépouillée de bois, excepté cependant quelques arbres qui croissent autour des maisons de campagne. Ces montagnes nues et raboteuses descendent vers la mer, et ne laissent à la ville que bien peu d'emplacement. Un château des Maures, qui est situé sur la pointe aiguë d'un de ces rocs, la domine entièrement. Cette situation rend *Malaga* d'une chaleur insupportable pendant huit mois de l'année : on m'a assuré qu'il étoit presque impossible de pouvoir y respirer en été. Le port et la rade paroissent être assez sûrs ; mais ils le seront encore bien davantage lorsque le môle neuf sera prolongé dans la mer jusqu'à l'endroit projetté. La solidité avec laquelle il est construit, étant fait d'énormes masses de rochers qui servent

de fondation au mur du môle, assure une durée éternelle à cet ouvrage; mais il est impossible de calculer combien il faudra encore d'années pour l'achever. La mer s'est beaucoup retirée à cause des amas de sables qui y ont été charriés des montagnes voisines par les eaux d'une riviere qui les traverse, et qui les a amoncelés tout le long du rivage. Les *darsena*, ou bassins, dans lesquels les Maures conservoient leurs galeres, existent encore sur les quais, et servent maintenant de magasins. Les rues sont étroites; il y a quelques places qui sont d'une grandeur assez considérable. Mais je ne me rappelle pas qu'il y ait aucun bâtiment remarquable, excepté la cathédrale, qui est une masse imposante. Elle fut commencée par Philippe II, depuis son mariage avec Marie reine d'Angleterre. On voit encore leurs armes réunies sur la porte. Deux personnes m'assurerent que cette cathédrale étoit aussi considérable que celle de S. Paul de Londres; elles prétendoient avoir mesuré ces deux églises. Mais je ne suis pas convaincu de l'exactitude de leurs mesures : celle de Malaga peut bien être aussi large; mais je ne crois pas qu'elle soit aussi longue, à beaucoup près. Il est bien vrai qu'une église protestante qui auroit les mêmes dimensions qu'une église catholique, paroîtroit beaucoup

plus considérable, parceque les dernieres sont surchargées de peintures, de tapisseries, et d'autels. L'intérieur de cet édifice est rempli de colonnes et d'ornements. Les deux tours sont déja d'une hauteur prodigieuse, mais on doit y ajouter un ordre ou deux de plus. L'intérieur est majestueux et agréable.

L'évêché, qui est dans la même place, est un énorme bâtiment chargé d'ornements superflus; mais il ne fait aucun effet, parcequ'il est placé trop près de l'église. Son évêque jouit d'un revenu de 16,000 livres sterlings.

Le général Ô-Connor, vieil officier irlandois, est gouverneur de cette province : il habite à Malaga. Les animaux sont ce qui l'amuse le plus : sa maison est remplie d'ours, de chiens, de chats et de singes, qui causent une grande terreur et beaucoup de déplaisance à ceux qui le visitent.

Il y a environ quatorze maisons étrangeres de commerce établies à Malaga, qui exportent 5000 pipes de vin par an, dont le prix moyen est de 10 à 30 livres sterlings par pipe. La quantité qu'on en exportoit au commencement étoit d'environ 10,000 : mais comme les droits en Angleterre sont les mêmes pour les vins vieux ou pour les vins nouveaux, ceux qui les exportent ont

cessé de prendre soin de la qualité du vin qu'ils envoient; ce qui est cause que, depuis environ quinze ans, l'on en fait venir la moitié moins. Les grappes dont on fait les meilleurs raisins que l'on met en caisses, sont coupées vers le milieu de leurs tiges (c'est une branche capitale de commerce ici) : on les laisse quatre jours au soleil pour se sécher et pour se cuire. Si on les presse, ils donnent un vin blanc excellent. Les raisins qui sont séchés sur la côte de Valence sont d'une qualité inférieure, parcequ'ils sont trempés dans une lessive de lie de vin et de cendres.

Je fis hier une grande promenade dans la *vega*, après avoir joui de l'agréable vue et des parfums des bosquets d'orangers qui sont près de chaque maison de campagne. Je fus bien surpris en appercevant dans la cour d'un fermier un buisson de roses jaunes tout couvert de fleurs : cela surpassa l'idée que je m'étois faite jusques là de la chaleur du climat, qui rend le printemps si prématuré dans ce pays. Le soir nous assistâmes à un très mauvais opéra italien : au milieu d'une ariette tous les acteurs et les spectateurs se jetterent à genoux en entendant le bruit d'une clochette qui les avertissoit que le bon Dieu passoit près de là ; mais un instant après le chanteur reprit sa chanson amoureuse.

Nous sommes revenus cette après-midi de Malaga par la même route. La grande variété de fleurs qui étoient écloses depuis que nous y avions passé, nous a rendu le chemin de la montagne très agréable, jusqu'au moment où nous avons été surpris par une tempête qui dure encore.

Entre Malaga et Gibraltar il y a douze moulins à sucre, qui travaillent de temps immémorial. La tradition nous apprend que les cannes à sucre ont été apportées en Espagne par les Arabes.

Étant maintenant sur le point de prendre congé de la côte orientale de ce royaume, que nous n'avons presque pas perdue de vue depuis trois mois, il seroit peut-être à propos de donner quelques remarques générales sur les habitants et sur le pays; mais je n'ai pas la présomption de l'entreprendre, parceque je suis convaincu que l'esprit des peuples, leur caractere habituel, leurs mœurs et leurs usages, ne peuvent être connus qu'en faisant un long séjour parmi eux, et en s'identifiant, pour ainsi dire, avec eux. Malgré tout le respect dû à la nation espagnole, je ne puis lui sacrifier le temps qui me seroit nécessaire pour cette étude. Les paysans paroissent très pauvres et vivent très frugalement. Du pain trempé dans de l'huile, et quelquefois assaisonné

de vinaigre, des raisins ou de l'ail, forment la nourriture ordinaire des habitants de la campagne, depuis Barcelone jusqu'à Malaga.

LETTRE XXVII.

Du port Sainte-Marie, le 13 janvier 1776.

Le 9 de ce mois, en quittant *Antequera*, nous fûmes arrêtés par une riviere qui avoit été fort augmentée par les dernieres pluies : nous perdîmes plusieurs heures à chercher un chemin pour nous conduire au pont, qui étoit à quelque distance. Ce fut un véritable malheur pour nous, parcequ'en nous retardant d'une demi-journée, cela dérangea l'ordre de nos gîtes, et nous mit dans la fâcheuse nécessité de coucher les nuits suivantes dans de fort mauvaises auberges, ne pouvant arriver à celles qui étoient bonnes qu'aux heures du dîner.

D'*Antequera* à *Pedrera* le pays est uni et agréable; plusieurs grands lacs qui étoient entre le chemin et les montagnes, et quelques portions de forêts ou de plantations d'oliviers, animoient et embellissoient la vue. Aux environs d'*Ossuna*, grande ville fort mal-propre, nous remarquâmes plusieurs croix placées auprès du chemin. On nous dit qu'elles étoient là pour désigner les endroits où l'on avoit commis des meurtres; mais

je n'y ajoutai pas foi. Avant notre arrivée en Espagne, nous avions été si alarmés par tout ce que nous avions entendu dire du grand nombre de bandits qui infestoient ce royaume, et du danger qu'il y avoit à passer d'une province à l'autre, que nous crûmes ne pouvoir prendre trop de précautions; en conséquence nous fîmes une grande provision d'armes et de munitions: mais ayant rarement entendu parler de voleurs depuis notre arrivée, nos craintes se sont tellement évanouies, que nous allons sans armes sur le grand chemin, dans les environs des villages, et dans les sentiers écartés, sans crainte et sans aucun sujet d'en avoir. Dans la Catalogne et dans le royaume de Valence, où il y a une police réguliére établie pour se saisir des voleurs, ou pour empêcher les vols, les voyageurs peuvent aller sans armes : mais dans les royaumes qui sont plus vers le midi, j'ai remarqué que tout homme à cheval, muletier ou conducteur d'ânes, portoit un fusil ou un sabre attaché au pommeau de sa selle. Je ne prétends pas décider si cette précaution a pour principe quelque danger réel, ou bien si c'est un usage ancien; néanmoins quelque risque qu'un voyageur seul pût courir dans une route de traverse, ou dans un chemin peu fréquenté, je suis bien sûr qu'une caravane comme

la nôtre n'auroit aucune attaque à craindre.

A *Ossuna* nous remarquâmes que presque tous les hommes portoient de grands chapeaux blancs. Les environs de cette ville sont beaux ; les sommets de jolies petites collines qu'on y trouve sont tous semés en bleds, et leurs pentes sont remplies de grandes plantations d'oliviers.

Le 11, nous trouvâmes un charmant pays ressemblant à un parc, dont les petites hauteurs sont couvertes de forêts de pins, de lieges et d'oliviers. Dans les vallées intermédiaires il y a de riches pâturages, où de nombreux troupeaux de juments paissent en liberté. L'après-dîné nous traversâmes une lande garnie de joncs et de *palmitos*. Il y avoit aussi beaucoup de vautours, des cigognes, et une foule de pluviers. Nous passâmes la nuit dans la plus infâme *posada* à Molarès. Cet endroit est si misérable, que l'on n'y trouve pas une goutte de vin. Il n'est pas permis en Espagne aux aubergistes de vendre aucune espece de boisson ; mais au moins les cabarets sont ordinairement placés près de l'auberge, au lieu que dans ce misérable hameau on n'en trouve aucun.

Pendant toute la journée du 12, nous ne vîmes qu'une étendue de bruyeres sans bornes : elles étoient couvertes de nombreux troupeaux. Il y

avoit aussi des terres labourables, où vingt-quatre charrues labouroient à la fois le même champ : chacune étoit tirée par une paire de bœufs. Nous étions alors au milieu des riches plaines de l'Andalousie. Nous y trouvâmes les routes si prodigieusement gâtées par les pluies, que nos roues étoient presque entièrement enterrées dans cette argille épaisse. A *Alcanterilla* il y a un pont de deux arches, élevé sur un torrent profond, gardé par une vieille tour mauresque à chaque bout. La partie basse du pont a été faite par les Romains, ainsi qu'il est très aisé de l'appercevoir par la coupe réguliere des pierres, et par ces mots AVGVST. PONTEM, restes d'une inscription placée entre les arches. Un peu par-delà le lieu appellé *Cabeças,* nous rencontrâmes le premier carrosse de voiture que nous eussions vu depuis Barcelone.

Les fermes sont dispersées dans ce pays, ainsi qu'elles le sont en Angleterre. La moisson est faite par les *Gallegos;* on appelle ainsi ceux qui viennent de la Galice pour aider ces provinces, dont les habitants sont trop paresseux ou trop peu nombreux pour recueillir les richesses que la nature, sans en être presque sollicitée, fait éclore pour eux avec profusion. Comme le grand chemin étoit excessivement mauvais, nous fûmes

obligés de passer à travers les terres, qui, dans les années où elles sont en jacheres, produisent la plus épaisse et la plus forte récolte de sainfoin que j'aie jamais vue. Si cette province étoit bien habitée, ses productions seroient énormes; car le sol est inépuisable, et si prodigieusement gras, que, malgré cette surabondance de végétation, nos roues enfonçoient de plusieurs pouces dans cette terre argilleuse. Mais il faut avouer que, pour balancer ces avantages, les récoltes sont souvent très incertaines en Andalousie; car si un coup de soleil succede trop rapidement à un brouillard du matin, le pays entier est perdu.

Nous passâmes près du lac de *Lebrixa :* c'est une superbe piece d'eau entourée de terres en pente et de plantations régulieres d'oliviers.

Xerès est une grande ville : ses rues sont tournoyantes, et ses ruisseaux dégoûtants d'une eau noire et stagnante, tellement que, quand nos roues brisoient la croûte qui étoit sur ces eaux, il s'en élevoit une puanteur suffocante. Les montagnes des environs de cette ville sont très agréables; et la vue, du côté de Cadix, est charmante. Quelques poëtes ont placé les Champs-Élysées dans ce séjour; ils ont prétendu que le *Guadelete* étoit le même que le *Léthé,* ou fleuve d'oubli. Probablement ils n'avoient jamais

vu cet endroit, ou bien il a subi d'étranges altérations depuis ce temps; car ce séjour délicieux n'est maintenant autre chose qu'un immense marécage, au travers duquel passe une petite riviere qui ressemble beaucoup à celles qui sont dans les marais de *Lincolnshire :* elle porte en serpentant ses eaux à la mer. On ne peut appercevoir un pauvre petit arbre dans toute cette étendue. Nous devons passer le Léthé demain matin; et dans la crainte que son influence n'opere sur moi, je pense qu'il est à propos de finir ma lettre, en vous assurant, tandis que je me souviens encore des liens et de l'amitié de ce monde-ci, que je suis toujours votre ami très affectionné.

De Cadix, le 14 janvier.

Nous fîmes faire le matin un détour de sept lieues à nos voitures, en les envoyant par le pont de *Suaço*, qui joint l'isle de Léon au continent de l'Espagne. Pour nous, nous louâmes une barque, et nous descendîmes le *Guadelete*. Le port Sainte-Marie est une ville longue et agréablement située sur le bord de la riviere. La barre qui est à son embouchure est souvent très dangereuse. Notre patron fit une quête parmi nous pour les ames de ceux qui y avoient péri. La vue de la baie, des vaisseaux, et de la ville, qui s'avance dans

l'océan, est une des plus belles que l'on puisse trouver dans le monde. Le passage, qui est d'environ neuf milles de large, nous prit deux heures, parceque le vent nous manqua; sans cela on peut le traverser en moins d'une heure.

LETTRE XXVIII.

De Cadix, le 30 janvier 1776.

Je commence à perdre l'espérance de revoir jamais un beau jour; car, depuis notre arrivée ici, nous n'avons eu que de la pluie : la mer a été très orageuse, et plusieurs bâtiments ont été jettés sur la côte. Deux hommes, venant hier à la ville pour apporter des provisions, ont été emportés de dessus l'isthme par les vagues qui se sont élevées subitement, et l'on n'en a plus entendu parler.

Cadix occupe la surface entiere de l'extrémité occidentale de l'isle de Léon. Cette isle est composée de deux grandes parties circulaires jointes par un banc de sable très étroit; le tout ensemble offre la forme d'un boulet ramé. A l'extrémité de la partie méridionale, on trouve l'ancien pont de *Suaço*. Il a été jetté sur un canal profond : il établit une communication entre l'isle et le continent. Plusieurs ouvrages de fortification empêchent que l'on n'approche de la ville du

côté de l'isthme ; et pour en rendre l'abord encore plus difficile, on abattit et l'on détruisit, en 1762, toutes les petites maisons de campagne et tous les jardins qui étoient sur le bord de la mer, et l'on forma à leur place un glacis sablonneux, si bien qu'il y a à peine maintenant un seul arbre dans toute l'isle. Dans la derniere guerre les habitants s'attendoient à être attaqués par les Anglois ; mais c'auroit été une véritable folie que de l'entreprendre de ce côté. Quand on examine ces fortifications, on est tenté de croire que des sommes énormes y ont été employées sans nécessité : mais les précautions des Espagnols sont justifiées par l'histoire, qui nous apprend que le comte d'Essex, en 1596, livra un assaut à Cadix par le côté de terre.

Excepté la *Calle ancha*, toutes les rues sont étroites, mal pavées, et d'une puanteur insupportable. Elles sont toutes ouvertes en ligne droite, et la plupart d'elles se coupent à angles droits. La quantité de rats qui courent la nuit dans les rues est inimaginable ; des troupeaux entiers de ces vilains animaux passent et repassent continuellement, et leurs exercices nocturnes sont extrêmement incommodes pour ceux qui se promenent tard. Les maisons sont très hautes : elles ont chacune un vestibule ; et comme on le laisse

ouvert jusqu'à la nuit, il sert de retraite aux passants. Cet usage, qui regne dans toute l'Espagne, rend ces endroits désagréables. Dans le milieu de la maison il y a une cour qui ressemble à un puits profond, sous laquelle il y a presque toujours une cîterne qui sert d'asyle aux cousins et aux *mosquitos*. Les rez-de-chaussées sont destinés pour les magasins, les premiers étages pour les comptoirs; et les cuisines et les principaux appartements sont au second. Les toits sont plats et recouverts d'un ciment impénétrable. Presque toutes les maisons ont un *mirador*, ou petite tour, afin de pouvoir découvrir la mer de tous les côtés. Au haut du parapet il y a une rangée de piliers quarrés, qui sont ainsi placés, ou pour servir d'ornement, selon l'antique maniere de décorer, ou pour y attacher des stores ou de petites tentes, afin que ceux qui s'y asseyent pour jouir des brises fraîches de la mer puissent être garantis des rayons du soleil; mais on les emploie le plus ordinairement pour y attacher des cordes, afin d'y faire sécher le linge. Au-dessus de toutes ces petites tours, qui donnent à Cadix l'aspect le plus singulier, s'éleve celle des signaux. C'est à cet endroit que l'on arbore des pavillons aussitôt que l'on apperçoit une voile: ils indiquent la force des bâtiments, et la nation

à laquelle ils appartiennent ; et si c'est un vaisseau venant des possessions espagnoles des Indes, ils désignent de quel port il vient. Les vaisseaux savent quels signaux ils doivent faire, et les gardes de la tour les répetent. Comme il y en a un tableau dans toutes les maisons, chaque commerçant ou négociant les connoît promptement.

La ville est divisée en vingt-quatre quartiers, qui sont sous l'inspection d'autant de commissaires de police. Sa population est supputée monter à 140,000 ames, dont il y a au moins 12,000 François, et autant d'Italiens.

La place de Saint-Antoine est grande et assez belle : il y a aussi plusieurs autres places plus petites, qui ne méritent pas qu'on les remarque. La promenade publique, ou l'*Alameda*, est agréable le soir : une balustrade de marbre l'entoure, et empêche les carrosses d'y entrer. L'air de la mer fait que les arbres n'y profitent pas, et détruit toute espérance d'y avoir jamais un peu d'ombre.

De l'*Alameda*, en continuant la promenade vers l'ouest, on va au *Campo santo :* c'est une grande esplanade, et la seule promenade qu'il y ait pour les voitures; elle fait presque le tour des côtés ouest et sud de cette isle. Les bâtiments

sont vilains et sans ensemble : le seul édifice qui ait quelque apparence est la nouvelle maison des orphelins. Vis-à-vis on trouve la forteresse de Saint-Sébastien : elle est bâtie sur une langue de terre qui s'avance dans la mer. On suppose que la tour ronde qui est tout à l'extrémité empêcha la ville, dans le terrible tremblement de terre de l'année 1755, d'être emportée par la violence des vagues. Ce bâtiment se trouva assez solide pour résister au choc et pour arrêter le volume immense d'eau qui menaçoit de détruire l'isle entiere. Dans la partie la plus étroite de l'isthme, la vague passa par-dessus avec une impétuosité surprenante, et entraîna tout ce qui étoit devant elle : elle emporta le petit-fils du fameux poëte tragique Racine, qui essaya en vain de se sauver en pressant son cheval le plus vîte qu'il put.

Le jour de saint Sébastien il y a une espece de fête ou de foire dans le fort. Un nombre incroyable de personnes qui passent et repassent sur un pont de bois léger et étroit qui est jetté d'un roc à l'autre offre un tableau mouvant très animé.

De là jusqu'au cirque, bâti en bois, dans lequel se donnent les combats de taureaux, on va, en tournant à gauche, toujours au-dessus de la mer, qui, tout le long de cette côte, se brise

sur de grandes parties de rochers, si bien que le rivage paroît être d'ici tout-à-fait inaccessible. Ce côté de la promenade est crotté et infecté de toutes sortes de mauvaises odeurs, parceque toutes les ordures de la ville y sont apportées pour être jettées dans la mer au travers d'un trou fait dans le mur. Un observateur pourroit être embarrassé de deviner à quelle cause attribuer cet usage, et de savoir si cela tient à la grande distance qu'il y a d'ici aux jardins et aux terres labourables, ce qui rend le transport de fumier trop cher, ou bien à la paresse des habitants, qui sont bien aises de se débarrasser avec le moins de peine possible de l'obligation qu'on leur a imposée d'enlever cette saleté, qu'ils aimoient mieux auparavant laisser pourrir sous leur nez. Mais comme les transports par eau sont à bon marché, je suis porté à attribuer ce mauvais usage à la derniere cause.

La cathédrale est située sur ce côté du rivage; c'est un bâtiment qui a dû coûter bien de l'argent: mais on le continue avec si peu de diligence, qu'il est difficile d'assigner un terme au nombre d'années qui sera nécessaire pour le porter à sa perfection (*a*). Je crois qu'il s'est déja

(*a*) On y emploie le produit d'une imposition sur le commerce de l'Amérique.

passé plus de cinquante ans depuis que la premiere pierre a été posée, et cependant le toit n'est pas encore fini. Les voûtes sont faites avec une grande solidité; les arcades qui s'élevent de dessus les pilastres grouppés, et qui supportent le toit de l'église, sont très hardies. Les sculptures délicates et soignées que l'on y a faites me paroissent superflues, parcequ'elles perdront tout leur effet à cause de la prodigieuse hauteur où elles seront placées, et puis aussi à cause de l'ombre qui y sera portée par les interstices lorsqu'ils seront remplis. De la mer le toit actuel de cette église ressemble à la carcasse de quelque monstre énorme qui auroit été jetté sur le côté, et qui éleveroit ses côtes blanches et gigantesques au dessus de tous les bâtiments de cette ville. Les revêtements extérieurs doivent être de marbre blanc, les barres des fenêtres seront de bronze; mais j'ai bien peur que cet ouvrage ne soit fait très grossièrement, si toutefois on peut tirer quelque induction de l'échantillon que nous en donne une petite chapelle dont les angles sont si mal joints et si mal arrangés, que dans un petit nombre d'années le revêtement sera tout à fait détruit. Il est un peu hardi de juger ainsi d'un morceau d'architecture qui est dans un état aussi imparfait, mais je crains bien que le style n'en soit lourd et confus.

Près de là, en passant devant la porte de terre et les casernes, édifice superbe pour la force, la commodité et la propreté, on descend vers les remparts qui défendent la ville du côté de la baie. La vue de la mer est sérieuse et imposante, mais celle vers le continent est vivante et fort animée. Les vaisseaux de guerre viennent mouiller tout au fond de la baie, du côté de l'est; plus bas les vaisseaux marchands se placent sans aucun ordre, très près de la ville. Il y a un nombre incroyable de barques de différentes formes et de différentes grandeurs, qui couvrent la surface des eaux : quelques unes d'elles sont amarrées; d'autres sont en mouvement, et portent de côté et d'autre différentes marchandises. Le rivage du continent qui est vis-à-vis est semé de maisons blanches, et embelli par les villes de *Sainte-Marie*, de *Puerto Real*, et plusieurs autres encore, pardelà lesquelles, du côté de l'est, et sur une chaîne de montagnes, on voit *Medina Sidonia*, et plus loin derriere s'élevent les montagnes de Grenade. L'horizon est borné par la ville de *Rota*, près de laquelle étoient anciennement l'isle et la ville de *Tartessus*. Elle est maintenant couverte par la mer; mais cependant à marée basse on discerne encore quelques ruines de cette ville.

Dans un grand bastion qui s'avance dans la

baie, on a construit la douane, dont le premier étage est de niveau avec la promenade qui est sur les remparts. Lorsqu'il fut résolu que l'on éleveroit un bâtiment aussi nécessaire à une ville si grande et si commerçante, le marquis de Squillace donna des ordres pour que rien ne fût épargné, et qu'on employât les architectes les plus intelligents, afin d'ériger un bâtiment qui pût par son goût et sa magnificence exciter l'admiration de la postérité. Néanmoins le résultat de toutes ces précautions n'aboutit qu'à en élever un d'une vilaine architecture, et bâti avec les plus mauvais matériaux.

N'attendez pas de moi un détail long et scientifique des opérations de commerce que l'on fait dans ce port. Tant de personnes versées dans ces matieres ont écrit sur ce sujet, qu'il seroit tout à fait inutile de répéter leurs observations. Il seroit aussi bien ridicule à moi, qui ne suis point initié dans les mysteres du commerce, et qui n'ai pas été long-temps résidant dans cette ville, d'entreprendre d'ajouter quelques observations à celles qui ont déja été données. Les miennes se bornent à celles-ci : c'est que depuis quelques années les Espagnols ont pris beaucoup plus de part au commerce de la *flota* qu'ils ne faisoient autrefois. On les accuse aussi d'avoir fait quelques

breches à leur ancienne intégrité si célébrée ; ce qui, joint aux profits immenses que l'on espere recueillir malgré tous les risques que l'on court, engage les étrangers à confier leur propriété aux hasards, sans autre sûreté que la simple parole d'un subrecargue espagnol. Il n'y a pas bien long-temps qu'un de ceux-ci, débarquant à la Vera-Cruz, alla faire sa déclaration devant le gouverneur, et certifia que la cargaison qui étoit embarquée et enregistrée sous son nom n'étoit pas à lui, mais qu'elle appartenoit à une maison françoise. Cette fausseté ne lui réussit pas aussi bien qu'il l'avoit espéré ; car le gouverneur le fit conduire en prison, où il est encore. Je crois que les propriétaires françois regardent leurs marchandises comme perdues.

Il y a ici un mouvement prodigieux pendant les derniers mois avant le départ de la *flota* (*a*). Les emballeurs possedent au suprême degré l'art d'emballer les marchandises ; mais comme on paie le fret selon la quantité de pieds cubes de

(*a*) La *flota* est une flotte de grands vaisseaux (elle étoit de quatorze cette année) qui exportent les marchandises d'Europe aux ports de l'Amérique, et rapportent les productions du Mexique, du Pérou, et des autres royaumes du nouveau monde.

chaque balle, ils sont accoutumés à presser si prodigieusement les draps et les toiles, qu'ils les rendent quelquefois tout-à-fait incapables de servir. L'exportation de France en luxe d'habillement est énorme : Lyon en fournit la plus grande partie. L'Angleterre y envoie beaucoup de marchandises en balles, et la Bretagne et le nord y envoient des toiles.

Comme le roi prend quatre pour cent sur toutes les monnoies exportées soit en or ou en argent, et qu'il punit très sévèrement tous les délinquants pris en flagrant délit, les contrebandiers ont pendant long-temps suivi une méthode simple, mais sûre, pour le priver de ses droits; et voici comment ils s'y prenoient. Un homme bien connu dans la ville alloit chez un marchand qu'il supposoit avoir besoin de faire une remise de piastres, et lui proposoit d'envoyer à bord de tel vaisseau la somme dont il avoit besoin à deux et demi pour cent, ajoutant qu'il avanceroit l'argent, et qu'il en seroit remboursé en produisant la quittance du capitaine de vaisseau. Comme l'officier des portes étoit en général associé, ce commerce s'est soutenu long-temps avec assez de sûreté et de tranquillité; mais depuis la derniere refonte des monnoies, les profits que l'on pourroit faire seroient à peine équivalents aux risques

que l'on courroit d'avoir son vaisseau confisqué ; d'ailleurs tous ceux qui seroient impliqués dans cette affaire seroient envoyés pour leur vie aux *presidios* d'Afrique.

On fait chaque année de grandes sollicitations pour retarder le départ de la *flota* au-delà du jour fixé où elle doit mettre à la voile, afin que toutes les marchandises attendues aient le temps d'arriver.

Chaque nation commerçante a un consul résidant à Cadix. Ceux d'Angleterre et de France sont les seuls à qui il n'est pas permis d'avoir le moindre intérêt dans le commerce.

Cette ville, petite, bien peuplée et bien fermée, a le malheur d'avoir des réglements de police pires qu'aucun de ceux des autres villes de l'Europe Tout cet hiver les vols, dans les rues et dans les maisons, ont été très fréquents, et l'on n'a pris aucune précaution pour prévenir ce désordre : on m'a dit que le comte *Xerena Bucarelli*, gouverneur de Cadix, a fait vœu de ne point répandre de sang pendant tout le temps qu'il seroit gouverneur. Cette clémence cruelle a donné une telle impunité aux voleurs, qu'ils ont eu l'audace d'afficher dans les rues un papier qui avertissoit toutes personnes indistinctement de ne faire aucune résistance, et de se laisser voler tran-

quillement, afin que les voleurs ne fussent pas réduits à la désagréable nécessité d'employer le poignard. Quelque peu d'attention, aidée d'une forte garnison, rendroit en peu de temps au public toute sa tranquillité et sa sûreté : mais comme à présent la patrouille est toujours accompagnée par un bourgeois, les soldats ne peuvent rien faire qu'avec sa permission; et celui-ci ne permettroit jamais que, pour sauver la vie ou les biens des étrangers, on fît souffrir ou on molestât le moins du monde ses concitoyens ou ses voisins. En effet, si un natif de Cadix étoit saisi pour avoir commis la plus grande offense contre les loix, il seroit presque impossible d'obtenir une sentence contre lui; car tant qu'il lui resteroit un sou à dépenser en prison, ou un ami pour solliciter pour lui, l'*alcade* ou le juge ne le soumettroit à aucun jugement; et lorsque sa bourse seroit épuisée, et que ses crimes seroient prouvés, il y auroit dix contre un à parier que l'on ne trouveroit pas une ame qui voulût faire une potence pour le pendre : mais si un soldat tomboit dans la même position, il seroit bientôt expédié. Plusieurs vols avec effraction ont été commis et des sommes énormes volées dans plusieurs maisons de commerce, les voleurs ont été pris et mis en prison ; néanmoins les propriétaires n'ont jamais

pu recouvrer la plus petite partie de leur argent, parceque les gens de loi et l'accusé avoient dépensé le tout à faire bonne chere ensemble. Mais ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'un coquin ayant été arrêté au moment où il tâchoit de sortir des portes de la ville, emportant avec lui une partie de son butin avec l'intention de s'embarquer pour les Indes, l'argent ayant été saisi comme contrebande, la personne qui avoit été volée ne put jamais obtenir qu'on lui rendît sa propriété, quoique le vol eut été prouvé d'une maniere incontestable. Je dois vous dire aussi que, dans les cas de confiscation, une moitié de la saisie appartient au dénonciateur, et l'autre au gouverneur. Cependant cette injustice criante ne put être soufferte patiemment, et la cause fut portée devant le conseil de Castille, où elle est encore pendante. Pour des pertes moins considérables, je crois que la meilleure maniere seroit de se taire sur sa mauvaise fortune, et de prendre plus de précautions à l'avenir; car si on vouloit suivre les méthodes indiquées par la loi pour la réparation, il en coûteroit deux fois plus que la somme volée.

L'existence de ce pays-ci n'est pas bien brillante : les différentes nations y vivent beaucoup entre elles. Les maisons françoises sont plus gaies

que les autres. Quant à ceux de nos compatriotes qui y sont établis, ils y vivent d'une maniere fort hospitaliere et fort sociable; ils se regardent comme très heureux lorsqu'ils peuvent rendre ce séjour agréable aux voyageurs qui visitent leur ville. Notre reconnoissance nous porte à payer ce tribut de louanges aux négociants anglois établis dans les pays étrangers; car nous avons éprouvé leur bonne et amicale réception dans différentes parties de l'Europe.

La viande ni le poisson ne sont pas bons ici dans cette saison. Comme le fond de la baie est bourbeux, et que les pêcheurs n'osent pas s'éloigner de la côte, la qualité du poisson que l'on apporte au marché n'est ni aussi ferme ni aussi bonne qu'on pourroit l'espérer. Il y a quelques saisons où les huîtres sont véritablement un poison. L'eau que l'isle fournit est mauvaise; et presque toute celle que l'on y boit vient du port Sainte-Marie.

Les amusements ordinaires de l'après-dîné, dans l'hiver, sont ou de s'aller promener à l'*Alameda*, ou d'aller aux spectacles. La comédie espagnole, jouée par une bien mauvaise troupe, commence à quatre heures; l'opéra italien, qui n'est guere mieux composé, commence à sept; et la comédie françoise presque toujours plutôt:

comme elle finit de meilleure heure que les autres, les spectateurs peuvent jouir, dans la même soirée, d'une grande partie de la représentation de chacun de ces spectacles.

Le théâtre françois est sur un grand pied; il est soutenu par les souscriptions volontaires des négocians françois de cette ville : mais comme les dépenses excedent les recettes, ils commencent à être dégoûtés d'un si grand fardeau; et il y a à parier que ce spectacle sera abandonné à l'expiration du terme pour lequel ils sont engagés avec les acteurs.

LETTRE XXIX.

De Gibraltar, le 9 mars 1776.

LA fin du carnaval, à Cadix, n'a différé que bien peu du commencement, les bals publics et les mascarades n'ayant pas été permis. Les seules marques de réjouissances qu'il y ait eu pendant les jours gras, ont consisté en des seaux pleins d'eau que les femmes versoient de dessus les balcons sur les hommes en chapeaux rabattus et en manteaux qui passoient à leur portée. Il y a cependant eu plusieurs bals et assemblées dans la classe commune, où le *Fandango* a été dansé à la *ley*, c'est-à-dire dans toute la perfec-

tion dont il est susceptible. Il y a, parmi les Bohémiens, une autre espece de danse, nommée *Manguindoy*, si lascive et si indécente, qu'elle est défendue sous les peines les plus séveres. Le chant en est on ne peut pas plus simple; c'est un retour constant des mêmes notes. On dit que cette danse, aussi-bien que le *Fandango*, a été apportée de la Havane, et qu'elles sont toutes deux d'origine negre. On m'a dit que sur la côte d'Afrique il y a plusieurs danses bizarres qui ressemblent beaucoup à celles-ci. Quel qu'ait été le lieu de la naissance du *Fandango*, il est maintenant si bien naturalisé en Espagne, que l'on pourroit dire que chaque Espagnol naît avec cette danse dans la tête et dans les jambes. J'ai vu un enfant de trois ans le danser pendant que sa mere le chantoit, et former des pas et des attitudes de corps très extraordinaires pour un enfant de cet âge. Toujours à la fin des grands bals que l'on a donnés sur le théâtre, lorsque tout le monde paroissoit excédé de fatigue et accablé de sommeil, les violons avoient la malice de jouer l'air du *fandango*. A l'instant chaque individu, comme s'il eût été tiré d'un sommeil enchanté par le pouvoir de la baguette d'une fée, se levoit en pied, et la salle entiere retentissoit du bruit des coups de pieds et des claquements de mains et de doigts.

Comme j'ai parlé des *Gitanos,* ou Bohémiens, qui abondent dans cette province plus que dans aucune autre partie du royaume, j'imagine qu'il est nécessaire de vous donner quelque notion particuliere relative à cette secte singuliere, qui s'est toujours conservée séparée du reste de l'humanité, depuis qu'il en a été fait mention pour la premiere fois dans l'histoire. Leur origine est encore un problême qui ne sera jamais résolu d'une maniere satisfaisante; et je doute que les Bohémiens eux-mêmes aient aucune tradition secrete qui puisse leur faire découvrir ce qu'ils étoient dans les commencements, ni de quel pays ils sont venus. L'opinion reçue les établit Égyptiens, et les fait descendre de ces adorateurs vagabonds d'*Isis,* qui paroissent avoir exercé autrefois dans Rome à-peu-près la même profession que les Bohémiens actuels exercent, qui est de dire la bonne aventure, de roder çà et là, et de filouter. Quelques uns s'occupent d'agriculture ou d'arts méchaniques; mais pas un Espagnol ne voudroit travailler avec eux. Il y en a parmi eux qui suivent l'état de forgeron ou de cabaretier; mais la plupart des hommes s'occupent à faire de petits anneaux de fer, ou d'autres bagatelles de ce genre, plutôt pour empêcher que l'on ne se saisisse d'eux comme vaga-

bonds, que pour fournir à leur subsistance. Plusieurs voyagent, soit comme voituriers, soit comme porte-balles ; mais aucun ne s'enrôle comme soldat ou comme matelot, ni ne s'engage comme domestique. Quoiqu'ils se conforment aux formules de la religion chrétienne, on les regarde généralement comme des mécréants ; mais je n'ai jamais rencontré personne qui eût la prétention de dire quelle pouvoit être leur véritable foi et leur religion. Toutes les Bohémiennes avec lesquelles j'ai conversé m'ont assuré qu'elles étoient bonnes catholiques ; et j'ai vu la médaille de *Nostra-Senora del Carmen* cousue sur les manches de plusieurs de ces femmes. Ils osent rarement tenter un crime qui pourroit mettre leur vie en danger ; de petits larcins sont à-peu-près tout ce qu'ils se permettent. Les hommes sont grands, bien bâtis ; ils ont le teint basané, l'air renfrogné, et une boucle de cheveux qu'ils laissent tomber au bas de l'oreille, ce qui augmente encore le sombre de leurs traits. Les femmes sont sveltes, et leurs membres sont très souples. Quand elles sont jeunes, elles sont presque toutes belles ; elles ont de beaux yeux noirs : mais quand elles sont vieilles, elles deviennent les plus vilaines sorcieres qu'il y ait au monde. Leurs oreilles et leurs cous sont chargés,

de colifichets et de babioles; et la plupart portent une grande mouche sur chaque tempe. Les deux sexes sont également habiles à la danse, et ils chantent les séguidilles d'une maniere gaie ou tendre qui leur est particuliere. Le roi actuel avoit l'intention de bannir cette race entiere de son royaume; mais je crois que ce projet s'est évanoui, parcequ'on a jugé que les Bohémiens formoient une classe d'êtres inutiles à la vérité, mais point nuisibles. Leur séjour dans ce royaume, ou leur expulsion, est à-peu-près égal : on ne s'appercevroit guere de leur perte que par la diminùtion de la population; car ils ne rendent aucun service à l'état, ils ne cultivent point les terres, ils n'aident point le commerce ni les manufactures, ils n'exportent point ses productions dans les pays étrangers, et ils ne deviennent point soldats : peut-être se rendent-ils utiles à l'amusement du peuple, de la simplicité duquel ils se divertissent en tirant leur subsistance de sa crédulité.

Le temps paroissant être assez sûr, nous partîmes à cheval de Cadix, il y a environ quinze jours, emportant avec nous nos lits et nos provisions, précaution bien nécessaire dans ce voyage. Nous quittâmes cette ville dans l'après-dînée, et voyageâmes tout le long de cet isthme sablon-

neux, jusqu'à l'*Isla*. Cette ville n'a qu'une seule rue, qui descend jusqu'au pont et à la redoute de *Suaço*, où nous rejoignîmes le continent. Bientôt après nous tombâmes de la grande route de *Xerès*, dans un pays plat et marécageux, coupé par des saignées et des étangs sans nombre qui servent à faire du sel, dont nous vîmes des tas énormes. Cette denrée donne si peu d'embarras à faire, et se vend si bon marché, que ceux qui le font pensent qu'elle ne vaut pas la peine de construire ni bâtiments ni hangars, et ils aiment mieux courir le risque d'en laisser périr la moitié par l'humidité. Après avoir passé par un grand moulin et traversé plusieurs ponts, ainsi qu'une belle forêt de pins, nous arrivâmes au clair de lune à *Chiclana*, qui est le *Clapham* ou *Hampstead* des marchands de Cadix. C'est une grande ville bien bâtie sur une riviere navigable, qui, après avoir fait plusieurs détours dans les terres basses, va se jetter dans la baie. Après Pâques, tout ici est gai et vivant; car il y a un grand nombre de familles qui s'y retirent pour se divertir et pour se débarrasser de la sombre empreinte du carême. Les maisons sont des copies exactes de celles de Cadix; les rues en sont à-peu-près aussi sales et aussi puantes : mais les environs sont charmants et d'un champêtre ravissant.

Le matin suivant nous partîmes de très bonne heure, sachant que nous devions faire une journée longue et laborieuse. Après avoir monté une montagne de terre grasse très fatigante, nous passâmes à travers une magnifique forêt de pins, qui nous conduisit dans une prodigieuse étendue de bruyeres, ornée d'une incroyable variété de fleurs, dont la plus grande partie m'étoit inconnue dans leur état sauvage. J'y vis aussi une grande quantité de tulipes jaunes et rouges, que l'on m'a dit être la seule espece indigene de l'Europe, et plusieurs belles especes d'orchis (*a*), dont quelques unes représentent des abeilles et des mouches si naturellement, que l'on en est la dupe au premier coup-d'œil.

Nous laissâmes *Conil* à la gauche. Cette ville étoit fameuse autrefois pour sa pêche du thon, qui depuis long-temps a tellement diminué, que par degrés elle est venue à rien. Nous fûmes obligés ensuite de passer par un pays montagneux tout semé en bled : les paysans, qui étoient occupés à arracher les mauvaises herbes dans les champs, s'amuserent à nous dire un torrent d'injures, que nous n'entendîmes pas bien clairement, mais qui sans doute étoient très drôles;

(*a*) L'orchis est une espece de plante.

car à chaque fois que l'orateur de la troupe ouvroit la bouche, de grands éclats de rire s'élevoient parmi ses compagnons. Leur bonne humeur fut un peu troublée par une petite gaieté de nos Catalans, qui, relevant perpendiculairement sur leurs têtes les trois pointes de leurs chapeaux de maniere qu'elles ressembloient à des cornes, et leur présentant leurs doigts sous la même forme, commencerent à siffler de toutes leurs forces. Les Andalous ne goûterent pas cette plaisanterie, et, après quelques moments de silence, nous gronderent avec beaucoup de colere, qui dura aussi long-temps que nous fûmes à portée de les entendre.

Nous descendîmes de ces montagnes pelées dans une vallée étroite, qui entoure presque entièrement la montagne sur laquelle la ville de *Vegel* est bâtie. Sept aqueducs, ou plutôt différentes branches d'un seul, portent de dessus les montagnes une grande abondance d'eau à sept moulins appartenants au duc de *Medina Sidonia.* Chaque moulin est placé à une distance considérable au-dessous de l'autre : le septieme est tout-à-fait dans le bas. Il n'y a rien de plus joli que ces terrasses et ces petites chûtes d'eau. Il y a un joli bois d'orangers autour de chaque habitation. Les haies qui bordent les précipices de

chaque côté de la route sont très épaisses, et plantées en lauriers-tins, qui sont maintenant en fleurs, et en plusieurs autres arbrisseaux charmants. La partie la plus basse de la vallée est délicieuse; elle est remplie de vergers et de jardins rafraîchis par d'innombrables petits ruisseaux d'eau claire qui traversent la prairie et vont tomber dans une petite riviere qui se rend à la mer à quelques milles de là.

Nous avions compté pouvoir dîner au pied de la montagne de *Vegel;* mais la chaumiere que l'on appelle *auberge* étoit si prodigieusement sale, et le ciel nous menaçoit tant d'une soirée sombre et pluvieuse, que nous nous déterminâmes à passer outre, et nous nous contentâmes de manger un morceau, sans descendre de cheval. Nous traversâmes la riviere sur un ancien pont romain, uni et solide, après quoi nous montâmes une voie très roide et très sablonneuse, au sommet de laquelle je trouvai un banc de rochers, qui tomboit en poussiere, tout rempli d'*ostracites* et de *pectinites,* dont quelques unes avoient toute la solidité de leur état naturel; mais les autres étoient si mollasses, qu'elles s'écrasoient en poussiere sous le doigt. La route traverse ensuite un bois de lieges, et nous finîmes notre journée en passant le long d'un pâturage

découvert et humide. Après avoir été 13 heures à cheval, et avoir supporté, pendant la moitié de ce temps, une petite pluie, nous fûmes très aises d'arrêter à *los Cortijos*, à huit heures du soir. C'étoit autrefois un cabaret; mais ce n'est plus maintenant que la chaumiere d'un homme qui vend du tabac en détail. Cette pauvre habitation consistoit en une chambre, dont le chaume qui la couvre n'étoit pas assez épais pour empêcher la pluie d'y pénétrer, mais l'étoit cependant trop pour que la fumée de quelques petits bâtons qui brûloient dans le milieu de la maison pût s'évaporer. L'aubergiste, sa femme et ses enfants, occuperent une partie de cette cabane, et nous abandonnerent le reste. Nous étions mal à notre aise, n'ayant d'autre espace que quelques pieds quarrés. La fumée devint si forte, et nous avions si peu de place, qu'après souper, ayant traversé une espece de petite cour, je me réfugiai à une mangeoire qui étoit dans une écurie : je m'y couchai sur la paille, enveloppé dans mon manteau, et j'y fis un bon somme jusqu'au point du jour, que nous reprîmes notre route.

Nous traversâmes une grande étendue de pâturages bien marécageux, pleins de troupeaux de bœufs et de vaches : on y trouve quelques

misérables petites cabanes qui servent aux conducteurs de ces troupeaux.

Après avoir monté pendant long-temps sur les vilaines montagnes qui entourent ces plaines, nous entrâmes sur un terrain boisé, dont nous trouvâmes les routes si humides et si pleines de pierres, que les mules qui portoient nos bagages furent embourbées plus d'une fois. Cette forêt a plusieurs milles, et nous n'y vîmes qu'une seule maison blanche, qui, placée au commencement d'une plaine environnée de bois en amphithéâtre, formoit un site des plus pittoresques. Les différents aspects que l'on découvre de ces déserts sont délicieux; et nous aurions trouvé notre voyage bien agréable, si notre attention n'avoit pas été continuellement engagée par les craintes que nous éprouvions que nos chevaux ne tombassent dans ces routes creuses et rompues. De hautes montagnes et des rocs hardis dominent de chaque côté au-dessus des bois et des futaies de chênes verds et de lieges : de petits arbrisseaux de toute espece croissent avec la plus grande vigueur et la plus grande abondance, tels que le *laurustinus,* l'*arbousier*, le *genêt,* le *cytise,* le *sorbier*, le *lentisque*, le *troêne,* le *phylaria,* le *ciste* ou *laurier-rose*, l'*oleander,* le *grenadier,* le *laurier,* le *myrte,* le *brusc,* en latin *ruscus*, le

poirier sauvage , des bruyeres qui ont au moins quinze pieds de haut , etc. ; mais le plus remarquable est le *rhododendron ponticum* à grandes fleurs couleur de pourpre. Il croît sur le bord des torrents qui roulent à travers les bois : c'est une plante d'une beauté singuliere. Lorsque nous eûmes quitté ces petits bois, nous découvrîmes le rocher de Gibraltar, la côte d'Afrique, et une grande étendue de mer, ce qui nous offrit le plus bel aspect. De là nous gagnâmes une vallée fort riche semée de bled, au milieu de laquelle serpentoit une jolie petite riviere , que nous traversâmes deux fois près d'un petit hameau appellé *los Barios*. Nous trouvâmes tout le pays qui est le long de la baie de Gibraltar très marécageux, et celui du côté de Saint-Roch montagneux et stérile. Saint-Roch est un grand village situé sur la cime de la montagne, et qui domine toute la baie. Le gouverneur espagnol des lignes y demeure.

Le lendemain nous allâmes faire une visite au gouverneur don Joachim de Mendosa; il nous expédia les passe-ports nécessaires. D'après l'avis qu'il nous donna ; nous déposâmes notre argent dans les mains de son secrétaire; car il est défendu de prendre avec soi plus d'un écu , hors du territoire espagnol. Mais l'événement nous

prouva que nous avions pris une précaution inutile ; car nous ne fûmes point fouillés en passant au travers de ces lignes, et nous aurions pu emporter hors des limites d'Espagne autant d'or que nous aurions voulu. Ce que l'on appelle les lignes est une fortification qui traverse tout l'isthme qui sépare Gibraltar du continent. Cette barriere de la monarchie espagnole est défendue par un régiment d'infanterie, plusieurs batteries, et un fort à chaque extrémité. Il faut, à cheval, environ une demi-heure pour aller de ces lignes jusqu'à la porte de la ville.

La montagne, et la forteresse très extraordinaire d'où je date ma lettre, ont été décrites si souvent dans des histoires particulieres, dans des dessins ou dans des estampes, que je n'abuserai pas de votre loisir pour répéter ce qui a déja été dit tant de fois. Les vues que le *major Macé* en a publiées sont très exactes, et donnent une idée très juste des quatre différents côtés de la montagne. Depuis ce temps le général Boyd a perfectionné ces routes jusqu'au haut de la montagne, dans des directions commodes : une voiture peut aller maintenant jusqu'à la maison des signaux. Jadis on n'auroit jamais cru que d'autres êtres que des chevres pussent y grimper.

L'hospitalité du gouverneur, des officiers et

des habitants, le tumulte, la musique militaire, la parade, le bel ensemble des troupes, la multitude des langues différentes que l'on y parloit, ainsi que la variété d'habits, pourroient me fournir le sujet de plusieurs pages. Après avoir voyagé pendant un si long temps dans les déserts d'Espagne, parmi ces villes où regne un silence morne, et où chaque chose porte l'empreinte de la langueur et de l'indolence, nous fûmes d'abord tout-à-fait abasourdis et assourdis du mouvement précipité de la garnison, du bruit perpétuel du canon et des fusils des soldats qui alloient faire l'exercice à feu. Nous fûmes souvent réveillés en sursaut pendant les premieres nuits par le mot que l'on passe fréquemment, et qui fait rapidement le tour de la ligne des fortifications. Il nous paroissoit tout-à-fait étrange d'entendre parler notre langue dans les rues, de la lire sur chaque maison, et de rencontrer tant de visages anglois. J'aurois presque oublié que j'étois aussi loin de ma patrie, si je n'avois été averti de la différence de latitude par la clarté brillante d'un beau ciel bleu, et par la vue des montagnes d'Afrique, dont on apperçoit très distinctement, sans le secours d'aucune lorgnette, les sommets couverts de neige, ainsi que les objets qui sont à leur pied. On peut distinguer tous les bâtiments de

Ceuta, et même, dans un beau jour bien clair, ceux de *Tanger*.

Comme Anglois, il étoit bien naturel que nous éprouvassions une joie très vive à nous retrouver avec nos compatriotes, à admirer la belle taille et l'air martial de nos soldats, et à former des comparaisons entre eux et les Espagnols, tout-à-fait à l'avantage des premiers.

Nous attendons maintenant qu'un vent favorable puisse nous porter à *Tetuan* ou à *Tanger*. Les bâtiments chargés d'oranges fraîches que l'on apporte ici presque tous les matins de la côte de Barbarie, et que l'on trouve en très grande abondance dans les rues, augmentent encore beaucoup le desir que nous avons senti depuis long-temps de faire cette petite expédition; mais les vents sont contraires, et je commence à craindre que nous n'en ayons pas la possibilité. Les oranges de Barbarie sont exquises; mais comme l'été approche, elles commencent à devenir un peu fades: cependant elles ont encore beaucoup de jus.

De Gibraltar, le 11 mars.

Nous sommes encore arrêtés par le vent, mais nous espérons à chaque instant pouvoir mettre à la voile pour l'Afrique. Notre barque et nos ba-

gages sont tout prêts, et nous attendons avec empressement la premiere petite brise d'est qui nous permettra de partir. Hier ce vent souffla un moment; et, dans un clin d'œil, la baie fut couverte de vaisseaux de guerre hollandois et de toutes sortes de vaisseaux marchands faisant force de voiles, afin de tâcher de passer le détroit avant que le vent changeât. Plus de cinquante bâtiments venoient de la Méditerranée pour tourner la pointe d'Europe; mais en moins d'une heure le vent revint où il étoit, et tous ces bâtiments furent chassés dans la baie ou derriere le rocher, où ils seront peut-être encore des semaines à lutter contre les vents et les courants. On n'a jamais vu le vent d'ouest durer aussi longtemps dans cette saison.

De Gibraltar, le 13 mars.

Les Juifs passerent toute la nuit derniere à danser, à se réjouir, et à faire des mascarades, ce qui fait un beau contraste avec la mélancolie qui regne durant le carême à quelques milles d'ici. On peut à bon titre appeller ce séjour le paradis de cette nation dispersée, car ils paroissent être ici chez eux. Ils y font un grand commerce de détail, et ils fournissent à la garnison plusieurs articles de consommation commune. Ce sont des

Juifs de Barbarie. C'est une race de beaux hommes, infiniment plus agréables que ne le sont les Juifs allemands ou portugais. Leur habillement ne differe de ceux des Maures que par le bonnet. Ces derniers en portent de rouges, et les Juifs de noirs; quelquefois même ils se hasardent à en porter de rouges.

Toutes les religions paroissent bien reçues ici; elles s'y rencontrent sans aucune animosité, comme si cette terre étoit neutre. L'église espagnole est desservie par un prêtre de fort bonne humeur, qui, indépendamment d'émoluments et d'un casuel considérable, reçoit encore du gouvernement anglois une somme annuelle de cinquante livres sterlings. Avec ce revenu il donne des bals et des fêtes à ses paroissiens, et vit d'une maniere très joviale. Il me paroît être très bien avec ses voisins protestants, et tout-à-fait consolé de ce que le couvent des cordeliers a été changé en résidence du gouverneur anglois.

Les bœufs de Barbarie que les Maures sont tenus de fournir sont excellents, et le poisson que l'on pêche dans cette baie est le meilleur que j'aie mangé depuis que je suis parti de Bordeaux. La montagne abonde en perdrix, qui se nourrissent en paix et passent leur vie bien tranquillement; car il n'est permis à personne de

chasser dans l'enceinte de la garnison. Les jeunes officiers s'amusent à courre le renard sur les montagnes espagnoles. Il y en a une grande abondance; mais on ne peut les suivre aisément, parceque la grande quantité de trous qui sont parmi les rochers fait qu'ils s'enterrent trop tôt après avoir été lancés.

Le bel oiseau appellé huppe est très commun sur cette montagne. Tout au haut il y a des troupeaux de gros singes; mais je n'ai pas été assez heureux pour en appercevoir.

Vers l'est, dans la partie la plus effrayante de ces précipices, il y a une couche d'os de toutes grandeurs de différents animaux et de différents oiseaux : ils sont enchâssés dans une incrustation de roc calcaire rougeâtre.

LETTRE XXX.

De Séville, le 8 avril 1776.

Hélas ! tous nos projets pour le voyage d'Afrique se sont évanouis; l'inflexible vent d'ouest a continué de souffler avec la même force, jusqu'à ce que le temps que nous avions consacré à notre séjour à Gibraltar fût passé. D'abord nous avions formé le projet d'aller débarquer à *Tetuan*, et d'y louer des chevaux ou des mules

pour nous rendre par terre à *Tanger;* ce qui nous auroit mis à portée de traverser une assez grande étendue de pays : mais ce projet n'a pu avoir lieu, parceque l'empereur de Maroc a donné un ordre par lequel il défend à tous les Chrétiens d'approcher, et même de regarder la sainte ville de *Tetuan.* Cela vient de ce que quelques Anglois y ont dernièrement outragé plusieurs femmes mauresques. Notre premier plan manqué, nous formâmes la résolution d'aller droit à *Tanger*, et de faire de là quelques excursions dans l'intérieur; mais nos nouvelles espérances n'ont pas eu plus de réalité que les autres. Les vents contraires nous ont obligés d'abandonner totalement ce projet, dont l'exécution auroit été si agréable; et, comme vous pouvez aisément le croire, nous en avons éprouvé un très grand déplaisir.

Nous retournâmes à Cadix par la même route que nous avions déja faite, à quelque petite différence près; une fois, par exemple, nous nous détournâmes de notre route pour aller visiter les restes presque imperceptibles de la ville de *Carteïa*, où Cneius, fils du grand Pompée, se réfugia après la bataille de *Munda.* Ces ruines, dont il ne reste plus qu'une petite partie de mur, se trouvent sur une élévation de terre, à l'embou-

chure d'une petite riviere qui tombe dans la baie vers le nord-ouest. Les écrivains se sont étrangement mépris sur la situation de cette ville : quelques uns la placent à Algéziras ou vieux Gibraltar ; d'autres la reculent jusqu'à Tariff. Les décombres et la quantité de ses monnoies que l'on trouve ici, et qui sont très communes parmi les Juifs de Gibraltar, ne laissent aucun lieu de douter de la vérité de la tradition qui la place en ce lieu.

En passant dans les bois qui sont au-delà de *Los Varios*, nous trouvâmes un aigle d'une grandeur prodigieuse de l'espece dorée ; nos domestiques, qui étoient en avant, le prirent pour un petit garçon qui étoit enveloppé dans un manteau jaunâtre. Ils furent si surpris lorsqu'il prit son vol, que nous ne pûmes obtenir de celui qui portoit la carabine de tirer sur lui, que lorsqu'il fut hors de portée. Il étoit d'une couleur jaune foncée avec des nuances vertes ; il avoit la tête lisse et noire, et le ventre d'un brun sombre.

Nous arrivâmes, à la chûte du jour, à une ferme appartenant au duc de *Medina Sidonia*. Les valets du fermier ne voulurent pas, en l'absence de leur maître, nous donner permission d'y passer la nuit. Un de nos valets de chambre ayant été dépêché dans les champs, en ramena le fermier de fort mauvaise humeur de ce que l'on

avoit fait une auberge de sa maison, et bien résolu de faire décamper nous et notre bagage, car il supposoit que nous n'étions que des voleurs ou des contrebandiers. En effet, l'accoutrement de notre messager étoit bien fait pour lui donner cette opinion : S. G. se présenta à lui avec sa mine renfrognée, une barbe noire bien épaisse, un vieux chapeau galonné retroussé fièrement d'un côté, et tombant de l'autre sur ses yeux, une jaquette militaire au travers de laquelle pendoient un sabre et une paire de pistolets, des guêtres de cuir bien crottées, une grosse voix, un langage et un accent étranger. Tout ceci rassemblé ne pouvoit guere, dans un tel pays, donner d'autre idée que celle d'un capitaine de bandits. Mais lorsque le fermier entra dans sa cour, et qu'il apperçut une telle compagnie d'hommes armés, il jugea qu'il étoit prudent de changer de ton et de devenir civil. Nous acceptâmes l'offre qu'il nous fit d'une grange neuve, où nous tendîmes nos tentes : nous y soupâmes, et y dormîmes très bien, ayant pris la précaution de boucher avec de la paille les trous qui avoient été faits dans le mur pour que les pigeons pussent entrer et sortir librement.

Ces fermes sont très étendues et tout-à-fait isolées. Chaque ferme a son boulanger particu-

lier, qui distribue deux fois par semaine une certaine quantité de pain aux valets de ferme, aux conducteurs des bœufs et des vaches, à ceux qui suivent la charrue, et aux bergers. La plaine qui est autour de cette maison est d'une terre forte; le pâturage est abondant, mais, dans plusieurs endroits, surchargé de mauvaises herbes. Une riviere fangeuse serpente dans la plaine : elle est souvent très difficile à passer.

Nous ne vîmes rien de remarquable sur la route de *Vegel;* des cigognes, des huppes, et un renard, furent les seuls êtres vivants que nous y rencontrâmes. Le soleil devint si fort, que nous nous trouvâmes très heureux de nous reposer pendant quelques heures au milieu du jour sous un grand arbre, devant la porte d'un des *siete molinos*, au bord d'un petit ruisseau. Le meûnier et ses voisins furent fort civils; ils nous donnerent une table, des chaises, des verres, enfin toutes les choses nécessaires : c'est un des plus délicieux repas que j'aie faits. Jeunes et vieux formoient un cercle autour de nous pendant que nous dévorions notre dindon froid et notre jambon. Comme j'apperçus qu'un des jeunes gens nous regardoit et sourioit d'un air malin, je lui dis que j'espérois qu'il n'étoit point scandalisé de nous voir manger de la viande, quoique nous

fussions dans le carême, vu que, comme voyageurs, nous avions cette permission. Non, non, répliqua-t-il; non, en vérité, je ne le suis point du tout : car je sais que vous faites partie d'un peuple pour qui *aujourd'hui* est toujours un jour de fête, et *demain* jour de vigile et jeûne. Cette plaisanterie nous fit rire, et occasionna de grandes réjouissances parmi ses compagnons. Au plus fort de nos ris et de notre gaieté, une bonne petite vieille femme se hasarda à nous prier de lui donner à boire quelques restes d'une bouteille de malaga que j'avois donnée à mon valet de chambre : il tâcha de lui en ôter l'envie, en lui disant que c'étoit un vin des Maures, par conséquent impie, et tel qu'un Espagnol zélé se croiroit empoisonné si ses levres en étoient mouillées. Cependant la vieille dit toujours qu'elle voudroit bien en goûter un peu par curiosité ; mais elle n'eut pas plutôt le verre entre les mains, qu'elle l'avala tout entier, sans en laisser seulement une petite goutte, au grand étonnement du pauvre S. G. Pour le consoler, elle l'assura que, puisque les Maures faisoient et buvoient une si excellente liqueur, elle en auroit toute sa vie bien meilleure opinion.

Après trois heures de marche nous arrivâmes à *Chiclana*, et le jour suivant nous louâmes une

barque pour nous conduire à *Cadix*. Le cours de la riviere est très agréable à suivre : au moyen de ses détours continuels, on jouit toujours de la vue de la jolie montagne de *Chiclana*, jusqu'à ce que l'on soit entré dans la baie. Après avoir passé sous les arches du pont de *Suaço*, le canal, à travers les bas-fonds, est très étroit et très tortueux. Le chantier du roi et la *Carraca* sont tout auprès de l'entrée; un peu plus bas on trouve le *Trocadera* ou magasins et chantiers pour les vaisseaux marchands. Les abords de la ville sont charmants; mais la lenteur de notre marche, qui étoit retardée par les vents contraires, fit que cette promenade sur l'eau nous ennuya complètement.

Le 3 avril nous quittâmes Cadix, et en moins d'une heure nous débarquâmes au port de Sainte-Marie, où nous fûmes reçus et bien accueillis, pendant trois jours, par le comte Alexandre *O-Reilly*, avec toute la politesse et la cordialité possible. On a tant parlé de lui depuis quelque temps, que j'avois un grand desir de le voir. Il me seroit impossible, ainsi qu'à tous ceux qui n'auroient passé que trois jours avec lui, de vous donner une idée de son caractere : ce seroit être injuste et présomptueux que de juger des qualités et des torts d'un homme d'après des notions

aussi légeres. Il paroît remplir avec beaucoup d'activité, d'intelligence et de sévérité, la place d'inspecteur général de l'infanterie espagnole. Cette place donne bien de l'occupation. Je le crois savant en tactique : il faut qu'il ait beaucoup lu depuis qu'il a acquis l'âge de raison ; car je ne pense pas que l'éducation qu'il a reçue lui ait procuré de grandes connoissances. Je lui crois aussi un esprit pénétrant ; et il me semble qu'il a profondément étudié le caractere et les foiblesses des hommes. Son intrépidité à braver toutes les difficultés, et sa fermeté à vaincre toutes celles qu'il rencontre, sont suffisamment connues : on en a parlé bien diversement dans le monde. Il a une mémoire prodigieuse, et une maniere fine, vive et précise de juger des hommes et des choses : mais elle me paroît un peu trop décisive et trop tranchante. Les saillies ne lui manquent pas, sur-tout lorsqu'il s'agit de faire rire aux dépens de quelqu'un : mais, dans ce cas, on l'accuse de porter souvent la plaisanterie trop loin ; et je suis persuadé qu'il doit la plus grande partie de ses ennemis au ridicule qu'il a quelquefois jetté sur eux. Quelques personnes l'accusent d'aimer trop à parler, et de se rendre trop souvent l'objet de la conversation ; mais elles doivent convenir qu'il parle avec bien de l'élo-

quence et dans bien des langues différentes. Sa figure et son maintien seroient assez agréables, si une blessure qu'il a reçue au genou ne le forçoit à boiter. Cette imperfection a fourni à ses ennemis de fréquentes occasions de le railler; mais l'amitié du roi le défend contre tous les efforts que l'on fait pour le perdre. Sa majesté, qui croit lui avoir été redevable de la vie dans le temps de la sédition de Madrid (*a*), le soutient avec une constance que rien ne peut ébranler. Lorsque l'on fit la nouvelle route pour aller au palais du *Pardo*, on trouva un vilain petit chêne verd qui étoit sur la ligne marquée pour faire le grand chemin. Cet arbre, par sa bizarrerie et sa position solitaire, attira l'attention du roi, et gagna si bien sa faveur, qu'il défendit aux ingénieurs d'y toucher. Malgré toutes les remontrances du ministre et des voyers, le chêne est encore à présent dans le milieu de la route. Le roi le montre souvent à ses courtisans; et comme il leur fait remarquer en riant qu'il n'a point d'autre ami que lui, il l'appelle O-Reilly.

Nous employâmes la seule matinée qui se

(*a*) Il alla se mêler parmi une foule de séditieux, et tua un de ces mauvais sujets qui s'étoit saisi d'une pierre et qui étoit sur le point de la jetter au roi.

passa sans pluie, à aller à cheval à *San-Lucar*, pour voir l'embouchure du Guadalquivir, appellé autrefois *Betis*. Les flottes d'Espagne s'y rassembloient avant qu'on eût fait de Cadix l'entrepôt des marchandises des Indes, et avant que la barre qui est à l'embouchure fût devenue assez considérable pour empêcher la navigation des gros vaisseaux.

Le terrain s'éleve d'une maniere très agréable vers l'ouest de Sainte-Marie, et offre l'aspect d'un jardin délicieux. Le printemps, qui est maintenant dans toute sa force, ainsi que les buissons et les haies couvertes de fleurs, rendirent notre petite course bien agréable. Le *kermès*, ou *yeuse*, est ici d'une grande beauté; il paroît être tout en feu, à cause des noix de galle écarlates formées par le petit insecte qui produit la fausse cochenille. Près du Guadalquivir le pays est tout en terres labourables, mêlées de quelques petits enclos.

Dans les temps d'une antiquité très reculée, *San-Lucar* étoit appellé *Fanum Luciferi*. C'étoit autrefois le port de Séville, et, dans le temps de l'arrivée ou du départ des flottes, le séjour le plus vivant de l'Europe : mais à présent ce n'est plus qu'une ville propre et tranquille, où il ne se fait pas de grandes affaires. Les petits

bâtiments qui y font le commerce mouillent dans l'anse, à une lieue plus loin, au-dessus de l'endroit où la flotte des Indes avoit coutume d'amarrer. La riviere est grande, et assez dangereuse à la barre. Le rivage opposé est si absolument plat, qu'il est difficile de le distinguer de l'eau. Je me promenai le long de la plage de *San-Lucar*, sans rencontrer une ame. Qu'elle est différente maintenant de ce qu'elle étoit du temps de *Cervantes!*

Nous allâmes à *Xerès* vendredi au soir. Je fus très étonné d'apprendre, et cela d'une maniere indubitable, que cette ville ne contenoit pas moins de 40,000 habitants, dont la vingtieme partie étoit composée d'ecclésiastiques. Le matin suivant nous allâmes au couvent des chartreux, qui est à quelques milles de là. Il est remarquable par sa race de chevaux, et par une superbe vue qui domine sur les plaines, la baie et les vaisseaux de Cadix. La journée étoit bien chaude, et je l'aurois passée avec bien du plaisir dans le ardin du prieur, à l'ombre d'un beau citronnier, où j'aurois été rafraîchi et embaumé par les doux parfums qui s'élevoient de tous les vergers voisins.

Le couvent, qui a été fondé en 1482 par *Alvarès de Valetto*, citoyen de *Xerès*, est grand et

bien distribué : il y a de l'eau dans toutes les salles publiques et dans toutes les cellules particulieres. Nous ne remplîmes pas le principal but de notre voyage, qui étoit de voir leurs beaux étalons; car on les avoit envoyés dans les villages. Dans tous les cimetieres de *Xerès* la terre a la propriété de préserver les corps morts de toute corruption pendant des années et même des siecles (*a*).

En quittant Xerès nous trouvâmes les routes très gâtées par les pluies abondantes. Nous employâmes deux jours à faire quelques milles dans une terre argilleuse, grasse et profonde, où nous courions risque à chaque instant de rester embourbés, parceque les roues s'y enfonçoient presque tout entieres. Nous vîmes quelques outardes dans les plaines.

Ce matin nous sommes arrivés à Séville. Cette ville s'annonce à merveille de dessus les montagnes, à deux milles de distance. Le sol de ces hauteurs est très sablonneux ; il est garni de pins et de vignes fermées de haies de différentes es-

---

(*a*) Ce fut en 712, le 17 juillet, et dans la plaine de *Xerès*, que les Sarrasins taillerent en pieces l'armée des Goths. Le roi Rodrigue fut tué sur le champ de bataille, et l'empire des Goths fut anéanti par cette défaite.

peces d'arbrisseaux, parmi lesquels il y a une grande quantité de jasmins jaunes. Tout autour de la ville est une grande plaine composée de terres ensemencées, de pâturages et de jardins. Le Guadalquivir, qui la traverse, se déborde souvent. Les terres basses sont des communes. Pendant deux années elles rapportent du grain, et la troisieme on les laisse venir en herbe.

Lorsque nous entrâmes dans la ville, nos muletiers furent obligés de monter en postillons sur les mules de devant, pour se conformer aux ordres des magistrats, dont l'intention est d'empêcher par là les embarras et les accidents dans les rues, qui sont singuliérement tortueuses et étroites.

LETTRE XXXI.

De Séville, le 9 avril 1776.

Nous arrivâmes hier matin dans cette capitale de l'Andalousie. Aussitôt que nous eûmes dîné, et que nous fûmes habillés, nous sortîmes pour nous aller promener sans avoir aucun objet particulier en vue, mais avec la seule intention de marcher dans les rues pour prendre une idée de la ville. Le hasard nous conduisit dans l'*Alcazar*, ou palais royal; et la sentinelle nous indi-

qua une galerie par laquelle il nous dit que nous pourrions aller aux jardins. Vous m'avez souvent entendu vanter ceux en amphithéâtre de l'Italie, qui sont si frais et si voluptueux dans les soirées d'été : celui de l'Alcazar leur ressemble prodigieusement. Il a plusieurs parterres entourés de galeries et de terrasses, coupés par des haies de myrtes, des bosquets de jasmin, et embaumés par des bois d'orangers. Il jouit de l'avantage d'avoir une grande abondance d'eau. Une compagnie de jolies demoiselles et de jeunes hommes qui s'y promenoient nous eut l'obligation de voir jouer les eaux; ce qui nous fut bien aisé, au moyen de quelque argent que nous donnâmes à celui qui en étoit chargé. Rien ne peut être plus agréable que ces cascades et ces jets d'eau pendant un jour chaud; il sembloit que toutes les fleurs en acquissent une nouvelle vigueur. Les parfums qui s'exhaloient des orangers, des citronniers et des limonniers, avoient bien plus de force, et devenoient bien plus balsamiques. La compagnie qui en jouissoit paroissoit acquérir une nouvelle existence : cela faisoit précisément l'effet d'une ondée du mois d'avril. Nous errâmes pendant près de deux heures dans les bosquets : nous fûmes ravis de la douceur de tous ces parfums. Je crois que cette demeure est

la plus agréable possible pendant le printemps ; et je suis persuadé que les chaleurs de l'été doivent y être plus tempérées et plus supportables qu'ailleurs, à cause de la grande abondance d'eau dont Séville jouit.

Philippe V y résida plusieurs années ; il y passoit sa vie à dessiner avec la fumée d'une lumiere sur des planches de sapin, ou à pêcher à la ligne des tanches dans un petit réservoir.

A notre premiere entrée dans le palais, qui est un *pasticcio* d'une architecture sarrasine conventuelle et grecque, je fus séduit par la façade principale de la cour intérieure ; elle est d'un aussi bon goût mauresque qu'aucune de celles que j'ai vues. Après avoir lu que les Maures construisirent une partie de ce palais, je conclus que j'admirois une chose qui avoit été faite du temps des rois mahométans de Séville ; mais en l'examinant davantage, je vis, non sans surprise, des lions, des châteaux, et d'autres pieces des armoiries de Castille et de Léon, mêlés parmi des feuillages arabesques. Je fus encore bien plus étonné lorsque je vis une inscription écrite en gros caracteres gothiques, qui m'apprit que ces édifices avoient été construits dans le quatorzieme siecle par le très puissant roi de Castille et de Léon, *don Pedre*.

Au dedans de ce portique il y a une cour de quatre-vingt-treize pieds, sur soixante et neuf. Elle est pavée en marbre, et entourée d'une colonnade d'ordre corinthien en marbre blanc, d'une proportion très élégante et très bien exécutée. Les murs qui sont derriere les colonnades sont couverts d'arabesques tout-à-fait dans le goût mauresque. Charles-Quint a trouvé moyen d'y placer de tous les côtés son aigle et sa devise de *Plus oultre*.

La grande salle qui la joint, et qui est appellée *media naranja*, ou la demi-orange, à cause de la forme de sa coupole, est richement dorée, et faite en stuc dans le même goût. Je dois confesser ingénument que mes connoissances en architecture étoient entièrement déroutées. Ici j'étois bien convaincu que la partie de ce bâtiment que les voyageurs écrivains appellent la partie mauresque, étoit l'ouvrage de *Pierre le Cruel,* qui pouvoit aisément alors se procurer d'habiles artistes par le moyen des rois de Grenade, avec lesquels il fut lié pendant la plus grande partie de son regne; mais je ne savois comment motiver les colonnes corinthiennes, à moins que je ne supposasse qu'elles avoient appartenu à quelque édifice romain qu'on avoit détruit pour en employer les matériaux à la construction de ce palais,

ou qu'elles avoient été mises par l'empereur sous l'ancienne galerie à la place d'autres qui étoient d'un style barbare ou tombées en ruines. Après la cour des lions dans l'Alhambra, cette salle est la construction arabe la plus agréable que j'aie vue, quoique, pour la délicatesse du dessin et de l'exécution, les ornements du palais de Séville soient bien inférieurs à ceux du palais de Grenade.

Près de l'entrée, du côté de l'ouest, on voyoit anciennement un siege de pierre avec son dais, soutenu par quatre piliers; mais maintenant tout est détruit. C'étoit là que *don Pedro*, ce juge si sévere, se plaçoit pour juger les causes, et pour rendre des sentences contre les malfaiteurs. Il étoit si inflexible, que, dans les temps d'anarchie féodale, on le regardoit comme un homme qui se faisoit un jeu de la cruauté et de la tyrannie. Peut-être cet infortuné monarque doit-il à la haine de ceux qu'il vouloit réduire et accoutumer au bon ordre, la plus grande partie de toutes les méchancetés dont les historiens se sont plus à le charger. Ils nous l'ont peint comme un tyran si sanguinaire et si méchant, que cela passe toute croyance. Dans l'Andalousie, où il fixa sa résidence, et où il sembla se plaire davantage, on n'a point sa mémoire aussi en horreur. Les écri-

vains de Séville parlent de lui très différemment; et au lieu de ce surnom ordinaire de *Pedro el Cruel*, ils l'appellent *Pedro el Justiciero.* Il est bien sûr que Henri de *Transtamare*, son frere naturel et son assassin, fut coupable de crimes aussi atroces qu'aucun de ceux que l'on impute à *don Pedro;* mais comme il le fit mourir, sa famille, ses adhérents, et les amis de cette nouvelle race bâtarde de monarques, eurent toute la liberté de noircir les caracteres du parti adverse, sans craindre *d'être interrogés pour rendre compte* de leur calomnie, ni même d'être contredits. Nous ne pouvons plus à présent pénétrer la vérité de ces temps; et comme nous manquons de preuves contraires, il faut bien nous contenter de ce que l'histoire nous en a transmis, et accorder que *don Pedro* a été un des tyrans les plus barbares qui aient jamais déshonoré le trône.

Nous destinâmes cette matinée à aller à la recherche des ruines d'*Italica*, où l'on suppose que *Trajan*, *Adrien* et *Théodose le Grand*, sont nés. Nous pouvons bien, à juste titre, appeller cela une recherche, car nous errâmes plus d'une grande lieue au-delà des limites; mais nous n'eûmes aucune raison d'être fâchés de la méprise: j'imagine que notre conducteur catalan en fut plus affligé que nous, car le pauvre homme étoit

à pied. Après avoir traversé la riviere sur un pont de bateaux, nous prîmes beaucoup trop à gauche; nous nous égarâmes le long des murs d'un couvent, dont les moines étoient occupés à vendre leurs limons à travers un trou fait dans le mur. Le vent étoit assez vif, et nous apportoit tant de parfum des bois d'orangers, qu'il nous affadissoit le cœur. Les prairies et les champs de bled que nous traversâmes étoient délicieux, et presque aussi riches et aussi abondants qu'aucun de ceux que j'ai vus en Flandre. A droite nous avions les bois d'orangers, à gauche le Guadalquivir, qui serpentoit à travers la plaine. Nos douces rêveries furent troublées par une pause soudaine que fit notre courier *Christoval*, à un ravin où un ruisseau se jette dans la riviere. On ne pouvoit le passer qu'à gué, parcequ'il n'y avoit d'autre pont que quelques planches, sur lesquelles nos chevaux, malgré leurs efforts, ne purent pas trouver où poser leurs pieds. Nous fûmes obligés de descendre et de leur faire faire un détour d'une demi-lieue pour venir nous joindre aux ruines d'*Italica*, que nous crûmes voir très clairement sur une montagne qui étoit devant nous. Le soleil étoit chaud; mais l'amour des antiquités nous donna le courage et la force nécessaires pour monter sur la plate-forme de *Saint-*

Jean d'Alfarache. Après avoir été assis pendant quelque temps, pour pouvoir prendre notre respiration, sous quelques *arborjudas* qui étoient tout en fleurs, nous continuâmes à visiter tous les coins du plateau de cette montagne. Il est presque quarré, et entouré des ruines de vastes tours et de boulevards construits de terre et de petits cailloux bien cimentés.

D'après la connoissance que j'ai acquise des différentes manieres de construire depuis que je voyage dans le midi de l'Espagne, j'osai prononcer que si c'étoit là qu'étoit *Italica*, les Maures l'avoient sûrement rebâtie dans la même place, et que les antiquaires commettoient de grandes bévues lorsqu'ils faisoient mention d'édifices romains et d'amphithéâtres. Je trouvai cependant la situation telle, que les Romains judicieux auroient pu, avec grande peine, la préférer à celle d'*Hispalis*, maintenant *Séville*, tant pour la beauté que pour la force. La belle vue qui s'étend sur la ville, le cours de la riviere, et cette riche plaine, nous dédommagerent amplement de la peine que nous avions prise pour grimper si haut, et sur-tout dans cette saison, où tout est en pleine végétation, et où la verdure est si fraîche. Non, je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu un plus beau pays.

Un vieux paysan me fit grand plaisir (car j'avoue que je commençois à sentir de l'humeur, ainsi qu'auroit fait tout autre amateur d'antiquité dont l'attente auroit été trompée) lorsqu'il nous apprit que ceci étoit un vieux château des Maures (*a*), et que *Sevilla vieja* ou *vieille Séville* (qui est le nom qu'ils donnent à *Italica*) étoit un peu au-delà d'une grande église d'*hiéronymites*, et une lieue au nord, vers les lisieres de la plaine. Dès que nous eûmes découvert notre erreur, nous gagnâmes et courûmes le mieux que nous pûmes à travers le plat pays. Nous menâmes avec nous un pauvre diable : il n'avoit ni chemise, ni bas, mais un manteau tout rapiéceté, un chapeau blanc et une longue barbe noire. Cet homme entreprit de nous montrer les antiquités.

A peine reste-t-il le plus petit vestige de l'ancienne colonie d'*Italica*. On prétend que *Scipion* l'avoit composée de soldats vétérans. On dit que les Maures la détruisirent pour que Séville, où ils comptoient fixer le siege de leur empire, n'eût pas une aussi puissante rivale si près d'elle. Mais je crois que cette opinion est de quelques historiens modernes. Je n'oserois pas l'assurer positi-

---

(*a*) On dit que les Maures, après la perte de Séville, demeurerent quelque temps à Alfarache sous le gouvernement d'une espece de roi.

vement; mais cependant je crois, d'après la vue du terrain, qu'elle étoit bâtie, à l'imitation de Rome, sur sept montagnes, et que la riviere *Betis* couloit au pied de la ville. Par des obstacles accidentels, et par des bancs de sable qui ont été accumulés par une longue suite d'inondations, la riviere peut avoir été dérangée de son ancien lit, et rejettée plus dans le milieu de la plaine, où elle coule maintenant. Un événement tel que celui-ci rendroit raison de la ruine d'une ville aussi considérable que l'étoit *Italica;* et sans être obligé de supposer que les Sarrasins prirent de grandes peines pour la démolir, cela justifieroit suffisamment la préférence qu'ils ont donnée à *Séville*, qui est sur le bord du Guadalquivir.

Sur le sommet de la premiere montagne il y a quelques murs ruinés en briques, appellés *el Palacio*, et qui n'ont rien de remarquable. Les paysans qui étoient à travailler dans les plantations d'oliviers nous dirent que dessous on avoit trouvé anciennement des colonnes d'argent et de cuivre; mais que, comme elles étoient ensorcelées par quelque magicien, personne ne put jamais les enlever, et qu'à présent on n'auroit pas le courage de creuser la terre pour les chercher, parcequ'ils avoient toutes les raisons

possibles de croire que le sorcier leur tordroit le cou pour l'avoir entrepris. J'ai trouvé cette superstition populaire très commune dans beaucoup de pays où l'on peut voir des restes considérables de voûtes et d'anciens édifices.

Sur la hauteur la plus éloignée, il y a des ruines considérables d'un amphithéâtre construit en petits cailloux, et des arcades en briques. Vraisemblablement les revêtements de marbre ont été emportés ou réduits en chaux. La forme est un ovale parfait. Les dimensions de l'arene, autant que les bleds me permirent de les prendre exactement, sont de cent pas dans sa plus grande longueur, et de soixante dans sa plus grande largeur. On peut encore reconnoître quelques uns des vomitoires et des passages, mais on voit à peine quelques traces des sieges. Cependant je trouvai vingt rangées, larges de deux pieds cinq pouces, et hautes de deux pieds. Chaque degré des escaliers de communication a un pied de haut et un de large. Cet amphithéâtre ressemble beaucoup plus maintenant à *Stone-Henge* (*a*) qu'à un bâtiment romain régulier (*b*).

(*a*) *Stone-Henge* est un célebre monument d'antiquité, à six milles de Salisbury. On y voit des pierres d'une grandeur énorme.

(*b*) Les magistrats de *Séville* ayant besoin de pierres

Assez près de là, il y a une fort belle piece d'eau dans une grande voûte sous la montagne. Je crois que c'est quelques restes d'aqueduc, parceque l'eau en est trop chaude pour être près de sa source.

Ayant très chaud et grand appétit, nous regagnâmes notre demeure. Nous fîmes la plus grande partie du chemin à travers de superbes plantations d'orangers. Ils viennent ici de la même grandeur que des bois ordinaires. Si le fruit est moins bon que celui de Portugal, il est plus agréable à l'œil, parceque sa couleur orange foncée contraste admirablement bien avec la teinte brillante des feuilles.

LETTRE XXXII.

Le 11 avril 1776.

On prétend que Séville a été fondée par les Phéniciens, qui lui donnerent le nom d'*Hispalis*. Les Romains l'appellerent *Julia*. Dans les siecles suivants elle reprit son ancien nom, qui, après avoir subi différentes corruptions, s'est changé en celui de *Sebilla* ou *Sevilla*.

---

pour contenir la riviere, qui, par ses fréquentes inondations, causoit de grands dommages à la ville, ordonnerent que l'amphithéâtre d'*Italica* fût jetté bas. Bien des bras furent employés à abattre les murailles, et à faire sauter,

Pendant qu'elle fut sous le gouvernement des Romains, elle fut embellie de plusieurs magnifiques bâtiments destinés, soit à l'amusement, soit à l'utilité publique; mais je crois que les ruines de ces édifices ont disparu depuis long-temps.

Les rois goths y résiderent avant qu'ils eussent transporté leur cour à *Tolede.*

Musa, vice-roi des Arabes, prit Séville d'assaut peu de temps après qu'il eut remporté la victoire de *Xerès* sur le roi *Rodrigue.*

Dans la confusion générale qui suivit la chûte du royaume de Cordoue en 1027, *Séville* devint une souveraineté indépendante, qui fut bientôt détruite par la violence du prince africain *Juzef Almoravidès,* qui vint en Espagne en 1097.

Ferdinand III, roi de Castille (qui, par ses grands succès sur les Mahométans et par sa grande piété, a été canonisé après sa mort, et qui est encore honoré aujourd'hui comme un saint de la premiere classe), prit Cordoue sur les Musulmans affoiblis et désunis, ainsi que plusieurs autres places importantes. Il les chassa de poste en poste, jusqu'à ce qu'il eût réduit les bornes

au moyen de la poudre, les portions de murs qui résistoient aux outils. Par là ils se procurerent une quantité de pierres suffisante pour leur dessein. Mais si le Guadal-

de leur empire à une très petite portion de la presqu'isle. Après un siege d'un an, il força *Séville* à lui ouvrir ses portes, et à se soumettre à sa domination. On prétend que, d'après cette capitulation, 300,000 Maures ont abandonné la ville, et ont porté leurs bras et leur industrie dans des pays qui obéissoient encore à la loi de *Mahomet.* Il est difficile d'imaginer comment *Séville* put continuer d'être, après une telle émigration, une ville grande et peuplée. Néanmoins on la vit en peu d'années s'augmenter, et être ornée de nouveaux bâtiments, dont le principal étoit la cathédrale. Elle jouit aussi depuis long-temps du rang d'une des villes les plus considérables d'Espagne.

Son époque la plus brillante fut après la découverte de l'Amérique; alors tous les trésors nouvellement découverts furent versés en Europe par les flottes qui revenoient du nouvel hémisphere dans le Guadalquivir; ce qui rendit Séville le magasin de toutes ces productions inestimables. Le souverain honora souvent cette ville de sa présence. Des négociants de toutes les

---

quivir entreprend de venger sur ces barbares la cause du bon goût, la premiere inondation balaiera toute cette construction.

parties du monde s'y rendirent en foule, soit pour y ouvrir des maisons de commerce, ou pour y acheter des marchandises qu'ils comptoient revendre ailleurs. Les mariniers et les passagers des flottes des Indes s'y donnoient rendez-vous, et y prodiguoient aisément les richesses qu'ils avoient acquises en Amérique : c'étoit alors le temps où les Espagnols crioient, dans l'abondance de leur cœur : *Quien no a vista Sevilla no a vista maravilla* (*a*). La cour étoit alors la plus splendide de l'Europe; ses rues étoient remplies d'un immense concours de peuple, sa riviere garnie de vaisseaux, et ses quais couverts de balles de marchandises précieuses. Les bâtiments commencés étoient fort grands; mais les projets que l'on avoit pour en construire d'autres étoient bien plus vastes encore. Sa prospérité paroissoit témoigner contre l'inconstance de la fortune; mais dans l'espace de peu d'années elle tomba du plus haut point de grandeur à un état de solitude et de pauvreté, causé par les dangers et les embarras de la navigation du Guadalquivir. La bonté et la sûreté du port de Cadix déterminerent le gouvernement à ordonner aux galions de s'y rendre à l'avenir.

(*a*) Celui qui n'a pas vu Séville n'a pas vu la merveille du monde.

Séville est d'une forme circulaire : il n'y a point de hauteurs considérables dans son enceinte. Les murs paroissent être d'une construction mauresque, ou des temps qui suivirent immédiatement la fin de l'empire des Sarrasins ; au moins je le pense ainsi d'après leur forme et leurs matériaux. Le fossé est comblé en plusieurs endroits : le tour des murs n'a pas plus de cinq milles et demi. Le fauxbourg de *Triana*, à l'ouest de la riviere, est aussi grand que le sont plusieurs villes ; mais il n'a de remarquable que son triste château gothique, où l'inquisition forma, en 1482, son premier établissement en Espagne.

Les rues de Séville sont tortueuses, crottées, et si étroites, que, dans presque toutes, deux carrosses peuvent à peine y passer de front. La place la plus grande et la plus belle est l'*Alameda :* c'est une promenade plantée d'ormes, qui est dans le milieu de la ville : elle a six cents pas sur cent cinquante : elle est décorée de trois fontaines et de deux statues, l'une d'Hercule, qui est réputé être le fondateur de Séville, et l'autre de Jules César, qui en a été le restaurateur.

La plupart des églises sont construites dans un style si barbare, que je n'ai pas eu la patience de les examiner. La cathédrale, les capucins et

la charité, sont les seuls édifices saints qui soient réellement intéressants, la premiere par son antiquité, ses dimensions et sa réputation, et les deux autres par les chefs-d'œuvre du *Murillo*.

La cathédrale est, je crois, plus vantée qu'elle ne mérite de l'être : elle ne peut être comparée à l'église d'Yorck, ni pour son élégance, ni pour sa légèreté, ni pour la délicatesse gothique. Les grouppes de piliers sont trop gros, les ailes trop étroites; et comme le chœur est placé dans le centre, il gâte tout le coup-d'œil, et fait que le reste de l'église ne paroît plus autre chose que de longs passages. Les ornements, qui passent pour être dans le genre gothique, me paroissent être plutôt de grossieres imitations des modeles que les Maures nous ont laissés. Il n'y a pas une des principales entrées ni un des porches qui soient finis; et pour achever de défigurer la masse entiere de cet édifice, on a ajouté à la partie ancienne une longue rangée de bâtimens qui sont tout-à-fait dans le style moderne.

Don Sanche le Brave commença cette église vers la fin du treizieme siecle, et Jean II la finit environ cent ans après. Sa longueur intérieure est de quatre cents pieds, sa largeur de deux cents soixante et treize, et sa plus grandeur hauteur de cent vingt-six. La circonférence de cha-

que groupe de piliers est de quarante-deux pieds. Elle a neuf portes, quatre-vingts fenêtres, et quatre-vingts autels où l'on dit chaque jour cinq cents messes. Le pavé est de brique; mais on est maintenant occupé à la paver en marbre. La grande porte des cloîtres, seul reste de la mosquée, est un superbe morceau d'architecture mauresque. Les orangers qui ombragent la fontaine placée au milieu en font une promenade charmante. A un des angles on voit la *Giralda*, ou beffroi : cette tour a trois cents cinquante pieds en hauteur et cinquante en quarré. Elle fut érigée par les Maures vers l'année 1000. Les Chrétiens y ont ajouté deux étages et une énorme girouette, qui s'accordent beaucoup mieux avec l'ancien bâtiment, que ne le font ordinairement les choses faites après coup. La sculpture, qui est l'ouvrage des Sarrasins, a deux cents pieds de hauteur, et est d'un genre beaucoup plus simple que ce qu'ils faisoient ordinairement dans des ouvrages publics. L'effet que produit cette tour, infiniment plus élevée que les autres édifices de Séville, est extrêmement noble. La tradition rapporte que, pour y faire des fondations solides, les Maures creuserent un trou très profond, et y jetterent tous les marbres et toutes les pierres des monuments des Romains qu'ils purent trou-

ver. Lorsque les réparations ont été jugées nécessaires, et que l'on a eu creusé la terre fort avant, on a découvert plusieurs ornements brisés, ainsi que des inscriptions. L'ouvrage entier est de brique et de mortier : on a pratiqué dedans un escalier tournant, si aisé et si large, que deux hommes à cheval pourroient le monter de front jusqu'à un peu plus de la moitié. Pour une raison qui nous est inconnue, l'architecte a fait la maçonnerie, dans la moitié supérieure, deux fois aussi forte que dans la partie basse, quoiqu'à l'extérieur du beffroi il y ait par-tout les mêmes dimensions. *Murillo* a orné le couvent de la charité et celui des capucins de plusieurs excellents tableaux qui peuvent être comptés parmi ses meilleurs ouvrages. Sa maniere rappelle beaucoup celle du *Guerchin :* il dessine mal, en général, les bras et les mains, car il leur donne trop de longueur ; mais il y a une telle expression, une telle vérité de couleur, et une telle intelligence dans la composition de ses grouppes, que des défauts aussi légers se font aisément pardonner.

Dans la premiere de ces églises il y a un tableau admirable, c'est celui qui représente sainte Élisabeth, reine de Hongrie, guérissant des lépreux et d'autres malades par l'onction de l'huile

sainte : une vieille femme et un enfant, touchés par la sainte, sont pleins de vérité, de caractere et d'expression. Dans celui qui représente Moïse frappant le rocher, il y a plusieurs figures excellentes, et un très beau cheval blanc.

Dans l'église des capucins, parmi plusieurs tableaux de ce maître qui ornent les deux côtés de la chapelle, ceux qui me firent le plus de plaisir furent un saint Antoine de Padoue tenant l'enfant Jésus sur un livre, un moine embrassant le Christ crucifié qui se baisse de dessus la croix et étend son bras pour presser l'épaule du saint, une adoration des bergers, et un saint Thomas de *Villa-Nova*, archevêque de Valence, distribuant des aumônes à la porte de son palais. Je regarde ce dernier comme le meilleur de toute la collection.

En nous rendant à une église qui est en dehors des murs, nous entrâmes dans plusieurs autres; mais nous n'y trouvâmes rien de particulier, excepté dans une où nous vîmes une liste des ouvrages qui ont été condamnés dernièrement par l'inquisition. Parmi ces livres, nous trouvâmes le fameux *Fray Gerundio* du pere *Isla*, quelques livres communs françois relatifs à la géographie, quelques nouveaux ouvrages de Voltaire, et l'histoire philosophique de Raynal,

défendue non seulement comme favorisant le déisme et l'incrédulité, mais encore comme contenant plusieurs passages contraires à la gloire de la nation espagnole.

Nous retournâmes par la grande route autour des murs, et nous passâmes près de la porte et de la tour où saint Hermenegilde fut mis à mort par l'ordre de son pere Léowigilde, roi des Goths, pour avoir abandonné l'arianisme, et avoir fomenté contre lui une rebellion, qui cependant n'eut pas de succès.

A quelque distance de là, nous nous promenâmes sous le *Canos de Carmona*, ou le grand aqueduc. Les historiens de Séville le regardent comme un des plus beaux monuments d'antiquité qui existent dans l'univers. Nous fûmes bien attrapés de n'y trouver rien de cette beauté qu'ils vantent tant ; nous le trouvâmes au contraire fort vilain. Les arcades sont inégales, l'architecture négligée, et la direction tortueuse ; le conduit est si mal cimenté, que l'eau qui s'en perd est assez considérable pour former un ruisseau. Les auteurs sont partagés dans leurs opinions sur cet aqueduc, savoir s'il doit être regardé comme l'ouvrage des Romains, ou bien comme celui des Maures. Je pense que le plan et la premiere construction appartiennent aux

Romains, mais que les réparations sans nombre qui y ont été faites depuis ont entièrement effacé tout ce qui étoit d'eux. Au reste, quoiqu'il ne soit pas beau, il ne laisse pas d'être fort utile, car il apporte un grand volume d'eau depuis un endroit appellé *Alcala,* qui est à plusieurs lieues de distance. Les rochers y sont percés en divers sens pendant un long espace sous terre, afin de rassembler tous les petits filets d'eau, et d'en former un ruisseau assez considérable pour faire tourner plusieurs moulins, et en conduire assez à Séville pour en fournir dans presque toutes les maisons, excepté dans celles des quartiers qui en reçoivent de la fontaine de l'archevêché par des tuyaux.

Nous rentrâmes dans la ville par la porte neuve; elle termine élégamment une belle rue bâtie de maisons régulieres d'un étage chacune, derriere l'*Alcazar.* La manufacture de tabac est située dans cette rue, comme la plus commode pour cette branche lucrative de commerce. Ferdinand VI lui fit élever un bâtiment magnifique et spacieux d'un grand style, mais cependant un peu lourd. Il a été fait en 1756. Mille hommes y sont maintenant constamment employés : on leur donne quatre ou six réaux par jour pour travailler pendant environ neuf heures. Cent quatre-

vingts mules sont occupées à tourner vingt-huit moulins ou machines pour moudre et mêler le tabac avec la terre rouge de l'*Almazarron*. La trop grande quantité de cette terre que les directeurs mettent depuis quelques années dans le tabac, a occasionné une grande diminution dans l'exportation de cette marchandise; et, à moins qu'ils ne changent de méthode, le commerce en sera bientôt borné à l'Espagne et à ses domaines. On a refusé pendant long-temps, dans le nord de l'Europe, d'en acheter d'eux. Les feuilles de tabac sont apportées de *Cuba* et du *Bresil :* le meilleur est appellé *grauce*. Le prix courant du tabac est de trente-deux réaux par livre; mais il n'est pas permis d'en vendre en détail dans les manufactures. Au hasard d'être suffoqués, nous visitâmes toute la maison. Dans une des chambres, nous trouvâmes quatre cents soixante hommes qui étoient occupés à faire des *cigarros* (*a*), et à les lier en faisceaux, valant chacun quatre réaux. On leur donne pour ce travail quatre *quartos*. L'homme qui nous accompagnoit nous dit que le produit net de l'année derniere montoit à plus de six millions de piastres.

(*a*) Ce sont de petits rouleaux de tabac que les Espagnols fument sans pipe.

Près de la cathédrale il y a la *Lonja*, ou la bourse. On y faisoit autrefois de grandes affaires: mais maintenant, comme les marchands l'ont abandonnée, elle est employée à d'autres usages; je crois que l'on y tient quelques cours inférieures de justice. Le bâtiment est quarré, d'un style simple et noble : c'est un reste du bon goût des Espagnols durant ce période brillant de leur histoire, sous les regnes de Charles-Quint et de Philippe II son fils. La *Lonja* fut érigée en 1583 sur les dessins de *Juan de Herrera*.

On dit qu'*Olavidès*, l'intendant actuel, a de grands projets pour l'embellissement de Séville : mais comme il est aussi le directeur de toutes les nouvelles colonies de la *Sierra Morena*, et qu'il n'est pas fort soutenu à la cour, je crois qu'il forme plus de projets qu'il ne pourra vraisemblablement en exécuter pendant le temps qu'il en aura le pouvoir (*a*).

Il s'occupe actuellement à contenir, au moyen d'un fort mur de brique, le lit de la riviere au-dessus de la ville, pour détourner par là les courants impétueux qui ont si souvent porté leurs

---

(*a*) En 1776 il fut mis dans les cachots de l'inquisition, d'où il est sorti pour passer le reste de ses jours dans le pays étranger.

eaux jusques dans le cœur même de Séville. Il a planté sur ses bords des avenues d'une sorte d'arbre verd qui ressemble beaucoup au peuplier. Cette espece a été apportée de l'Amérique méridionale : on l'appelle la *sapota*.

Le grand hôpital de *la Sangre*, et le college de *S. Elme*, fondé pour former une école pour la marine, n'ont de remarquable que leur grandeur ; les autres bâtiments ne valent pas la peine qu'on s'en occupe. La police de cette ville est très sévere, mais n'est peut-être pas assez uniforme ni assez impartiale. Mon valet de chambre a été un jour et une nuit en prison, seulement pour avoir porté mes pistolets dans les rues jusques chez l'armurier. Il y a eu autant d'écritures faites à ce sujet, qu'il en auroit fallu pour un procès ordinaire à la chancellerie. Mais tout cela me paroît être fort bon marché ; et je suis persuadé qu'une guinée lui procurera sa liberté, et paiera les salaires aussi bien que les frais de la procédure.

LETTRE XXXIII.

D'Ecija, le 12 avril 1776.

Après avoir vu à Séville toutce qu'il y avoit de curieux, nous la quittâmes hier, et nous allâmes coucher à *Carmona*. Le chemin passe à tra-

vers une forêt réguliere d'oliviers : ils sont taillés, élagués, et plantés à vingt-sept pieds l'un de l'autre.

Carmona est une grande ville bâtie hardiment sur une haute montagne. Son château, qui est maintenant en ruines, couvre une grande étendue de terrain : il contient plusieurs bâtiments qui servoient de palais et de forteresse à don Pedre le Cruel, ainsi qu'à sa famille, et à tous ceux qui composoient sa maison. Il plaça sa principale espérance dans la force de ce château, et dans le fidele attachement de don *Martin Lopez de Cordova,* grand maître de l'ordre de Calatrava, aux soins de qui il confia ses fils *Sancho* et *Diego*, nés d'une femme avec qui il avoit formé des liaisons après la mort de sa fameuse maîtresse *Marie de Padilla. Henri de Transtamare*, après la défaite et le meurtre de don Pedre dans les plaines de *Montiel*, mit le siege devant *Carmona :* il la prit par capitulation, ainsi que les enfants et les trésors du dernier roi; mais manquant à sa parole d'honneur, il fit décapiter *Lopez* pour le punir de sa résistance obstinée.

Carmona (ainsi que plusieurs autres villes de l'Andalousie) joue un rôle considérable dans l'histoire romaine : elle a conservé plusieurs restes de murs, d'inscriptions, etc., qui prouvent

son ancienne importance. Le pays des environs est montagneux et découvert; mais il s'en faut bien qu'il soit désagréable, parcequ'il est presque par-tout d'un beau verd, et que l'on y rencontre fréquemment des bois et de l'eau.

Nous avons dîné aujourd'hui à l'auberge solitaire de *Monclova*, et nous sommes venus jusqu'ici pour tâcher de jouir de la vue de la ville; mais comme elle est plus éloignée que nous ne l'avions pensé, la nuit étoit venue avant que nous y fussions arrivés. Nous avons été obligés de laisser notre voiture et notre bagage à *Carmona* pour faire raccommoder notre aissieu. Jusqu'à présent nous n'en avons pas encore eu de nouvelles; ainsi probablement nous serons obligés de coucher tout habillés sur quelques chaises.

La route de Séville ici est meilleure que ne le sont celles qu'on trouve ordinairement en Espagne, excepté quelques unes de celles que l'on a faites nouvellement près de Barcelone: elle est toute de gravier; et comme ce n'est point le sol du pays, il a sûrement été apporté de bien loin. Elle a subsisté, selon toute apparence, sans être endommagée et sans avoir eu besoin d'être repavée, depuis l'expulsion des Maures de l'Andalousie. Elle est élevée au-dessus du niveau de la plaine, et court presque par-tout en ligne droite de

l'ouest à l'est. Comme il n'y a aucun vestige apparent de pavé, je serois plus tenté de l'attribuer aux Sarrasins qu'aux Romains, quoiqu'il soit bien certain que ces deux nations se sont occupées particulièrement des grands chemins de cette province, et qu'ils ont fait plusieurs chaussées et plusieurs routes de communication pour aller aux villes principales.

Nous passâmes à travers la *Luisiana*, canton qui a été dernièrement défriché et cultivé par une colonie d'Allemands. Leurs habitations sont assez près des bords de la grande route : elles sont placées à une distance réguliere de deux ou trois cents pas, toutes construites uniformément sur un plan fort simple, avec une petite concession de terre semée en bled autour de la maison. La *Luisiana* est la partie la plus occidentale de ces nouveaux établissements.

Ecija me paroît très agréablement située sur le *Xenil*, entourée de jolies promenades : elle a un nombre incroyable de clochers.

De Cordoue, le 14 avril.

Hier nous avons dîné à la *Carlotte*. C'est une autre colonie fort étendue des Allemands : elle a été faite il y a huit ans dans une forêt très montueuse. Les maisons sont éparses ; l'église pa-

roissiale, l'auberge, la maison du directeur, ainsi que quelques boutiques et quelques maisons destinées aux artisans, forment un joli petit village sur une éminence. Comme ils ont conservé tous les chênes verds qui étoient d'une moyenne grosseur, l'aspect du pays est très beau, les bleds sont entremêlés de bocages, de bouquets de bois et d'arbres seuls. On accorde environ vingt ou trente acres de terre à une famille, sous la condition qu'elle conservera son établissement pendant dix ans. Durant cet espace de temps elle n'est assujettie à aucune espece de taxe quelconque : à l'expiration du terme, si elle desire s'y fixer, la terre lui est donnée à bail, et elle commence par payer un petit cens. Le roi fournit les semailles pour les bleds; mais on est tenu d'en remettre la même quantité dans ses greniers après la moisson. Excepté les murs des maisons et quelques instruments de labourage, nul autre secours n'est accordé; mais comme cela n'est pas suffisant à beaucoup près, que la plus grande partie du sol est pauvre et auroit besoin d'être nourrie, et que de plus sa bonté diminue après chaque récolte, je crois qu'il y a sujet de craindre que cette colonie ne devienne une de ces productions éphémeres qui naissent si souvent dans un gouvernement mo-

narchique, et qui, presque aussitôt après leur naissance, retombent dans le néant. Un grand nombre d'Allemands sont morts, depuis leur établissement, soit de pauvreté, d'intempérance, de mauvaise nourriture, ou de changement de climat.

A mesure que l'on approche de Cordoue, le pays devient stérile et montagneux, n'ayant que quelques terres labourables. La vue de la riviere, de la ville et des bois qui sont sur les montagnes opposées, est extrêmement agréable et pittoresque.

LETTRE XXXIV.

De Cordoue, le 15 avril 1776.

Nous avons cherché avec soin dans cette ville le peu de choses faites pour exciter l'attention d'un voyageur. Nous avons été visiter les environs, aussi souvent que le temps nous l'a permis. Nous avons soigneusement examiné la mosquée, tant à la clarté du jour qu'à la lueur des torches; mais ce temple forme un labyrinthe si embrouillé, et contient tant de choses extraordinaires, que je l'examinerai encore une fois ou deux avant d'entreprendre de vous en faire la description. Sa célébrité, et l'abondance de choses que je puis vous dire à ce sujet, méritent une

lettre particuliere ; celle-ci sera consacrée à des objets moins importants. Lorsque je vous entretiendrai de l'état actuel de la ville, je pense qu'il sera à propos que je choisisse pour vous, parmi les meilleurs auteurs que j'ai avec moi, quelques particularités curieuses relatives à son histoire ancienne.

Les environs sont délicieux ; ils jouissent d'une riche variété de bois, de collines, et de culture embellie par une grande abondance d'eau limpide. Le plat pays produit des oliviers et du bled, et est en grande partie distribué en jardins, dans lesquels les arbres fruitiers deviennent d'une grosseur remarquable, et sont sans tache et presque tous fort sains. Les terres élevées sont couvertes de chênes verds et de pins, que les fermiers arrachent pour leur substituer des oliviers et des caroubiers. Les fermes sont bâties au milieu des enclos et des vergers d'orangers. Les terres à bled sont louées pour quelques mesures de bled, soit à nombre fixe par moisson, ou à nombre indéterminé, suivant la récolte. Les terres hautes sont toutes louées à rente fixe en argent.

Le Guadalquivir coule au bas de la ville, qu'il a creusée dans la forme d'une demi-lune parfaite. Un pont de seize arches, défendu par une tour

des Maures, conduit de la partie du sud dans Cordoue; et près du bout du pont on trouve la mosquée, qui est maintenant la cathédrale. Les murs de la ville sont en plusieurs endroits précisément comme les Romains les ont laissés. La méthode qu'ils ont suivie pour placer les pierres est tout-à-fait différente de ce que j'ai observé dans plusieurs édifices romains; car ici chaque pierre d'un quarré long est terminée et flanquée par deux pierres minces posées de bout.

Les rues sont tortueuses et crottées. Il y a peu de bâtiments publics ou particuliers qui soient remarquables par leur architecture. Le nouvel hôpital pour l'éducation des orphelins a quelque chose de hardi et de noble dans sa coupole et dans son portique. Le palais de l'inquisition et l'évêché sont très considérables, et fort bien situés.

Nous venons de voir une fête de taureaux; mais comme ils n'étoient pas d'une race assez noble, il n'a été permis à aucun homme à cheval de se servir de sa lance. Un de ces pauvres animaux qui ne vouloit pas combattre a été très adroitement percé à travers le cœur. Deux bœufs, après avoir été légèrement excités et tourmentés, ont été renvoyés aux boucheries voisines. Une jeune vache, s'étant comportée à merveille par ses bonds et

par ses sauts, a obtenu un sursis, en considération de sa maigreur excessive. Ce spectacle n'étoit qu'ennuyeux; il n'étoit pas assez plat pour nous faire rire. Nous espérons en voir à *Aranjuès* dans toute leur perfection. Le motif de ce pitoyable spectacle est extrêmement louable. Le *corregidor* (c'est-à-dire le gouverneur pendant trois années d'une ville d'Espagne, né toujours dans une partie différente de celle où il est nommé pour inspecter la police) donne ces petits spectacles au peuple les dimanches et les jours de fête; et du profit qu'il tire de la location des sieges, il rassemble une somme d'argent suffisante pour continuer la nouvelle promenade qu'il a entreprise hors des murs.

Après ce spectacle, la noblesse a été se promener en pompe dans ses carrosses : j'ai été bien étonné d'y voir une élégance que je ne m'attendois pas à trouver dans une ville de l'intérieur de l'Espagne, des carrosses anglois et françois superbes, de brillantes livrées et d'excellents chevaux. Les nobles de cette ville ont un genre de vie que l'on ne rencontre nulle part ailleurs dans ce royaume. Si leur union et leurs efforts pour rendre la société agréable sont tels qu'on me l'a assuré, tous ceux qui aiment l'humanité leur doivent les plus grands éloges. Trente fa-

milles au moins se rassemblent tour-à-tour tous les soirs dans une de leurs maisons ; les dames y font les honneurs des rafraîchissements, composés de glaces et de toutes sortes de liqueurs fraîches : il s'y établit une aimable conversation pleine de gaieté, et l'on y joue très bon marché. Les femmes en général me paroissent y être belles ; nous en vîmes quelques unes à la promenade qui l'étoient extrêmement. On voulut nous engager à nous rendre à leurs assemblées ; mais nous ne le pûmes, parceque, comme le temps étoit très incertain, nous restâmes toute la journée en bottes et en grandes redingotes, afin de pouvoir sortir au premier moment de beau temps pour aller visiter la ville et ses environs.

Après vous avoir parlé de tout ce que la ville moderne de Cordoue peut avoir d'intéressant, permettez-moi de vous reporter à des temps plus éloignés, à ce période où elle brilloit avec tant d'avantage, soit par la politique, soit par le commerce : il ne doit point être fixé au temps où Cordoue étoit une colonie romaine (*a*), quoiqu'elle se vante d'avoir donné naissance à *Séne-*

(*a*) Strabon dit que Cordoue fut fondée par Marcellus, et qu'elle fut la premiere colonie romaine établie en Espagne. Elle fut appellée en latin *Patricia.*

que et à *Lucain;* ni aux siecles qu'elle fut sous la domination des Goths : c'est aux califes sarrasins, de la race des *Ommiades*, que Cordoue doit toute sa gloire (*a*). Nous ne connoissons que bien peu son histoire avant l'année 755, où *Abdoulrahman*, seul héritier de la famille des *Ommiades*, passa d'Afrique à la tête de quelques troupes déterminées à exciter une rebellion en Espagne. Après une bataille donnée sur les bords du Guadalquivir, dans laquelle il défit le lieutenant du calife *Abasside* de *Damas*, *Abdoulrahman* devint roi de toutes les possessions que les Maures avoient dans le midi de l'Espagne ; et en 759 il fixa sa résidence à Cordoue.

Ce fut alors que commencerent à fleurir cette galanterie et cette magnificence qui rendirent les Maures d'Espagne supérieurs à tous leurs contemporains dans les arts et dans les armes, et firent de Cordoue une des villes du monde les plus splendides. L'agriculture et le commerce prospérerent sous l'heureux gouvernement de ce héros. La face entiere du pays fut changée : au lieu de

(*a*) J'ai tiré la plus grande partie de cette notice sur les souverains de Cordoue, de l'histoire d'Afrique de M. Cardone, et de quelques manuscrits arabes déposés à la bibliotheque de l'Escurial, dont un ami m'a communiqué la traduction.

l'aspect de la désolation que les longues guerres et le gouvernement dur des vice-rois lui avoient procuré, elle devint la plus peuplée et la plus florissante ville possible. Sa richesse étoit immense, ses habitants très nombreux : elle eut une grande activité, beaucoup d'industrie; enfin elle fut telle qu'elle n'avoit jamais été, et qu'il lui a été impossible d'être depuis cette époque. Abdoulrahman ajouta de nouvelles fortifications à la ville, fit bâtir un palais magnifique orné de jardins délicieux, éleva des chaussées à travers des marais, fit de superbes routes afin d'ouvrir des communications aisées entre les grandes villes. Enfin en 786 il fit commencer la grande mosquée; mais il ne vécut pas assez pour la voir finir.

Pendant l'espace de deux siecles cette cour continua de posséder tous les professeurs des beaux arts, ainsi que tous ceux qui prétendoient à la gloire militaire, et à remplir dignement les devoirs de la chevalerie. L'Europe alors étoit ensevelie dans l'ignorance, dégradée par la brutalité des mœurs, et déchirée par des disputes superstitieuses. L'Angleterre, affoiblie par son heptarchie, étoit aussi trop peu considérable pour qu'il en fût fait mention dans l'histoire politique. La France, quoiqu'elle jouît de quelque réputa-

tion sous Charlemagne, étoit encore une nation barbare et non policée. Pour l'Italie, elle étoit dans le dernier désordre. Les révolutions fréquentes et les changements continuels de souverains faisoient qu'il étoit impossible aux sciences, aux arts, et à tous les objets intéressants, de pouvoir s'établir solidement sur un sol aussi peu stable. La Grece enfin, quoiqu'elle fût encore en possession de tous les arts et de tout le luxe de l'ancienne Rome, avoit perdu toute sa vigueur, et paroissoit absorbée dans les plus futiles de toutes les recherches, celle des arguments scholastiques et des subtilités religieuses.

La résidence des califes *Ommiades* fut long-temps remarquable par son étonnante magnificence et la foule des savants qui y étoient attirés par la protection que leur offroient les souverains, la beauté du pays, la salubrité du climat, et le cercle varié des plaisirs que l'on y goûtoit tour-à-tour.

Cordoue devint le centre de la politesse, de l'industrie et du génie. Les joûtes, les tournois, et d'autres amusements aussi fastueux, furent long-temps les passe-temps chéris de ce peuple heureux et riche. C'étoit le seul royaume d'occident où la géométrie, l'astronomie et la physique, fussent régulièrement étudiées et pratiquées. La

musique y étoit aussi fort en honneur; car j'ai lu qu'en 844 un fameux musicien appellé *Ali Zériab* vint s'établir à Cordoue, et y forma plusieurs éleves, que l'on prétend avoir égalé les plus célebres chanteurs qui aient jamais été connus, même dans l'orient. Pour être bien sûr que l'architecture y étoit fort encouragée, nous n'avons pas besoin d'autres preuves que ces énormes bâtiments entrepris et exécutés par plusieurs de ces monarques : quoique les connoisseurs, dont les yeux sont accoutumés aux graces nobles et pures des proportions grecques, puissent à juste titre y trouver beaucoup de défauts, malgré cela personne ne peut considérer ce qui reste de ces bâtiments mauresques sans avoir une haute idée du génie des artistes, ainsi que de la grandeur du prince qui faisoit exécuter leurs plans.

Ces sultans, non seulement accorderent aux arts et aux sciences la protection la plus marquée, ainsi qu'aux savants de toute espece, mais ils étoient eux-mêmes très versés dans plusieurs branches d'instruction. *Alkehem II* rassembla une si énorme quantité de manuscrits, qu'avant la fin de son regne la bibliotheque royale contenoit six cents mille volumes : le catalogue seul comprenoit quarante grands volumes in folio. Il fonda l'université de Cordoue, qui, sous d'aussi

favorables auspices, s'éleva au plus haut point de célébrité.

Hissem, fils d'*Abdoulrahman*, lui succéda. Sa passion pour la gloire et pour l'architecture ne fut en rien inférieure à celle de son pere. Le butin énorme qu'il fit dans les provinces méridionales de France lui fournit les moyens de finir en peu d'années la grande mosquée. Plusieurs historiens nous ont raconté que la terreur de son nom étoit si grande, que les habitants de Narbonne, pour obtenir la paix et la liberté, s'engagerent de transporter de leur ville à Cordoue tous les matériaux nécessaires pour la construction de la mosquée. Cette histoire est bien difficile à croire. *Mariana* suppose que ce que les Narbonnois s'engagerent à porter étoit un sable fin, propre à s'amalgamer avec de la chaux vive. Mais s'il y a quelque vérité dans cette histoire, je crois qu'il seroit plus raisonnable de supposer qu'ils lui fournirent des colonnes et d'autres monuments antiques dont Narbonne étoit remplie, lesquels furent sans doute employés en grande quantité dans la construction de la grande mosquée. Le pont du Guadalquivir fut fait sous le regne d'*Hissem*, et d'après ses propres plans. *Alkahem* succéda à *Hissem*.

Abdoulrahman II fut aussi très passionné pour

les bâtiments; il fut le premier qui fit venir de l'eau à Cordoue par le moyen de tuyaux de plomb placés sur les aqueducs de pierre. La quantité en étoit si considérable, que, dans toutes les différentes parties du palais, dans les mosquées, dans les bains, dans les places et édifices publics, des fontaines abondantes couloient jour et nuit. Une grande partie de ces ouvrages subsiste encore. Il pava aussi toute la ville, et érigea plusieurs mosquées.

Après lui régnerent *Mahomet Almundar, Abdallah*, et *Abdoulrahman III*, qui surpassa tous ses prédécesseurs en splendeur, en richesses et en dépenses. Ses sujets, à l'envi l'un de l'autre, étaloient la plus grande magnificence. Je ne puis vous donner une plus grande preuve de l'opulence prodigieuse et de la grandeur des Arabes dans le dixieme siecle, qu'en faisant l'énumération des présents qui furent offerts à ce prince par *Aboumelik*, élevé en 938 au poste de grand visir. Il fit conduire devant le trône, et déposer aux pieds de son maître :

Quatre cents livres pesant d'or natif ;

Des lingots d'argent montant à la valeur de quatre cents vingt mille sequins ;

Quatre cents livres de bois d'*aloès*, dont un seul morceau pesoit cent quarante livres ;

Cinq cents onces d'ambre gris;

Trois cents onces de camphre ;

Trente pieces d'étoffes en tissu d'or, si riches qu'il n'y avoit que le calife qui pût les porter ;

Dix garnitures de fourrures du Khorassan;

Cent garnitures de fourrures moins précieuses;

Quarante - huit assortiments de longues housses traînantes, tissues d'or et de soie, pour les chevaux ;

Quatre mille livres de soie;

Trente tapis de Perse ;

Huit cents cottes de maille en fer, pour les chevaux de guerre ;

Mille boucliers;

Mille fleches ;

Quinze chevaux de main, arabes, aussi richement caparaçonnés que ceux que le calife avoit coutume de monter ;

Cent chevaux d'un prix inférieur;

Vingt mules avec tous leurs accoutrements;

Quarante jeunes hommes et vingt jeunes filles d'une beauté parfaite, tous habillés de la maniere la plus somptueuse.

Cet étalage de richesses étoit accompagné d'un poëme très flatteur, composé par le ministre à la louange de son souverain, qui, pour reconnoître cet hommage, lui assigna une pension de cent mille pieces d'or.

Abdoulrahman bâtit une nouvelle ville (*a*) à trois milles de Cordoue, appellée *Zehra*, ou *Arizapha*, du nom de sa maîtresse favorite. Le palais fut bâti sur des plans donnés par le plus fameux architecte de Constantinople, qui étoit alors la meilleure école du monde pour tous les artistes.

Il y avoit dans ce bâtiment onze cents quatorze colonnes, tant de marbre africain que de marbre espagnol, dix-neuf d'italien, et cent quatorze du travail le plus exquis. Ces dernieres étoient un présent de l'empereur grec. La richesse de la salle du trône excédoit toute croyance; les murs étoient incrustés de marbre, orné de feuillages d'or. Dans le milieu il y avoit un bassin de marbre entouré de différentes figures d'animaux qui jettoient de l'eau. Toutes ces statues étoient dorées et enrichies de pierres précieuses. Le bassin avoit été fait à Constan tinople, et onregardoit les figures comme les chefs-d'œuvre des plus habiles sculpteurs de cette ville. De dessus la fontaine tomboit une superbe perle que l'empereur Léon avoit envoyée à *Abdoulrahman*. Les autres appar-

(*a*) On suppose que cette ville a été appellée *Cordova la Vega*; mais il n'y a pas assez de ruines pour soutenir cette conjecture.

tements n'étoient que peu inférieurs en magnificence à cette piece. La partie la plus retirée étoit donnée aux femmes, aux concubines, aux esclaves, et aux eunuques noirs : ils composoient à eux tous six cents personnes. Sur l'entrée principale étoit, en dépit du commandement exprès du prophete, la statue de la belle sultane qui donna son nom à cette nouvelle ville, laquelle devint depuis la résidence habituelle de la cour. L'empereur avoit coutume d'y prendre le divertissement de la chasse, accompagné de douze mille cavaliers, tous portant des ceinturons et des cimeterres ornés d'or relevé en bosse. A son retour de la chasse il se retiroit ordinairement, pour se reposer, dans un superbe pavillon élevé au milieu des jardins, qui avoit vue sur tout le pays voisin. Cette retraite, destinée aux plaisirs, étoit soutenue par des colonnes de marbre le plus blanc. Les peintures et les dorures des lambris, ainsi que les pierres précieuses répandues çà et là, ornoient à l'envi cet appartement. Dans le centre il y avoit un vase plein de vif-argent, au lieu d'un bassin plein d'eau. Il s'agitoit à chaque mouvement que l'on faisoit dans la chambre, et réfléchissoit les rayons du soleil, qui pénétroient à la dérobée dans cet endroit, à travers quelques trous que l'on avoit pratiqués dans le plafond.

Vous serez sans doute disposé à douter de ces récits, et la dépense considérable que ce prince avoit faite pour toutes ces entreprises ne facilitera pas votre croyance. La ville de *Zehra*, ainsi que le palais et les jardins, lui coûterent chaque année, pendant l'espace de vingt-cinq ans, trois cents mille dinars (*a*). Ajoutez à cela les sommes énormes nécessaires à l'entretien d'un serrail de six mille personnes, d'une maison encore plus nombreuse, d'une garde de douze mille lances, et d'un nombre incroyable de chevaux : il est bien difficile d'imaginer d'où il pouvoit tirer des revenus suffisants pour fournir à tant de dépenses. De plus, pendant toute sa vie, il tint sur pied et envoya fréquemment en campagne des armées très puissantes. Les appointements des gouverneurs de provinces, de villes, de forts, de ceux qui administrent la justice, les réparations des places fortifiées, et l'entretien constant d'un puissant établissement de marine, sont des objets de dépense telle, qu'il est beaucoup plus facile de s'émerveiller qu'on

(*a*) En comptant ces dinars à neuf sous deux deniers sterlings, la dépense annuelle montoit à cent trente-sept mille cinq cents livres sterlings; ce qui, en vingt-cinq ans, fait la somme de trois millions quatre cents trente-sept mille cinq cents livres sterlings.

ait pu y satisfaire, que de le croire. Mais en jettant un coup-d'œil sur l'opulence de l'Espagne à cette époque, sur son commerce, sa population, ses tributs et ses taxes, l'étonnement doit diminuer extrêmement.

Les Maures étoient alors maîtres de toutes les provinces d'Espagne les plus riches, et elles étoient peuplées à un point incroyable. Dans Cordoue seule, on comptoit vingt mille maisons, six cents mosquées, et neuf cents bains publics (*a*).

L'historien arabe dont ce détail est tiré nous apprend que dans ce temps-là il y avoit en Espagne quatre-vingts grandes villes, trois cents du second ordre, et que la quantité des villages et des hameaux ne pouvoit se nombrer. Il prétend que sur les bords du Guadalquivir il n'y avoit pas moins de 12,000 villages, et qu'un voyageur, dans le cours d'une journée, rencontroit trois ou quatre villes considérables, et ne pouvoit voyager une heure sans trouver des hameaux.

Les revenus des califes Omniades, dans le

(*a*) Selon toute apparence, la plus grande partie de ces maisons n'étoient autre chose que de petites baraques composées d'une chambre seulement; car les Maures ne logeoient jamais qu'une famille sous le même toit.

temps d'*Abdoulrahman* (*a*), montoient chaque année à 12,945,000 dinars; ce qui fait de notre monnoie à-peu-près 5,526,625 livres sterlings.

Indépendamment de ce revenu en especes, il y avoit un grand nombre d'impôts qui leur étoient payés en nature. Il n'est pas possible d'assurer ou de fixer quels étoient leurs produits; mais il est certain qu'ils devoient être en proportion de ceux des terres, et conséquemment très considérables dans un pays habité par une nation nombreuse et infatigable, dévouée à l'agriculture, qu'elle y avoit portée à un point de perfection inconnu dans tout le reste de l'Europe (*b*).

Les mines d'or, d'argent et des autres métaux, qui abondent en Espagne, étoient un autre fonds inépuisable de richesses pour les Arabes, qui occupoient constamment un grand nombre de mineurs : la découverte de l'Amérique et de

(*a*) On ne peut savoir par sa relation s'il veut parler de la presqu'isle entiere, ou seulement de cette portion qui étoit sous la domination des Sarrasins.

(*b*) Le calcul de l'historien arabe a bien l'air de l'exagération, car les sommes dont il fait mention excedent de beaucoup l'idée que nous avons de la monnoie d'or et d'argent qui étoit en circulation à cette époque; mais j'ai rendu ses propres paroles sans aucun commentaire.

ses trésors, qui semble avoir porté à mépriser les richesses de l'ancien continent, a détourné les rois d'Espagne de faire continuer d'exploiter les mines d'or qu'ils ont chez eux.

Le commerce très étendu que les Maures faisoient avec les autres nations procuroit à leur pays une source incroyable de richesses. Je ne parle point de leur commerce intérieur ; car je n'ai rien trouvé dans leurs auteurs qui puisse jetter quelques lumieres sur cet article, et encore moins me mettre à portée de former aucun jugement exact de son étendue et de son importance: je parle seulement de leur commerce dans les pays étrangers. Il étoit distribué en différentes branches, dont plusieurs leur étoient d'un profit énorme, et consistoit, soit en productions naturelles du pays avant d'avoir été mises en œuvre, soit en ces mêmes productions manufacturées chez eux et exportées chez l'étranger.

L'or, l'argent, le cuivre, la soie écrue, l'huile, le sucre, la fausse cochenille, le vif-argent, le fer coulé, et sur-tout leurs manufactures de soie et de laine, étoient les articles les plus lucratifs de leur exportation. L'ambre gris, l'ambre jaune, l'aimant, l'antimoine, le sel, le talc, la marcassite, le crystal de roche, le soufre, le safran, le gingembre, la myrrhe, et différentes autres drogues,

formoient d'autres branches de commerce, qui, quoiqu'inférieures en valeur et en quantité, produisoient néanmoins un revenu certain et très considérable.

On pêchoit beaucoup de corail sur les côtes de l'Andalousie, et des perles sur celles de la Catalogne.

L'Espagne contenoit plusieurs mines de rubis et d'autres pierres précieuses : celles de rubis près de *Malaga* et de *Bejar,* et celles d'améthyste près de Carthagene, avoient la plus grande réputation.

Ces différentes marchandises étoient portées en Barbarie, en Égypte et dans tout l'orient.

La trempe des armes espagnoles étoit réputée la meilleure par tous les Africains. L'Espagne étoit en quelque maniere l'arsenal dont ils tiroient leurs cuirasses, leurs boucliers, leurs casques, leurs cimeterres et leurs dagues.

L'exportation que l'on faisoit dans toute l'Afrique de soie écrue, des étoffes de soie et de laine que l'on fabriquoit à *Grenade* et à *Baça*, ainsi que des draps de laine que l'on travailloit à *Murica*, étoit immense. On ne peut douter que leur commerce avec l'Égypte ne fût bien plus considérable que celui qu'ils faisoient avec la Barbarie. Les Arabes d'Espagne y por-

toient leurs marchandises pour les échanger contre les productions d'Égypte dont l'Espagne avoit besoin. L'immensité de leur trafic avec l'orient est difficile à concevoir. La politique engageoit les *Ommiades* à tâcher d'être sur le meilleur pied possible avec la cour de Constantinople, parcequ'ils espéroient qu'elle s'opposeroit aux entreprises des califes de *Damas*, qui ne cesserent jamais de regretter le démembrement de leur empire que fit le premier *Abdoulrahman*. Tous les ports sous la domination grecque étoient ouverts aux négocians espagnols, qui y importoient de riches cargaisons des marchandises qui tenoient au luxe raffiné par lequel Constantinople se faisoit alors distinguer. On peut penser aisément que leurs profits sur de tels objets devoient être prodigieux.

Alkahem II succéda à son pere. L'écrivain arabe rapporte une singuliere preuve de courage donnée par un cadi qui lui reprochoit une injustice qu'il avoit commise contre un de ses sujets; la voici :

Une pauvre femme de *Zahra* possédoit une petite portion de terre contiguë au palais royal. Le calife, desirant étendre son jardin de ce côté, fit proposer à cette vieille de lui céder sa terre au moyen d'une somme d'argent. Mais

comme elle continuoit de se refuser aux instances qu'on lui faisoit de se dépouiller de l'héritage de ses peres, le chef des jardiniers s'empara par violence de ce qu'elle refusoit de céder. Cette pauvre femme, dans un accès de désespoir, s'enfuit à Cordoue pour implorer le secours de *Ibn Bechir,* principal cadi de la ville. Ce magistrat monta aussitôt sur son âne, et, prenant avec lui un sac d'une grandeur prodigieuse, se présenta devant *Alkahem*, qui étoit pour lors dans un pavillon magnifique, bâti précisément sur cette même terre. L'arrivée du cadi et la vue de ce bissac surprirent le sultan. Après que *Bechir* se fut prosterné, il supplia le calife de lui permettre de remplir son sac avec un peu de la terre sur laquelle ils étoient. Sa requête lui fut accordée ; et aussitôt que le sac fut rempli, il pria le sultan de l'aider à le soutenir et à le poser sur son âne. Cette étrange demande surprit beaucoup toute la compagnie. Néanmoins le calife y consentit ; mais il ne put s'empêcher, en le soutenant sur ses épaules, de se plaindre de l'excessive pesanteur de cette charge. Sire, dit alors le cadi, ce sac que vous trouvez si lourd ne contient cependant qu'une petite portion de la terre que vous avez usurpée sur une pauvre femme ; jugez donc comment il vous sera possible au jour du

jugement de soutenir le poids de tout le champ dont vous vous êtes emparé si injustement. Le calife, loin d'être choqué de cette remontrance audacieuse, reconnut généreusement sa faute, et ordonna que l'on rendît cette terre à celle à qui elle avoit appartenu, et lui donna tout ce qui avoit été bâti dessus.

Ce monarque laissa la couronne à son fils, qui étoit encore mineur : il ordonna que le royaume seroit gouverné par le fameux visir *Mahomet Abenamir*, surnommé, à cause de ses grandes victoires et de sa sage conduite, *Almanzor*, ou *le défendeur*. Ses descendants hériterent du visiriat, et jouirent d'un pouvoir aussi absolu que s'ils eussent été califes, jusqu'à ce que la foiblesse des souverains et l'insolence des ministres provoquerent la noblesse, et la porterent à troubler l'état par leurs jalousies et leurs dissentions. Ces querelles occasionnerent tant de guerres civiles et d'anarchie, qu'elles renverserent le trône de Cordoue, et détruisirent la race entiere d'*Abdoulrahman*. Ainsi le glorieux édifice fondé par la valeur et la prudence de ce conquérant, et cimenté par les mêmes vertus dans plusieurs de ses successeurs, se réduisit à rien aussitôt que le sceptre fut tombé dans les mains de princes foibles et énervés, qui, par leur indolence et leur

incapacité, laisserent aux visirs le maniement de toutes les affaires. Plusieurs petits royaumes se formerent des ruines de cet empire puissant. Les Chrétiens, par des attaques divisées et fréquentes, trouverent bientôt des occasions favorables de détruire cette puissance imposante, qui, lorsqu'elle n'étoit qu'une, avoit repoussé et renversé tous leurs efforts.[a]

Mais il est en vérité bien temps que je finisse cette longue lettre : je crains qu'en la lisant vous n'ayez cru lire un conte des mille et une nuits. Les écrivains de l'histoire des Maures, souvent contemporains des princes de qui ils écrivent la vie, peuvent avec raison être soupçonnés d'exagération dans les relations qu'ils font de la richesse et des exploits de leurs héros; mais néanmoins il doit y avoir un fond de vérité, et les détails qu'ils donnent ne peuvent manquer d'amuser un lecteur curieux. En vérité mon cœur saigne, lorsqu'en vous racontant toutes ces merveilles je songe qu'excepté la grande mosquée il ne reste pas maintenant le plus petit vestige de ces grandeurs passées. *Zehra,* ainsi que tous ses palais et ses jardins enchanteurs, a disparu de dessus la surface de la terre. Personne même ne sait où elle étoit, et l'on pourroit faire passer son existence pour une fable. La piété des Chré

tiens, qui leur a fait convertir la mosquée en église, l'a préservée d'un destin semblable.

Si les merveilles qui ont été le sujet de cette lettre peuvent mériter quelque degré de croyance à vos yeux, je me hâterai de vous donner une description exacte de cette magnifique mosquée.

LETTRE XXXV.

De Cordoue, le 16 avril 1776.

Je ne me proposois pas de vous écrire davantage de cette ville, parceque notre projet étoit de la quitter au point du jour; mais on ne doit compter sur rien dans ce monde, et très peu sur l'habileté d'un charron espagnol. Après avoir attendu avec beaucoup d'impatience qu'il eût entièrement fini de raccommoder notre chaise, qui s'étoit brisée en versant, le jour que nous étions partis d'*Ecija*, nous reçûmes enfin la permission de partir, et nous nous mîmes en route avec grand plaisir; mais, hélas! lorsque nous fûmes précisément vis-à-vis le *Potro*, lieu bien connu du premier aubergiste de *don Quichotte*, l'une de nos roues se brisa en mille pieces, et nous versa tout au beau milieu d'un ruisseau. Alors nous n'eûmes d'autre parti à prendre que celui de retourner à notre auberge, et d'y pas-

ser cette journée, ainsi que celle du lendemain, du mieux qu'il nous seroit possible. Je l'ai employée à vous écrire la lettre par laquelle je comptois dissiper mes moments d'ennui lorsque je serois obligé de rester quelques instants dans une des auberges qui sont entre Cordoue et Madrid.

Le *Potro*, ou *Nec plus ultrà*, n'est autre chose qu'une grande fontaine ornée tout au haut d'une pitoyable statue de pierre représentant un jeune cheval. Lorsque *Cervantes* écrivoit son roman, Séville étoit le marché de l'Europe; et, par l'influence heureuse de son commerce, tous les lieux d'alentour étoient plus fréquentés et mieux connus qu'ils ne le sont à présent. Nous marchâmes sur la *Playa de San Lucar*, sans rencontrer une ame; et le *Compras* de Séville est maintenant tout aussi désert que la place qui est devant le *Potro* de Cordoue.

La mosquée, que l'on appelle en espagnol *la mezquita*, du mot arabe *masgiad*, qui signifie place d'adoration, fut commencée par Abdoulrahman Ier, et destinée par lui à servir, dans les siecles futurs, comme de preuve de son pouvoir et de ses richesses. Il vouloit aussi qu'elle fût le sanctuaire principal de sa religion. Sa pensée étoit grande, et il fut assez heureux pour

trouver un architecte dont le génie étoit égal à la tâche qu'il lui imposoit. Les fondations en furent faites deux ans avant sa mort. Son fils *Hissem* ou *Iscan* la finit entièrement, vers l'an 800. Elle a été plusieurs fois changée et agrandie par les Mahométans ; et depuis qu'elle est devenue une église chrétienne, elle a encore subi plusieurs autres changements. Le plus considérable eut lieu dans le quinzieme siecle, lorsque l'on y construisit une coupole dans le centre, posée sur des arcades d'un style gothique, et que l'on abattit une partie de l'ancien bâtiment pour y placer le chœur, qui étoit très considérable.

Du temps des Musulmans, cette mosquée étoit un bâtiment quarré-long, couvert d'un toit plat, porté par des arcades qui ne s'élevoient pas à plus de trente-cinq pieds. Elle en avoit quatre cents vingt en largeur, et cinq cents dix en longueur, compris l'épaisseur des murs. Le tout étoit soutenu, selon quelques uns, par environ mille colonnes, et, selon quelques autres, par sept cents soixante et dix-huit, qui formoient dix-neuf ailes ou nefs de l'est à l'ouest, et vingt-neuf du nord au sud, si toutefois nous pouvons croire les descriptions que *Moralès* et plusieurs autres historiens nous en ont données. Mais j'avoue que je ne puis concevoir la possibilité qu'il y en ait eu

plus de cent soixante et dix, et les plans de l'académie n'en marquent pas davantage (*a*).

Les colonnes étoient des plus beaux marbres connus et des plus rares. Les vingt-quatre portes étoient recouvertes en bronze, et relevées en bosse, de la maniere la plus curieuse. Les portes brisées de la principale entrée étoient couvertes de feuilles d'or. Sur la coupole la plus élevée, il y avoit trois boules d'or, portant chacune une grenade et une fleur de lis, qui étoient aussi de ce précieux métal. Quatre mille sept cents lampes brûloient toutes les nuits dans cette mosquée, et consommoient par an près de vingt mille livres d'huile. On y brûloit aussi tous les ans soixante livres de bois d'aloès et autant d'ambre gris pour les parfums.

Telle est la description que les Arabes et les

(*a*) Par mes propres observations, ainsi que par les plans pris par les académiciens envoyés par le roi pour mesurer et dessiner cette mosquée, ainsi que plusieurs autres édifices du midi de l'Espagne, je trouve que les mesures données par la plus grande partie des historiens qui décrivent les dimensions de cette église sont très difficiles à arranger. Je les crois remplies d'erreurs, et point faites pour que l'on s'en rapporte à elles : en conséquence, j'ai adhéré aux plans mentionnés ci-dessus.

anciens auteurs espagnols nous ont laissée dans leurs écrits de ce fameux temple.

Je vais à présent vous donner une relation précise de son état actuel, d'après les notes que j'ai prises avec la plus grande attention sur le lieu même.

Les rues qui sont autour de la mosquée sont étroites, et mal disposées pour en donner une vue générale; mais il n'y a rien à regretter, car elle n'offre rien de curieux à l'extérieur. Les murs sont presque unis, et ne sont pas hauts. Le toit est caché derriere les creneaux, qui sont taillés en degrés d'escaliers. Du côté de l'est sa longueur est coupée par arcs-boutants en treize divisions, et à-peu-près par le même nombre sur chacun des trois autres côtés. Les portes qui s'ouvroient dans plusieurs de ces divisions, étoient ornées de stuc de différentes couleurs. Vers le nord il y a un beffroi très élevé, de construction moderne, qui a changé totalement l'effet de cette façade. Dix-sept portes donnent entrée dans l'église et dans le cloître. Ce cloître ou cour, servoit aux Mahométans à faire leurs ablutions : ils y laissoient aussi leurs pantoufles avant d'entrer dans la maison sainte. C'est un quarré oblong de cinq cents dix pieds (la même longueur que l'église) sur deux cents quarante. Un portique

de soixante et deux piliers, et large d'environ vingt-cinq pieds, l'environne de trois côtés. Le milieu est occupé par trois fontaines, belles et abondantes, par des bosquets d'orangers, de hauts cyprès et de beaux palmiers, qui offrent la retraite la plus délicieuse pendant les heures brûlantes du milieu du jour. Nous eûmes occasion d'éprouver les douces influences de ces aimables ombrages vers le midi, lorsque les habitants du pays se furent retirés pour faire la *siesta;* alors nous restâmes les maîtres de cet ancien édifice. Par un usage totalement opposé à celui qui a lieu dans tout le reste de l'Espagne, on laisse les portes de l'église ouvertes pendant toute la journée, et l'on ne trouve point mauvais que chacun s'y promene en long et en large, soit par oisiveté, ou par curiosité.

Près de la grande porte qui conduit du cloître dans la mosquée, on trouve trois morceaux de colonne, chacun avec une inscription, qui n'ont d'autre différence que le nom de l'empereur, tous les autres mots étant absolument semblables dans toutes les trois.

T.I. C.A.E.S.A.R. D.I.V.I. A.V.G.V.S.T.I. F.
D.I.V.I. I.V.L.I. N.E.P.O.S. A.V.G.V.S.T.V.S.
P.O.N.T.I.F.E.X. M.A.X.X.X. I. C.O.S.
V.I.M. P. T.R.I.B. P.O.T.E.S.T. X.X.X.V.I.I.
A.B.I. A.N.O. A.V.G.V.S.T.O. Q.V.I. E.S.T.
A.D. B.O.E.T.I.M. V.S. Q.V.E. A.D.
O.C.E.A.N.V.M.
L.X. I.I.I.I.

Les autres portent les noms d'*Augustus* et de *Caïus*. Je vous avoue de bonne foi que je ne puis vous apprendre quelles sont ces pierres milliaires, ni quel étoit ce *Janus Augustus*. La collection d'inscriptions de Maffei n'a pu me procurer aucun éclaircissement là dessus; car, au lieu d'expliquer ces lignes, il doute qu'elles aient existé.

La grande entrée de l'église est à la treizieme aile de la nef, du côté de l'est. Elle est plus grande et plus haute que le reste, et beaucoup plus décorée. Rien ne peut causer plus de surprise que le premier moment où l'on entre dans cet édifice, plus singulier que beau. Pour vous en faire une idée, vous devez vous représenter une espece de labyrinthe vaste et sombre, ressemblant à ces quinconces que les François aiment tant à avoir dans leurs jardins. Il est divisé

en dix-sept ailes ou nefs, larges chacune d'environ vingt pieds, par des rangées de colonnes de différents marbres ; il y en a de bleus avec des veines blanches, de jaunes, de rouges, de rouge veiné de blanc, de gris et de verd de Grenade et d'Afrique. Ces piliers ne sont pas tous de la même hauteur ; car les Arabes les ayant pris et enlevés des bâtiments romains, les ont traités comme le tyran Procuste traitoit ses hôtes. Ils ont ajouté à celles qui étoient trop courtes, de monstrueux chapiteaux et d'énormes bases ; ils ont tronqué celles qui étoient trop longues, et ils ont placé au haut une espece de petite calotte creuse. Cependant le fût est à-peu-près de la même épaisseur par-tout, d'environ dix-huit pouces de diametre. Les chapiteaux sont en général de barbares imitations de ceux de l'ordre corinthien. Une couple d'arcades l'une sur l'autre, s'élevant des colonnes, regne tout du long de chaque rangée ; et de la même base sort une arcade qui forme le toit de chaque nef.

Après plusieurs changements et plusieurs additions, les Maures ont divisé la mosquée en quatre parties marquées par deux lignes de piliers grouppés, qui se coupent à angles droits. Trois de ces parties étoient destinées à la populace et aux femmes ; la quatrieme, dans l'angle

du sud-est, étoit réservée pour la noblesse et le clergé. C'étoit dans cette derniere partie qu'étoit le *Zancarron* ou sainte chapelle, dans laquelle les livres de la loi étoient déposés. Cette porte faisoit face à la grande au bas de la nef principale. Les ornements et l'architecture de ce sanctuaire, ainsi que ceux du trône d'*Almanzor*, qui est en face et éloigné de la porte de la distance de six entrecolonnements, sont très différents de ceux dont on s'est servi dans les autres parties. Les deux rangées de colonnes qui supportent l'espece de réduit qui est devant ce *penetrale*, ont environ six pieds de haut. Celles de la partie supérieure sont de marbre rouge et blanc ; et celles de la partie inférieure sont de marbre verd. Leurs chapiteaux sont très délicatement sculptés et dorés. On prétend que le toit du sanctuaire intérieur, qui est sombre, est d'un seul bloc de marbre, et large de dix-huit pieds. S'il est ainsi, il est très curieux, non seulement par sa grandeur et par sa qualité, mais aussi par l'adresse de l'architecte, qui l'a placé dans un équilibre si parfait, qu'il n'a point été ébranlé depuis tant de siecles. La maniere dont les arcades sont jettées, dont les colonnes sont grouppées, et dont les feuillages sont dessinés tout autour du trône, est très lourde, très embrouillée et très barbare, et

ne ressemble en rien à toute l'architecture mauresque que j'ai vue à Grenade. Cela paroît en effet plus ancien qu'aucun des ornements que l'on y a faits.

Le *Zancarron* appartient à présent au duc d'Albe, qui a établi sa sépulture et celle de sa famille au dessous.

Derriere, et sur les côtés de la chapelle, étoient autrefois les logements des derviches; maintenant ces logements sont réservés pour la chambre du chapitre, la sacristie, et la trésorerie. Cette église est extrêmement riche en vaisselle; elle y a ajouté dernièrement quatre flambeaux d'argent très pesants et très délicatement travaillés. Ils ont été faits à Cordoue, et coûtent huit cents cinquante livres sterlings chacun.

Il est presque impossible de dire le nombre exact des colonnes qui étoient dans la mosquée, ni comment elles étoient placées autrefois, parceque l'on a fait de grands changements : on en a enlevé, déplacé, construit de nouvelles dans les murs de la chapelle, et on en a ajouté plusieurs quand on a bâti le chœur dans le centre de cet édifice. S'il étoit dans une autre église, il mériteroit beaucoup de louanges pour la grandeur de son plan gothique, ainsi que pour la hau-

teur du dôme, la sculpture des stalles (*a*), l'élégance et le fini des arcades et des ornements. Mais au milieu de ce bâtiment mauresque il détruit toute l'unité du dessin; il rend tout le reste obscur, en lui ôtant beaucoup de jour, et brouille toutes les idées que l'on pourroit avoir de l'effet général de cet édifice. Plusieurs chapelles, placées çà et là entre les piliers, coupent l'enfilade, et bouchent le passage. Ce qui produit sur-tout le plus mauvais effet, c'est une grande chapelle, dédiée à la Vierge, qui ferme exactement le milieu de la nef principale; et le trône d'Almanzor est occupé maintenant par un pitoyable tableau de légende.

Il est impossible d'imaginer un coup-d'œil plus extraordinaire que celui de l'intérieur de cette mosquée, lorsque l'on est placé dans tels endroits de l'église qui permettent de voir entièrement les nefs coupées à angles droits, sans être interrompues par aucune chapelle ou bâtiment moderne. La vue est également étonnante lorsqu'on regarde des points qui laissent appercevoir toutes les rangées de piliers et d'arcades dans

---

(*a*) Les stalles, ou sieges, furent sculptées sur les dessins de *Corugi* de Séville. Il fut douze ans à finir l'ouvrage, et un à le mettre en place.

une direction oblique : cela produit une confusion la plus extraordinaire du monde.

L'église est éclairée par les portes et par plusieurs petites coupoles ; mais néanmoins elle est sombre et imposante. Tous ceux que l'on apperçoit se promenant au travers de ce chaos de piliers rappellent à l'esprit les idées romanesques de magie, de chevaliers enchantés, ou d'esprits errants et malheureux.

Du haut d'une des coupoles pend une dent d'éléphant. Notre guide nous dit qu'elle avoit appartenu jadis à un de ces animaux qui étoient particulièrement employés à porter des pierres et d'autres matériaux pour la construction de cette mosquée.

Une circonstance très extraordinaire particuliere à cette église, et dont nos yeux ont été trois fois témoins, c'est que lorsque les enfants trouvés, qui sont donnés pour les nourrir à des nourrices payées par la paroisse, meurent, on les apporte dans la cathédrale, et on les pose sur un autel particulier, afin que le chapelain puisse les prendre et les enterrer. La premiere fois que j'en vis un, je m'approchai croyant que c'étoit un *ex voto* de quelque petit saint de cire, préparé pour une cérémonie, et je ne fus détrompé que lorsque j'eus touché la pauvre petite créa-

ture. Le second y fut apporté pendant que nous y étions; il paroissoit être mort de faim. Il y a au moins chaque année cinq cents enfants enlevés de cette maniere à la population de Cordoue, soit par négligence, ou par mauvais traitement.

Un officier nous conduisit l'après-dînée à la maison de campagne de l'évêque sur le bord de la riviere. Le dernier prélat s'y plaisoit extrêmement, et en avoit fait une retraite agréable; mais depuis sa mort elle n'a plus été entretenue. Les revenus de l'évêché montent environ à 3500 livres sterlings par an. Comme les évêques ne peuvent rien laisser par testament, tout ce qu'ils ont en mourant retourne de droit à la couronne.

Je voudrois bien trouver quelque moyen de pouvoir vous porter quelques unes des belles jarres de terre appellées *buxaros*, que l'on fait en Andalousie. Elles sont commodes, principalement pour des buveurs d'eau, parcequ'elles sont légeres, lisses et faciles à porter. Comme elles ne sont cuites qu'à moitié, elles sont très poreuses, ce qui fait que l'extérieur est presque toujours humide à cause de la filtration de l'eau : mais quoiqu'on les place au soleil, l'eau, dans ces vases, se conserve aussi froide que de la glace. Le seul désagrément qu'elles aient, c'est

qu'elles sentent ce que sent la terre, lorsqu'après une longue sécheresse elle est rafraîchie par une pluie soudaine.

On m'apprend dans ce moment que l'on nous demande encore un jour pour que notre roue soit raccommodée : c'est une terrible nouvelle dans un temps de pluie; car à chaque instant la route devient de plus en plus mauvaise, et nous ne pouvons pas même monter à cheval pour aller voir les environs. S'il y avoit seulement un libraire dans cette ville, autrefois si savante, j'acheterois Séneque, et j'essaierois quelle consolation sa philosophie pourroit nous produire dans sa terre natale.

LETTRE XXXVI.

De Santa-Cruz, le 21 avril 1776.

Je vous écris cette lettre des plaines de Montiel, et non loin d'un *lugar de cuyo nombre no quiero acordarme* (*a*). J'ai traversé la *Sierra Morena;* et me trouvant maintenant au milieu de la patrie de don Quichotte, je ne puis résister à la tentation d'y commencer une lettre sans m'inquiéter où je pourrai la finir.

Nous partîmes de *Cordoue* le 18. Mais le

(*a*) Ce sont les premiers mots de don Quichotte.

commencement de notre voyage ne se passa pas sans frayeur : nous étions occupés à tous moments à voir dans quel état étoient nos roues ; à chaque secousse inattendue, nous nous regardions, nous pincions nos levres, et nous nous rencoignions chacun de notre côté; nous nous attendions à verser à chaque instant. Mais au bout de quelque temps nous reprîmes courage, et, l'inquiétude diminuant par degrés, nous nous aventurâmes à regarder par la portiere, et à jouir de la belle vallée du Guadalquivir, qui coule entre deux chaînes de montagnes couvertes de grands bois et de plantations d'oliviers; plusieurs ruisseaux limpides traversent la plaine et se jettent dans la riviere. L'ancienne route, soit qu'elle ait été faite par les Romains ou par les Maures, nous parut fort agréable, lorsque nous l'eûmes jointe, car elle est faite d'un bon gravier bien dur, et élevée au-dessus du niveau des eaux et des crottes. Il y avoit un pont sur chacun de ces ruisseaux; mais il en reste à peine maintenant un sur vingt.

Au pont d'*Alcolea*, que nous passâmes au midi de la riviere, on garde les étalons du roi, dont un ou deux sont des chevaux de race noble. Mais les Andalousiens qui élevent des chevaux les estiment pour certaines choses dans leurs for-

mes qui empêcheroient précisément les jockeys anglois de les acheter ; car ils demandent que leurs chevaux soient en avant et pesants sur les épaules, que leurs jambes de devant soient sous leur ventre, et leurs queues si basses qu'elles puissent toujours serrer leurs croupes. Ils ne souffrent jamais qu'ils se couchent ; mais ils les tiennent constamment sur un pavé net et propre qui descend en pente depuis la mangeoire : ils tiennent toujours leurs jambes de devant enchaînées près de terre. Vous savez que Cordoue a été long-temps fameuse pour ses races de chevaux : mais il me paroît qu'elle est maintenant fort déchue ; on y en trouve très peu qui aient bonne mine. Un homme comme il faut de cette ville nous assura, ainsi que nous l'avions déja entendu dire avant, que les haras étoient très négligés, et qu'on prenoit très peu de soin de les conserver, parceque le roi en avoit donné la surintendance à un étranger, officier d'infanterie, qui n'avoit aucune connoissance dans cette partie. Avant ce changement c'étoit un homme de qualité de Cordoue qui étoit à la tête de ces haras. Ce gentilhomme, et plusieurs de ses amis, se piquoient alors d'élever, de nourrir et de posséder les chevaux les mieux choisis : mais maintenant ils sont entièrement dégoûtés

de cette occupation, et n'y mettent plus ni recherche ni soin ; ils sont d'une parfaite indifférence sur leurs chevaux, soit de main ou de carrosse.

Pendant deux jours nous côtoyâmes la riviere en la remontant. Le pays qu'elle arrose est très riche et très beau ; les plaines étendues sont ornées de belles plantations d'oliviers, de villes et de châteaux fort près les uns des autres. Le long des bords de la riviere, les montagnes, du côté du nord, paroissent sombres à cause de leurs bois, et les collines, vers le midi, vertes par les bleds dont elles sont couvertes. Cette surabondance de végétation et ce sol gras rendent les routes cruellement profondes : nous fûmes obligés, pendant la moitié d'une journée, de faire porter notre bagage par des mules, afin d'alléger les voitures. Les rives du Guadalquivir étoient couvertes du plus charmant oiseau d'eau appellé *abejaruza*, ou mangeur de mouches. Nous en tuâmes plusieurs, et aurions bien desiré pouvoir les conserver en plume, ou avoir assez de temps pour les peindre et vous les présenter ; car je suis persuadé que vous auriez été enchanté de les voir. Ils sont à-peu-près de la même grosseur que les merles. Leur dos est d'une légere couleur brune, ombrée d'or bruni, qui devient plus foncé

et plus vif vers la tête, et se termine en jaune pâle, mêlé vers le bec d'un bleu verdâtre. Leur bec est très long, noir, pointu et étroit : un trait noir en part, et va faire le tour de leurs yeux, qui sont d'une couleur écarlate très brillante. Leur gosier est jaune ; leur poitrine, au bas de laquelle est une ligne noire étroite, est d'un bien beau bleu, qui devient plus clair vers le ventre. Le dessus de leur queue est azuré, et le dessous est brun : leurs ailes sont d'un jaune brun, entourées d'une raie bleue tachetée de noir.

A *Carpio* il y a une machine ou moulin avec trois grandes roues, qui éleve l'eau à une hauteur prodigieuse, et la fait servir à fertiliser une grande étendue de terrain. Le passage de ce canton est singulièrement agréable.

A *Anduxar* nous prîmes congé de la route romaine, ainsi que de la riviere, que nous découvrions cependant de temps en temps de dessus les hauteurs.

Hier nous entrâmes dans la *Sierra Morena :* c'est une chaîne de montagnes qui sépare la Castille de l'Andalousie. Elle est devenue fameuse par les guerres des Chrétiens et des Mahométans ; mais sûrement plus encore, parceque l'immortel *Miguel de Cervantes* y a placé la scene des plus charmantes aventures de son héros. Quoi-

que nous fussions très près de l'extrémité Est de ces montagnes qui sont très élevées, et qui dominent une très grande étendue de pays vers le midi, nous n'avons pu trouver qu'elles ressemblassent en aucune maniere à celles des Pyrénées, des Alpes, ou de quelques autres du même genre. Elles ne paroissent guere plus élevées que celles de plusieurs provinces de l'Angleterre, qui sont habitées et bien cultivées.

Notre route fut très agréable, tant que nous suivîmes le cours du *Rio de las Piedras*. C'est un torrent rugissant, dont les eaux sont claires et belles ; il roule sur un lit de rochers au travers de vallons couverts de bois charmants. Les terres incultes sont remplies d'une prodigieuse variété d'arbres à fleurs, particulièrement le *cistus* de plusieurs especes, dont le *cistus* à gomme est le plus beau. On recueille de la manne de dessus ces arbres tous les printemps, en battant les buissons avec de petites branches, autour desquelles s'attache la substance visqueuse de la plante. Le sumach croît aussi en grande abondance sur ces montagnes : on le coupe dans le mois d'août; on broie ensemble les feuilles, les fleurs et la tige, et l'on s'en sert en place d'écorce de chêne pour tanner le cuir.

Nous entrons actuellement sur le territoire de

la nouvelle colonie de la *Carolina* et de ses dépendances. Cet établissement a été commencé il y a huit ans, par ordre du roi, sur une vaste étendue de pays montagneux et boisé. Les premiers qui s'y établirent furent des Allemands; mais ayant mangé des herbes mal-saines, et ayant trop bu de vin et d'eau-de-vie, plus de la moitié périt. Maintenant cette colonie est habitée par des Allemands, des François, des Savoyards, des Catalans et d'autres Espagnols. Les terres cultivées, et pleines de maisons et de villages, où il n'y avoit auparavant que des forêts qui servoient de retraite aux bandits, s'étendent à plus de trois lieues en longueur, et à presque autant en largeur. On prétend qu'il y a déja dix mille familles établies; mais je ne vois pas la possibilité qu'il y en ait autant à beaucoup près.

La *Carolina*, qui est la capitale de ces colonies, est située sur une jolie montagne qui domine tout l'établissement et la plus grande partie des royaumes de Grenade et de Cordoue. Pour jouir du plaisir de cette belle vue, on a placé la *Carolina* dans un lieu dépourvu de bois et d'eau, et par là on a forcé les habitants à creuser un nombre incroyable de puits, pour boire, et pour arroser leurs jardins. La ville entiere est neuve; car à la place où elle a été bâtie on ne

voyoit pas, il y a huit ans, une seule chaumiere. Les rues sont larges et tirées au cordeau; mais le terrain n'est pas nivelé suffisamment. Les maisons sont bâties sur un plan uniforme, sans aucun ornement. L'église fait face à la principale route venant du midi. Il y a une tour à chaque angle pour marquer les bornes de la ville, qui doit former un quarré parfait. La place du marché, ainsi qu'une autre, est très spacieuse et très apparente. Tout ce plateau de la montagne est en potagers, et planté en avenues d'ormes, qui sont destinées à former dans la suite des promenades publiques.

Je n'ai jamais vu de spectacle plus agréable à l'œil, ni plus satisfaisant à l'esprit de quiconque s'intéresse au bonheur de l'humanité. La sensibilité doit jouir lorsqu'elle songe combien le sort de ces pauvres gens est amélioré. Quant à moi, j'éprouvai les plus agréables sensations à la vue de cette création sortie du milieu de la désolation et de la solitude; tout y paroît vivant, frais, verd, propre; tout y peint la prospérité, et est bien différent du reste de ce royaume inactif. Il y a environ un an que le département ou le district de la Caroline contenoit près de huit mille ames; mais je ne pus obtenir un compte bien exact de ce que l'on comprenoit sous cette dénomination. Trois cents manufacturiers catalans vinrent s'y

établir l'année derniere. Les manufactures de draps, ainsi que plusieurs autres, paroissent y être soutenues vigoureusement : mais je crains que l'inconstance, la langueur dans l'exécution des projets, qui fait l'essence du gouvernement espagnol, n'empêche que cette colonie ne fasse de nouveaux progrès. Dans le commencement on n'y épargna ni peines ni dépenses, ainsi qu'il est aisé de le voir ; car tout ce que l'on a fait dans un aussi court espace de temps est vraiment incroyable. Notre principal muletier, qui n'y avoit point passé depuis que les miquelets avoient été envoyés pour parcourir le pays et détruire les troupes de voleurs qui s'étoient retirés dans tous ces environs, pouvoit à peine en croire ses yeux : il ne faisoit autre chose que lever ses mains au ciel et faire le signe de la croix comme s'il avoit été dans le pays des sorciers. Ce séjour n'acquit pas un léger degré de mérite à nos yeux en y trouvant une bonne auberge, un excellent dîner, du lait délicieux et du beurre frais : ce qui ne nous étoit pas arrivé depuis long-temps ; car quoiqu'il y ait des vaches dans plusieurs parties de l'Espagne, on les trait rarement, parcequ'on les garde pour nourrir des veaux, et qu'on les engraisse pour les manger lorsqu'elles commencent à être vieilles.

A présent que je vous ai fait voir le beau côté de la *Carolina*, je dois, en correspondant juste et impartial, vous faire connoître les vices de sa constitution, les fautes de son établissement, et celles de la maniere dont elle est dirigée, ainsi que les motifs qui me font croire qu'elle décroîtra chaque année jusqu'à ce qu'elle se retrouve au taux des autres petites villes d'Espagne, qui ne subsistent que de l'argent que les muletiers et les voyageurs dépensent dans les auberges.

Les étrangers se plaignent, je ne sais si c'est à tort ou avec raison, de n'avoir pas été traités avec l'indulgence et la tendresse qu'une colonie nouvellement formée demande. Si quelques uns d'eux témoignoient quelque mécontentement, ou quelque desir de retourner dans leur pays, on s'en assuroit aussitôt, et on les punissoit par un long et sévere emprisonnement. Plusieurs familles passerent deux ou trois ans sans recevoir les concessions qui leur avoient été promises; moyennant quoi elles furent obligées, pendant ce temps, de travailler *gratis* pour ceux qui avoient deja reçu leurs établissements. On n'accordoit pas la plus petite portion de terre à ceux qui n'étoient pas mariés, et on les forçoit à servir de domestiques aux autres. Lorsque de pauvres Alsaciens ou de pauvres Savoyards avoient eu le

bonheur d'être placés dans un bon sol, qu'ils avoient bien travaillé et mis en valeur, ils en étoient souvent chassés par le gouverneur, qui y plaçoit des familles espagnoles, et les envoyoit pour défricher et rendre utiles d'autres parties de montagnes nues et stériles. Le roi donne à tous ceux qui arrivent assez de semence de bled pour une année, deux vaches, dix chevres, quelques instruments de labourage, et quelques meubles : mais toutes ces choses ne sont sûrement pas aussi bien conditionnées que le roi le veut. Il leur paie quelques appointements pour leur entretien pendant les trois premieres années. Quelques uns de ces étrangers, qui ont beaucoup d'enfants déja grands, ont bien réussi et fait de bonnes affaires : mais probablement les autres quitteront ce pays aussitôt que le temps de leur convention sera expiré, si toutefois on leur permet de s'en aller.

Les Espagnols ont pris possession petit à petit des meilleures plantations, et la ville de la *Carolina* n'est presque habitée que par des Espagnols. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il me paroît que, si leurs manufactures arrivent à quelque degré de perfection, ils n'auront point de débouchés ; car cet établissement est de tous les côtés très éloigné de la mer, et distant de plu-

sieurs journées de toutes les grandes villes d'Espagne, où l'on pourroit faire une consommation utile et considérable de leurs marchandises.

Nous passâmes, un peu au nord de la *Carolina,* au travers d'un nouveau village appellé *las Navas de Tolosa*, de l'ancien nom que portoit jadis un défilé des montagnes voisines, où, en 1212, Alfonse IX roi de Castille, Pierre II roi d'Aragon, et Sanche VII roi de Navarre, ayant joint leurs forces, attaquerent et taillerent en pieces l'armée de Mahomet, roi de Maroc. Les historiens nous assurent gravement que plus de deux cents mille Maures (ce qui faisoit plus de la moitié de leur armée) resterent sur le champ de bataille, mais que les Chrétiens n'y perdirent que vingt-cinq hommes. Cette liste des morts se trouve dans une lettre que l'on dit avoir été écrite au pape par Alfonse. J'avois toujours considéré cette relation comme un conte très ridicule; mais maintenant que je suis sur le champ de bataille, je suis tout aussi embarrassé de concevoir comment trois cents cinquante mille Maures, sans comprendre les forces espagnoles, auroient pu trouver moyen de se resserrer dans un tel amas de montagnes aussi confusément mêlées, et où il est impossible de trouver vingt toises de terrain uni à plusieurs milles de distance de tous les côtés.

La soirée étoit superbe, et ces montagnes très roides; ce qui nous engagea à faire une grande partie du chemin à pied, étant à une assez grande distance de notre voiture, et nous trouvant parmi des vallées bien boisées. Nous espérions être assez heureux pour rencontrer quelque *Cardenio* ou quelque *Dorothée.* Pendant que nous nous divertissions ainsi avec les rêveries de don Quichotte, le son d'une guitare frappa à l'instant notre oreille. Au détour d'une route, près des bords d'un petit ruisseau dont le murmure étoit bien doux, nous découvrîmes environ une douzaine d'hommes fort bien mis, et à-peu-près autant de jeunes demoiselles fort jolies et fort élégantes, qui dansoient sur une plate-forme de larges pierres unies. Les femmes qui ne dansoient pas étoient assises sous de beaux arbres qui couvroient de leur ombrage un amphithéâtre naturel que formoient les rochers. Les principaux de la compagnie vinrent au-devant de nous très poliment, et nous inviterent à partager leur divertissement, tandis qu'une jolie demoiselle nous offroit des confitures et des dragées. Un moine, qui avoit tout l'air d'un bon vivant, sembloit faire les honneurs de cette fête champêtre, et paroissoit jouir du privilege de jetter le mouchoir à celle de ces sultanes qui lui plairoit le plus; car

elles paroissoient toutes bien occupées à rechercher ses caresses et son sourire. Nous demeurâmes quelque temps avec cette bande joyeuse, qui, à notre priere, dansa plusieurs *seguidillas*, et chanta plusieurs chansons. Ils nous presserent beaucoup de remonter la montagne, et d'aller passer la nuit avec eux dans la maison où ils demeuroient, et où ils se proposoient de bien s'amuser. Comme il commençoit à pleuvoir, nous refusâmes leurs offres obligeantes, et nous nous séparâmes de nos nouveaux amis; mais nous eûmes le plaisir d'entendre répéter par les échos de ces rochers leur musique et leurs bruyantes acclamations pendant le reste de notre promenade, que nous continuâmes jusqu'à ce que nous fussions arrivés à notre auberge à la *Miranda*.

Le matin, après avoir fait mettre nos bagages les plus pesants sur le dos de quelques mules afin d'alléger nos chaises, nous traversâmes la *Sierra Morena*, au passage appellé *el Puerto del rey*. La route, quoiqu'escarpée, n'est pas mauvaise; mais la montagne est aussi vilaine, aussi affreuse, qu'il est possible de se l'imaginer. La pluie énorme qui tomboit ne contribua pas peu à nous la faire trouver désagréable. Du temps de *Cervantes* il y avoit peut-être de beaux bois imposants par leur vétusté, qui couvroient toute

cette nudité et cette stérilité. Il y a encore çà et là quelques vénérables pins et quelques châtaigniers, tristes monuments de ces antiques forêts.

Toute la *Manche*, qui est devant nous, ne me paroît être autre chose qu'une vilaine terre à bled, ennuyeuse au-delà de toute expression; et, à moins qu'il ne faille s'arrêter à quelque auberge, ou qu'il ne nous arrive quelque aventure en traversant les routes, je compte dormir jusqu'à Madrid.

LETTRE XXXVII.

De Madrid, le 27 avril 1776.

Aussitôt après que nous eûmes descendu la *Sierra Morena*, et que nous fûmes entrés dans la *Manche*, nous éprouvâmes un changement de température bien désagréable. Nous passâmes tout-à-coup du commencement de l'été aux derniers mois de l'hiver. Dans l'Andalousie, les vignes étoient toutes garnies de feuilles et leurs grappes étoient formées, les fleurs des arbrisseaux tomboient et faisoient place aux graines; au lieu que, sur le côté du nord des montagnes, on découvroit à peine une feuille nouvelle, ou un bourgeon parmi les vignes; les stériles buissons n'offroient qu'une ou deux fleurs écloses; le temps

étoit froid et aigre. En un mot il est difficile de concevoir un changement de saison aussi entier et aussi soudain que celui que nous éprouvâmes dans cette journée.

La *Manche* est une vaste plaine coupée par différentes chaînes de petites collines ou de rochers. Il n'y a nulle clôture d'aucune espece, excepté quelques murailles de terre autour des villages. On pourroit dire qu'on ne rencontre presque pas un arbre depuis la *Sierra Morena* jusqu'à Tolede, ni depuis les bords du Tage jusqu'à Madrid : car quelques chênes verds nains, mêlés confusément ensemble dans des creux de montagnes, et quelques troncs d'oliviers, méritent à peine le nom d'arbres. Tout ce grand trajet de pays découvert est cultivé en vignes et en bleds : on ne peut en voir un plus laid. Les villages, quoique grands, ont peu ou point de maisons isolées, et pas seulement une auberge où l'on puisse fixer le lieu d'aucune des aventures de *don Quichotte*. Nous arrêtâmes à *Puerto la Piche*, petit village dont *Cervantes* fait mention; mais je crois qu'il oublia de nous dire quels hauts faits y furent exécutés. Enfin, malgré tous les secours de notre imagination, et quoique nous eussions don Quichotte pendant tout le temps de la route, le pays ne put nous faire naître au-

cune idée agréable, et ne nous donna pas la plus petite tentation d'en dessiner aucune vue. Les maisons y sont construites de terre et de gravier. Les femmes couvrent leur tête de mouchoirs de couleur, et elles portent sur leur cou des fichus de dentelle.

Le *Val de Penas* produit un vin rouge très agréable. C'est le meilleur vin d'ordinaire qu'on ait en Espagne. La provision pour le roi est gardée dans des tonneaux, et ce qui reste de la vendange dans des outres. La premiere qualité se vend vingt réaux l'*arrobe*.

Le mauvais temps nous empêcha de monter à cheval pour aller visiter, à quelques milles de la grande route, *los Ojos de la Guadiana.* C'est l'endroit où cette riviere, après avoir coulé sous terre pendant l'espace de huit lieues, reparoît ensuite et dirige son cours vers l'Estramadure. Nous passâmes sur cette riviere souterraine à la *Venta de Quesada*. Le puits qui est dans la cour communique avec la riviere. Si l'on y jette de la paille ou quelque autre chose légere, elle est emportée par le torrent avec une telle rapidité, qu'il seroit impossible d'en retirer la plus petite partie, quand même on descendroit le seau au même instant.

Les Espagnols, peu curieux de leur nature,

ont fait si peu d'expériences à ce sujet, que nous ne pûmes avoir aucune explication de ce fait. Les *Manchegos*, ou habitants de la Manche, ont une très jolie chanson faite sur *los Ojos de la Guadiana*, ou *les yeux de la Guadiana*, qu'ils déclarent cependant être beaucoup moins étonnants que ceux de leurs maîtresses. A *Consuegra*, une jeune Bohémienne extrêmement jolie, et qui avoit les yeux les plus doux possibles, chanta et dansa pour nous plusieurs *seguidillas* avec une expression et une agilité admirables. Cette petite fille étoit tout-à-fait *preciosa*, avec son petit son de voix doux et son grasseyement affecté. C'étoit bien dommage que sa beauté fût affoiblie par sa maniere de s'habiller, qui lui faisoit paroître le ventre énorme, et tout-à-fait en avant ; défaut qu'ont presque toutes les femmes espagnoles, et qui l'empêchoit de paroître avoir de la gorge : ce qu'elles estiment être une grande perfection dans une femme.

Tolede est la plus singuliere ville que vous puissiez vous imaginer. Quant à la situation, elle ressemble un peu à Durham ou à Richemont en Yorkshire. Mais elle ne les égale point en beauté; car elle est totalement dépouillée de bois.

Le Tage, après avoir formé de grandes sinuosités à travers une belle plaine, qui seroit très

agréable si elle étoit un peu plus boisée, finit par s'encaisser entre deux remparts de rochers hauts et escarpés. Le passage est très étroit ; et avant que la riviere sorte de là pour retrouver un lit large et un pays ouvert, elle est presque revenue au même endroit où elle entre dans cette gorge de rochers. La ville est située sur cette presqu'isle montagneuse ; elle est extrêmement mal bâtie, pauvre et vilaine. Les rues sont si roides, qu'un étranger sensé ne voudroit pas courir le risque de les monter ou de les descendre en carrosse.

L'*Alcazar* ou l'ancien palais, qui a été brûlé par l'armée des alliés au commencement de ce siecle, est placé au point le plus élevé. C'est un bâtiment grand et majestueux ; il vient précisément d'être réparé entièrement aux dépens de l'archevêque, qui a heureusement employé une partie de ses énormes revenus à des travaux d'une utilité publique, tels que ce palais, une route nouvelle pour aller à *Aranjuès*, et une rue dans la ville (*a*). On croit que l'on fera de l'*Alcazar* un

---

(*a*) On prétend que l'archevêché de Tolede rapporte par an quatre cents mille ducats à son archevêque ; mais il faut en déduire quelques sommes considérables. Indépendamment de la part que l'infant don Louis en retire, et des pensions qui sont accordées dessus à différents

hôpital ou une maison pour les orphelins. L'architecture en est pure et simple. La cour intérieure est grande : une belle colonnade de granit d'ordre corinthien fait un effet très noble. La chapelle est haute et étroite ; ce qui la rend fort commode pour entendre le service divin, parcequ'à chaque étage du palais il y a un balcon qui y conduit. Les écuries sont au dessous des cuisines et des offices : elles sont assez grandes pour contenir un très grand nombre de chevaux. Le dernier étage forme une galerie ouverte de plus de quatre-vingts pas de long ; dans ceux qui sont au dessous, il y a plusieurs grandes salles, dont les plus spacieuses ont environ cent soixante pieds sur trente-six.

La cathédrale n'a rien à l'extérieur de plus remarquable que les autres églises gothiques ordinaires : elle ne peut même être comparée à plusieurs de celles que nous avons en Angleterre. Le clocher est dans le mauvais genre des clochers flamands ou allemands : c'est un amas de tou-

---

particuliers, il faut encore qu'il paie quinze mille ducats aux moines de l'Escurial, quoique Philippe II leur ait accordé trente villages dans leur voisinage. La cour d'Espagne trouve moyen de diminuer les revenus de l'église, soit par des pensions, des donations pour des hôpitaux, des fondations de charité, ou par des prix distri-

relles bleues, entassées les unes sur les autres. L'intérieur est bien éclairé et gai. Les ornements n'y sont ni trop lourds ni trop confus. Les décorations qu'on y a ajoutées depuis quelques années ne sont pas de très bon goût; mais elles sont au-dessus de toute comparaison pour les dorures. Les richesses de l'archevêque et du chapitre se font connoître par l'or qui est prodigué sur les murs : on a doré les grilles de fer, les arcades gothiques; on a même tiré des lignes en or pour marquer les jointures des pierres avec lesquelles les piliers du chœur sont bâtis.

Le grouppe d'anges appellé *el Transparente,* qui est placé derriere le chœur, est estimé par les Tolédans comme le plus beau morceau de leur église. Pour moi je ne le vois que comme un monument grossier, épais et mal dessiné, remarquable seulement par la beauté du marbre et des autres matériaux.

Une des choses les plus faites en Espagne pour impatienter un voyageur curieux, c'est la

---

bués à des sociétés d'agriculture. Je crois qu'il n'y a pas un évêché qui n'ait des pensions assignées sur lui, soit pour telle chose ou pour telle autre. J'imagine que les bénéfices du second ordre sont traités de même. On a assigné les pensions du nouvel ordre des chevaliers de Charles III sur les riches canonicats et sur les prébendes.

disette de *Ciceroni* instruits. Ceux que l'on y trouve sont presque tous savetiers : ils jettent bien vîte un manteau brun sur leurs habits en lambeaux, et ils vous conduisent à une ou deux églises, sans vous donner la plus petite explication satisfaisante sur leurs antiquités ou leurs curiosités. C'est à la lettre ce qui arrive à Tolede. Mais pour vous dédommager de leur ignorance, ils vous montrent un trou dans un pilier, où ils vous assurent que l'hostie a été cachée pendant tout le temps que les Sarrasins ont été en possession de cette ville, quoique l'église ait été bâtie toute entiere depuis l'expulsion des Maures; car ce fut saint Ferdinand qui en posa la premiere pierre en 1226. Ils montrent aussi la pierre sur laquelle la sainte Vierge se plaça lorsqu'elle vint rendre une visite à saint Ildephonse : elle est toute usée par les mains des pélerins. Quand on leur demande quelque explication sur la chapelle mozarabique, et ce que l'on y fait, ils répondent que l'on y dit la messe en grec. Afin que vous ne m'accusiez pas d'être aussi ignorant que mes conducteurs, je vous expliquerai les principaux points en quoi le rite mozarabique differe du missel romain (*a*). La premiere liturgie a été

(*a*) Le rite mozarabique est ainsi appellé parcequ'il

constamment usitée par l'église espagnole jusqu'au pontificat de Grégoire VII. Dans le onzieme siecle elle a été confirmée par plusieurs conciles espagnols, commentée et éclaircie par saint Isidore de Séville. Mais la politique de la cour de Rome, et l'influence qu'elle avoit sur l'esprit d'Alphonse VI, qui venoit de conquérir Tolede, vint à bout de vaincre l'attachement obstiné du clergé espagnol, malgré la prouesse du champion mozarabique qui sortit victorieux du combat (car on permit d'éprouver les mérites des deux liturgies par un combat singulier), quoique les flammes n'eussent pas été plus favorables au rituel romain qu'au gothique; car, comme on espéroit un miracle décisif, on avoit jetté les deux livres au feu devant le roi. En dépit des cris que poussoient les naturels du pays, l'ancien rite fut abrogé dans la plus grande partie du royaume. Il subsista jusqu'au quinzieme siecle dans six des paroisses de Tolede; mais maintenant il est relégué à la seule chapelle de *S. Eustatia* dans la cathédrale, où le cardinal *Ximenès*, desirant que cette église ne perdît pas tout souvenir de ses anciennes formes, fit une fondation pour treize

---

a été observé par les Chrétiens qui demeurerent dans les provinces conquises par les Arabes.

prêtres et trois clercs qui officieroient tous les matins d'après le rite mozarabique.

Le rituel s'accorde parfaitement avec celui de Rome dans les points essentiels ; mais quant aux formes, il en differe extrêmement. J'imagine que, dans son premier état, il en étoit infiniment plus éloigné qu'il ne l'est à présent ; car il seroit impossible de croire que l'on auroit soutenu la dispute aussi obstinément pour de pareilles miseres: mais une chose que personne ne peut nier, c'est que l'église a toujours considéré la résistance que l'on opposoit à son autorité comme beaucoup plus importante que la différence établie en quelques formules extérieures.

Les prieres que l'on dit avant la messe ne sont pas les mêmes : on ne lit pas toujours non plus les mêmes choses. Les jours de fête, dans le missel romain, il y a deux leçons, une tirée de l'ancien testament, ou l'épître, et une de l'évangile : le missel mozarabique en contient trois, savoir, une de l'ancien testament, une des épîtres, et une de l'évangile. Les Romains disent le *Credo* avant l'offertoire, et les autres le disent après la consécration.

Tolede s'est trouvée sur la route de la plus grande partie de ceux qui ont voyagé en Espagne, et vous trouverez dans ce qu'ils ont écrit

assez de relations de ce qu'il y a de remarquable dans cette ville. Comme je déteste les répétitions, et que je voudrois les éviter autant qu'il est possible, je vous prie de me permettre de vous renvoyer, pour cet article, aux voyages d'Espagne qui en traitent. Il y a cependant une circonstance que je ne puis me refuser la satisfaction de vous dire, quoique je sois bien persuadé que c'est une anecdote insérée dans plus de vingt de ces voyages; c'est que dans le couvent de S. François, fondé par Ferdinand et Isabelle, le premier novice qui y fut reçu fut *Ximenès*, qui, dans le cours du même regne, devint cardinal, archevêque de Tolede, et premier ministre d'Espagne. Son histoire, ainsi que celle de *don Juan de Padilla*, a reçu un nouveau lustre par la plume du docteur Robertson. On peut trouver dans son excellente histoire de Charles-Quint tout ce qui est relatif à la révolte de Tolede.

Depuis l'ancienne capitale de la nouvelle Castille jusqu'à une demi-lieue de Madrid, qui est le siege actuel du gouvernement, les routes sont aussi mauvaises qu'aucune de celles que j'aie vues dans toutes les autres parties de l'Espagne; et ce pays est excessivement vilain. Je crois que la plus petite ville de ce royaume ne

fait pas une plus chétive figure que cette métropole de toutes les Espagnes, lorsqu'en venant des provinces méridionales on la découvre de dessus les collines opposées : on ne trouve ni arbre, ni maison de campagne, ni jardin, jusqu'à ce que l'on soit arrivé aux avenues de la ville. Les champs de bled viennent jusqu'au bord des maisons. Tout le paysage enfin que l'on a autour de soi est le plus dépouillé et le plus mélancolique que j'aie jamais vu. Mais aussitôt que les arbres des promenades dérobent la vue du pays d'alentour, l'aspect de Madrid devient noble et animé : on voit de grandes rues, de belles maisons, et un excellent pavé, qui est maintenant aussi propre qu'il étoit sale autrefois.

La cour n'est pas à Madrid à présent, de maniere que nous n'y resterons que le temps nécessaire pour nous reposer et pour nous mettre en état de paroître à *Aranjuès.*

LETTRE XXXVIII.

D'Aranjuès, le 3 mai 1776.

Ce séjour est à-peu-près à vingt-sept milles de Madrid : la route qui y conduit est très belle; mais les arbres qui sont plantés de chaque côté de cette route sont encore trop jeunes pour empêcher qu'à travers on ne voie l'abominable

pays d'alentour. C'est le roi actuel qui l'a faite; mais elle lui a coûté bien cher, car on dit qu'elle revient à plus de 130,000 livres sterlings. Le nouveau pont sur le *Xarama*, qui descend dans la plaine, est très long et très beau.

Aranjuès a de grandes beautés : il vous plairoit beaucoup, car il y a une foule d'avenues d'ormes très âgés, plantés régulièrement; de belles pelouses vertes, où l'on peut se reposer aux bords d'une riviere charmante et serpentante; de jolies fontaines, de délicieux bosquets, une abondance prodigieuse de lait et de beurre, et les meilleurs légumes possibles.

La situation de ce séjour le rend une des plus agréables maisons royales que je connoisse : elle est placée dans une grande plaine, entourée à la vérité de vilaines montagnes pelées, mais que l'on apperçoit rarement, parcequ'elles sont masquées par des plantations de grands arbres qui s'étendent de tous les côtés à travers la plaine. Les compartiments entre les avenues sont entourés de barrieres, et forment des prairies et des pâtures assez considérables pour fournir de grandes étables que le roi d'aujourd'hui y a établies. La partie du vallon qui s'étend vers l'est a été abandonnée à la nature, et, à l'exception de quelques champs de bled, elle est presque toute couverte

de forêts, au travers desquelles le Tage serpente dans un lit profond et bien ombragé. Les promenades à pied et à cheval, le long des bords du fleuve, sont pratiquées sous de vénérables et majestueux ormes qui couvrent toutes les routes. C'est un luxe inconnu dans tout le reste de l'Espagne. La beauté de ce lieu est encore augmentée par des troupes nombreuses d'oiseaux de différentes couleurs qui voltigent et chantent sous ces ombrages, par des quantités de daims, de biches et de cerfs (on prétend qu'il y en a là plus de sept mille), et par des troupeaux de buffles, de moutons, de vaches et de juments, qui errent à leur fantaisie dans ces bois. On voit souvent le soir les sangliers se promener dans les rues de la ville.

La plus belle avenue, appellée *la Calle de la Reyna*, a trois milles de long; elle va en ligne droite depuis les portes du palais jusqu'au Tage, qu'elle traverse deux fois avant qu'il se perde sous des bosquets, parmi lesquels de beaux et vastes ormes, et de magnifiques saules pleureurs, répandent leurs ombres sur ses eaux profondes et tranquilles. Près de cette route il y a un jardin de fleurs pour le printemps, que M. Wall a orné avec bien du goût pendant le temps qu'il a été premier ministre. La variété gaie et brillante de

ces fleurs est bien agréable à l'œil, et principalement dans cette saison : mais leur beauté se fane bien vîte aux approches de l'été. Lorsque le temps devient chaud, ceux qui aiment à se promener se rendent à un jardin qui est dans une isle formée par les bras du Tage au nord du palais. C'est un séjour céleste ; il est distribué en promenades variées et en prairies circulaires, qui, dans leur premier état, doivent avoir été droites et symmétriques; mais, dans l'espace d'un siecle, la nature a détruit toutes ces formes auxquelles l'art l'avoit assujettie. Les arbres ont étendu leurs branches au-delà de la ligne qu'on leur avoit assignée, et ont dérangé leurs alignements, les uns en avançant beaucoup dans les allées, et les autres en s'en retirant. Les arbustes odoriférants et les arbres à fleurs, au lieu d'être taillés et élagués comme ils avoient coutume de l'être, ont obtenu la permission de se mêler parmi les grands arbres, et de laisser tomber leurs branches sur les statues et les fontaines, auxquelles, dans leur origine, il leur avoit été enjoint de servir seulement de défense. Les jets d'eau s'élancent au milieu des arbres, et donnent une verdure fraîche et nouvelle aux feuilles sur lesquelles ils retombent. Les terrasses et les balustrades bâties le long de la riviere sont main-

tenant surchargées de rosiers et d'autres arbustes touffus qui ombragent l'eau, obscurcie par les grands arbres qui croissent sur la rive opposée. Plusieurs des statues, des grouppes et des fontaines, sont belles; quelques unes même sont des chefs-d'œuvre : ce sont les ouvrages d'*Algarde*. Toutes sont placées dans de charmants points de vue, soit dans des parties ouvertes et circulaires à quelque distance des arbres, soit dans de petits bosquets sombres, ou dans des coins retirés au milieu du bois.

La façade du palais, du côté de l'ouest, est belle. On projette d'y faire deux ailes nouvelles qui doivent sortir du corps principal du bâtiment. Elles augmenteront beaucoup sa grandeur, mais je crois qu'elles n'ajouteront rien à sa beauté. La premiere partie de ce palais fut bâtie par Philippe II, qui acheta le terrain. Il y planta plusieurs avenues; mais soit pour étendre sa chasse, ou pour suivre ses dispositions mélancoliques, il ordonna que l'on arrachât toutes les vignes qui croissoient sur les montagnes voisines. Par ce moyen il en chassa tous les habitants, et fit des environs de cette maison de campagne un véritable désert. Ces montagnes sont remplies de fontaines qui produisent une grande quantité de sel purgatif.

Les appartements sont beaux; mais ils renferment peu de tableaux et de statues. Il y a dans la chapelle une Annonciation qui est peinte par *le Titien*; dans la chambre du roi, plusieurs sujets saints par *Mengs*, qui a fait aussi une allégorie du Temps et du Plaisir dans le plafond du théâtre. On admire beaucoup, dans une église des franciscains qui a été finie depuis peu, un tableau de saint Pascal, qui est aussi de *Mengs*.

La ville ou village étoit autrefois composée du palais, des offices, et de quelques misérables huttes, où les ambassadeurs, et tout ce qui est obligé de suivre la cour, se logeoient du mieux qu'ils pouvoient, mais n'en étoient pas moins fort mal à leur aise. La plus grande partie des habitations étoit des voûtes à moitié sous terre. Ce qui détermina le roi à bâtir une nouvelle ville, et à embellir les environs, fut un accident qui arriva chez le nonce. Un carrosse enfonça le plafond de la salle à manger, et tomba sur la table. La cour alors commença à employer des sommes très considérables à bâtir des logements commodes pour le grand nombre de personnes qui abondent toujours au lieu où le souverain habite. On dit que, pendant deux ou trois mois du printemps, il y a plus de dix mille personnes à *Aranjuès*. Le roi entretient cent quinze attelages

de mules; ce qui demande un nombre prodigieux d'hommes pour les soigner. On a dépensé à *Aranjuès*, depuis 1763, cinq cents mille livres sterlings; mais il faut avouer qu'on y a fait des merveilles. Plusieurs belles rues ont été tirées au cordeau, et pavées de belles pierres, avec une double rangée d'arbres devant les maisons, et un fort beau chemin. On a bâti des hôtels commodes pour les ministres et les ambassadeurs; on a fait de grandes places, des marchés, des églises, un théâtre, et un amphithéâtre pour les combats de taureaux. On s'est plus occupé, dans l'architecture, de la propreté et de la commodité que de l'apparence; mais cependant le tout ensemble offre quelque chose de vraiment magnifique.

Nous avons eu cette après-dînée une très jolie partie de plaisir sur la riviere. Le prince des Asturies et sa suite se sont embarqués dans une galere richement décorée. Elle étoit précédée et suivie par plusieurs autres barques plus petites, ornées d'une maniere moins splendide, mais cependant fort gaie et fort agréable à la vue. Ils ramerent depuis sa maison de plaisance jusques dans les bois, où les sinuosités de la riviere sont extrêmement agréables: elles forment différents détours charmants, ornés de rives bien vertes,

et ombragées par de vieux arbres qui tombent par touffes sur le courant de l'eau. Une foule de paysans, dans leurs beaux habits des dimanches, bordoit les deux côtés du Tage, et ajoutoit beaucoup d'agrément à ce spectacle champêtre.

Les plaisirs d'*Aranjuès* sont de se promener le matin à pied ou à cheval, d'aller ensuite faire sa cour, puis dîner à quelqu'une des tables ouvertes dont les grands officiers de la couronne font les honneurs; ensuite, de jouer aux cartes, de se promener en carrosse le long de l'avenue, et enfin d'aller entendre l'opéra italien. Les ministres ont le maintien le plus simple. Leurs maisons sont tout-à-fait sans cérémonie et sans aucune espece de gene, sur-tout celle du premier ministre, le marquis de Grimaldi. La sienne est toujours ouverte, et l'on est sûr d'y rencontrer nombreuse compagnie : on y joue, ou l'on y fait la conversation. Le maître de la maison est toujours bien aise de nous voir, et nous marque toute la civilité possible. Mais j'ai bien peur que nous ne nous rendions pas chez lui aussi souvent que nous le devrions faire par reconnoissance; car nous aimons tant à aller chez notre ambassadeur, qu'il est bien difficile que nous puissions sans cesse sacrifier le plaisir que nous avons à être chez lui, aux devoirs que la société nous impose. L'aisance,

l'aimable franchise, l'affabilité, l'amitié, avec lesquelles le lord Grantham (*a*) nous reçoit, nous rendent peu desireux de passer ailleurs les heures que nous pouvons passer chez lui.

LETTRE XXXIX.

D'Aranjuès, le 6 mai 1776.

Nous venons enfin de finir toutes nos présentations ; ce qui, dans une famille royale aussi nombreuse, est l'affaire de plus d'un jour. Comme je sais que vous attendez une relation exacte et précise de chaque individu qui la compose, j'aurois voulu pouvoir contenter votre curiosité; mais je suis fâché de ne pouvoir m'en acquitter aussi pleinement que je le voudrois. Je vous donnerai bien une description de leur personne; mais quant à leur caractere, je ne pourrai vous dire que ce que j'en ai appris des autres, et je n'oserai pas toujours me rendre garant de la justesse de leur maniere de voir. Je vous prie de songer combien il est difficile de discerner le véritable caractere des souverains; on peut seulement l'appercevoir au travers d'une foule de passions et d'intérêts qui se combattent et forment un voile qu'il est presque impossible de percer.

(*a*) Mort en 1786.

Comment voulez-vous qu'un étranger saisisse juste la rassemblance en aussi peu de temps et transmette aux autres une copie fidele d'un prince qui ne l'a point admis à sa familiarité intime ? Je suis porté à croire que, de tous les hommes, les plus difficiles à définir sont les souverains ; car tous les princes paroissent, à peu de chose près, les mêmes. Leur maniere de vivre est uniforme. Par l'habitude qu'ils ont de ne voir autour d'eux que des inférieurs, ils acquierent une grande indifférence dans leur maniere, et leur maintien annonce rarement ces émotions fortes qui marquent les différents sentiments des hommes qui sont obligés de jouer un rôle dans le monde. Leurs passions sont trop aisément satisfaites ; ils auroient besoin de sentir le plaisir que l'on éprouve lorsque l'on est venu à bout de vaincre les délais et les difficultés. Ce que les François appellent *ennui* est, je crois, la grande maladie des princes, et cependant l'amusement est le soin principal de leur vie. Chez les princes de la maison de Bourbon, la passion de la chasse est prédominante. Ici cependant, parmi la famille royale, il y en a quelques uns qui n'y vont qu'avec répugnance, qui ont un goût particulier pour les arts et les sciences, et ne desireroient rien tant que d'être débarrassés de l'obligation où ils sont de suivre les chasses.

Le moment de la présentation est celui où le roi sort de table. Charles III est beaucoup mieux de figure que ses portraits ne le représentent. Il a le regard plein de bonté et de gaieté. Comme la partie inférieure de son visage a été très exposée aux injures de l'air, elle est devenue couleur de cuivre foncée ; mais la partie supérieure, qui a été garantie par son chapeau, est blanche, parcequ'il a la peau belle naturellement. Il est plutôt petit que grand : il a de grosses jambes et de grosses cuisses ; ses épaules sont fort serrées. Il varie rarement son habillement : il porte habituellement un grand chapeau, un frac gris uni de drap de Ségovie, une veste de buffle, une petite dague, des culottes noires et des bas de laine. Il a toujours ses poches pleines de couteaux, de gants, et de tout ce qui sert à la chasse. Dans les jours de *gala* on lui passe un habit magnifique ; mais comme il n'en a pas moins le projet de chasser l'après-dînée, et qu'il est fort économe de son temps, il porte toujours ses culottes noires avec toutes sortes d'habits. Je crois qu'il n'y a que trois jours dans l'année où ce monarque n'aille pas à la chasse ; et ces jours-là sont marqués en noir sur son calendrier. S'ils arrivoient plus souvent, sa santé s'en ressentiroit ; et s'il éprouvoit malheureusement quelque accident

qui le forçât de rester dans son palais, je crois que sa vie seroit en danger. Ni tempête, ni vent, ni froid, ni chaud, ni pluie, ne peuvent l'empêcher de sortir; et lorsqu'il apprend que l'on a vu un loup, il n'y a aucune distance qui puisse l'arrêter: il parcourroit plutôt la moitié de son royaume que de manquer une occasion favorable de faire cette chasse, qu'il aime mieux que toutes les autres. Indépendamment de son équipage ordinaire, qui est très nombreux, il arrive plusieurs fois dans l'année qu'on loue un grand nombre de polissons, tant de Madrid que des environs, pour battre le pays, chasser et ramener les sangliers, les daims, les biches et les lievres, dans une enceinte où ils passent en revue devant la famille royale. On distribue tous les ans une grosse somme d'argent aux propriétaires des terres qui sont à l'entour de la capitale et près des maisons royales de plaisance, afin de les indemniser du dommage que l'on fait aux bleds. On m'a assuré que ces sommes montoient à plus de soixante et dix mille livres sterlings pour les environs de Madrid, et à plus de trente mille pour ceux de Saint-Ildephonse.

Les fermiers, pour se donner le droit de participer à ces sommes, sement justement assez de bled sur leurs terrains pour qu'ils produisent quelque chose qui ressemble à une moisson;

mais ils ne se donnent pas la peine nécessaire pour recueillir une pauvre récolte, étant bien suffisamment payés de leurs travaux par la bonté du souverain.

Comme le roi, par sa nature, est d'un tempérament flegmatique, il est presque sûr d'envisager les événements seulement de leur côté favorable; et quand une fois il a déterminé dans son esprit qu'il sera avantageux de faire telle ou telle chose, il ne peut se résoudre à changer. Autant que je puis juger, en rassemblant toutes les différentes manieres de penser sur son compte, c'est un homme de la plus stricte probité, incapable d'adopter aucun projet, à moins qu'il n'ait la persuasion intime qu'il est juste et honnête. Son maintien et les traits de sa figure sont si peu sujets à varier, que les événements les plus heureux ou les plus malheureux ne leur causeroient pas la plus petite altération. Il est sévere dans sa morale, et fortement attaché à sa religion; mais néanmoins elle ne l'empêche pas de s'opposer vivement aux entreprises de la cour de Rome et aux usurpations de son clergé, qui a même souvent trouvé plus de résistance et de fermeté en lui qu'il ne se seroit attendu à en éprouver de la part d'un prince qui auroit des sentiments moins respectueux pour la religion et ses minis-

tres. La régularité de sa vie le rend très rigide sur celle de ses enfants; il les force de passer autant de temps, soit à la pêche, soit à la chasse, qu'il en passe lui-même. Il les oblige à cela, parcequ'il pense que le désœuvrement mene aux égarements. De plus je crois qu'il s'y assujettit lui-même aussi constamment, en vue de réprimer la vigueur de sa constitution. Il adresse rarement la parole aux jeunes gens de sa cour; mais il prend un grand plaisir à causer et à plaisanter avec des personnes âgées, sur-tout celles qui sont à-peu-près de son âge. Il témoigne une grande partialité pour Naples, et en parle toujours avec beaucoup d'affection.

Depuis son avénement au trône, il a fait beaucoup de grands ouvrages, et sur-tout de magnifiques routes qui conduisent à tous les palais voisins de la capitale. On en a commencé plusieurs autres dans des provinces plus éloignées. Il a achevé le palais de Madrid, et a ajouté considérablement à ceux du *Pardo* et d'*Aranjuès*. Il a bâti de nouvelles villes à *Aranjuès*, à l'*Escurial* et à *Saint-Ildephonse*. Il a planté un prodigieux nombre d'arbres à *Aranjuès*. Le marquis de *Grimaldi* a le mérite d'avoir donné au roi l'idée de la plupart de ces embellissements, et de les avoir dirigés. Les arts et les sciences ont eu un protec-

teur magnifique dans Charles III : et je lui trouve d'autant plus de mérite à leur accorder cette protection, qu'il n'a pas naturellement de prédilection pour les beaux arts; mais il les encourage, parcequ'il croit qu'il est du devoir d'un roi de les chérir et de les faire fleurir dans son royaume.

Le prince des Asturies est taillé en athlete, et en a toute la force. Son maintien est sévere, et sa voix dure. Il me parut être fort pressé d'être débarrassé de nous ; mais la princesse des Asturies nous entretint long-temps. Elle a une santé bien délicate; cependant elle paroît pleine de feu : elle est joliment faite, et a une très belle main et un plus beau bras. Si elle devient jamais reine, je suis persuadé qu'elle rendra sa cour très gaie; car elle paroît aimer à s'amuser, à se montrer et à causer. Sa douceur et son excellent naturel ont beaucoup adouci le caractere de son mari; et depuis quelque temps ce prince paroît prendre plus de plaisir à passer avec elle des moments tranquilles dans l'intérieur de sa famille, qu'à parcourir les bruyeres pour faire la guerre au gibier.

Don Gabriel est grand et d'une agréable tournure; mais il est timide à l'excès. Il a plusieurs talents. Malheureusement l'obligation conti-

nuelle où il est d'aller à la chasse l'empêche de se livrer à l'étude autant qu'il le desireroit. J'ai vu plusieurs bons tableaux faits par lui avec de la bourre de drap; et j'ai beaucoup entendu parler de la connoissance qu'il avoit des auteurs classiques, ainsi que de ses dispositions pour les mathématiques.

Don *Antonio* paroît aimer beaucoup la vie active que menent les chasseurs.

Pour l'infante *Maria Josepha,* elle a bien sujet d'envier même le sort de toutes les pauvres filles de campagne, qui jouissent de leur liberté; car, selon toute apparence, la gêne, la retraite, l'étiquette et le célibat, doivent être son lot le reste de sa vie.

Don Louis, frere du roi, après avoir été cardinal et archevêque, est à présent à la veille d'épouser une jolie fille aragonoise : il s'enflamma pour elle l'année derniere en la voyant courir au milieu des champs après un papillon. Comme il forme un cabinet d'histoire naturelle, cette conformité de goût fit une grande impression sur lui. Cette union, à laquelle le roi n'a consenti qu'avec bien de la répugnance, a produit une révolution totale en Espagne dans les loix relatives à cet objet. Un nouvel édit a été publié pour prévenir tout mariage entre des personnes de rangs et de

qualités inégales; et par ce décret l'ancienne coutume a été annullée. Auparavant les parents n'avoient pas le pouvoir d'empêcher leurs enfants de se marier comme il leur plaisoit; et même l'église interposoit son autorité pour les obliger à former un établissement convenable à l'état et au rang du jeune couple.

Il ne sera pas permis à la femme de don Louis de prendre le titre ni le rang de princesse du sang, et ses enfants seront inhabiles à succéder à la couronne. Il doit fixer sa résidence près de *Talavera*, où je ne doute pas qu'il ne mene une vie fort heureuse; car il aime passionnément la musique et l'histoire naturelle. Son cabinet renferme déja une grande collection de raretés, et sur-tout de celles qui peuvent être trouvées dans les possessions espagnoles. Ce prince est gai, humain, affable; qualités charmantes qui le rendent l'idole de la nation.

Le roi, ainsi que toute sa famille, porte un grand nombre d'ordres militaires. Ils ont sur le côté gauche une rangée d'étoiles qui ressemble à la ceinture de la constellation d'*Orion*. Ils sont décorés du cordon bleu de France et de la toison d'or de Bourgogne: ils ont de plus le ruban rouge de Naples pour l'ordre de saint Janvier; et les croix rouges de *Calatrava*, fondé en 1158; de

S. Jacques, créé en 1175; de *Montesa*, institué en 1317; et la croix verte d'*Alcantara*, établie en 1176. Après tous ces différents ordres, il y a encore le ruban bleu et blanc de la conception ou de Charles III, ordre qui a été institué par le roi actuel à la naissance du dernier fils du prince des Asturies.

LETTRE XL.

D'Aranjuès, le 28 mai 1776.

Nous vîmes la semaine derniere les étalons du roi, dont quelques uns sont très beaux. Avant que je fusse arrivé en Espagne, je croyois rencontrer de beaux chevaux par-tout; mais je fus bien surpris de voir qu'ils étoient très rares: ce qui vient du peu d'attention que l'on donne aux races de ces beaux et utiles animaux qui faisoient autrefois la gloire de ce royaume.

A *Villemajor*, à quelques milles en descendant le Tage, sa majesté a une race d'étalons non aussi noble, mais aussi utile; c'est celle des ânes. Ces bêtes sont d'une grandeur et d'une grosseur dont vous n'avez pas d'idée : ils ont quatorze palmes de haut, et des têtes si monstrueusement larges, des cuisses si épaisses, et des poils si rudes et si longs sur tout leur corps, qu'on peut à peine découvrir la figure de l'animal. On prétend que

les *garanones* (c'est ainsi que les Espagnols les appellent) sont furieux dans la saison de se reproduire. Quant à présent, je suis sûr qu'ils sont es plus stupides de leur espece hébêtée. On donne à chacun d'eux une vingtaine de juments. Ils coûtent près de 30,000 réaux, ce qui fait environ 240 livres sterlings. On les éleve dans la Manche.

Pour aller à *Villemajor* on suit la vallée toute entiere, et l'on passe à travers une ferme neuve considérable appellée le *Campo flamenco*, que le marquis de *Grimaldi* a fait enclore dernièrement et arranger sur un grand plan. La maison de la ferme est située sur une éminence; elle a plusieurs grandes pieces disposées de maniere que la famille royale peut y prendre ses repas les jours de chasse. La route qui y monte est belle; c'est un ouvrage royal : mais on auroit pu se dispenser de la faire, si on avoit bâti la maison un peu plus bas, ou si elle avoit été destinée à recevoir seulement les laboureurs et les gens qui dépendent des fermes.

En revenant le soir, nous rencontrâmes les taureaux destinés pour le combat du lendemain. Ils paroissoient très doux et très traitables. Quelque chose que l'on puisse dire de leur férocité dans l'arene, quand ils sont irrités par des dards, des

fusées et des lances, je suis porté à croire qu'ils ne peuvent jamais être aussi terribles ni aussi dangereux que le sont nos taureaux vicieux en Angleterre. Ceux que j'ai vus n'étoient ni très gros ni très pesants, et ne paroissoient pas être d'un naturel furieux, à moins qu'ils ne fussent provoqués par les attaques réitérées d'un grand nombre d'adversaires. Ceux qui les conduisent ont soin d'employer, afin de les faire tenir tranquilles pendant la route, après qu'on leur a fait quitter leur pâture, certains bœufs que l'on dresse pour leur servir de leurre. Ceux-ci font le voyage avec les taureaux, jusqu'à ce qu'ils les aient conduits dans les étables sous l'amphithéâtre.

J'ai assisté à plusieurs fêtes de taureaux; mais je ne puis prendre goût à cette espece d'amusement. Je ne sais ce que ce spectacle a pu être au commencement de son établissement; mais, quant à présent, ce n'est qu'une bien plate chose, quoique l'on soit obligé de convenir que la foule de personnes rassemblées dans un lieu circulaire, et agitées de la maniere la plus tumultueuse, offre un spectacle curieux et intéressant. Il n'assiste jamais personne de la famille royale à ces amusements favoris de la nation espagnole. Les nobles ne se piquent plus de montrer leur courage, leur force ou leur dextérité, dans ces

exercices fatigants et dangereux; et les belles ont consenti à donner leur cœur et leur personne à des amants qui n'avoient fait connoître leurs prouesses que dans des combats d'un genre plus doux. Le résultat de cela est un manque total d'émulation. Il n'y a plus un seul gentilhomme qui se soucie de hasarder sa vie dans une épreuve qui ne lui offre aucun avantage quelconque. Ce spectacle d'ailleurs est conduit avec beaucoup d'économie, et même d'avarice : on n'achete que les plus mauvais chevaux pour cet exercice. Les gladiateurs mercenaires ne se donnent plus la peine d'être adroits ; ils recherchent seulement le moyen le plus sûr pour détruire les animaux, parcequ'on leur paie tant par chaque taureau qu'ils tuent. L'argent que l'on donne pour les loges et les sieges est employé à construire ou à doter quelque hôpital.

Le coup-d'œil de l'amphithéâtre rempli de spectateurs de tous rangs est très beau. Ils sont très bruyants et très impatients jusqu'au moment où le spectacle commence; et tout le temps qu'il dure, ils sont dans une si violente commotion, que celui qui y assiste pour la premiere ou la seconde fois est dans des alarmes continuelles. Chez les anciens Romains, les sénateurs avoient coutume d'être placés près du *Podium ;* mais ici

au contraire la noblesse est placée dans des galeries et des loges de bois. Le peuple est sur des bancs plus bas près de l'arene. Il y a une rangée de soldats placée derriere le mur circulaire qui sert de parapet ou de palissade; ils tiennent dans leurs mains des hallebardes et des baïonnettes pour empêcher les animaux d'entrer dans la lice. Mais il arrive quelquefois qu'un taureau, lorsqu'il est bien en colere, prend sa course et saute sur les bancs parmi la foule. La confusion alors devient très grande; mais cependant comme le taureau est empêtré et gêné par les sieges et les bancs de bois, il ne peut causer que bien peu de malheurs avant qu'on ait achevé de le tuer (*a*).

La méthode ordinaire que l'on suit dans les combats de taureaux est telle que je vais vous la décrire. Un ou deux *toreadors*, habillés en riches jaquettes, avec des chapeaux à grands bords,

---

(*a*) Dans quelques unes des listes que l'on donne au public pour l'avertir qu'il y aura bientôt une fête de taureaux, on donne avis qu'il sera permis au peuple d'abattre son chapeau au soleil. Depuis la révolte de Madrid (alors on avoit ordonné que l'on porteroit tous les chapeaux retroussés, quand l'on se trouveroit où la cour étoit), on a commandé au bourreau de porter le sien rabattu, parce-qu'alors les autres ne seroient pas tentés de porter les leurs de même, de peur d'être pris pour lui.

des culottes et des bottes faites d'un cuir dur et impénétrable, tenant sous leurs bras une longue lance de bois de frêne, garnie d'un fer large, mais si court qu'il ne peut que percer la peau, font tout le tour de la lice, et, se pavanant sur leurs chevaux, viennent rendre leurs devoirs au gouverneur de la place. Ensuite ils se retirent à leur poste, qui est presque en face d'une grande porte que l'on ouvre pour faire entrer le taureau. L'homme qui est chargé de l'ouvrir a soin de grimper bien vîte dans la galerie; car il arrive souvent que les taureaux s'arrêtent tout court aussitôt qu'ils sont hors de cette porte, et se précipitent sur celui qui la leur ouvre. Quelques uns sortent avec la plus grande impétuosité, et courent directement sur les *toreadors*. D'autres regardent autour d'eux, et prennent leurs mesures avec plus de précaution. Le cavalier présente la tête de son cheval au taureau, et avec sa lance, appuyée à son épaule, il le pousse à droite, et en même temps porte son cheval à gauche. Son antagoniste est détourné par la violence du coup, et passe sans avoir causé aucun dommage ni au cheval ni au cavalier. Lorsque le cheval est agile, courageux et docile, il n'y a aucune difficulté à faire cette évolution, parceque les mouvements des deux animaux ajoutent à la force du

coup bien dirigé : mais s'il est lourd et opiniâtre, il y a tout à parier que le taureau le frappera dans le flanc, et qu'il jettera par terre et le cavalier et le cheval.

Il y a une autre maniere d'attaquer avec une espece de dague fourchue. Le cavalier se tient tout auprès de la porte ; et quand le taureau s'élance dans l'arene, il enfonce son arme dans le derriere du cou de l'animal, et le tue sur la place. Mais s'il manquoit son coup, il lui seroit impossible d'éviter sa rage : c'est pourquoi cette maniere de le combattre n'est pratiquée que très rarement.

Afin de détourner l'attention du taureau, et aussi pour procurer un plus grand divertissement, plusieurs jeunes gens agiles et dispos courent autour de lui à pied, et lui lancent des dards avec de petits morceaux de papier qui leur sont attachés, et qui, en s'enfonçant dans la tête et dans les épaules du pauvre animal, le font devenir fou, et lui font perdre beaucoup de sang. Cette infanterie légere est souvent exposée au danger le plus imminent. Obligés de se sauver de la mort en fuyant dans les recoins de la palissade, ou en sautant par-dessus le parapet, il arrive quelquefois que ni les cris de la multitude, ni les attaques réitérées des autres assaillants, ne peuvent

détourner le taureau de la poursuite d'un de ces hommes. Le malheureux n'a alors d'autre défense et d'autre espoir que son agilité ; car il est totalement dépourvu d'armes offensives ou défensives.

Quand le gouverneur croit qu'un de ces malheureux animaux a assez servi à l'amusement du peuple, il donne permission de le tuer : alors un champion d'une taille bien svelte sort des rangs, tenant dans sa main gauche un manteau brun suspendu au bout d'un bâton, et dans l'autre une épée droite à deux tranchants. La lame est toujours de la meilleure trempe de Tolede, et la poignée est couverte de cuir. Ce *matador* s'avance vers le taureau, et le provoque au combat. Lorsque le taureau se jette sur lui obliquement avec les yeux fermés, il le détourne avec son manteau, et se retire un peu de côté, afin d'être prêt pour le retour. A la seconde attaque il tient l'épée horizontalement avec une telle justesse de coup-d'œil, que l'animal furieux s'élance sur la pointe, et, par sa propre impétuosité, se l'enfonce jusqu'à la garde. L'épée entre par le collet, et perce le cœur ou coupe la grande artere. Quelquefois le taureau tombe mort à l'instant; d'autres fois il se soutient sur ses jambes pendant quelques minutes, haletant, et rendant des flots de sang par la bouche et par les narines.

Lorsque le taureau est assez lâche ou assez épuisé par la fatigue et par la perte de son sang pour refuser de courir encore sur le *matador*, on l'acheve à coups de poignard qu'on lui donne dans plusieurs parties de son corps, ou en le livrant aux *bull-dogs*, chiens de bouchers qui le terrassent et le tiennent jusqu'à ce que leurs maîtres viennent l'achever. Le dernier taureau de chacune de ces fêtes est *embobado*, c'est-à-dire que ses cornes sont enveloppées ; alors on laisse entrer toute la populace dans l'arene, avec des bâtons dans leurs mains, pour apprendre le métier de *toreador*, pour assommer le taureau, ou pour être eux-mêmes jettés en l'air ou tués par lui. Entre chaque combat il y a trois mules ornées de banderoles et de clochettes, qui viennent pour emporter les chevaux et les taureaux qui ont été tués.

Je n'ai été aussi exact dans la relation de cette espece de combats (car il est bien aisé d'en trouver la description dans presque tous les livres qui traitent de l'Espagne), que parceque beaucoup de ceux que j'ai lus parlent de fêtes royales ; ce qui est fort différent du spectacle ordinaire que l'on voit de nos jours. La derniere fut très sanglante. Deux taureaux tuerent sept chevaux ; heureusement il n'y eut point d'hommes tués,

mais il s'en fallut de peu de chose. Je n'ai jamais rien vu de si foible et de si peu actif, que les chevaux qui y furent employés : ils n'avoient pas assez d'agilité pour éviter un seul coup. Mais de tous les vilains spectacles qu'offre cette espece de divertissement, celui qui me blessa et me dégoûta le plus fut lorsque le taureau, après les avoir ouverts, tira dehors leurs entrailles et les fit sauter en l'air avec ses cornes. Les taureaux, lorsqu'on leur donna la mort, furent aussi déchiquetés de la maniere la plus horrible. Tous les spectateurs paroissoient s'amuser extrêmement de toutes ces cruautés, et de l'abondance du sang que l'on avoit versé. Nous assistâmes le soir à un spectacle de marionnettes, qui fut terminé par la représentation d'un combat de taureaux. La populace qui étoit dans le parterre étoit toute aussi affectée, aussi turbulente, aussi bruyante, qu'elle auroit pu l'être à un spectacle véritable.

L'année derniere, un negre de *Buenos Ayres*, qui avoit été élevé dès son enfance à chasser dans les bois les troupeaux de bétail sauvage, fit preuve ici d'une force et d'une dextérité bien extraordinaires. Il prit une longue corde avec un nœud coulant; et après l'avoir jettée sur les cornes du taureau, il le conduisit près d'un fort poteau planté au milieu de l'arene, où il le lia étroi-

tement, jusqu'à ce qu'il eût attaché une selle sur son dos, sur laquelle il s'assit : alors il coupa la corde, et laissa l'animal courir de côté et d'autre, et faire les plus grands et les plus vains efforts pour se débarrasser d'un poids auquel il n'étoit pas accoutumé. Quand la fatigue eut domté suffisamment ce taureau, le negre mena ce coursier extraordinaire contre un autre taureau, qu'il expédia promptement ; ensuite il tua d'un seul coup l'animal sur lequel il étoit monté. Cet exercice violent lui causoit ordinairement un crachement de sang dangereux.

Les princes et leurs suites sont maintenant très occupés à se préparer, au moyen de beaucoup de répétitions, aux *parejas ;* mais nous ne pourrons pas rester ici jusqu'à ce moment , car ces sortes de divertissements n'ont lieu que vers le milieu de juin.

Les *parejas* sont une espece de danse à cheval, faite peut-être à l'imitation de ces jeux troyens qui sont décrits dans le cinquieme livre de l'Énéide, ou plutôt à l'imitation des tournois du temps de la chevalerie mauresque.

Le prince des Asturies, don Gabriel, don Antonio , et don Louis, les ont fait revivre. Ils conduisent chacun un escadron de douze jeunes gentilshommes parés d'après l'ancien costume

espagnol : les divisions sont distinguées par la couleur particuliere de leurs habits , de leurs plumes, et des harnois de leurs chevaux. Ils se promenent en pompe, au bruit des instruments qui les précedent, dans un lieu disposé en champ clos, près du palais ; ensuite ils se forment en détachements, et exécutent différentes évolutions très embrouillées et très difficiles, qui ressemblent beaucoup aux danses que l'on fait sur le théâtre. La docilité et l'élégance des chevaux, la splendeur et le brillant des habillements des cavaliers, plus que toute autre chose , rendent ce spectacle amusant dans le premier moment ; mais il languit bientôt par le manque de cette action et de ce courage qui nous intéressent tant dans tous les divertissements publics, lorsque les acteurs montrent une force et une science extraordinaires, et qu'ils sont réellement ou qu'ils paroissent être en quelque danger. Cependant c'est un spectacle pompeux , et qui peut produire de très bons effets , en tirant les nobles de leur léthargie, et en les encourageant à être un peu plus soigneux de conserver leurs races de chevaux.

LETTRE XLI.

De Madrid, le 4 juin 1776.

Depuis notre retour d'*Aranjuès*, nous avons employé toutes nos matinées à parcourir un grand nombre d'estampes et de livres, et à prendre des extraits de tout ce qui pouvoit expliquer ou éclaircir l'histoire, la littérature et les antiquités de l'Espagne. Nous avons passé les après-dinées à visiter les édifices les plus remarquables de cette ville; mais excepté les palais du roi, il n'y a point de bâtiments qui soient dignes d'attirer l'attention, et je ne crois pas qu'il y ait en Europe une seule capitale qui renferme aussi peu de choses curieuses que Madrid. Comme il n'y a jamais eu d'évêque, il n'y a point eu par conséquent de cathédrale; il n'y a non plus aucune église qui soit plus belle que le commun des églises ordinaires et des couvents. A quelques exceptions près, je crois pouvoir prononcer hardiment que toute l'architecture extérieure de ces bâtiments est très mauvaise, et que la maniere dont l'intérieur est orné ne vaut pas mieux que celle des siecles barbares. La plupart de ces églises furent érigées ou retouchées dans l'espace de temps qui s'écoula depuis le milieu du dix-septieme siecle jusqu'à

l'année 1759. Ce période de l'histoire d'Espagne est celui où tous les arts et toutes les sciences étoient tombés au dernier degré d'avilissement. Tel fut l'effet produit par la corruption des mœurs, par le manque d'amour du bien public, par le désordre et la foiblesse occasionnés par une monarchie qui tomboit en décadence. Ces vices, qui avoient pris racine dans le systême politique des trois derniers princes de la maison d'Autriche, ne purent être détruits immédiatement après l'avénement d'une autre famille au trône d'Espagne. Les guerres qui ébranlerent les fondements de cette monarchie pendant les dix premieres années de ce siecle, empêcherent tous les beaux arts de sortir de la poussiere sous laquelle ils languissoient; et lorsqu'ils s'aventurerent à se montrer et à rechercher la faveur du souverain, il me paroît qu'ils manquerent totalement de professeurs capables de seconder leurs efforts, et de les aider à retrouver le chemin du bons sens et du bon goût. Je crois qu'il seroit impossible à un architecte à qui la tête auroit tourné de trouver dans son imagination des contorsions de membres aussi capricieuses, des formes de piliers, de corniches ou de frontons, aussi ridicules et aussi fantasques, que les échantillons que l'on en peut trouver dans les églises de Madrid.

Elles sont toutes très petites, et aussi mal pourvues de marbre que de tableaux. Leurs autels ne sont que des monceaux d'ornements en bois entassés les uns sur les autres, montant jusqu'au plafond, et remplis de bougies qui ont mis plus d'une fois le feu à toute l'église. Les couvents que l'on assure posséder une belle collection de tableaux sont ceux de *S. Pasqual* et des religieuses carmélites déchaussées. Le premier a un beau *Titien*, un *Guerchin* capital, et plusieurs autres morceaux faits par des peintres estimés de l'école italienne. Dans la sacristie du dernier, il y a une collection nombreuse de tableaux de différents maîtres, dont plusieurs sont d'un mérite supérieur. Les tombeaux de Ferdinand VI et de la reine *Barbara* sa femme, qui sont dans l'église de la Visitation, sont à-peu-près les seuls monuments remarquables dans ce genre.

Le premier roi qui fit une longue résidence à Madrid, fut Henri IV. Avant son regne, ce n'étoit qu'un lieu fort peu considérable. Il y avoit un petit château pour la commodité des princes qui venoient à la chasse de l'ours dans les environs, alors aussi boisés qu'ils sont nuds maintenant. Sa situation sur une montagne qui dominoit plusieurs lieues de pays ouvert de tous les côtés, et jouissant d'une circulation d'air très salu-

bre, ainsi que l'abondance de bonne eau, engagea l'empereur Charles-Quint à y construire un vaste palais, où il résolut d'établir sa résidence principale, parcequ'il regardoit ce climat comme plus analogue à son tempérament que tout autre. Le souverain une fois établi dans cet endroit, toute la noblesse abandonna bientôt ses châteaux héréditaires et les maisons qu'elle habitoit dans les autres villes pour suivre la cour. Les seigneurs furent alors obligés d'occuper celles qu'ils trouverent bâties; et par ce motif ajouté à l'oisiveté et à l'insouciance qui s'étoient emparées des Espagnols pendant les deux derniers tiers du dix-septieme siecle et près de la moitié de celui-ci, la plupart des grandes familles nobles continuerent d'habiter de vastes et vilains bâtiments qui n'étoient distingués des maisons communes que par de plus grandes dimensions.

Les palais des grands qui contiennent ou des statues ou des tableaux de prix sont en très petit nombre.

Dans celui de *Medina Celi*, il y a plusieurs monuments précieux d'antiquité en marbre, restes d'une collection considérable qui avoit été apportée d'Italie par un des ducs d'*Alcala.*

Le duc de *Sant'Estevan* possede plusieurs des meilleurs ouvrages de *Luc Giordano.*

Dans la galerie du marquis de *Santiago, Murillo* a peint la vie de Jacob et une *Madona :* ces tableaux peuvent être comptés parmi les morceaux les plus capitaux de l'école espagnole.

Chez le duc d'Albe il y a un tableau très fameux du *Correge*, appellé l'école de Cupidon. Il représente Vénus donnant le dieu d'amour à Mercure, pour que ce dernier lui serve de gouverneur. Il y a aussi une sainte famille, que l'on dit être de Raphaël, et une Vénus charmante de *Velasquez.* Cette déesse est couchée à moitié penchée : elle tourne le dos aux spectateurs, mais son visage est représenté dans un miroir qu'elle tient dans sa main. Parmi les portraits les plus curieux, il y a ceux d'*Anne de Boulen* et du fameux duc d'Albe. Il y a aussi de très belles tapisseries, exécutées d'après les cartons de Raphaël ; ce qui, ainsi que la Vénus du *Correge*, formoit autrefois une partie de la collection de Charles Ier, plus versé dans la connoissance des beaux arts qu'habile dans le grand art de régner.

Ces peintures me menent naturellement à parler du palais du roi, dont je me serois occupé d'abord, si je n'avois pas voulu me débarrasser des sujets de moindre importance, afin de ne pas interrompre la description de cette magnifique collection du palais neuf.

Le vieux palais fut brûlé jusqu'à ses fondations en 1734, et Philippe V ordonna à Philippe *Juvara* de faire un plan pour le rebâtir de la maniere la plus splendide. Le modele qu'il fit alors existe encore; mais il fut rejetté à cause de sa grandeur immense et de sa dépense excessive, aussi-bien que par l'impossibilité d'avoir un emplacement suffisant pour le bâtir, parceque le roi s'étoit déterminé, à cause de la salubrité de l'air, à le reconstruire précisément au même endroit où étoit l'ancien. *Juvara* étant mort avant d'avoir pu fournir un second plan, son éleve *Sacchetti* donna celui que l'on a suivi; mais ses plans, ainsi que ceux de son maître, avoient le défaut d'être lourds et confus, quant aux fenêtres, aux pilastres, et autres ornements. Lorsqu'ils voulurent être simples, leur architecture ne fut autre chose qu'un amas de pierres; mais lorsqu'ils chercherent à devenir riches et élégants, ils donnerent généralement plus dans le bizarre que dans le beau.

Ce palais est tout entier de pierre blanche. Chacune des façades a quatre cents soixante et dix pieds de longueur, sur cent de hauteur; cette masse énorme de pierre domine sur tout le pays, car rien n'y intercepte la vue pendant l'espace de plusieurs milles. Par ses entrées et ses rez de

chaussées ce palais ressemble bien plus à une forteresse considérable, qu'à l'habitation paisible d'un puissant monarque, éloigné sur-tout de plus de cent lieues de ses frontieres. Les grandes arcades vitrées qui sont tout autour de la cour intérieure lui donnent l'apparence d'une manufacture. Ceci est d'autant plus impardonnable, qu'ils avoient à une très petite distance, dans l'Alcazar de Tolede, une colonnade aussi parfaite et aussi élégante que le connoisseur le plus difficile pourroit la desirer. La belle cour circulaire de Grenade auroit pu aussi donner à l'architecte de grandes idées; mais peut-être que dans ce temps-là son existence étoit inconnue aux architectes de la cour de Madrid.

L'escalier devoit être double; mais on jugea plus convenable de n'en faire que la moitié, parcequ'on trouva qu'il suffisoit ainsi. Je laisserai au pied de l'escalier toute ma mauvaise humeur, et me préparerai avec une satisfaction bien véritable à vous décrire toute la beauté et toute la majesté des appartements d'en haut. Je ne connois aucun palais en Europe orné avec une magnificence aussi royale. Les plafonds sont des chefs-d'œuvre de *Mengs*, de *Corrado*, et de *Tiepolo*. Les marbres les plus riches y sont employés dans le meilleur goût, pour former les

corniches et les socles des pieces, ainsi que les encadrements des portes et des fenêtres. Ce qui augmente encore la valeur de ces marbres, c'est qu'ils ont été tous tirés des carrieres d'Espagne. Un écrivain de grand poids prétend que l'ancienne Rome tira d'ici beaucoup de ces précieux matériaux qui enrichissoient ses portiques et ses temples. Au moins n'y a-t-il aucune témérité à assurer que l'Espagne contient beaucoup de ces especes de marbre et d'albâtre que l'on voit parmi les ruines de cette ancienne maîtresse du monde. On trouve du porphyre près de Cordoue, et le plus superbe jaspe près d'*Aracena;* les montagnes de Grenade fournissent un beau marbre verd, et celles de *Tortosa* une grande variété de marbres bruns; Léon et Malaga donnent de l'albâtre; Tolede, Talavera, Badajos et Morviedro, abondent en marbre de différentes couleurs; et la plus grande partie du royaume produit du jaspe, de l'améthyste, et de la prime, pour laquelle l'Espagne est renommée plus que tous les autres pays.

La grande salle d'audience est une des plus riches que je connoisse; le sujet du plafond, peint par *Tiepolo*, est le triomphe de l'Espagne. Autour de la corniche l'artiste a placé des figures allégoriques qui représentent toutes les diffé-

rentes provinces de ce royaume. Elles sont distinguées par leurs productions, et environnées d'habitants habillés selon l'usage de leurs pays. Cet ensemble offre le plus singulier coup-d'œil, et une suite curieuse de costumes. Les murs sont incrustés de beaux marbres, et ornés tout autour par de grandes glaces encadrées dans de riches bordures. Leur manufacture de glaces est à Saint-Ildephonse : ils en coulent d'une grandeur prodigieuse ; mais on m'a dit qu'il arrivoit souvent qu'elles étoient moins unies et plus remplies de pailles que celles que l'on coule en France.

Une collection de tableaux des plus grands maîtres de l'art orne les murs des appartements. Mais ce vaste bâtiment n'a pas assez de salles pour contenir toutes les richesses de ce genre que possede sa majesté catholique ; et le catalogue de tableaux que le lecteur n'a point vus et n'a pas occasion de voir, ne pourroit que l'ennuyer beaucoup. C'est pourquoi je me crois obligé de ne vous citer que quelques uns de ceux qui m'ont plu particulièrement, et que je vais rechercher sur mon *agenda*.

On dit que la galerie de l'Escurial a encore plus de prix : ce qui est facile à croire, s'il est vrai que le fameux tableau du portement de croix,

de Raphaël, appellé *lo Spasimo di Sicilia* (*a*), soit encore dans le palais sans avoir pu trouver une place, ce qui fait qu'on ne le voit point.

Parmi les ouvrages du Titien, un des plus remarquables est une bacchante couchée sur le dos et endormie. Le vin qu'elle est supposée avoir bu répand sur son charmant visage une teinte animée : son corps est divinement beau. L'un des grands peintres de ce siecle a avoué qu'il n'avoit jamais passé devant ce tableau sans être frappé d'admiration. On voit aussi avec plaisir quelques enfants jouant, pleins de graces, et dont les attitudes sont très variées.

De Rubens, l'enfant Jésus, saint Jean-Baptiste, deux charmants enfants, et un prêtre à cheval portant le viatique à un malade; il est accompagné par Rodolphe comte de Hapsbourg. Ce tableau est un des chefs-d'œuvre de ce maître.

De Murillo, on voit un vendangeur, un cabaretier, une sainte famille, et deux enfants, tous parfaitement peints dans leurs différents caracteres, et du ton de couleur le plus riche et le plus moëlleux.

De Van-Dyck, le moment où l'on s'est emparé

(*a*) Raphaël le peignit pour l'église de la *Madona dello Spasimo*, ou de la mere de douleur, en Sicile.

de Jésus-Christ dans le jardin des Olives. Ce tableau est d'une composition mâle. Il y a aussi de lui plusieurs portraits absolument vivants.

De *l'Espagnolet*, Isaac tâtant les mains de Jacob, tableau capital.

De *Velasquez*, plusieurs portraits. Son génie paroît sur-tout dans la figure équestre du comte-duc d'Olivarès, premier ministre de Philippe IV, que je crois être le meilleur de tous les portraits que j'ai vus. Je ne sais ce que l'on doit le plus admirer, du clair-obscur, de l'air animé et vivant du cavalier, ou de la position naturelle du cheval, et du feu répandu sur toute la figure. Il y en a aussi un autre d'un jeune prince à cheval. C'est un très beau morceau. L'enfant est assis tout droit sur sa selle, et paroît fier d'être aussi élevé; mais cependant le sérieux répandu sur tous ses traits annonce l'appréhension où il est de voir son cheval se cabrer. On voit ensuite le porteur d'eau de Séville, une vieille figure excellente, quelques femmes filant, et *Velasquez* lui-même occupé à dessiner les portraits du roi et de la reine.

Il y a de *Mengs* plusieurs belles choses, qui, même parmi cette superbe collection, ne paroissent point déplacées. Elles représentent pour la plupart de tristes sujets de dévotion, dont les

plus sombres, tels que la flagellation et le crucifiement de notre Seigneur, ont été choisis par le roi pour orner sa chambre à coucher. Parmi les sujets allégoriques et profanes que ce peintre a traités, ceux dont j'ai été le plus enchanté sont quatre génies aériens qui sont sur les portes, et qui représentent les quatre parties du jour.

Les derniers tableaux dont je parlerai, afin de terminer mon catalogue d'une maniere brillante, sont une sainte famille, et un Christ priant dans le jardin, par *le Corregé*. Ils ne sont inférieurs à aucun des tableaux de chevalet de ce peintre des graces. J'ai vu beaucoup de copies de ce dernier tableau. Dans le *Capo di monte*, près de Naples, où il y a une grande collection de tableaux, on en trouve un absolument semblable.

J'ai passé sous silence une immensité d'excellents tableaux des écoles flamande et italienne, qui tiendroient le premier rang dans beaucoup d'autres galeries.

Dans les magasins et les garde-meubles, il y a un nombre de tableaux qui ne sont point en ordre, mais qui suffiroient pour garnir une très grande suite d'appartements.

Au fond de la cour du palais, est un vieux bâtiment appellé *l'Armeria*. On y voit une col-

lection curieuse d'armures et d'armes anciennes, qui sont entretenues de telle maniere que le pauvre *Cornelius Scriblerus* s'y évanouiroit à chaque pas. La plus soigneuse servante angloise ne tient pas les grilles de cheminée à moitié aussi propres et aussi brillantes que le sont les cottes de maille: on fait voir celles de tous les héros qui ont honoré les annales d'Espagne; celles de S. Ferdinand, de Ferdinand le Catholique, de sa femme Isabelle, de Charles-Quint, de Gonsalve surnommé *le grand Capitaine*, du roi de Grenade, et de plusieurs autres : quelques unes sont relevées en bosse avec une grande délicatesse. La trempe des lames d'épées est merveilleuse; car on peut les ployer autour de soi, et en faire une espece de ceinture. A Tolede l'art de tremper l'acier a été perdu depuis soixante et dix ans; mais un des projets favoris de Charles III est de le faire revivre et de l'encourager. Il a fait faire à cet effet différents travaux sur les bords du Tage.

Comme le nouveau palais est situé sur le sommet d'une montagne escarpée et bordée par les bâtiments de la ville, il a été nécessaire d'ouvrir une communication avec la vallée du *Mançanarès*, qui est au dessous, afin que sa majesté pût aller aux environs sans être obligée de traverser toujours toute la ville de Madrid. A cet effet on

a ouvert une grande route, et on a pratiqué une montée aisée depuis la riviere jusqu'au palais; elle est ornée, au pied de la montagne, par une espece d'arc de triomphe dédié à S. Vincent. Cette dépense auroit été épargnée, ainsi que celle de plusieurs milliers de piastres qui sont enfouis dans les routes et dans les constructions souterraines qui servent comme de fondations à cette énorme masse de bâtiments qui compose le palais, si les rois avoient jugé à propos de rebâtir ou d'embellir leur maison de *Buen-Retiro*, qui est sur la montagne, à l'est de Madrid (*a*). Loin d'être obligés de ménager le terrain au point de retrécir des murs et des terrasses, un grand jardin seroit déja entièrement planté, et on au-

(*a*) Probablement la résolution que l'on a prise de finir et d'accommoder le palais neuf a sauvé Madrid de la ruine, en y fixant la cour. Après la sédition de Madrid, le roi avoit eu l'intention de quitter cette ville, et d'aller s'établir pour toujours à Séville ou dans les provinces méridionales, lorsque la populace se révolta parcequ'il avoit donné ordre que l'on nettoyât les rues, et qu'il avoit défendu que l'on portât des chapeaux rabattus et de grands manteaux. Sa surprise, son mécontentement, et son indignation, l'auroient sûrement porté à s'éloigner d'une capitale si barbare, pour se retirer dans les climats plus doux de l'Andalousie, si son ministre, désolé que tous les

roit à côté plus de place qu'il n'en faudroit pour exécuter tous les embellissements que l'on voudroit. L'air doit être également bon dans les deux situations, et le plaisir de voir tout le pays des environs est le seul avantage dont le palais neuf puisse se prévaloir. Pour moi, je trouve que c'est plutôt un désagrément qu'un agrément. Sûrement la vue de *Buen-Retiro* sur la plus grande partie de la ville, et sur toutes les promenades publiques, est plus belle et plus agréable qu'une étendue de vingt lieues de pays mal cultivé et de montagnes désertes.

Le palais de *Buen-Retiro* est maintenant dépouillé de tous ses plus beaux tableaux et de ses plus magnifiques meubles. Les bâtiments sont

---

trésors que l'on avoit prodigués pour l'embellissement de ce palais fussent perdus, et aussi fâché d'abandonner à la destruction tant de choses qui, étant faites par lui, lui étoient bien cheres, ne fût venu à bout d'engager le roi à calmer sa colere, et à changer de résolution ; mais le roi a conservé tant de dégoût pour Madrid, qu'il ne peut y rester, et qu'il s'en éloigne aussi souvent que la décence le lui permet. On a dit dans le temps que plusieurs personnes de distinction s'étoient déguisées et mêlées parmi la populace pour l'engager à porter les choses à la derniere extrémité; mais je crois que cela n'a nul fondement. Une chose digne de remarque, c'est que pen-

mesquins, et si peu dignes d'un souverain, que, dans un plan sagement fait, il auroit fallu n'en conserver qu'une bien petite partie. Les seules qui soient remarquables sont le théâtre où *Farinelli* chanta devant une cour qu'il gouverna bientôt après comme s'il avoit été premier ministre, ensuite une statue de bronze de Charles-Quint, et une statue équestre de Philippe IV, qui a été jettée en moule à Florence, par *Tacca*. L'attitude du cheval faisant des courbettes, appuyé sur ses pieds de derriere et sur sa queue, est très ingénieuse. Il est difficile de concevoir comment l'artiste a pu trouver moyen de conserver l'équilibre d'une telle masse, jettée entièrement hors de sa ligne perpendiculaire. Les jardins sont agréables; ils sont ouverts au public. Un des principaux ornements de Madrid est la superbe grille de fer qui la sépare des promenades du *Prado*, ainsi que la route qui conduit, en montant la montagne, jusqu'à la porte d'*Alcala*. Le nouvel arc de

---

dant la plus grande fermentation de la sédition, les différents partis se retiroient comme d'un commun accord, vers le temps du dîner, pour aller faire la *siesta* ou *méridienne :* après quoi il srevenoient à la charge avec une nouvelle vigueur et un redoublement de fureur, ils recommençoient leurs clameurs et répétoient leurs outrages. Les

triomphe a été dessiné par *Sabatini.* Il paroît lourd : mais peut-être que sa situation exigeoit que toutes ses différentes proportions fussent très fortes, afin de produire un grand effet, examiné de son véritable point de vue ; au moins cela lui assure-t-il une durée presque éternelle. Dans la vallée peu profonde qui est entre le *Retiro* et la ville, qui, par parenthese, n'a pas le plus petit fauxbourg qui en dépende, le roi actuel a achevé le *Prado*, qui sûrement, dans peu d'années (supposé toutefois que l'on soigne bien les arbres), sera une des plus belles promenades du monde: sa longueur et sa largeur sont considérables; les avenues sont dessinées dans le grand genre et du meilleur goût; les petites routes sont agréables et bien tenues; la grille de fer et les bancs de pierre ont été faits avec magnificence. Le beau monde de Madrid s'y promene en voiture, en tournant toujours; et quoique l'absence de la cour en diminue le nombre de plus des deux tiers,

---

troupes domterent à la fin les esprits, et le roi fut obéi. Chaque polisson maintenant porte son chapeau attaché triangulairement; mais aussitôt que ces messieurs sont hors de la ville, et qu'ils ont passé les bornes de la proclamation, ils se hâtent d'abaisser leurs chapeaux de tous les côtés.

je comptai néanmoins hier au soir plus de deux cents carrosses à la suite les uns des autres. Sur la pente de la colline du *Retiro*, on doit faire un jardin de botanique.

La vue de cette promenade est très bornée, ainsi qu'elle le doit être ; car les vents sont si forts et si aigres, et le paysage qui environne la ville est si abominable, qu'aucun des lieux publics où l'on se rassemble ne seroit supportable, s'ils n'étoient, comme celui-ci, bornés de tous les côtés, et garantis, par les montagnes, des bouffées de vent qui désolent toutes les terres hautes de la Castille. La ville est à l'ouest. Les trois rues principales aboutissent au *Prado ;* elles offrent trois beaux points de vue ; elles sont parfaitement pavées, et d'une propreté à étonner. La plupart des rues de Madrid sont aussi propres, depuis l'édit qui a ordonné de les paver et de les nettoyer. Les étrangers qui habitoient cette capitale avant la nouvelle ordonnance ne se rappellent pas encore sans répugnance leur ancienne saleté; mais quelques uns des naturels du pays regrettent cette puanteur, parcequ'ils prétendent que l'air de Madrid est si vif, qu'il a besoin d'être mêlé avec quelque vapeur grossiere qui empêche ses effets pernicieux sur les corps. Véritablement l'extrême différence du froid et du chaud est

étonnante ici, et les vents sont si pénétrants, que tous les Espagnols portent des gillets de cuir sous leurs vestes afin de se garantir la poitrine ; car tout autre vêtement ne peut leur résister. En été la poussiere est insupportable.

A l'est et au nord, les hauteurs du *Retiro* garantissent le *Prado* du froid. La promenade s'étend depuis la porte de *S. Barbara* jusqu'à celle d'*Atocha*, où elle se joint à une fort ancienne avenue d'arbres qui descend jusqu'au canal neuf et jusqu'aux bords du Mançanarès. Ce canal a été entrepris depuis peu de temps ; il est navigable pendant près de deux lieues. Les transports de chaux et de pierres, les plantations de mûriers et de plusieurs autres arbres, ainsi que le droit que l'on accorde de pêcher moyennant une certaine somme, ont déja produit quelques avantages. La communication par le grand chemin entre la route d'*Aranjuès* et la porte de Saint Vincent, qui a été commencée par le roi, est presque terminée. Elle traverse la sortie des ponts de Tolede et de Ségovie : ils sont ainsi nommés d'après le nom des villes auxquelles ils conduisent. Ils sont longs et très hauts ; mais ils sont décorés du plus mauvais goût. Plusieurs écrivains ont cherché à jetter du ridicule sur ces énormes arches élevées sur un misérable petit ruisseau : mais

la vérité est que le Mançanarès s'enfle souvent à une très grande hauteur, et produit un très grand volume d'eau. Les sables qu'il a déja chariés ont presque bouché quelques unes de ces arches; et ces ponts, quoique très hauts, pourront peut-être devenir trop bas pour le petit ruisseau.

Sur les bords qui sont au midi de la riviere, on trouve une quantité prodigieuse de cailloux appellés diamants de Sant-Isidro. On les taille ainsi que des pierres précieuses. Les dames les plus élégantes les portent en épingles dans leurs cheveux, ou en bagues à leurs doigts. Ils n'ont que peu ou point d'éclat, et leur eau est terne et vitreuse. Le prix des pierres les plus belles, avant d'avoir été taillées, n'excede pas la valeur de quelques sous.

Vis-à-vis la porte même qui est au bas du palais, il y a le parc royal de la *Casa del campo.* La maison n'est qu'un petit bâtiment de peu de conséquence. Les bois ne sont point soignés, mais ils sont agréables: si on s'en étoit plus occupé, on auroit pu les étendre davantage. Dans la cour il y a une grande statue équestre de Philippe III, par *Jean de Bologne.* Dans les appartements il y a plusieurs tableaux, parmi lesquels on trouve l'original de la tentation de saint Antoine par Callot. Dans la ménagerie il y a plusieurs vigognes: c'est

ainsi qu'on appelle en Espagne les moutons du Pérou. C'est avec la laine de cette espece d'animaux que l'on fait ces beaux draps si soyeux, et dont on se sert l'hiver. Ils ne sont point teints, et sont d'une riche couleur brune : ils se vendent très cher.

LETTRE XLII.

De Madrid, le 5 juin 1776.

Je n'ai jamais négligé, pendant le cours de mon voyage d'Espagne, de faire des notes, et de vous envoyer chaque particularité qui pouvoit jetter quelque lumiere sur le caractere distinctif et le génie de la nation. L'expérience m'a appris que cette méthode étoit la meilleure et peut-être la seule pour bien connoître un peuple; mais en même temps elle m'a mis à porté de juger d'une maniere sensible que l'on n'acquiert qu'une notion bien superficielle, lorsque l'on n'y fait qu'un séjour de quelques mois seulement.

Les différents usages qui m'avoient frappé d'abord en ridicule, par l'ignorance où j'étois des motifs qui y avoient donné lieu, m'ont souvent paru depuis être non seulement bons et raisonnables, mais même si justement établis, que je suis tout étonné de les avoir jugés si extraordinaires. Les erreurs dont je me suis trouvé

coupable dans plusieurs des petites remarques que j'avois faites dans le commencement de mon voyage, m'ont rendu fort circonspect à juger des objets avant d'en connoître les causes : je me suis déterminé à me méfier de ma maniere de voir, et à m'adresser à ceux qui pourroient résoudre mes doutes et me rendre raison des mœurs et des usages. En conséquence, j'ai saisi toutes les occasions de prendre des informations des habitants du pays de tous les états, et aussi des étrangers qui étoient depuis long-temps établis en Espagne, ainsi que de ceux qui n'y résidoient que depuis quelques années, et qui devoient par là être plus frappés des singularités nationales. Je n'ose répondre que le succès ait couronné mes efforts. S'il me falloit peindre les Espagnols d'après les différentes esquisses qui m'ont été données par eux-mêmes, chaque province de ce royaume seroit tantôt un paradis, tantôt un *pandaemonium* (*a*), le séjour des bienheureux, ou la demeure des mauvais esprits. Les relations les plus opposées, accompagnées des assurances les plus positives, m'ont été données des mêmes endroits. J'ai vu souvent qu'une vertu

(*a*) C'est le nom du palais bâti et habité par le diable, dans le Paradis perdu de Milton.

particuliere dont une province se glorifioit comme étant la marque distinctive de ses habitants, non seulement leur étoit refusée par la province voisine, mais encore que le vice opposé leur étoit reproché comme leur étant particulier. Les Anglois, les François, et les autres étrangers qui vivent en Espagne, ne doivent pas être pris pour juges sur cette matiere, parcequ'aussi long-temps qu'ils conservent les préjugés qu'ils ont apportés de chez eux contre chaque chose qui choque les usages de leurs pays, ils ne peuvent décider qu'avec partialité; et quand une fois ils ont adopté ceux de la ville où le commerce les a fixés, ils deviennent si prodigieusement Espagnols dans le fond de l'ame, qu'ils ne s'apperçoivent pas des bizarreries dont on leur parle, et qu'ils ne peuvent assigner aucun motif à des usages qui leur sont devenus naturels.

Comme je ne suis pas honteux de confesser mon insuffisance, je vous avoue franchement qu'il ne m'est pas possible de vous donner, ainsi que vous l'aviez pensé, une relation satisfaisante du caractere des Espagnols. Si j'étois porté à écouter mon amour propre, je pourrois ajouter que je ne crois pas qu'aucun de ceux qui ont écrit sur ce sujet aient été plus instruits que moi. Ce que je puis hasarder de vous dire est très peu de chose, et se borne à ce qui suit.

Les Catalans me paroissent être l'espece d'hommes la plus active et la plus industrieuse: ils me semblent très propres aux affaires, aux voyages, et aux manufactures. Les habitants du royaume de Valence sont, je crois, plus sombres, d'un caractere plus stable, et plus fait pour se livrer à l'agriculture : ils n'aiment pas autant à changer de lieu, et ils ont un genre d'esprit plus timide et plus soupçonneux que les premiers. Les Andalous (*a*) me paroissent être les plus grands parleurs et les plus rodomonts de tous les habitants de l'Espagne. Les Castillans ont une maniere mâle et franche: je les crois moins fins et moins rusés que les autres. Les habitants de la Castille nouvelle sont peut-être les moins industrieux de toute la nation; mais ceux de la ville sont très laborieux, et conservent beaucoup de l'ancienne simplicité de leurs mœurs : les uns et les autres ont un courage ferme et déterminé. Je crois que les Aragonois tiennent des Castillans et des Catalans, mais davantage des premiers.

(*a*) *Andalusia* est dérivé de l'Arabe, et signifie une soirée sombre d'un pays occidental. C'étoit un nom général que les Sarrasins avoient donné à toute l'Espagne; il s'accorde avec celui d'*Hespérie*, qui étoit usité parmi les Grecs.

Les Biscayens sont fins, actifs et pleins de feu, et ne peuvent supporter la contradiction : ils ressemblent bien plus à une colonie de républicains qu'aux habitants d'une province dépendante d'une monarchie absolue. Les habitants de la Galice sont toujours occupés à chercher de l'emploi : ils parcourent toute l'Espagne pour tâcher de trouver une subsistance qu'ils ne peuvent gagner qu'à la sueur de leur corps.

L'indolence insouciante, qui est également chere à l'homme sauvage et à celui qui est devenu l'esclave du despotisme, n'est nulle part autant chérie qu'en Espagne. Dans toutes les parties de ce royaume on voit des centaines d'hommes passer toute la journée enveloppés dans leurs manteaux, et appuyés l'un à côté de l'autre contre un mur, ou dormant sous un arbre. Par le manque total de ce qui excite à l'occupation, les ressorts de leurs facultés intellectuelles perdent leur mouvement ; leurs pensées se bornent à celle de leur existence, et ils n'ont pas l'air d'espérer ni de songer à autre chose qu'à leur maniere de végéter. Ils n'éprouvent que peu ou point d'intérêt pour le bonheur ou la gloire de leur pays, dont la plus grande partie est devenue le partage de plusieurs familles considérables, qui s'occupent rarement de l'état de leurs vassaux. Le peuple espagnol n'est

jamais tenté de travailler, à moins qu'il n'y soit porté par un besoin irrésistible, parcequ'il n'apperçoit aucun avantage résultant de l'industrie. Comme sa nourriture et ses vêtements ne lui causent qu'une très petite dépense, il n'emploie au travail que le temps nécessaire pour se procurer la petite provision que sa sobriété demande. J'ai entendu un paysan refuser de faire une commission, parcequ'ayant assez gagné dans la matinée pour fournir à sa subsistance de la journée il ne vouloit plus se donner de peine.

Néanmoins je suis persuadé que cette paresse n'est point essentiellement inhérente au caractere des Espagnols; car il est impossible de concevoir, à moins de l'avoir vu, avec quelle ardeur ils suivent un projet qui leur plaît, et avec quelle violence ils se laissent conduire par leurs passions, avec quelle vivacité et quelle vigueur ils se comportent, lorsque, sortant de leur engourdissement habituel, ils vont à un combat de taureaux, ou lorsqu'il s'agit d'aller jouer. L'amour du jeu est un vice auquel ils sont fort adonnés. Je suis persuadé que s'il étoit possible qu'une administration bien dirigée et bien intelligente pût leur offrir d'une maniere claire et sans réplique de justes motifs pour les porter à l'activité et à l'industrie, je suis persuadé, dis-je, que les Espagnols

secoueroient leur fatale léthargie, et saisiroient avec ardeur les moyens d'acquérir des richesses et de la réputation; mais j'avoue que je crois la tâche si difficile, que je désespere de la voir jamais s'exécuter.

Leurs soldats sont braves, et supportent avec patience toutes les calamités de la guerre. Si leurs officiers les conduisent, ils les suivent sans la moindre opposition, quand même ils les meneroient à la bouche du canon; mais si leur commandant ne leur en donne pas l'exemple, rien au monde ne peut les faire marcher.

Les Espagnols, pour la plupart, se livrent avec force et courage aux peines et à la fatigue: ils sont durs à eux-mêmes; et lorsqu'une fois ils ont entrepris de faire une chose, aucune difficulté ne les rebute. Ils résistent avec fermeté à l'inclémence des saisons, et leur persévérance est étonnante; ils passent les nuits couchés sur la terre, enveloppés dans leurs manteaux. Ils sont très sobres chez eux; mais quand ils se trouvent à une bonne table chez les autres, ils mangent beaucoup. Ils aiment passionnément les épices, et presque dans tout ils mettent du safran, du poivre et de l'ail. Les gens du commun préferent les vins qui sentent le goudron, et l'huile qui sent le rance. En effet, c'est la même huile

qui leur sert pour la lampe, le potage et la salade : dans les auberges on pose ordinairement la lampe sur la table, afin que chaque personne puisse y prendre la quantité d'huile dont elle a besoin pour son repas. Ils font une grande consommation de tabac à fumer et à mâcher. On attribue à toutes ces nourritures chaudes et desséchantes, jointes au climat brûlant de ce royaume, la maigreur du peuple : il n'y a presque que les aubergistes et les prêtres qui soient bien nourris ; ce sont les seules classes d'hommes un peu replets que l'on y rencontre.

Les Espagnols ne sont point naturellement sérieux et mélancoliques. La misere et le mécontentement ont répandu sur leur visage une teinte sombre, qui bien certainement a été augmentée par une longue suite de méfiance et de terreur inspirée par l'inquisition. Cependant on entend encore dans tous les villages les sons des guitares et des voix qui les accompagnent. Les dimanches et les jours de foire le peuple est fou et bruyant à un point inconcevable. Il parle haut et discute ses opinions avec encore plus de véhémence que les François et les Italiens, et gesticule avec une vivacité au moins semblable. En Catalogne les jeunes gens sont très habiles à la paume ; chaque village a sa *pelota* ou terrain marqué pour jouer

à ce jeu. Mais je ne me suis jamais apperçu que dans le midi de l'Espagne ils aient contracté l'habitude de quelque exercice particulier. On m'a dit qu'à Majorque ils conservoient encore celui de la fronde, pour lequel leurs ancêtres (les Baléares) étoient fort renommés.

Ils sont, ainsi que la plupart des habitants des pays méridionaux, peu soigneux de leur personne, et par conséquent en proie à des insectes dégoûtants.

Le mot de cornes est une insulte pour eux, et le geste seul leur fait bouillir le sang. Comme leur constitution est composée, s'il est possible de s'exprimer ainsi, des ingrédients les plus combustibles, et qu'ils sont portés à l'amour à un degré dont les habitants des pays plus froids ne peuvent avoir l'idée, l'usage d'embrasser les personnes d'un autre sexe, qui est souvent pratiqué par les étrangers, ne peut être supporté par eux, et les met en feu. Ils aimeroient autant qu'un homme passât la nuit dans le lit de leurs femmes ou de leurs filles, que de lui permettre de leur donner un baiser. En effet, je crois que les femmes envisageroient cette faveur comme un prélude à d'autres de plus grande conséquence. Rien n'est plus sensible à un Espagnol, après la supposition de l'infidélité de sa femme, que de

lui laisser croire qu'on le soupçonne d'avoir un cautere.

J'ai été bien étonné de les trouver plus tiedes en fait de dévotion, que je ne le croyois; mais je ne prendrai pas sur moi d'assurer, malgré les raisons que j'ai de le penser, qu'il n'y a pas plus de vraie religion en Espagne que dans les pays que j'ai parcourus, quoiqu'aucun autre n'abonde autant en patrons protecteurs et *madonnes* affectés à de certains lieux et à de certaines provinces, et en autels renommés pour des guérisons particulieres et des indulgences. La religion est une matiere qu'il ne faut point traiter, et sur laquelle il faut encore moins discourir avec aucune espece de curiosité dans les domaines d'un tribunal aussi effrayant que celui de l'inquisition. Par le peu que j'ai vu, je suis persuadé que le peuple n'occupe pas beaucoup son esprit à réfléchir profondément sur ce sujet, et que, pourvu qu'il parvienne à se convaincre que le saint qu'il préfere jette sur lui un regard d'affection, il croit être certain que sous sa bénigne protection il ne doit pas appréhender d'être réprouvé dans l'autre vie : peut-être s'imagine-t-il être dispensé en quelque sorte d'une attention bien scrupuleuse à remplir les devoirs moraux de celle-ci. Le zele ardent qui a

distingué les anciens Espagnols de tous les autres catholiques du monde paroît non seulement avoir perdu son activité, mais être même fort près de s'éteindre tout-à-fait. Il est difficile de fixer des bornes aux révolutions qu'un monarque adroit, ferme, et aimé de ses peuples, peut opérer dans les affaires ecclésiastiques. Le peu de chagrin que la nation entiere a marqué à la destruction des jésuites a été une forte preuve de son indifférence. Ce corps politique, le plus puissant du royaume, ces religieux guides des rois, despotes des peuples, directeurs des consciences, dispensateurs de la fortune des hommes de tous les états, furent arrêtés tous dans une seule nuit par des détachements de soldats, enlevés ainsi que des malfaiteurs, conduits à différents ports pour y être embarqués et bannis pour toujours de l'Espagne, sans que l'on eût opposé la moindre résistance à l'ordre du roi. Leur mémoire paroît avoir été anéantie en même temps que leur pouvoir. Si nous avons quelquefois trouvé que le peuple manquoit de politesse et de prévenance, du moins nous ne l'avons jamais vu méchant. Comme nous n'avons pas eu l'occasion d'être témoins de ses excès, nous ne pouvons parler de la violence de sa jalousie ni de sa vengeance,

points sur lesquels beaucoup d'écrivains se sont étendus avec plaisir. Je crois qu'en cela, aussi-bien qu'en beaucoup d'autres choses, les bonnes ou les mauvaises qualités des Espagnols ont été portées bien au-delà de la vérité.

L'exemple le plus terrible de fureur et de cruauté dont j'aie entendu parler, arriva il y a quelques années à *San-Lucar.* Un carme devint passionnément amoureux d'une jeune personne dont il étoit le confesseur. Il essaya tous les différents moyens de séduction que ses desirs purent lui suggérer : mais, en dépit de tous ses soins, il vit que la vertu de sa pénitente, ou son indifférence pour lui, la mettoit à l'abri de tous ses artifices. Son désespoir monta au plus haut point ; il devint presque fou, lorsqu'il apprit qu'elle alloit se marier. La jalousie et toutes ses fureurs s'emparerent de son cœur, et le porterent à la plus barbare des résolutions, celle de priver son rival de ce qu'il aimoit, en terminant les jours de cette jeune personne. Il choisit la semaine de Pâque pour exécuter son crime. La pauvre enfant n'ayant aucun soupçon de son atrocité, vint se confesser et dévoiler toute son ame aux pieds de son bourreau. Sa candeur et son innocence servirent seulement à l'enflammer davantage, et à le confirmer

dans sa sanglante résolution. Il lui donna l'absolution, et la fit communier de sa main; car son amour l'empêcha de l'assassiner avant qu'elle fût lavée de tous ses péchés, et que son ame fût purifiée et propre à paroître au tribunal de son créateur: mais sa jalousie et sa vengeance le porterent à la poursuivre vers la porte de l'église, et à plonger sa dague dans son cœur, au moment où elle se retournoit pour faire une génuflexion devant l'autel. On s'empara de lui à l'instant, et il fut bientôt après condamné à la mort. Cependant de peur que cette exécution ignominieuse ne portât quelque déshonneur sur son ordre, sa sentence fut commuée à la peine des galeres perpétuelles à *Porto-Rico.*

Les qualités nationales, bonnes ou mauvaises, sont très remarquables dans les plus basses classes. On peut aussi les distinguer facilement dans celles du plus haut rang; car l'éducation est trop négligée, et les esprits sont trop peu éclairés par l'étude ou la société des autres nations, pour se dépouiller de la rouille générale dont le génie espagnol a été, pour ainsi dire, *encroûté* depuis plus d'un siecle. Les écoles publiques et les universités sont dans une ignorance et une irrégularité pitoyables. Les patriotes zélés donnent quelques foibles espérances d'une réformation prochaine

mais le temps prouvera sur quelles probabilités elles sont fondées (*a*).

Les regnes de Charles-Quint et de Philippe II produisirent une foule de grands hommes et de bons auteurs. Ces siecles furent pour l'Espagne ce que celui d'Auguste fut pour Rome. Quelques années du regne de Philippe III se ressentirent encore de leur influence. Depuis ce temps il est bien difficile de trouver quelque ouvrage original de quelque mérite, excepté ceux de *Cervantes* et de *la Vega*, qui survécurent aux génies du seizieme siecle.

Jusqu'à présent les académies et les sociétés

(*a*) Depuis que j'ai quitté l'Espagne, on a établi une réforme dans les colleges en dépit des fortes oppositions que l'on y faisoit. En 1771 on avoit déja donné des ordres pour visiter et examiner leurs premiers statuts, parceque sa majesté avoit été informée de la maniere dont les universités étoient déchues depuis plus d'un siecle, ainsi que des désordres prodigieux qui s'étoient introduits dans leurs constitutions, et de la contagion qui s'étoit répandue parmi d'autres corps littéraires, au grand préjudice de l'éducation publique et du bien du royaume. L'ordre donné pour la réformation a été signé en avril 1777. Les colleges qui ont dû être réformés sont ceux de *Santa-Cruz*, *Valladolid*, *S. Ildephonse*, *Alcala*, *S. Bartholomé*, *S. Salvador*, *Oviedo*, *S. Iago de Cuença*, *S. Iago de Arzobispo* à Salamanque. Ces six colle-

des *Amigos del paës,* ou *des amis du pays*, n'ont pas fait des progrès bien vigoureux en littérature ni en agriculture. Je crois qu'ils n'ont pas encore acquis une bonne méthode, car ils entreprennent trop de choses pour pouvoir les bien finir : le grand dictionnaire de la langue espagnole est une preuve frappante de mon assertion. Ils sont maintenant occupés à faire une nouvelle édition de don Quichotte, ornée d'estampes gravées d'après les dessins originaux des costumes et des paysages des provinces qu'il a parcourues. Tous leurs graveurs ont été employés depuis quelque temps à cette besogne : il faut

---

ges étoient liés de l'union la plus étroite, et formoient un corps plus puissant et plus intimement lié que les jésuites : ils avoient un crédit suffisant pour procurer à leurs différents membres la plus grande partie des biens de l'église et de ceux du royaume : ils avoient aussi une majorité dans chaque conseil et chaque tribunal d'Espagne : au lieu d'entretenir et de nourrir de pauvres pensionnaires et des professeurs, ils partageoient entre eux leurs revenus immenses, leurs dîmes et ce qui leur étoit dû. Ils sont réduits maintenant à leur institution premiere : leurs anciens statuts sont confirmés, ou établis sur un plan nouveau, conforme au temps présent; et la pauvreté, qui avoit pendant quelque temps été un sûr motif d'exclusion, a repris maintenant ses anciens droits.

espérer qu'ils ne formeront pas de nouveaux projets avant que celui-ci ait eu son entiere exécution (*a*). Les ouvrages de Calderon ont été réimprimés dernièrement. On a aussi commencé une nouvelle édition de *Lopez de la Vega :* elle est imprimée sur de beau papier avec des caracteres superbes. L'imprimerie est l'art dans lequel les Espagnols paroissent exceller le plus depuis quelque temps.

Le catalogue des auteurs vivants n'est pas bien étendu. *Don Francisco Perez Bayer*, précepteur des infants et archidiacre de Valence, peut être placé au premier rang des littérateurs espagnols. Il est auteur d'une dissertation sur le langage phénicien, qui a été ajoutée à la traduction de Salluste par don Gabriel. Ce savant homme a voyagé, connoît parfaitement tous les auteurs grecs et latins, sait très bien l'hébreu et l'arabe, et de plus est très modeste, et d'un caractere affable et communicatif.

Don Gregorio Mayans y Siscar, de Valence,

(*a*) Cette belle édition a paru depuis, et fait le plus grand honneur à l'imprimerie espagnole; le papier, l'encre et le caractere, sont dignes d'admiration. Quelques unes des planches sont bien dessinées et bien gravées; mais il y en a de mal imaginées et de grises.

étoit autrefois libraire à Madrid ; mais maintenant il est alcade honoraire de Corse. Il est aussi fort savant, et rempli de sentiments nobles et honnêtes. Il a publié plusieurs éditions des auteurs classiques, des grammaires, des dissertations, des traités et des commentaires sur les loix civiles, la vie de Cervantes, celle du doyen Marti et de quelques autres.

La bibliotheque *Hisp. Escurial*, ouvrage de don *Miguel Casiri*, prouve qu'il est versé dans la connoissance des langues orientales. Il vient d'une famille syro-maronite du mont Liban ; mais il est né à Tripoli, et a été élevé dans le college maronite à Rome.

Don Pedro Rodriguez Campomanès, fiscal du conseil de Castille, est aussi considéré comme homme de lettres. Il a publié différents ouvrages sur presque tous les sujets, depuis *Guia de postas y caminos* (le Guide des postes et routes) jusqu'à des traductions de l'arabe et du grec. Il a aidé le comte d'Aranda à chasser les jésuites, et paroît être fort porté à réformer les autres sociétés religieuses, ce qui lui a fait plusieurs ennemis parmi les ecclésiastiques (*a*). On dit qu'il pourroit

---

(*a*) La liberté de parler des matieres de religion étoit montée à un tel point dans les cafés de Madrid, que cela

bien en avoir dans le tribunal de l'inquisition, qui, au grand étonnement de tout le monde, a repris dernièrement de nouvelles forces, lorsque l'on étoit tenté de croire qu'elle avoit perdu son pouvoir. Peut-être est-ce son dernier effort avant sa dissolution totale. Le fiscal est d'un génie actif et entreprenant. Il a publié dernièrement cinq à six volumes sur l'amélioration de son pays. Plusieurs de ses projets sont bons; mais on trouve mauvais qu'il se permette à chaque instant des railleries piquantes, exprimées d'une maniere trop libre. Ce qui a donné lieu à cet ouvrage est un petit traité appellé *Industria popular*. Ce livre en a produit quatre autres, chacun trois fois aussi gros que celui qui leur a donné naissance: ils ont paru sousl e titre d'*Appendice d'éduca-*

---

vint enfin aux oreilles du roi. Sa majesté envoya chercher l'inquisiteur général, et lui reprocha sa négligence sur un point aussi important. L'évêque qui remplissoit les fonctions de grand inquisiteur lui répondit qu'il s'étoit accoutumé à considérer son emploi comme un bénéfice simple, et que n'espérant pas d'être soutenu par le gouvernement, il ne pouvoit se risquer à faire valoir son autorité. Le roi lui donna des assurances si positives de le seconder, que le saint office se saisit d'un avocat, prouva qu'il avoit parlé contre le purgatoire, et le condamna à être renfermé dans un couvent pendant huit ans. On au-

tion, et de *Second Appendice*. Cet auteur est peut-être l'homme de loi le plus habile et le plus désintéressé de toute l'Espagne; pays où malheureusement beaucoup de procès civils et criminels sont décidés au poids de l'or ou du crédit, ce qu'ils appellent *empenos*. Lorsqu'un des gens du lord G. fut assassiné par un soldat invalide, le secrétaire d'état dit au lord G. que s'il desiroit que le coupable fût pendu, il n'y auroit rien de si facile à faire, parcequ'un pauvre soldat ne trouveroit point d'amis qui voulussent faire des *empenos* pour lui. Dans des cas pareils à ceux-ci, la justice peut quelquefois avoir son cours, si les gens de robe veulent se donner la peine de poursuivre les criminels.

Don Antonio Ponz vient de publier un Voyage

---

roit pu aussi bien le condamner à être pendu; car l'infamie qui suit toute accusation portée devant ce tribunal, quand même l'accusé seroit déclaré innocent, est si terrible aux yeux des Espagnols, que tout homme de courage aime mieux mourir que d'être ainsi perdu dans l'esprit général. Afin de déployer sa puissance nouvellement ranimée, l'inquisition somma plusieurs grands officiers et autres, soupçonnés de penser librement sur la religion, d'assister au jugement, et d'être témoins de l'impartialité et de la candeur du saint office, ainsi que de sa résolution à soutenir son autorité par les châtiments.

d'Espagne, dans lequel il y a trop de détails longs et ennuyeux; mais comme il a écrit pour l'instruction de ses compatriotes, et que l'objet qu'il traite est fait pour les intéresser particulièrement, sa prolixité ne doit point lui être reproché. Ses observations ont déja produit de bons effets, en corrigeant des abus, en donnant l'idée de plusieurs travaux utiles, et en réformant le goût vicieux des Espagnols en fait d'architecture.

Don Antonio de Ulloa, qui, avec feu *don George Juan*, voyagea au Pérou pour aider les académiciens françois à déterminer la figure du globe, a publié une relation de son voyage. Il a donné aussi un traité sur les Indiens du midi de l'Amérique, dans lequel il a dégradé leurs facultés intellectuelles et leurs sentiments, en les rabaissant presque au niveau de l'instinct des bêtes.

Quoique M. Bowles soit étranger, il peut être rangé dans la classe des écrivains espagnols. Son histoire naturelle d'Espagne est plutôt une introduction et un assemblage de dissertations, qu'un ouvrage complet : il a néanmoins ouvert la carriere, et j'espere qu'il invitera d'autres savants sur cette matiere à communiquer au public leurs découvertes. L'Espagne est si riche dans toutes les branches de l'histoire naturelle, qu'elle four-

nit à elle seule autant de matériaux en ce genre que plusieurs autres royaumes ensemble.

Je ne sais si je dois parler de *Medina Condé*, quoique ce soit un homme très savant. Il a commencé ses recherches et ses excavations en 1734; mais les inscriptions qu'il a publiées, excepté quelques unes vraiment romaines, sont d'insignes fourberies. Bayer et les bénédictins françois de saint Maur découvrirent ses mensonges. Je ne vois pas qu'il puisse avoir eu d'autre objet que l'espoir de faire fortune. Afin de s'assurer de la protection du roi et de son confesseur, il fabriqua de prétendues décisions d'un ancien concile qui établissoit l'immaculée conception de la vierge Marie. Il prit aussi parti pour le clergé dans le fameux procès du vœu de *sant Iago*. Je vais vous dire en peu de mots ce que c'étoit que ce vœu. Dans l'année 938, Abdoulrahman, troisieme roi de Cordoue, fit une irruption en Castille, et, par la rapidité de ses progrès et la multitude de ses troupes, il menaça les chrétiens d'une entiere destruction. Dans cette occurrence, Ramire, second roi de Léon, implora le secours de l'apôtre saint Jacques avec la plus grande solemnité, et visita son tombeau à Compostelle. Le clergé se servit de toutes sortes de moyens pour essayer de prouver que, par la pro-

tection de *S. Iago*, le roi avoit remporté une victoire complete sur les Maures, et que par reconnoissance Ramire II avoit obligé tous ses sujets à payer une portion du produit de leurs terres à l'église. Cette demande fut entièrement refusée par les laïques, d'après un argument négatif très fort; c'est qu'il n'y avoit point de preuves, et que même ils révoquoient en doute la réalité de cette bataille. La demande des prêtres étoit immense; car ils prétendoient que non seulement ce que Ramire possédoit alors fût assujetti à cette taxe, mais encore tout ce que ses successeurs avoient acquis depuis. On répondit à cela que, quand même les assertions des ecclésiastiques seroient vraies, les possesseurs de terre du temps de Ramire seroient seuls redevables de ce tribut, parcequ'il seroit absurde de supposer que Ramire eût pu avoir le droit de disposer de ce qu'il ne possédoit pas. Les procédures de cette affaire forment déja un volume in folio.

Voilà à quoi se réduit la liste des écrivains dont j'ai connoissance. Elle est courte, parcequ'en général peu de personnes font de bonnes études, ou prennent de bonne heure du goût pour la littérature, et que l'éducation qu'on reçoit se réduit à peu de chose. Celle qu'on donne ordinairement en Angleterre aux jeunes gens de fa-

mille suffiroit pour faire un savant ici. Peu de personnes se sont encore appliquées aux hautes sciences, à moins que ce ne soit à la théologie; et le nombre de ceux qui possedent d'autres langues savantes que la latine est certainement bien petit (*a*).

Quant à la plupart des grands, je ne sais comment, de la maniere dont ils sont élevés, ils ont appris à lire ou à écrire, ou comment ils font pour ne pas l'oublier. Il est bien difficile de dire à quoi ils passent leur temps, ou par quels moyens, excepté cependant par leur inattention à leurs affaires, ils viennent à bout de dissiper leurs immenses fortunes. Dans les grandes maisons il y a un usage fort coûteux, qui peut y contribuer:

(*a*) Quoique je ne doute pas que cette nation n'ait beaucoup acquis depuis 1722, néanmoins je crois qu'il ne sera pas hors de propos de transcrire quelques unes des idées du doyen d'Alicante sur ses compatriotes, à cette époque; car un Espagnol est une bonne autorité lorsqu'il trouve quelques fautes dans ses concitoyens. Voici comme il s'exprimoit dans une lettre écrite au comte Maffei de Vérone: « Il n'y a aucun pays, excepté l'Italie, qui possede autant « de monuments anciens que l'Espagne. Dans chaque « province l'on trouve des restes de ponts, d'aqueducs, « de temples, de théâtres, de cirques, d'amphithéâtres, « et d'autres édifices publics, dont la plus grande par- « tie a été réduite à leur déplorable condition actuelle,

quand une fois un domestique y est entré, on ne le renvoie jamais, à moins qu'il n'ait commis quelque grande offense; lui et sa famille y sont pensionnaires aussi long-temps qu'ils sont au monde. Il en coûte près de dix mille livres sterlings par an au duc de J. en gages et en pensions de domestiques. Les grands, excepté un ou deux, sont devenus, par une suite d'aïeux d'une mauvaise santé, une race de pygmées, qui s'éteint faute d'héritiers; ce qui amenera sûrement par degrés la réunion de tous les titres et de tous les biens sur une ou deux têtes de ces grandes maisons. Je crois que le comte d'Altamira n'a pas moins de dix-neuf grandesses réunies en sa per-

---

« plus par les outrages des habitants que par les injures « du temps. Telle est la nature et l'opinion des Espagnols, « qu'ils regardent comme un des actes les plus méritoires « de piété et les plus efficaces pour attirer sur eux la bé- « nédiction du Tout-Puissant, de renverser les monu- « ments des païens ou des Romains. Bon Dieu ! quelle « dévotion mal entendue ! mais comment cela pourroit-il « être autrement dans un royaume qui est conduit par la « race de moines la plus stupide et la plus oisive ? On « croit que c'est un crime de s'écarter d'une ligne des re- « gles données par ces hébêtés encapuchonnés. Toutes les « inepties qu'ils disent sont aussi révérées que l'étoient « autrefois les oracles de Delphes. Ces fainéants, tout

sonne. Quoiqu'ils s'appellent tous grands de la premiere classe, comme pour marquer la prééminence sur ceux d'un degré plus bas, néanmoins je crois qu'il n'existe point de seconde ou de troisieme classe, et que ce seroit faire une très grave injure que de supposer que quelqu'un d'eux fût d'un rang inférieur au reste du corps. Peut-être y a-t-il quelque différence entre les marques extérieures de respect que le peuple rend aux descendants des héros qui ont illustré les annales d'Espagne, et celles qu'il rend aux grands d'une origine plus nouvelle. Un grand ne peut épouser que son égale : ils se tutoient tous entre eux, et affectent de paroître ne se mêler qu'à regret dans la compagnie d'autres personnes.

« bouffis d'orgueil par ces plates adorations, menacent « des peines de l'enfer tous ceux qui regardent avec attention une statue antique. Quand, en creusant la terre, « on trouve quelque chose de ce genre, leurs mains barbares s'en emparent, le brisent, le défigurent ; et de « peur que la lumiere pure du soleil ne soit tachée par la « vue d'une telle abomination, on le réduit en chaux, ou « on l'enterre encore une fois. Si on découvre les restes « d'un empereur, d'un philosophe, ou d'un orateur, ils « s'écrient, C'est une idole, ôtez cela bien vîte, détruisez-le ; et à l'instant ce buste subit le sort de Dagon. Le « peuple démolit toutes ces inscriptions, parcequ'il croit « qu'elles servent à tenir enfermés quelques esprits impurs.

Les femmes espagnoles sont en général petites et fluettes. Il y en a peu qui soient d'une beauté parfaite; mais presque toutes ont des yeux noirs, brillants et pleins d'expression. Ce n'est point l'usage ici, comme en France, de mettre du rouge. Les Espagnoles sont douées par la nature de beaucoup d'esprit, et de reparties fort brillantes; mais le défaut d'éducation fait que leur esprit est obscurci par la plus grossiere ignorance et les préjugés les plus ridicules. Leurs caracteres n'ayant jamais été formés par une société polie, ni adoucis par une contradiction utile, elles sont extrêmement violentes et portées à la mauvaise humeur; elles ne font que bouder pour des riens, et les plus petites choses les mettent en colere. La plupart des dames de la cour sont bien éloignées d'être belles, et ne paroissent pas se soucier de passer pour être aimables ou instruites : elles cultivent peu les talents, parce-

---

« qui résident en cet endroit pour servir de gardiens à des « trésors cachés. On ne peut nombrer la quantité d'in- « scriptions qui ont été effacées, ou rejettées dans des « trous où elles avoient été enfouies pendant des siecles. « La superstition et l'ignorance se sont réunies pour faire « démolir toutes les choses de cette espece. Plusieurs ont « été envoyées en France; et, durant la guerre de la succes- « sion, deux voyageurs anglois ont chargé deux vaisseaux

qu'elles travaillent, lisent, écrivent, ou jouent des instruments. Leurs *cortijos* ou galants paroissent être leur seul amusement. Je ne crois pas qu'il y ait un pays où l'on fasse l'amour plus publiquement, et où il y ait moins de délicatesse dans ce qui tend à satisfaire cette passion. Le compte qu'elles m'ont rendu de leur maniere de vivre chez elles, aussitôt qu'elles sont sorties du couvent, et avant qu'elles aient fait choix d'un amant pour occuper leur temps plus agréablement, est ainsi que je vais vous le dire. Elles se levent tard, et lambinent le reste de la matinée avec les gens de leurs maisons, ou bien elles emploient ce temps à l'église à dire de longs chapelets et à faire des prieres par habitude, auxquelles elles ne portent aucune attention. Ensuite elles dînent sobrement, dorment, et s'habillent pour aller se promener pendant quelques heures au *Prado*. On ne les voit jamais sans qu'elles aient quelques

---

« des monuments anciens et des inscriptions historiques « qu'ils avoient recueillis près de Tarragone ».

Depuis le temps de don *Marté*, don Jean *Celaya*, recteur de l'université de Valence, fit enterrer un nombre d'inscriptions romaines sous les fondations du pont de *Serranos*. Les moines franciscains de *Santa Maria de Pina a Oliva* ont donné depuis ce temps une autre preuve de barbarie de la même espece.

bonbons dans leur bouche. Aussitôt que la nuit est venue, elles courent à la maison de quelques vieilles femmes de leurs parentes, chez lesquelles elles se rassemblent toutes autour d'un brasier; et elles ne voudroient pas, pour quoi que ce fût au monde, s'approcher de la compagnie qui pourroit arriver par hasard dans cette chambre. Elles éprouveroient la plus grande confusion si on les prioit de prendre part à la conversation. Quand l'heure de l'assemblée est passée, elles rentrent bien vîte chez elles, où elles s'amusent, avec leurs femmes de chambre, à préparer elles-mêmes leur souper.

LETTRE XLIII.

De Ségovie, le 10 juin 1776.

Avant notre départ de Madrid, nous reçûmes du ministre, d'après l'ordre particulier du roi, tous les passe-ports et toutes les permissions qui pouvoient nous être utiles pour notre voyage jusqu'aux frontieres de France. Nous avons eu aussi permission d'emporter avec nous tout l'argent en especes que nous avons voulu, ainsi que les chevaux et les mules que nous avons achetés dans ce royaume. Notre bagage pourra passer sans être fouillé. Je pense qu'il est de mon de-

voir de reconnoître avec toute la gratitude dont je suis capable, les distinctions qu'on a bien voulu nous témoigner pendant notre séjour à la cour. Le roi a eu la bonté de s'occuper beaucoup d'empêcher que nous n'éprouvassions nulle difficulté d'aucun genre. Il a demandé aussi plus d'une fois si l'on nous avoit fait voir telle ou telle chose, si nous étions contents de la réception que l'on nous avoit faite, ou si nous desirions quelque chose qui pût rendre notre séjour plus agréable. Nous ne sommes pas peu orgueilleux d'avoir éprouvé tant de bonté de sa part. J'espere que vous trouverez notre vanité trop excusable pour penser qu'elle puisse prouver quelque chose contre la solidité de notre jugement.

Nous quittâmes Madrid le 6, et, en traversant cette ville, nous trouvâmes de grands préparatifs pour la procession de *Corpus Christi*, sur-tout une grande quantité de jeunes filles toutes parées de rubans, et dansant autour de grands arbres servant de mai.

Nous traversâmes le parc de la *Casa del Campo*, et ensuite un vilain pays couvert de bleds, laissant à main droite les forêts *del Pardo* et de *la Sarsuela*, qui sont deux maisons de chasse du roi. Les derniers milles de la route qui

conduit à l'Escurial, qui, en général, est fort bonne, sont singulièrement agréables, parceque l'on traverse un bois majestueux où l'on voit passer et repasser continuellement les bêtes fauves.

L'aspect de ce couvent fameux, situé dans l'enfoncement d'une haute chaîne de montagnes, nous inspira du respect et du plaisir. Comme nous ne pûmes voir l'intérieur ce soir-là, nous nous en dédommageâmes en nous promenant autour des jardins et dans les champs d'alentour. Le paysage est imposant, car du même coup-d'œil on domine un des plus grands édifices du monde, une étendue de bois qui n'a point de bornes, on voit distinctement Madrid, et au-delà une vaste étendue de pays qui se confond par degrés avec l'horizon.

Il y a plusieurs descriptions de l'Escurial (*a*) existantes dans toutes les langues : c'est pourquoi il me suffira de vous donner une idée générale de ce bâtiment énorme, ainsi que des trésors qu'il renferme.

(*a*) Voici l'étymologie du mot *Escurial*, ainsi que l'explique *Casiri* dans sa Bibliot. esp. *Esc.* C'est un mot arabe qui signifie un lieu plein de rochers; et la situation du pays s'accorde parfaitement avec cela. On doit l'écrire avec un *u*, et non pas avec un *o*, ainsi que l'on fait or-

Vous savez qu'il a été bâti par Philippe II pour accomplir un vœu qu'il avoit fait à S. Laurent avant la bataille de S. Quentin, qui fut donnée le 10 du mois d'août 1557. Quoique l'histoire de ce vœu paroisse être un peu apocryphe, il est possible de supposer que Philippe, en mémoire d'une victoire si signalée que ses troupes avoient remportée sur les François, aima mieux dédier à S. Laurent, le saint de ce jour, le mausolée qu'il avoit intention d'ériger, d'après la priere qui lui avoit été faite par son pere mourant, pour y déposer ses cendres et celles de l'impératrice Isabelle. Il fut commencé en 1562. Il est composé de plusieurs cours et de plusieurs quarrés, qui, tous ensemble, sont disposés dans la forme d'un gril, instrument du martyre de S. Laurent: l'appartement que le roi habite en forme la poignée. Le bâtiment est un quarré long de six cents quarante pieds sur cinq cents quatre-vingt ; de maniere qu'en ajoutant quatre cents soixante pieds pour l'emplacement de la chapelle et de l'appartement du roi, la circonférence entiere

---

dinairement. Ceux qui le font dériver des scories des forges de fer n'ont aucune autorité pour supposer qu'il y avoit de tels travaux dans le voisinage. *Sarmiento* l'interprete d'une maniere bien étrange, en disant que c'est un bosquet de chênes, *esculetum*.

monte à près de deux mille neuf cents pieds espagnols. L'élévation jusqu'au toit est par-tout de 60 pieds, excepté vers le jardin, où la terre a été plus creusée. A chaque angle il y a une tour quarrée de deux cents pieds de hauteur. Il y a dans la façade du côté de l'ouest deux cents fenêtres, et dans celle vers l'est trois cents soixante-six. Les ordres qui sont employés sont le dorique et l'ionique. La décoration extérieure de cette énorme masse de bâtiments est extrêmement simple, et bien vilaine à mes yeux. Ces tours hautes et étroites, les petites fenêtres, et ces toits qui s'abaissent trop rapidement, prouvent certainement un mauvais goût d'architecture : mais les dômes, ainsi que l'immense étendue de sa façade, en font un objet grand et merveilleux, de quelque côté qu'on le voie. Le plus avantageux pour le voir (car je les ai essayés tous) est environ à un demi-mille, au bas de la montagne qui est sur la route de Madrid, parce-qu'alors on est assez bas pour que le bâtiment cache la montagne escarpée à laquelle le château est presque adossé. Les champs verds et les bois qui sont par-derriere forment un bon contraste, et le font paroître à son plus grand avantage.

L'église, qui est dans le centre de tous ces

bâtiments, est grande, imposante, et ornée richement, sans afféterie ni surcharge. La coupole est hardie et légere; le maître autel est composé de beaux marbres, d'agate et de jaspe d'une grande rareté, qui tous sont des productions de l'Espagne. Deux magnifiques mausolées occupent les arcades qui sont à côté du sanctuaire : l'un en bronze représente Charles-Quint, sa femme, sa fille, et deux de ses sœurs, tous à genoux, et d'une proportion plus forte que nature; celui qui est vis-à-vis est aussi en bronze, et représente Philippe II et ses trois femmes dans la même attitude de dévotion. Au-dessous est le caveau où l'on enterre la famille royale; il est appellé le Panthéon. Vingt-cinq degrés conduisent à cette voûte, sur la porte de laquelle on trouve une inscription vraiment classique, qui apprend que l'idée de *Hic locus sacer mortalitatis exuviis catholicorum regum*, etc. fut donnée par Charles-Quint, qu'il fut décidé par Philippe II, commencé par Philippe III, et fait par Philippe IV. Ce caveau est circulaire; il a trente-six pieds de diametre; il est incrusté des plus beaux marbres, et du meilleur goût. Les corps des rois et des reines reposent dans des tombes de marbre, dans des niches au-dessus l'une de l'autre. Ces niches sont au nombre de vingt-six;

mais il n'y en a encore que treize de remplies, parceque les deux derniers rois, ainsi que les reines qui sont mortes sans laisser de postérité, sont enterrés ailleurs. Le plan de ces sépulcres est grand et a été exécuté avec une magnificence royale ; mais je ne puis m'empêcher de dire que je les trouve trop gais, trop éclairés, et trop délicatement ornés pour une chapelle destinée à renfermer des morts. Accoutumés, comme nous le sommes, à éprouver une soudaine horreur lorsque nous approchons de quelque lieu qui nous rappelle la pénible dissolution de notre être, nous nous attendons à y trouver un aspect sérieux et imposant.

Les princes et les princesses du sang royal reposent dans les voûtes de côté qui sont auprès de l'entrée du Panthéon.

La collection de tableaux dispersés dans différents endroits de l'église, de la sacristie, et du couvent, surpassa mon attente ; et je crois que je puis assurer qu'elle est égale, si ce n'est même supérieure, à quelque galerie que ce soit en Europe, celle de Dresde exceptée toutefois : étant formée comme elle l'est des dépouilles de l'Italie et de celles de l'infortuné Charles Ier d'Angleterre, elle contient plusieurs des ouvrages capitaux des plus grands maîtres qui aient vécu depuis la renais-

sance des arts. Ce seroit un ennui bien inutile pour moi, puisqu'il ne vous procureroit aucun amusement, que de vous en copier le catalogue, que vous pourrez trouver complet dans plusieurs livres. Je vous parlerai seulement de quelques tableaux principaux, dans le même ordre que nous les vîmes, étant guidés par un des moines hiéronymites.

Dans l'*Aulilla*, il y a une gloire peinte par le Titien, dans laquelle il a représenté Charles-Quint et Philippe II, non comme saints, mais comme suppliants. Cette grande composition est d'un bel et noble effet. Il y a aussi de lui un enterrement du Christ, et une sainte Marguerite, qu'on a gâtée en peignant dessus un linge pour couvrir sa cuisse nue, que les scrupuleux trouvoient très indécente et très dangereuse à voir dans un couvent de gens qui font vœu de pénitence et de chasteté. Ces tableaux sont d'une belle couleur et d'une touche vigoureuse. Il y a un très beau morceau peint par *el Mudo*, représentant quelques chrétiens venant la nuit pour emporter, sans être vus, le corps de saint Laurent. Les craintes, la précaution et le silence de ceux qui sont occupés à cet ouvrage, sont admirablement bien exprimés. La lumiere produite par l'effet d'une seule torche est répandue

sur le tout avec beaucoup d'intelligence et de goût. Le corps du saint paroît absolument rôti.

Dans le lieu où l'on tient le chapitre, il y a de l'Espagnolet un saint Jean jouant avec un agneau, et souriant avec une grace parfaite; une annonciation qui est un chef-d'œuvre du Baroccio; un Christ donnant sa bénédiction, d'une demi-grandeur, par le Titien.

Dans la salle du vicariat, il y a les fils de Jacob montrant à leur pere le vêtement sanglant de leur frere Joseph, tableau qui est regardé comme le meilleur de Velasquez. En effet, la composition, l'expression, et la distribution parfaite du clair-obscur, sont admirables. Quant au désespoir et à la surprise du pere, c'est la nature même.

Dans la salle du prieuré, il y a un Christ mort, par Rubens : la figure de Marie Madeleine et le corps mort sont de son meilleur temps. Le centurion s'agenouillant devant Jésus-Christ, par Paul Véronese : c'est le meilleur tableau de l'école vénitienne qui soit dans l'Escurial; les caracteres en sont nobles et l'architecture magnifique. Le couronnement d'épines, par Van-Dyck, dans lequel les teintes, les demi-teintes, et la transparence des couleurs, sont plus admirées que le choix des figures. Un enfant regardant à travers une grille est incomparable; on jureroit qu'il est

vivant. Une sainte famille de Rubens, qui paroîtroit bien plus parfaite si elle n'étoit pas aussi près d'un autre tableau du même genre, de Raphaël. Mais celui-ci, par sa beauté et sa grace, fait le plus grand tort au mérite du peintre flamand. Une Vierge dans une gloire, par le Guide : c'est un des tableaux les plus précieux de cette collection. La Vierge est remplie d'une majesté douce, le Christ est pensif d'une maniere surnaturelle.

Les plafonds de ces appartements sont exécutés avec beaucoup de goût. Ils paroissent aériens; ils sont faits d'après des dessins qui imitent ceux du Vatican.

Dans la sacristie extérieure, celui qui m'a plu davantage est un *riposo* ou *repos*, par le Titien. Le fond du tableau représente un des plus beaux paysages qu'on puisse imaginer.

Dans la sacristie, il y a tant de tableaux capitaux, que je ne sais auquel donner la seconde place; car la premiere est indubitablement pour la *Madonna della perla* du divin Raphaël. Ce tableau provient du cabinet dépouillé du malheureux Charles Ier. Le roi d'Espagne en fut si enchanté lorsqu'on le lui apporta, qu'il lui donna le nom de *perla mia*, par lequel il a toujours été distingué depuis. La vierge Marie est représentée assise, et tenant avec sa main droite l'enfant

Jésus sous les bras. Il a une jambe sur son genou, et l'autre posée sur des linges blancs, jettés sans soin sur son berceau ; la main gauche de la Vierge est posée sur l'épaule de sainte Anne, qui est à genoux au côté gauche de sa fille : ce qui, avec les figures et le berceau, forme le grouppe le plus parfait. La vieille sainte s'appuie sur sa main qui est posée sur le genou de la Vierge. Saint Jean-Baptiste avance de l'autre côté pour présenter quelques fruits : l'enfant Jésus étend sa main pour les prendre, et en même temps se retourne pour regarder sa mere, avec la joie et la simplicité naturelle et pleine de grace qui peut affecter un joli enfant de cet âge. Par derriere, au milieu des ruines, il y a une petite figure de saint Joseph. Le devant du tableau est orné de fleurs, et le fond offre un paysage varié. Les caracteres des physionomies sont divins, les plis des draperies larges et flous, le ton de couleur harmonieux, les lumieres distribuées d'une maniere admirable ; et les figures et les attitudes surpassent toute description (*a*). Après ce tableau, je ne puis me rappeller qu'à peine les autres bons

(*a*) Plusieurs personnes croient que Raphaël a peint seulement la figure de la Vierge, et que ses éleves ont peint le reste d'après ses dessins.

tableaux qui sont dans cette piece. Il y a une Vierge donnant à tetter à l'enfant Jésus, par le Guide; une apparition du Christ à Marie Madeleine, par le Correge; le Christ et les pharisiens, par le Titien; une autre sainte famille, par Raphaël; une autre par *André del Sarto*, qui, pour la composition, le dessin, et la beauté des teintes, peut être comptée parmi ses meilleurs ouvrages; une visitation, par Raphaël; un lavement des pieds, par le Tintoret. Je n'aurois jamais fini si je voulois vous décrire exactement toutes les beautés de ces différents tableaux : je me contenterai de vous dire que ce sont tous des chefs-d'œuvre de ces divins maîtres, et qu'un seul de ceux-là suffiroit pour donner de la réputation à la meilleure collection de particuliers. Au bas de la sacristie, il y a un autel appellé *la santa forma:* c'est une espece de tabernacle, ou *custodia*, composée de pierres précieuses, de marbre, de bois, et d'autres matériaux de prix, enchâssés dans des bronzes dorés. Le mérite de cette masse de richesses consiste bien plus dans cet ensemble de choses que dans la maniere dont elles sont travaillées, ou dans le goût du dessin. Devant, il y a un rideau sur lequel Coello a représenté Charles II et toute sa cour venant en procession pour placer cette *forma.* Cette collection de por-

traits est sans doute l'une des plus curieuses de l'univers; car tous les différents personnages y sont peints avec une grande force de couleur et une grande vérité d'expression. On dit qu'ils sont d'une ressemblance parfaite, non seulement le roi et les grands, mais encore les moines, les officiers et les gardes.

Dans la vieille église, ainsi appellée parcequ'on y célébroit le service divin pendant qu'on travailloit à peindre l'autre, on voit un martyre de saint Laurent, et une *Mater dolorosa*, du Titien, que l'on regarde comme deux chefs-d'œuvre. On y voit aussi la célebre *Madonne del Pesce*, de Raphaël, un des plus beaux tableaux de l'univers. Je ne conçois pas comment Amiconi a pu douter qu'il fût original. Mais ses prétendues preuves ont été suffisamment réfutées, et M. Henry a rendu justice à ce tableau par une lettre publiée il y a trois ans dans le voyage d'Espagne de Ponz. Les personnages qui le composent sont la vierge Marie assise, et tenant son fils dans ses bras; à sa droite l'ange Raphaël lui amene Tobie, qui, en se mettant à genoux, lui présente le poisson dont le tableau tire son nom, *del Pesce;* de l'autre côté est saint Jérôme en habit de cardinal, à genoux auprès d'un lion. Ce tableau a été apporté de Naples, par ordre de Philippe IV.

M. Henry l'estime plus que le reste de la collection ensemble. Quelques connoisseurs ont préféré la *Perla;* mais je crois que c'est à tort.

Les statues, les bustes et les médaillons de l'Escurial ne sont pas en grand nombre, et n'ont rien de remarquable. La statue de saint Laurent, qui est dans l'église, est bien et d'un genre simple. Plusieurs personnes l'ont crue antique. La tête du saint ayant tout le caractere de l'antiquité, je soupçonne qu'elle a appartenu à une statue de Bacchus.

On nous montra quelques écrits originaux de différents saints, parmi lesquels nous vîmes un malheureux griffonnage de sainte Thérese, cette fameuse réformatrice mystique des religieuses carmélites.

La bibliotheque contient une collection très précieuse de manuscrits, plusieurs beaux dessins, et d'autres curiosités que nous ne pûmes examiner autant que nous l'aurions desiré.

Quoique l'exposition de ce couvent soit très froide, le roi, par amour pour la chasse, y vient passer plusieurs mois tous les ans. Pour rendre ce séjour plus commode à ceux de sa maison et aux seigneurs qui l'accompagnent, il a fait bâtir une ville entiere qui joint le palais. Mais, malgré tout ce qu'il pourra faire, ce séjour sera toujours

une habitation très désagréable pendant l'hiver.

En quittant l'Escurial, nous suivîmes vers le midi le pied des montagnes qui séparent les deux Castilles. Nous traversâmes la grande route de Burgos, et nous allâmes passer la nuit dans une *venta* placée dans le cœur des rochers et des montagnes, et au milieu de belles forêts de vieux pins. Le matin suivant nous employâmes plusieurs heures à traverser les hauteurs boisées du *Puerto*, ou passage de *Fuenetrio*. Les sommets des montagnes y étoient encore tout couverts de neige. Les échappées de vue que l'on découvre au travers de ces bois sont charmantes. De temps en temps les plaines de la Castille vieille, la ville de Ségovie et le palais du *Rio Frio* (*a*) s'offrant à nous, nous étonnoient par leur beauté. Nous arrivâmes pour dîner à Saint-Ildephonse, où nous trouvâmes que l'on avoit envoyé des ordres pour que l'on nous fît voir à l'instant le palais, les eaux jaillissantes, et les autres curiosités de ce lieu.

Ce palais a été embelli et très soigné par Philippe V, qui y dépensa beaucoup d'argent à forcer la nature, pour tâcher de faire de ce séjour

---

(*a*) Il fut commencé par Élisabeth Farnese, reine douairiere d'Espagne ; mais il n'a jamais été fini.

une imitation de ce qu'il se rappelloit avoir vu dans les jardins de Versailles. Ferdinand, son fils, le donna à sa belle-mere. Maintenant la cour y vient passer les mois les plus chauds de l'été, parceque ce séjour est d'une fraîcheur particuliere : il est défendu des vents brûlants du midi par de hautes montagnes couvertes de neige, et il est situé au fond d'une vallée ouverte au nord. Cette situation l'expose à de tels changements de température et de saisons, dans le cours de quelques heures, qu'il est souvent nécessaire de changer ses habits de drap pour des habits de soie, et de revenir de la soie au drap, deux ou trois fois par jour. Ces changements soudains occasionnent beaucoup de coliques, et d'autres maladies plus sérieuses.

Un ruisseau vraiment *romantick* roule sur des rochers, à peu de distance de la ville, à travers des buissons épais. Sa majesté y va souvent jouir du plaisir de la pêche. Des deux côtés, pendant l'espace d'un mille ou deux, on a fait une promenade entièrement du même genre que celles que l'on fait actuellement en Angleterre. La quantité de belles eaux est ce qui fait le plus grand mérite de S. Ildephonse. Le palais est de pieces et de morceaux, et il n'y en a pas un qui soit d'une architecture agréable. Il y a dans les

appartements une très grande collection de tableaux; mais ceux que nous venions de voir à l'Escurial nous empêcherent d'y attacher beaucoup de valeur. J'en remarquai quelques uns qui me plurent assez; mais je ne dis pas pour cela que ce soient les seuls qui méritent d'être admirés. Il y a une petite tête de *Porcia* par le Guide, dont l'expression est ce que j'ai vu de plus touchant. Sainte Anne montrant à lire à la Vierge, par le *Murillo*, est un tableau charmant, moëlleux, vrai, et plein d'expression. J'admirai aussi une tête de Madeleine par Michel Ange, un S. François Xavier et une charité romaine par l'Espagnolet, un enfant par *Murillo*, des paysages par Claude Lorrain et par Vouwermans, et des animaux par *Rosa di Tivoli*.

Dans la galerie basse, il y a plusieurs belles statues, de beaux bustes, et de beaux bas-reliefs. Les meilleurs sont un grouppe de Castor et Pollux, offrant un sacrifice. L'un d'eux a son bras gauche appuyé sur l'épaule de son frere, et de sa main droite il verse d'une *patere* quelque chose sur un autel, tandis que le second allume avec sa main droite une torche, et en secoue une autre qu'il tient dans sa gauche. C'est un fort bel antique. On voit aussi Vénus à genoux sur une tortue, versant de l'huile sur sa tête;

un Séneque assis ; un Mercure avec un enfant; un buste d'Alexandre mourant, et un autre d'Antinoüs.

Les jardins sont dans le style régulier des jardins françois. Ils sont plantés en tilleuls, qui se meurent faute de nourriture; car le sol est si peu profond, et les rocs sont si épais et si près de la surface de la terre, qu'ils ne peuvent étendre leurs racines. Pour les planter, Philippe V forma des quarrés dans le roc, et le fit sauter par le moyen de la poudre. Ensuite on les a travaillés avec des instruments, puis on les a remplis de terre. D'après cela il est aisé d'imaginer qu'ils n'ont pas beaucoup profité; et ce n'est qu'à force de soins qu'on les empêche de mourir, en y apportant souvent de nouvelles terres, et en les arrosant sans cesse.

Les eaux jaillissantes surpassent toutes celles que j'ai vues, sans en excepter celles de Versailles. Comme je n'ai point pris de notes de leur hauteur, je ne puis dire si celles des jardins du roi de France s'élevent davantage ; mais ce dont je me ressouviens très bien, c'est que les eaux de la Seine, lorsqu'elles jaillissent, sont d'une couleur fangeuse, et que, lorsqu'elles retombent, elles forment un brouillard épais qui ne sent pas bon, au lieu que les jets d'eau de S. Ildephonse

jettent une eau aussi claire que du crystal. Lorsque les rayons du soleil donnent dessus, ils produisent les plus belles couleurs du prisme, et ils retombent comme la rosée la plus douce. Les dessins des fontaines sont élégants, particulièrement celui de la fontaine des grenouilles. Elle est circulaire: dix jets d'eau y jouent d'après une combinaison réguliere. La grande cascade, la corbeille, remarquable pour sa composition et pour sa symmétrie, nous amuserent extrêmement; mais la fontaine de Diane nous surprit par la richesse de sa décoration et l'abondance de ses eaux. L'élévation de la colonne d'eau qui sort de la trompette de la Renommée excede de beaucoup toutes les idées que nous avions des effets de l'hydrostatique. Le jardinier nous en dit la hauteur; mais je n'ose, d'après son autorité, vous le répéter. J'avoue cependant que l'eau s'éleve à une telle hauteur, qu'il ne me fut pas possible de pouvoir apprécier cette élévation. Ces fontaines sont fournies par deux réservoirs qui sont au pied de la montagne: l'un d'eux est destiné uniquement pour la fontaine de Diane; le plus grand, qu'ils appellent avec emphase *el mar*, forme un très joli lac, qui, avec les beaux bois qui l'ombragent, et un petit bâtiment qui est sur le bord, offre un joli site pour un peintre de paysage.

Arrivés à notre logement, nous ne fûmes pas peu divertis par la prière modeste d'un moine qui venoit de descendre d'une voiture avec quelques autres personnes. Il desiroit seulement que nous ordonnassions que l'on fît jouer les eaux encore une fois pour eux, parceque, disoit-il, il ne leur avoit pas été possible d'arriver aussitôt que nous dans les jardins, et que leur intention étoit de se rendre ce même soir à Ségovie. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à le convaincre que cela étoit impossible faute de temps, et parceque ceux dont cela dépendoit demanderoient une grosse somme d'argent pour les faire jouer, n'ayant reçu aucun ordre de la cour pour leur procurer ce plaisir.

Au bas de la ville est la manufacture de glaces. Elle appartient à la couronne. Deux cents quatre-vingts hommes y sont employés. La plus grande glace que l'on y a coulée avoit cent vingt-six pouces espagnols de longueur. On vend les morceaux de médiocre grandeur dans tout le royaume; mais on m'a dit que le roi n'en tiroit pas beaucoup de profit. C'est cependant un grand avantage que de pouvoir fournir à ses sujets les objets de commodité, et de conserver par ce moyen de grosses sommes que l'on faisoit passer annuellement chez l'étranger en vue de se les procurer.

On y fait aussi des bouteilles et des verres à boire, et on est maintenant occupé à construire de grands fourneaux pour augmenter les ouvrages. Afin de fournir les matériaux nécessaires pour alimenter le feu, on a établi des coupes réglées de pins. On consomme de ce bois, chaque jour, la charge de vingt-sept mules; et quatre de ces charges coûtent au roi, en y comprenant tous les frais nécessaires pour les couper et les conduire au bas de la montagne, environ quarante réaux.

LETTRE XLIV.

A Saint-Jean-de-Luz, le 9 juin 1776.

Le premier objet qui frappe les yeux à Ségovie est l'aqueduc, parceque le chemin qui vient de Saint-Ildephonse le côtoye pendant assez longtemps à travers les fauxbourgs. Il est très bien conservé, et ne paroît avoir de crevasses d'aucun côté. Depuis les premieres arches qui sont basses, jusqu'au réservoir qui est dans la ville, il a de longueur deux mille quatre cents pieds espagnols. Sa plus grande hauteur (à la *plaza del Azoguejo*, au pied des murailles) est de cent quatre pieds. Dans cet endroit il est composé d'un double rang d'arches construites en larges pierres

quarrées et sans ciment. Au-dessus il y a un mur bâti de matériaux grossiers, que l'on a creusé pour servir de canal à l'eau, puis recouvert de grandes dalles oblongues. Le rang le plus bas de ces arches est composé de quarante-deux arcades, qui ont quinze pieds de largeur sur soixante et cinq de hauteur. Celles du rang le plus élevé sont composées de cent dix-neuf arcades, dont la hauteur est de vingt-sept pieds espagnols, et la largeur de dix-sept. L'épaisseur ou la profondeur transversale des piles est de huit pieds. Cet aqueduc est un admirable monument de l'antiquité, non seulement par sa solidité et sa bonne maçonnerie, qui a résisté pendant tant de siecles à la violence des barbares et à l'intempérie des saisons, mais encore par la légéreté de son dessin. Je ne pense pas que le pont du Gard l'égale pour l'élégance des proportions. Les antiquaires ne s'accordent pas sur l'époque de sa construction : quelques uns disent que ce fut du temps de Trajan ; d'autres, jaloux de la gloire de leur pays, en attribuent l'honneur à Hercule. Les Romains sont certainement ceux qui l'ont construit ; mais il n'y a pas une inscription qui puisse en fixer l'époque d'une maniere précise. Peut-être seroit-il possible que quelqu'un qui auroit employé plusieurs années à étudier,

au milieu des ruines de Rome, les différentes manieres de bâtir adoptées par les Romains dans différents siecles, pût, par l'inspection de la coupe des pierres et de leur maniere d'être posées, résoudre ce problême. Cet aqueduc restera probablement dans son état actuel aussi long-temps que Ségovie subsistera ; car la situation de cette ville sur un rocher aride le rend d'une nécessité indispensable.

La cathédrale, qui est dédiée à *Nuestra Senora de la Paz*, est une des plus belles églises de l'Espagne ; elle est du dernier temps de l'architecture gothique. L'intérieur en est majestueux, et sur-tout débarrassé de cette foule d'autels et de chapelles que l'on trouve si habituellement dans le reste de l'Espagne. Le maître autel est riche et majestueux.

L'*Alcazar*, ou château, est situé dans une des plus belles positions possibles, sur un rocher qui s'éleve au-dessus de tout ce pays. Une très jolie riviere baigne le pied du précipice, et la ville est située admirablement bien sur les deux côtés de la montagne ; les pentes en sont très boisées, et les bords de la riviere sont délicieux et champêtres. Les montagnes couvertes de neige et les forêts sombres de S. Ildephonse forment un fond imposant à ce tableau. Vers la ville il y a une vaste

cour devant la grande tour extérieure, que vous connoissez aussi bien que moi : car la prison de Gillblas est si bien décrite par le Sage, que ce sujet ne demande pas plus d'explication. Le reste des bâtiments offre un palais antique. Ferdinand et Isabelle étoient fort épris de sa situation, et y résidoient souvent ; mais depuis eux je crois qu'il n'a guere été habité que par des prisonniers. Il y a plusieurs salles magnifiques, dont les plafonds sont chargés de dorures ; ce qui tient au temps d'un goût à moitié barbare. Tous les rois d'Espagne sont placés en parade autour de la corniche du grand sallon. Je ne sais s'ils ressemblent aux princes dont ils portent les noms : en tout cas, ce seroit leur seul mérite. Les appartements royaux sont occupés maintenant par un college de jeunes cadets gentilshommes, qui acquierent, aux frais du roi, les connoissances nécessaires aux ingénieurs. Le grand maître de l'artillerie habite Ségovie. C'est là qu'est le principal établissement de l'artillerie espagnole.

On a donné pour prison à onze reys algériens, ou capitaines de vaisseaux, une autre cour du palais. Les matelots qui formoient les équipages de leurs vaisseaux travaillent dans le port de Carthagene. Ces Turcs ont de belles et majestueuses figures ; ils sont mis fort proprement, et

leurs barbes sont très bien peignées. On les traite doucement, et on les laisse seuls. Ils emploient la plus grande partie de leur temps à faire la conversation, à se promener dans une grande galerie, à fumer, et à jouer aux échecs. Ils vont aussi, à des heures fixes, chercher de l'eau pour leur usage particulier. A la captivité près, ils passent leur vie d'une maniere douce et tranquille. Aussitôt qu'ils nous virent marcher autour de leur cour, ils nous reconnurent pour Anglois, parceque la plupart d'eux avoient été plusieurs fois à Gibraltar, et connoissoient le caractere de physionomie de notre nation. Comme c'étoit leur heure d'aller chercher de l'eau, et que la porte étoit ouverte, ils se précipiterent vers nous avec de grandes démonstrations de joie, et des larmes de plaisir brilloient dans leurs yeux : ils nous baiserent les mains, et nous appellerent *Inglis buens buenos amigos,* recommençant sans cesse. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils se résolurent à nous quitter pour aller au puits remplir leur tâche accoutumée. Mon valet de chambre suivit l'un des principaux d'entre eux, et lui fit, en langue franque, la relation de la défaite des Espagnols devant Alger. Ils avoient bien entendu parler des préparatifs de cette expédition, ce qui les avoit fort affligés ;

mais ils avoient commencé à concevoir quelque espérance de mauvais succès, parceque plusieurs mois s'étoient écoulés depuis qu'ils avoient su que la flotte étoit partie, et que leurs gardes n'avoient pas laissé échapper un mot qui eût rapport au succès de l'affaire. Ce vénérable vieux musulman leva ses mains au ciel, et parut être amplement dédommagé des peines et de l'ennui que son esclavage lui faisoit souffrir, par le parfait bonheur dont il jouissoit dans ce moment. Quand on lui dit que les Algériens avoient perdu un grand nombre de chameaux, il se retourna vers mon valet de chambre, en lui disant : Que me parlez-vous de chameaux? ils en auroient tué des milliers qu'il en resteroit encore assez; et ces bêtes elles-mêmes devroient être bien fieres de mourir ainsi pour sauver leur pays. Après leur avoir pris la main à tous, et leur avoir laissé un petit présent pour acheter du tabac, nous prîmes congé de *nos alliés*, qui nous suivirent des yeux jusqu'au bas du portique, en nous comblant de bénédictions; ce qui, si leur prophete a quelque crédit sur les routes que nous allons parcourir, nous préservera de verser, et de nous briser quelque membre.

La monnoie est au bas de l'*Alcazar :* c'est un grand bâtiment, et le lieu le plus ancien du

royaume où l'on batte monnoie. L'eau fait mouvoir les machines pour fondre, pour frapper et pour battre. La monnoie de Séville est maintenant plus employée, comme étant plus près de Cadix, où l'on débarque toujours les lingots que l'on apporte de l'Amérique; et à Ségovie l'on ne frappe plus guere que la monnoie de cuivre.

L'inégalité de la crête de la montagne donne un aspect sauvage à cette ville. La plupart des rues sont tortueuses et crottées; les maisons sont de bois, et ont l'air très misérable. Les habitants ne paroissent pas s'être beaucoup enrichis par leur manufacture de draps. Elle n'est pas en effet dans un état florissant : mais cependant ceux qu'on y fabrique sont assez fins.

Le pays des environs d'ici a la réputation d'être le plus propre à la nourriture de cette espece de moutons qui donne cette laine si célebre. Mais cependant, comme ces troupeaux voyagent dans beaucoup d'autres parties de ce royaume, et que les brebis ne mettent point bas dans ces cantons préférablement aux autres, je ne conçois pas comment Ségovie s'arroge un titre à cette prétention exclusive. On en manufacture une petite partie dans ce pays; mais, à cause de la mauvaise direction, de la paresse, ou du manque de bras, on en exporte la plus grande partie

en France. A Orléans, ainsi que dans plusieurs autres villes de ce royaume, on en fait des bonnets, et des draps pour des habits, dont on reporte une grande partie en Espagne pour les y vendre.

A mesure que nous avancions dans la Castille vieille, le pays devenoit bien sablonneux : il est en général très ouvert; cependant de temps en temps on trouve des forêts de pins, sur-tout près des rivieres. Cette province paroît meilleure et plus peuplée que la Castille nouvelle; car presque par-tout les villages y sont bâtis assez près les uns des autres. A *Villa de santa Cruz*, la seule chose qui nous frappa fut une queue de vache dans laquelle l'hôtesse attachoit ses peignes. Comme c'étoit la premiere fois que nous voyions un exemple de cet usage, qui subsistoit du temps de *Sancho Pança,* et qui fut si utile au barbier en lui fournissant une fausse barbe, nous nous en occupâmes particulièrement. Vous savez avec quelle passion j'aime ce bon écuyer: ainsi vous devez juger combien je suis heureux lorsque je puis trouver quelque chose qui explique ou qui fournisse des exemples des différents traits de son inimitable histoire.

Olmedo, dont il est, je crois, question dans *Gilblas,* est une ville ruinée, au milieu d'une

belle plaine qui est très riche en bleds, en pâturages, en jumens de race, et en moutons noirs. Il y a quelques forêts de pins, au milieu de l'une desquelles un grand monastere de bernardins borne l'horizon très agréablement. Nous couchâmes le 10 à *Hornillo*, petit village situé sur la riviere *Aldaya*, dont les bords sont agréablement boisés, et offrent plusieurs points de vue intéressants.

Le matin suivant, après avoir passé une partie de forêt très sablonneuse, nous arrivâmes à une montagne d'où nous découvrîmes les plaines de *Valladolid*, et le cours du *Duero*, belle riviere qui se jette dans l'océan, à *Porto*, dans le royaume de Portugal. Par-delà une chaîne de montagnes nues et blanchâtres, on trouve, dans l'un de ses angles, la ville de *Simancas*, où fut gagnée sur les Maures, en 958, cette victoire fameuse qui donna lieu, à ce qu'on prétend, au vœu de *sant Iago*. Les archives du royaume ont été déposées par Philippe II dans le château de *Simancas*, où elles sont encore. *Valladolid* est une très grande ville remplie d'édifices. Sous le regne de Philippe III, qui y fit sa principale résidence, ils servirent à ses grands officiers et aux nobles. Comme ils ont été abandonnés par leurs propriétaires, qui ont suivi la cour dans tous ses

déplacements, ils sont tombés en ruines, et présentent à l'œil le tableau de la plus grande destruction. Le palais du roi est si totalement détruit, que ce ne fut qu'avec bien de la peine que je trouvai quelqu'un qui pût me montrer l'endroit où ce prince habitoit. Les maisons des particuliers sont vilaines et mal bâties : les grandes places, quelques rues dont les maisons sont élevées sur des arcades, plusieurs colleges et plusieurs couvents, ont encore de la noblesse, et attestent la magnificence d'un lieu qui a été longtemps honoré de la présence de son souverain; mais en général *Valladolid* offre l'aspect d'une ville qui auroit été arrangée à la hâte pour y recevoir la cour, et que l'on auroit compté rebâtir ensuite à loisir avec des matériaux plus durables que ne le sont de mauvaises briques et de la terre, qui composent la plus grande partie des bâtiments actuels. Le couvent des dominicains, qui est un édifice gothique, est le plus remarquable de cette ville. L'université est tout-à-fait sur son déclin, et les manufactures et le commerce sont à-peu-près au même point. Il est vraiment affligeant de considérer la pauvreté et la misere peintes sur les visages maigres et tirés des habitants, et aussi sur les habillements en lambeaux des gens du commun. Les femmes

vont dans les rues sans porter rien sur leur tête.

Nous passâmes la riviere de *Puiserga* à *Cabeçon*. Cet endroit jouit de la réputation de produire le meilleur vin de toute la province. Le sol n'est que de l'argille mêlée avec du sable ; et la plus grande partie de ce sol est plantée en vignes. Les montagnes sont composées de couches d'argille et de marne ; le bois y est très rare : mais la vue y est beaucoup plus agréable que dans aucune partie de la Castille nouvelle. Le nombre de petites villes ou de grands villages que l'on trouve ou qu'on apperçoit est assez considérable. Sur presque toutes les montagnes on voit des tours ruinées ou des restes d'anciens châteaux. Nous remontâmes pendant plusieurs milles le cours de la *Puiserga*, en suivant une grande vallée dépouillée d'arbres, mais passablement bien cultivée. Nous passâmes et repassâmes plusieurs fois la riviere. Le pont le plus large a vingt-deux arches : il est près de *Torquemada*. Les maisons des environs sont bâties avec des morceaux de terre argilleuse que l'on coupe en quarré, et que l'on fait cuire au soleil ; mais cette cuisson est, je crois, très imparfaite.

Le 13 nous traversâmes un pays bien plus agréable, plus boisé, et plus garni d'habitations. Sur chaque clocher il y a un nid ou deux de ci-

cognes. Il me paroît que l'on a ici autant de vénération pour cette espece d'oiseaux que dans les Pays-Bas. Nous arrivâmes le matin de ce même jour à *Burgos*. C'étoit anciennement la capitale du royaume de Castille; mais comme elle a été abandonnée depuis long-temps par ses princes, elle est tombée dans un état de décadence et d'obscurité. Le chemin que l'on suit pour y arriver, passant à travers une longue vallée, est très agréable. Le château, les vieux murs qui s'écroulent, et la cathédrale, qui est un peu plus bas, terminent la vue d'une maniere très pittoresque. L'habillement des femmes est tout-à-fait différent de ceux que nous avions vus jusqu'alors; et si elles avoient quelque gentillesse dans leurs manieres, quelque agrément sur leurs figures, ou seulement même le regard vif et signifiant avec lequel les femmes espagnoles ont coutume de regarder à la dérobée par-dessous leurs voiles, cet habillement seroit très avantageux aux jolies filles de campagne : mais toutes celles que nous vîmes étoient les plus laides et les plus gauches paysannes de toute la nature. Elles ont des souliers larges et grossiers, presque aussi vilains que les sabots que l'on porte en France; leur robe est brune, jettée sur le dos, et liée par derriere: elles ont aussi un tablier bleu et blanc, un voile

blanc, large et flottant, attaché avec des rubans bleus. Les bonnets que les hommes portent, et qui sont appellés *monteros*, sont tous bordés de rouge ou de bleu.

Avant d'arriver à Burgos, nous avons passé devant la fameuse abbaye de *las Huelgas.* C'est une des plus riches de l'Espagne. Toutes les religieuses sont nobles; l'abbesse est presque princesse souveraine, à cause de l'étendue de ses possessions, du nombre de ses prérogatives, et de ses différentes jurisdictions. Le bâtiment du couvent n'est pas apparent; sa situation est enfoncée et désagréable. La petite riviere *Alarcon* sépare la ville des fauxbourgs. Elle est construite d'une maniere très irréguliere, sur le penchant d'une montagne escarpée, commandée par un château antique, qui étoit jadis la demeure des comtes et qui devint ensuite celle des rois de Castille.

Dans le commencement que les petits souverains des Asturies se hasarderent à sortir de leurs retraites, situées au milieu des montagnes, pour tâcher de reculer leurs limites aux dépens des califes mahométans, il paroît certain qu'ils avoient confié le soin de conserver leurs conquêtes aux généraux ou comtes, lesquels empiéterent successivement, et parvinrent à convertir en

un établissement solide et héréditaire un commandement précaire, parceque, ou les rois des Asturies et de Léon étoient forts et courageux, et alors occupés à faire la guerre, ou bien foibles ou pacifiques, et dès lors incapables de s'opposer à leurs tentatives; ce qui fit que, vers la fin du dixieme siecle, les comtes de Castille devinrent entièrement indépendants de la couronne de Léon, dans les temps de Ferdinand Gonsales et sous la minorité de Ramire III. Quelques auteurs ont avancé que les Castillans avoient une fois adopté le gouvernement républicain, et qu'alors ils étoient gouvernés par deux juges, dont l'un étoit surintendant de toutes les affaires civiles, et l'autre commandant des troupes: mais les preuves que l'on allegue pour appuyer cette opinion sont foibles et suspectes. C'est cependant une histoire que l'on aime beaucoup à croire et à raconter en Castille.

La ligne masculine de Gonsales finit à la mort de Garcias Sanchez, qui fut assassiné par quelques nobles qu'il avoit exilés. Sa sœur porta le sceptre de Léon à son mari Sanche le Grand, roi de Navarre, qui devint la tige commune de tous les princes qui gouvernerent les différentes monarchies d'Espagne. Le titre de roi de Léon fut bientôt anéanti, ou au moins obligé de céder le premier rang à celui de Castille.

Il y a sur les portes de la ville quelques statues de juges ou de comtes, qui sont encore à présent des objets de grande vénération aux yeux des patriotiques Castillans.

La cathédrale est une des plus magnifiques constructions gothiques qui existent maintenant en Europe. Mais quoiqu'elle soit excessivement élevée, et qu'on l'apperçoive d'une très grande distance, sa situation, qui est dans un creux taillé sur un côté de la montagne, est bien désavantageuse pour son effet général. Sa forme est exactement la même que celle d'Yorckminster, que je regarde comme le modele d'après lequel on doit apprécier les beautés ou les défauts des églises gothiques. A l'occident, où est la principale façade, il y a deux clochers qui se terminent en fleche. Sur le centre de l'édifice s'éleve une grande tour quarrée et ornée de huit tourelles. Le côté de l'est se termine par un bâtiment bas octogone, avec huit pyramides; ce qui est exactement la même chose que la maison où se tient le chapitre à Yorck. Nous fûmes frappés de la ressemblance de ces deux églises. Toutes les deux ont été embellies par une foule de statues : la plus grande partie de celles d'Yorck ont été brisées dans les premieres émotions du zele iconoclastique; mais celles de Burgos sont encore

en pleine possession des hommages de tout le pays, et conséquemment bien entieres et bien conservées. Plusieurs d'elles sont beaucoup plus délicatement finies que l'on ne devroit l'imaginer, en pensant au siecle où elles ont été faites. *Sant Iago*, patron de cette église, est placé d'une maniere très remarquable, sur son cheval de bataille, au milieu des fleches du clocher principal. La Vierge est en parade sur la grande fenêtre du porche qui est à l'ouest. Les feuillages, les arcades, les piliers et les creneaux, sont exécutés de la maniere la plus précieuse, dans le genre qu'on appelle improprement gothique. Depuis quelque temps cette maniere de le désigner a été désapprouvée, et on y a substitué celle d'arabique. J'avoue que je trouve plusieurs raisons pour douter de la justesse de cette épithete : dans tous les bâtiments que j'ai eu occasion de voir, soit en Espagne, soit en Sicile, et qui sont bien certainement les ouvrages des Sarrasins, je n'ai jamais rien trouvé qui ressemblât à quelque dessin original d'après lequel on auroit pu supposer que les ornements gothiques auroient été copiés. Les arcades que nous avions l'habitude de faire dans nos cathédrales étoient pointues, au lieu que celles des Sarrasins sont presque en demi-cercle, à moins qu'elles ne soient en forme de fer à che-

val. Le haut des églises de nos ancêtres est orné de fleches, de tours, de tourelles, et d'ouvrages en filigrane. On n'avoit jamais rien entrepris qui ressemblât à une coupole, au lieu que les mosquées des Arabes sont arrondies en dômes et en toits voûtés, et ont de temps en temps des minarets quarrés et légers, terminés par une boule, ou une pomme de pin. Les murs des Arabes étoient ornés de tuiles peintes, de mosaïques, et de stuc, toutes choses qui n'ont jamais été employées dans nos édifices anciens. Chez ces derniers les piliers sont en général grouppés ensemble, et presque toujours, hors d'un très petit membre d'entablement, s'élevent une ou deux arcades: au lieu que chez les premiers les colonnes étoient toujours isolées; ou si on étoit obligé d'en placer plus d'une dans le même endroit, afin de soutenir quelque partie pesante, elles ne se touchoient et ne se grouppoient jamais.

Il y avoit toujours une architrave lourde pour supporter l'arcade, et ordinairement aussi un pan de mur droit pour résister à la pression latérale. Quand par hasard il arrivoit (comme par exemple dans les grandes divisions de la mosquée de Cordoue) que quatre piliers étoient joints ensemble, c'étoit toujours par le moyen d'un mur ou d'une pile quarrée, aux quatre angles duquel les

colonnes étoient placées tout-à-fait séparées et distinctes. Dans la variété des chapiteaux que j'ai dessinés, je n'en ai jamais trouvé un seul qui fût du même dessin, ou qui eût les mêmes proportions que ceux de nos églises gothiques, soit en Angleterre, soit en France, au moins dans toutes celles que j'ai examinées, notamment celles de Saint-Denys, d'Amiens, de Rouen, de Bordeaux, de Tours, et plusieurs autres. Les constructions des chrétiens sont extrêmement hautes, et toutes remplies de fenêtres longues, dont les vitres sont peintes. Les porches et les portes sont très enfoncés, et ont plusieurs arcades l'une dans l'autre, qui sont remplies de petites figures de saints ou d'anges, au lieu que rien ne ressemble à cela dans la mosquée de Cordoue. C'est la seule que j'aie vue, à la vérité : mais il me semble qu'elle est reconnue assez belle pour donner de l'architecture sacrée des Arabes une idée suffisante pour pouvoir établir un jugement; soit que nous considérions son antiquité, puisqu'elle a été bâtie avant le neuvieme siecle; soit son état actuel, qui, à quelques petites parties près, est exactement ce qu'il étoit il y a mille ans; soit enfin le prince par qui elle a été bâtie, elle fut érigée par Abdoulrahman Ier, probablement sur les dessins et sous l'inspec-

tion des architectes les plus habiles de son siecle, et d'après la distribution qui étoit généralement observée dans les édifices saints bâtis en Arabie et en Égypte. A Cordoue (et j'ai des motifs pour croire que c'étoit ainsi dans la plupart des mosquées, ou peut-être même dans toutes) l'élévation du toit n'est presque rien; elle n'a pas la dix-septieme partie de la longueur des nefs. Il n'y a pas de grandes fenêtres; les petites ouvertures qui sont pratiquées sont couvertes en filigranes de pierre, de maniere à ne laisser entrer qu'un très petit jour: la mosquée n'étoit éclairée que par des abat-jours, ou par des coupoles, et aussi par les portes que l'on ouvroit pour entrer ou pour sortir. La retraite des arcades sur les portes est à peine visible, parceque leur projection est presque égale à celle du mur du bâtiment. D'après toutes ces différences, je pense que nos constructions anciennes ont été nouvellement nommées et *mahométanisées*, sans avoir eu des preuves suffisantes de leur origine arabique. Je confesse en même temps qu'il est bien difficile de leur trouver une généalogie évidente et satisfaisante (*a*).

(*a*) D'après les dessins que j'ai vus, pris des édifices de l'Indostan, je croirois volontiers qu'on pourroit y trou-

Le meilleur temps de ce style que l'on appelle gothique commença en Angleterre, sous le regne de Henri III; car jusques là on y bâtissoit dans le style grossier appellé saxon, qui n'étoit recommandable que par sa solidité. La nouvelle méthode nous vint probablement de France, et fut introduite par quelques Provençaux qui suivirent la reine femme de ce prince; car si on suppose qu'elle fut apportée dans ce royaume par ceux qui revinrent des croisades, il faut nécessairement la regarder comme une invention orientale. La question est de savoir de quelle partie de l'orient elle est venue, et si c'étoit la même que les Arabes employoient. Si l'on avoit des preuves bien claires qu'elle vînt de l'architecture arabique, il paroîtroit encore très extraordinaire que son introduction dans la chrétienté eût été suivie d'une si prodigieuse différence des modeles qu'elle cherchoit à imiter, et que le prince ou le prêtre instruit qui la jugea digne d'être adoptée dans son pays, établît aussitôt des changements dans toutes ses différentes parties. Si nous voulions nous livrer aux jeux de l'imagination, nous pourrions dire que quelque génie su-

---

ver le berceau de notre architecture gothique, et peut-être de celle des anciens Grecs.

blime sorti tout-à-coup de la poussiere épaisse d'une bibliotheque monastique changea et perfectionna les idées qu'il avoit trouvées parmi des livres qui traitoient de l'architecture arabe; qu'il y substitua ses propres idées, qui étoient hardies et surprenantes; trouva les évêques, les princes et les abbés, bien disposés à les adopter, et à bâtir des églises d'un style tout-à-fait nouveau et qui avoit toute l'apparence de l'originalité. Nous pourrions supposer encore qu'il forma une école d'autres moines, qui furent les seuls architectes de ces siecles chez les chrétiens, et que ses éleves rectifierent par degrés les préceptes de leur maître, et réduisirent sa méthode à des regles certaines qui servirent par la suite comme de guides à travers tous les labyrinthes fantastiques de notre architecture d'église. Quelques personnes ont pensé que cette maniere étoit en usage parmi les chrétiens du levant, mais qu'elle n'avoit point été adoptée par les Arabes, qui avoient dû dédaigner d'avoir dans leurs mosquées quelque chose de semblable à ce qui étoit en usage chez un peuple qu'ils avoient conquis; d'autres ont été d'opinion qu'elle vint originairement de Perse, ou d'une contrée encore plus reculée vers l'orient; d'autres soutiennent encore qu'elle a été inventée en Europe, ou au moins que ce fut une

maniere barbare de bâtir qui fut portée par quelque grand génie à l'élégante perfection que nous admirons dans nos cathédrales. Ces arguments nécessiteroient un grand nombre de comparaisons, de confrontations et de combinaisons, pour découvrir la liaison qu'il y auroit entre les deux manieres : une telle discussion appartient plus à un traité qu'à une lettre, dont elle a déja occupé une trop grande partie.

Nous fûmes retenus quelque temps dans un défilé très étroit, près de Burgos, par le passage de plusieurs petites charrettes venant de l'Aragon, et chargées de lances pour des combats de taureaux, de fer et de sieges. Ce furent ces petites charrettes qui donnerent à Cervantes l'idée du chariot de Merlin, qui est dans la seconde partie de don Quichotte. Leurs roues produisent un craquement tel que je ne puis le comparer qu'au bruit que font des moulins de fer ou des pompes à feu : c'est le son le plus fort et le plus perçant possible ; et avant que l'on sache par quoi il est produit, il est impossible de deviner d'où il peut venir.

Nous continuâmes à suivre le cours de la riviere, en passant à travers une belle vallée bien boisée. Le couvent des chartreux est situé très agréablement sur une montagne circulaire. Sa

vieille chapelle rappelle ces petits bâtiments connus sous le nom de fabriques, et que l'on place dans les jardins anglois. Derriere s'éleve une longue chaîne de montagnes bien vertes, pardessus lesquelles on voit les sommets couverts de neige de quelques monts très éloignés. Nous couchâmes dans un vilain petit endroit, où nous admirâmes la coeffure de notre hôtesse : elle consistoit en une perruque noire, bordée tout autour avec de la laine d'agneau noir, qui se terminoit en deux longues tresses descendant jusqu'au bas de ses reins. Les femmes de cet état, avant d'être mariées, sont dans l'usage de se préparer cette espece de casque, ce qui fait de leur laideur naturelle quelque chose d'horrible.

Nous passâmes le 14 tout entier à aller de vallées en vallées, après avoir traversé les montagnes pelées qui les séparent. La plus fertile est la vallée de Sainte-Marie. Le bled y étoit d'une grosseur et d'une vigueur surprenante; mais les routes en étoient si mauvaises, que nous fûmes souvent en danger de verser. Après avoir traversé toutes ces plaines et toutes ces montagnes, nous arrivâmes au pied de la *Sierra del Oca.* C'est une haute chaîne de montagnes qui court de l'ouest à l'est, et qui paroît ôter tout moyen d'aller plus avant. Comme nos muletiers nous avoient appris que nous ne

serions pas obligés de monter ces montagnes, nous fûmes long-temps occupés à chercher où nous pourrions passer. Nous trouvâmes que c'étoit à *Pancorvo*. C'est un long village dans un défilé qui tortille à travers la *Sierra*, dans des masses énormes de rochers qui l'environnent, menaçant de tomber de tous côtés. Ce terrible aspect nous offrit un spectacle imposant, qui fut encore augmenté par les nuages épais qui descendoient sur les pointes de ces rocs, et qui amenerent bientôt après un violent orage de tonnerre et de pluie.

Le 15, après avoir traversé sans peine ce passage, parceque la route est parfaitement bonne, nous descendîmes dans les plaines fertiles de l'Ebre. Cette belle riviere ne nous parut pas beaucoup moins considérable à Miranda, qu'elle ne l'est près de la mer, à deux cents trente milles plus bas, à Tortose, où nous l'avions vue huit mois auparavant. Le pont a été détruit l'année derniere, et on y a maintenant établi un bac. Miranda est bien située; mais ses bâtiments sont mesquins, et ses portes et ses rues si étroites que les voitures ne peuvent y passer. La plaine qui l'environne est très étendue; elle est bornée à l'ouest par des montagnes, parmi lesquelles l'Ebre prend sa source. Dans ce terrain plat, qui est

souvent inondé, le sol est composé d'une excellente terre argilleuse très forte. On y cultive une grande quantité d'aveine, espece de grain qui se trouve rarement dans les provinces méridionales, parceque l'on en fait fort peu d'usage. Après avoir monté les montagnes, nous trouvâmes un terrain sablonneux, qui étoit entièrement planté de vignes; et à *Puebla de Trivino*, nous dîmes adieu à toutes les mauvaises routes et aux vilaines auberges; car nous entrâmes alors dans l'Alava, qui est une division de la Biscaye, et aussitôt après nous trouvâmes la plus belle route possible : elle a été faite entièrement aux frais de la province. Elle traverse toute la Biscaye, et conduit jusqu'aux frontieres de France. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher est que dans quelques endroits elle est quelquefois un peu étroite; mais en vérité cela est bien excusable, car elle passe à travers une quantité de montagnes et de mauvais pas, où il auroit été bien difficile de s'étendre. Chaque chose qui nous environnoit prit alors un autre aspect; au lieu de ces montagnes pelées et désertes, de ces visages découragés et mélancoliques, de ces auberges sales, et de ces routes abominables, auxquels nous avions été accoutumés depuis tant de temps, nos yeux furent tout réjouis en revoyant de belles

cultures bien entendues, des paysans bien vêtus, de bonne mine, et dont l'air et la contenance étoient joyeux, des maisons propres et bien meublées, de beaux bois, de bonnes routes, et des ponts sûrs et solides.

La Biscaye est le pays des anciens Cantabres, qui furent si imparfaitement subjugués par Auguste, et si légèrement annexés à l'empire romain. Les montagnes dont ils sont entourés leur ont toujours donné la tentation, en leur en fournissant les moyens, de se soustraire au joug qu'on avoit tenté de leur imposer. On dit que leur langue est aborigene, et qu'elle n'est mêlée ni de latin, ni de françois, ni d'espagnol; elle differe tant du castillan, que nous ne rencontrâmes que bien peu de paysans qui entendissent un mot d'espagnol. La fermeté, la bravoure et la colere des Biscayens sont passées en proverbe. Les meilleurs matelots d'Espagne viennent des ports de la Biscaye, et ses montagnes produisent une excellente race de soldats. Leurs privileges sont très étendus, et ils sont bien soigneux de les maintenir. Ils n'ont point d'évêques dans leur province, et ils appellent le roi seulement seigneur de la Biscaye. Les hommes sont bien faits et actifs, ainsi que tous les montagnards. Ce qu'il y a deplus singulier dans leur habillement, c'est la

maniere dont ils couvrent leurs jambes; ils les entourent d'une piece de drap de laine commune, grise ou noire, et l'attachent avec plusieurs rubans de fil, qu'ils y font passer et repasser. Les femmes y sont belles comme des anges; elles sont grandes, sveltes et gaies. Leur vêtement est propre et champêtre, leurs cheveux tombent en longues tresses sur leur dos: elles portent aussi un voile ou un mouchoir qu'elles arrangent avec beaucoup de coquetterie, ce qui leur sied très bien. Les dimanches elles portent ordinairement des habits blancs, attachés avec des nœuds couleur de rose.

La premiere auberge biscayenne où nous nous arrêtâmes est située délicieusement sur les bords de la *romantick Sahora*. Nous nous répandîmes en éloges sur l'élégant habillement des filles de l'aubergiste, sur son honnêteté, et sur la propreté de tout ce qui étoit chez lui.

Le soir nous fîmes une route fort aisée, qui nous mena jusqu'à *Vittoria*, à travers la plus belle plaine qu'il y ait peut-être en Europe. Je ne puis trouver d'expressions pour rendre sa merveilleuse fertilité, le nombre immense de villages que l'on apperçoit sur toutes ses petites collines, les beaux bois qui s'étendent tout autour de ses terres à bled, et l'air occupé et heureux de la foule de

ceux que nous rencontrâmes, qui venoient du marché : chaque cabane a son petit jardin bien tenu, propre et abondant.

Vittoria est placée sur une colline, et fait un bon effet de tous les environs; mais les rues en sont étroites et sombres, parceque ses maisons sont bâties de pierres de couleur très foncée.

Après avoir traversé les riches plaines qui sont pardelà la capitale de l'Alava, nous remontâmes des montagnes qui nous conduisirent dans des bois plantés en chênes, en hêtres, et en châtaigniers. Ils suivent ici la même méthode qu'emploient les habitants de l'autre côté des Pyrénées qui sont dépendants de la France, pour planter leur bois de charpente. Aussitôt qu'ils ont abattu un vieil arbre, ils prennent soin de le remplacer par un jeune d'environ quatre pieds de haut.

Près de Salinas, village habité par les gens qui travaillent aux forges, nous entrâmes dans le cœur des montagnes, dont le passage seroit impraticable, les montées étant prodigieusement escarpées et les descentes très rapides, si l'on n'avoit adouci ces difficultés en faisant tourner les routes, et en ayant la plus grande attention à les entretenir le mieux possible. Les sommets de toutes ces montagnes sont couronnés de forêts, ou couverts de pâturages; les pentes

en sont cultivées aussi bien que le terrain peut le permettre, et les vallées profondes sont remplies de villages, de hameaux, de forges, de vergers et de jardins. Les bois propres à la charpente que l'on trouve sur ces montagnes, ainsi que le fer que l'on fond dans ces forges, emploient un grand nombre de bras, et donnent de la vie et de l'action à toute la province. Les petites villes sont remplies de maisons bien solides et bien distribuées. Elles ont été bâties par ceux dont l'industrie et les entreprises ont été couronnées par le succès. Les manufactures et ces différents travaux répandent l'opulence parmi la classe mitoyenne des habitants, et les mettent à même de satisfaire leur vanité patriotique, en formant un établissement propre et commode dans le hameau où ils sont nés.

Après avoir suivi pendant plusieurs heures les détours d'une charmante vallée, et avoir traversé à plusieurs reprises une belle riviere, nous passâmes sur une haute chaîne de montagnes, au *Puerto de Villa real.* Nous y jouîmes de la vue très agréable, mais peu étendue, d'un pays montagneux et bien boisé. Ensuite nous descendîmes dans la délicieuse vallée de Tolosa. Tolosa est un gros bourg, qui, ainsi que ceux que nous avions déja traversés, fourmille d'habitants. Le paysage est

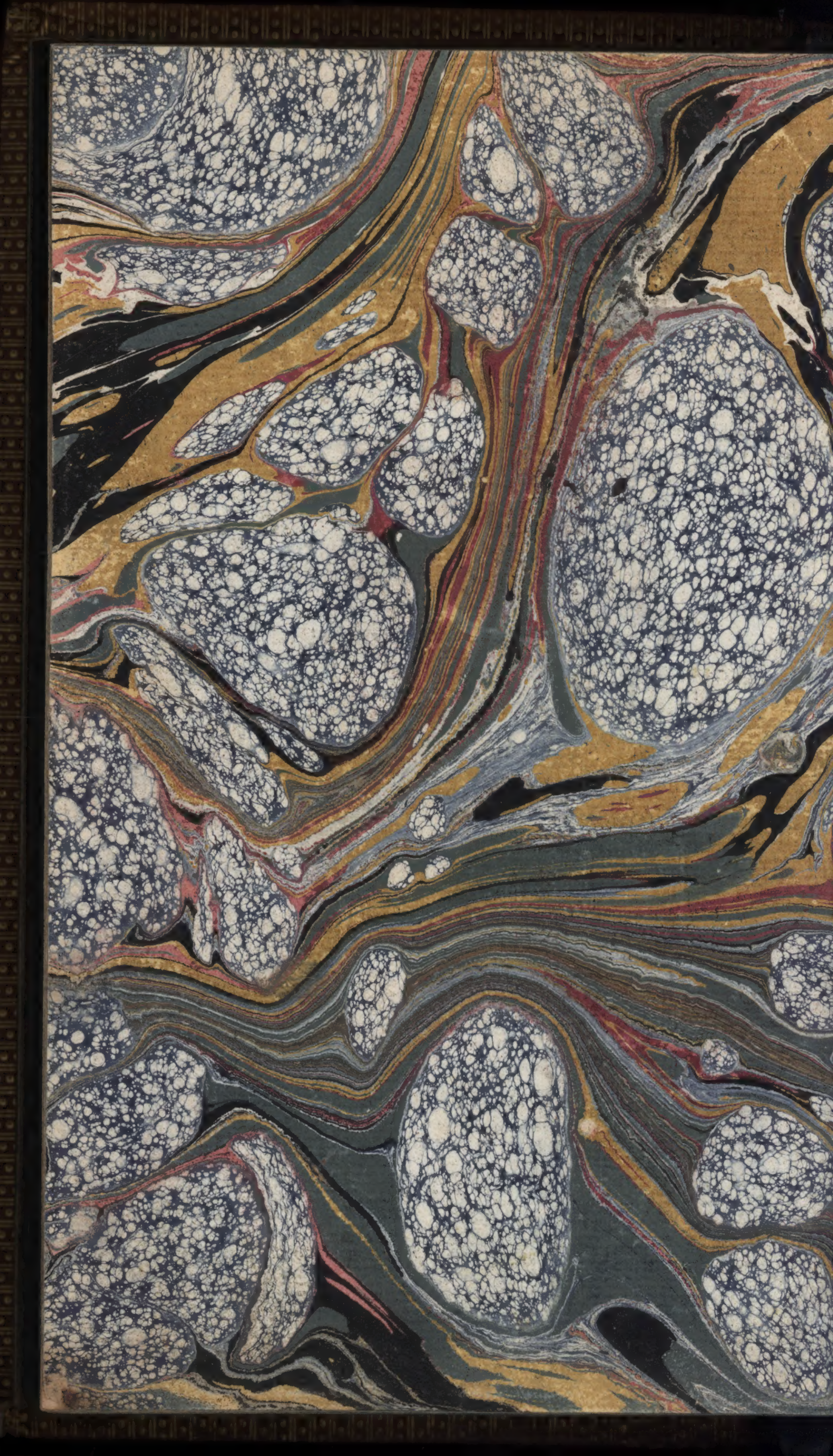
divin de tous les côtés, et approche plus de la Cava dans le royaume de Naples, ou de Tivoli dans les états du pape, que tout ce que je me rappelle d'avoir vu dans le cours de mes voyages. Le 18 nous gagnâmes de très bonne heure le sommet d'une montagne couverte de bois, d'où nous découvrîmes la baie de Biscaye, Fontarabie, Andaye, le cours de la *Bidassoa*, la province de Labourd en France, et une prodigieuse étendue de la chaîne des Pyrénées : il n'a jamais existé une plus belle vue que celle-là, même dans l'imagination du divin Claude Lorrain.

Nous arrivâmes vers les onze heures à la *Bidassoa.* Cette petite riviere est assez large et ses eaux sont claires. Elle sort, avec beaucoup de majesté, d'une vallée qui est au milieu des montagnes, et se rend à la mer en passant à travers des marais. L'eau en étoit si basse, que nos voitures passerent à gué ; mais nous prîmes le bac, et nous débarquâmes en France.

FIN.

L'approbation et le privilege se trouvent à la fin du cinquieme et dernier volume du voyage dans les deux Siciles.

H. Voy. malgaque




SPECIAL
92-B
27917
THE GETTY CENTER
LIBRARY

